



		- in.		
,			ų.	
#h				
				C.

30, -

Lour le 6 Hai 1903

à mon petit ami B. de Geyer

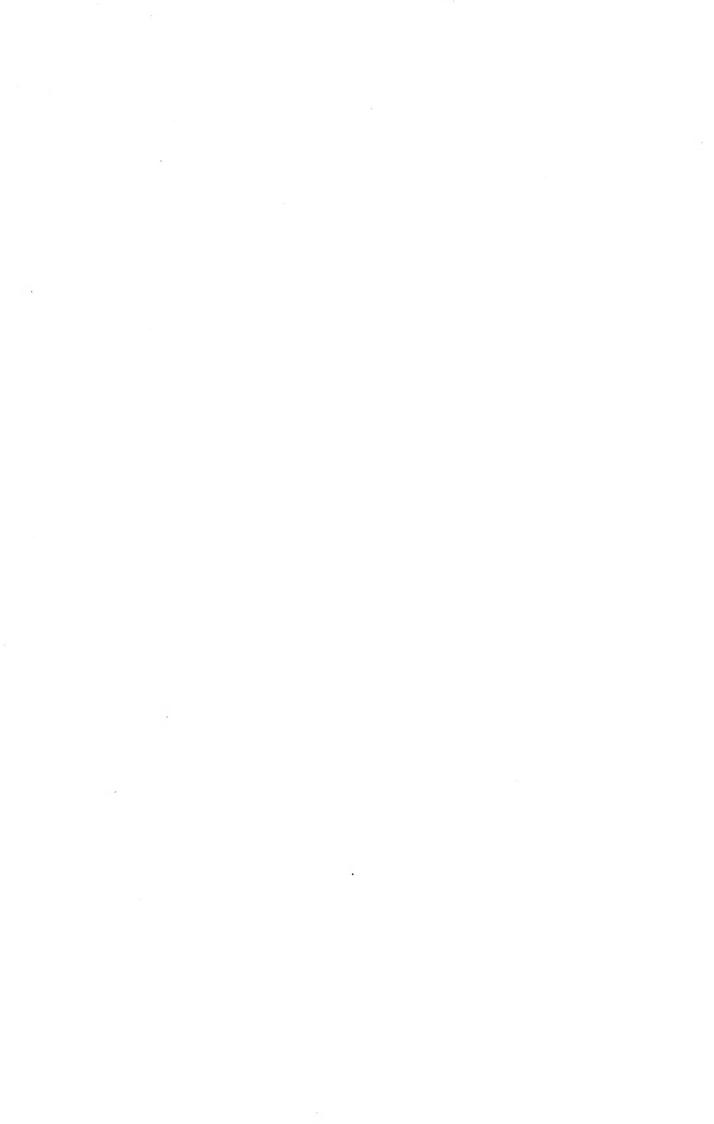
Aga Hourza

	•	

JEANNE D'ARC

RACONTÉE PAR L'IMAGE

Droits de traduction et de reproduction réservés.





2001/1100 - 00 e 1800. D'après la Flatac de Rad Dakers, Erigée sux le parres Setre Dame à Éléctis.

re waters in 15 se

M型 LE NORDEZ

JEANNE D'ARC

ET-LES



HACHETTE & C !!

704 L57

41

1/1

.



LE SOMMEIL DE JIANNE D'ARG A JARGEAU
D'après le tableau de Joy.

AVANT-PROPOS

D^E tous les organes des sens, a dit Bossnet, les yeux sont ceux qui étendent le plus nos connaissances. »

> On pourrait ajouter que c'est aussi par les yeux que nous sommes à même de nous rendre le plus rapidement compte des choses.

D'un regard jeté sur une image, nous connaissons l'objet qu'elle représente; pour nous faire entendre sa nature, il cût fallu qu'on nons le definit longuement, qu'on nous en fit une description minuticuse.

L'image est au style écrit ce que le geste est à la parole : elle dit tout d'un trait.

Représenter c'est décrire.

Les hommes de notre temps pensent ainsi, et « l'illustration » est aujourd'hni pour notre époque pressée qui veut se faire vite et sans peine une idee des choses, ce que Montaigne en son

JIANNE À LA TÊTE DE L'ARMÉE. Statuctie en bronze du XV siecle,

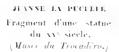
temps disait de l'opinion : « la reine et empérière du monde ».

C'est la pensée qui a inspiré la publication de ce volume.

Adonné depuis douze ans à l'étude de la vie de Jeanne d'Are, et désireux d'étendre son culte populaire, je formais des longtemps le dessein de la faire connaître, en réunissant en un même ouvrage les principales œuvres que lui ont consacrées les arts de la Peinture, de la Sculpture, de la Gravure et du Dessin. Je suis heureux que ce vœu s'accomplisse aujourd'hui.

Il sera touchant de voir les artistes de notre pays, les plus connus depuis quatre siècles, apporter tour à tour à la Vierge de Vaucouleurs l'hommage de feur admiration et de leur talent.

Avec nous, on pourra, au cours des siècles qui nous séparent de la vie et du martyre de Jeanne, selon le génie de chaque artiste et de chaque époque, suivre l'étude patiente de nos sculpteurs et de nos peintres, leur recherche pieuse de cette figure de Jeanne, à la fois douce et forte, simple et sublime, de cet ideal fait de choses diverses et même opposées dont la foule attend encore, et peut-être attendra longtemps, sinon toujours, la parfaite et définitive réalité.



Beau rève et noble ardeur, à la flamme desquels s'entretiendra notre eulte pour la Pucelle, avec notre désir de la voir comme elle fut!

On m'a demandé de donner le texte de

cet ouvrage. Je n'ai pas ern pouvoir me dérober.

Ces pages ne seront pas une œuvre d'érudition pure; encore moins seront-elles œuvre de polémique ou même de simple discussion.

Conçues dans l'esprit de cette publication, je voudrais que, comme une guirlande, elles courussent entre ces diverses gravures et que, par leur brève et claire simplicité, elles cussent, dans l'enseignement qu'elles pourront donner, quelque chose de la rapidité de l'impression que cause l'image.

Ce sera moins le récit détaillé de la vie de Jeanne d'Are que l'âme même de cette vie rendue visible.

AVANT-PROPOS.

Je chercherai à montrer ici Jeanne d'Are telle qu'elle fut en sa vie, « telle que la mort nous l'a faite », la montrer telle que l'imagine l'ingénuité du sentiment populaire, sans contredire à l'idée qu'en ont œux qui l'ont judicieusement étudiée à la clarté des

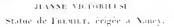
recherches historiques.

Puissé-je, en ces pages, concourir à ajouter encore quelques rayons à la pure lumière qui l'illumine aux yeux de tous et contribuer à hâter le jour où, saluée à la fois par les lettres, les arts et la science, ayant reçu de l'Église la couronne qu'elle réserve à ceux qui furent parfaits ici-bas!, et de la foule l'hommage singulier dont celle-ci dispose quand la « voix du peuple » est vraiment la « voix de Dieu ».

Jeanne réunira tous les fils de la France dans le commun hommage qu'ils lui rendront. Puisse cette heure bientôt sommer!

Parlant à tous mes concitoyens d'une femme dont la gloire est le patrimoine de tous les Français, je ne veux servir aucun parti.

-11 faut que mon labeur



s'inspire des seules vues et des seuls desseins dont Jeanne inspira le sien.

Elle a servi, sans jamais les séparer, la Religion et la Patrie; celles-ci seront mes seules clientes.

Serviteur également dévoué de ces deux causes sacrées, j'écrirai en Français qui a l'honneur d'être Évêque, en Évêque qui se souviendra toujours qu'il est Français.

 Nous déclarons qu'ici, comme dans tont le cours de cet ouvrage, quand nous saluous la haute vertu de Jeanne d'Are, nous n'entendons en rien devancer les décisions de l'Eglise à son endroit. J'ai dans ce travail rencontré le concours devoue et précieux d'un homme de bien doublé d'un artiste que son talent sobre et sùr autant que son érudition avaient préparé à ce travail. Je veux parler de M. A. Pri vaire. C'est à ses laborieuses et intelligentes recherches que nous devons cette longue suite de gravures, en grand nombre inédites, dont nos bibliothèques publiques ou les collections privées possédaient seules l'original et que désormais tous pourront connaître et admirer.

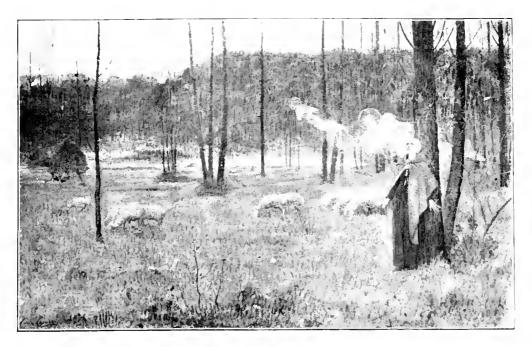
Que M. Prunaire recoive ici le témoignage qui lui est dû et la gratitude qu'il nous est doux de lui exprimer publiquement.

† Albert, Évêque d'Area, Aux, de Verdun.

Le Mont d'Huberville, près Montebourg, le 9 Août 1897.



 $\begin{array}{c} {\it TA-PUCFLIE} \\ {\it D'après une plaque en email du XVI^c succle,} \\ {\it (Collection Haldat du Iys.,} \end{array}$



TIS VOIX DI JEANNI D'après le tableau de Pierre LAGARDE.

ı

DOMREMY

LES PARENTS DE JEANNE ET SA MAISON SON ENFANCE — SES VOIX

FEANNE D'ARC naquit à Domremy, le 6 janvier 1/12.

C'est en ce jour que tombe la fête de l'Épiphanie : le peuple l'appelle plus volontiers le jour des Rois.

De très vieille date, nos pères l'ont célébrée, plus encore pent-être au foyer qu'au temple. Elle est populaire entre toutes les fêtes et semble réunir en un même eulte la famille, la patrie et la religion.

Ce jour-là, chez les pauvres comme chez les riches, la fève traditionnelle, ministre du sort, désignait un roi ou une reine. Royanté d'un jour, s'évanouissant sitôt après l'avènement, mais sereine et sans deuil.

Ce fut donc en ce même jour, — non de par le sort, qui n'est qu'un de ces mots vains dont se leurrent notre ignorance ou nos

LA SAINTE DE LA PAURIE Buste d'E. Chatrousse.

E



« JIANNE PARIAII A DILU » D'après un dessin de Dubois-Menant.

passions, mais de par un dessein de Dien, — que la grande famille française reçut pour reine la petite « Jeaumette ». Hélas! le sceptre devait lui peser rudement et sa couronne cachait de singulières épines; mais son règne, en retour, devait n'être pas éphémère, les bienfaits devaient s'en poursuivre à travers les âges, et le nôtre a, plus que tout autre, lieu de le bénir.

Quelques vieux auteurs ont dit que maint prodige entoura cette naissance. Les coqs du village de Domremy, ces oiscaux aimés de la vieille Gaule et de notre France, auraient chanté clair et fort la venue en ce monde de la future Pucelle d'Orléans.

Pourquoi n'y pas croire?

Les hommes, la chose est visible, ont le goût du merveilleux. Ils n'admettent guère qu'un grand homme ne l'ait pas été dès le bereeau et qu'il soit né comme naît le vulgaire. Ce fut la source de plus d'une de nos légendes.

Il ne s'ensuit pas que les légendes soient à dédaigner. Elles ont parfois sous le dehors du rève et de la fantaisie une réalité plus saisissante que celle des froides annales. Elles ne sont ni le corps, ni la lettre de l'histoire; n'en sont-elles pas souvent l'àme même et l'esprit?

Le sage, dit-on, rit rarement et sobrement; mais s'il est bon, comme le doit être un sage, il sourit volontiers. Dans le calme de ce sourire on le retrouve tout entier avec sa force et sa bonté, non seulement la sagesse austère de ses pensées, mais aussi la screine miséricorde de ses jugements sur les hommes et les choses.

La légende est le sourire de l'histoire.

Aussi bien n'est-ce pas notre coutume que d'étendre à ce qui nous entoure, ce que nous sommes et ce que nous ressentous, joies et tristesses? — Instinctivement nous teudous à faconner l'univers conformément à ce que nous sommes et nous étendons volontiers à tout ce qui est, nos joies et nos douleurs. On aime, en la présente conjoneture, à s'imaginer que la nature



LA MAISON OÙ NAQUIT JEANNE A DOMREMY (ÉTAT ACTUEL)

D'après une photographie.

s'émut du grand événement qui s'accomplit pour notre France, en ce jour où naquit l'enfant prédestinée qui devait rendre à notre patrie, avec l'intégrité de son territoire, la gloire depuis trop longtemps absente de ses armes et l'indépendance de ses fils opprimés par l'étranger.

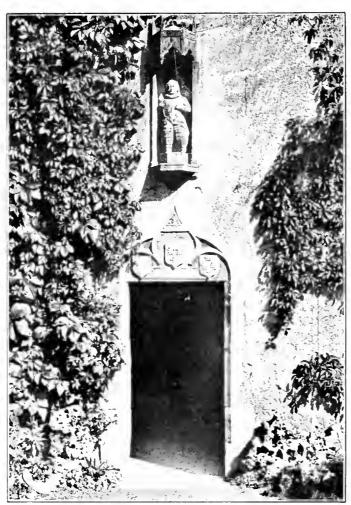
Qu'il chante donc, le coq gaulois, et qu'il salue, à l'aurore de ce jour de réparation et de relèvement, cette fleur nouvellement éclose, la plus pure et la plus noble des filles du sang de France!



Nons savons peu de chose touchant la famille de Jeanne d'Arc, et ce n'est guère que par induction que l'on peut s'en faire une idée.

Il semble bien toutefois que son père, Jacques d'Arc, et sa mère, Isabelle Romée, furent de condition moyenne.

Hs curent la bonne fortune, — la meilleure, — de n'être ni riches, ni pauvres.



ENTRÉE DE LA MAISON DE JEANNE D'ARC A DOMREMA (ÉTAL ACTULE). D'après une photographie.

Née de famille riche, Jeanue d'Arc se fût peut-être, comme tant d'autres àmes de choix, endormic dans le bien-être qui entourait son enfance. Elle n'eût pu, comme il convenait et comme il eu fut pour elle, entendre le cri de détresse de tant de Français en proie aux souffrances de la guerre civile et de la misère,

« Quand un homme dort, dit Bossuet, il s'imagine que tout le monde dort. » Quand un homme, quand un enfant surtout vit dans l'abondance, il n'est que trop enclin à estimer que le bien-ètre est universel et que tous sont

a l'aise quand il y est lui-même. C'est un écueil dont peu de riches se gardent. La pauvreté n'eût peut-être pas moins entravé Jeanne d'Arc.

Le pauvre a besoin de tous : il a donc autant de maîtres que de gens en mesure de le secourir. L'humilite de sa condition l'oblige à s'incliner devant ceux qui possédent, et trop souvent son caractère et son esprit s'inclinent avec

son front. L'enfant pauvre s'accoutume à la dépendance et à la crainte. Ses jeunes années ainsi passées ne le préparent que bien médiocrement à la dignité de la vie, à l'élévation des pensées et à cette noblesse d'attitude qui n'est pas l'orgueil, mais sans laquelle les desseins sublimes et les héroïques résolutions n'entrent que difficilement dans une âme.

Jeanne d'Arc ne subit pas ce dominage et, fille de paysans modestes mais non indigents, elle apprit à être débonnaire avec les petits et digue avec les grands.

On le vit bien plus tard quand elle parut à la cour.





JEANNELL AUX CHAMPS D'après le tableau de Mª DEMONT-BRETON.

tère des parents de Jeanne d'Arc? Il est assez malaisé de le conjecturer. On aimerait voir près d'une telle enfant un entourage digne d'elle, une

société familiale capable de la préparer, sans le savoir et par une naturelle direction de ses sentiments, à l'avenir qui l'attend, aux choses étranges et grandes qui formeront son épopée.

En fut-il ainsi?...

Jacques d'Arc semble n'avoir que bien médiocrement entendu la grandeur d'âme de sa fille, l'héroïsme de ses desseins et la mystérieuse dignité de

C'est lui qui, avant soupçonné Jeanne de vouloir aller en France, ordonna aux frères de celle-ei de la nover dans la Meuse plutôt que de la laisser quitter Douremy.

Il ajouta que, s'ils ne le faisaient, il le ferait lui-même.



ÉGLISI DE DOMBUMY (ÉLYI ACTUL) D'après une photographie ⁴,

Un tel propos peut montrer en Jacques d'Are une énergie que l'antiquité païenne eût admirée. On n'y retrouve rien d'une àme noblement inquiète des grandes choses qui se passent en son enfant, rien non plus de cette sollieitude haute et sacrée qui s'impose à l'esprit d'un père à l'endroit de l'avenir de sa fille, quand l'adolescence de celle-ei est marquée des signes qui marquèrent celle de Jeanne d'Are.

Un dessein comme celui dont Jeanne, malgré elle, laissait transpirer quelque chose, ne nait pas naturellement dans l'esprit d'une enfant. La grandeur du projet, l'audace ingénue qu'il révèle, l'étrangeté mème du rève, à supposer que rève il y ait, convient la raison d'un père à se recueillir devant un spectacle anssi inattendu.

On ne peut pas compter trancher le nœud d'un tel mystère par une

i. A l'epoque de Jeanne d'Arc, le chœur de l'eglise de Domremy occupait la place du portait actuel, et réciproquement.

défense brutale, ni même par un acte de simple autorité, fût-ce l'autorité paternelle.

Il est à craindre que le père de Jeanne n'ait pas été à la hauteur de sa tàche. Elle était du reste si ardue, qu'il n'y a pas lieu de s'en étonner et qu'il convient de le juger avec une suprème misérieorde.

Jeanue trouva-t-elle du moins dans le cœur de sa mère un asile contre l'inintelligence de son père et les défiances de ses frères? Au cours de son

jugement à Rouen elle rendit à Isabelle Romée un témoignage fort honorable et que nombre de mères devraient être jalouses de mériter de leurs enfants : « Je n'ai, dit-elle, tenu ma créance d'autres que de ma mère. »

Au lendemain du sacre de Reims, sa pensée se reporte vers Domremy et sa famille : « Que je voudrais, dit-elle, qu'il plût à Dien, mon créateur, que je m'en retournasse maintenant, quittant les armes, et que je revinsse servir mon père et ma mère, à garder leurs troupeaux avec ma sœur et mes frères, qui seraient bien aises de me voir. »

Mais ces allusions sont rares. On ne les retrouve sur les lèvres de l'hérome ni aux heures des grandes victoires, ni à celles des triomphes que le peuple cuthousiaste improvise pour elle. Pendant les lougs jours de sa captivité, pendant les interro-



D'apres un médaillon de Preov.

gatoires qu'elle subit, quand ses juges la poursuivent et qu'elle est seule devant ces hommes et seule contre eux tous, sur son bûcher enfin, elle n'appelle à son secours ni son père, ni ses frères.

Le nom même de sa mère, ce cri qui s'échappe comme irrésistiblement des lèvres d'une jeune fille dans les moments d'angoisse et de terreur, Jeanne ne le fait pas entendre. Elle ne compte que sur Dieu : « Je m'en attends à Notre-Seigneur. » « Je m'en remets à mon créateur.... J'en appelle à

Dieu des torts et ingravances qu'on me fait souffrir!...» Voilà ses supplications et ses doléances. « Jésus! » voilà son dernier eri au milieu des flammes.

De la part d'une âme aussi tendre et générense que celle de Jeanne d'Arc, un tel silence à l'endroit des siens est digne de remarque. Il est trop clair qu'elle compta peu sur eux et que la tendresse qu'elle leur portait dépassait de



D'apres une photographie.

beaucoup celle qu'ils avaient pour cette enfant, si digne cependant à tant de titres d'être aimee.

Ne nous en plaignous pas. Quand un homme et à plus forte raison une jeune fille sont appelés par Dieu à une mission comme celle de Jeanne, il est bon peut-être que les lieus du sang ne les enserrent pas trop fortement. Il ne faut pas que l'amour de la famille entrave celui que nous devons à la patrie.

Jeanne aimée des siens, chérie comme elle méritait de l'être, se fût-elle arrachee aux bras caressants d'une mere qui, par sa tendresse et sa bonté, cût été digne d'une telle fille?... Si les menaces de son père ne purent l'arrêter, en cût-il éte de même de son amour à la fois tendre et fort?

Quant aux frères de Jeanne, si on les voit près d'elle aux heures du

suceès et de la gloire, ils font trop souvent défaut quand vient l'heure de la lutte. Ils nous apparaissent tels dans l'histoire de leur héroïque sœur, qu'on a pu, non sans vraisemblance, assurer qu'après la mort de Jeanne on les revit à Orléans faisant escorte à l'aventurière Jeanne des Armoises.

Il est, en tous cas, trop vraisemblable qu'on les trouvait tonjours où il y avait à recueillir écus et titres de noblesse, et qu'ils étaient moins empressés quand il s'agissait de combattre aux côtés de Jeanne ou de la défendre.



JIANNE INTANI D'après le tableau de J. Henner.

Souhaitons vivement

pour leur mémoire qu'ici le vraisemblable ne se confonde pas avec le vrai.

Pendant les quatre années qui précédèrent le départ de Jeanne pour Chinon, elle n'initia personne au dessein qu'elle nourrissait d'aller en France.

- « Votre père sut-il votre départ? » lui demande un de ses juges.
- « Il n'en sut rien », répond Jeanne.

Elle garda la même réserve à l'égard de sa mère, à l'égard de tons.

Force étrange que celle de cette enfant qui si longtemps porta scule le fardeau d'un tel avenir, les angoisses qui s'attachent à un dessein si extraordinaire!

Mais combien l'on aimerait voir sa mère, confidente et conseillère d'une telle fille, porter sa part de ce fardeau, lui rendre moins cruelles ces augoisses! Il n'en fut rien.

La religion et la saine philosophie sont grandement sages, quand elles inspirent aux parents une sollicitude sans mesure pour l'enfance et l'adolescence de œux qui tiennent d'œux la vie.

Quand on songe à ce que sont pour les choses leurs commencements, les sources pour les fleuves, le germe et la tige naissante pour la plante ou l'arbrisseau qui demain grandiront, l'enfance, en un mot, pour la vie entière, le premier âge prend aux regards du sage je ne sais quelle gravité austère, quelle grandeur mystérieuse.

Combien sont dignes d'être attentivement considerées toutes les choses du jeune âge, rires ou larmes, jeux bruyants ou pensées solitaires! Combien sacrées ces mélancolies jusqu'alors inconnues dans lesquelles la vie se révèle, avec ses devoirs nouveaux, en une clarté naissante où l'ombre a place encore! Combien dignes de compassion, combien aussi de respect, ces soupirs à demi contenus, ces regards incertains et inquiets vers un avenir que le voile de l'inconnu recouvre!

Il est touchant de considérer Jeanne d'Arc au milieu de ces sollicitudes.



Quel peintre evoquera comme il convient cette figure d'enfant, à la fois simple comme l'aine dont elle porte le reflet et complexe pourtant comme la rencontre des pensées diverses qui se pressent en son esprit, comme les sentiments opposés qui se heurtent en son cœur?

Qui nous dira ce front ingémi et grave, ce regard serein et pensit, de temps à autre interrogeaut l'espace infini comme le font les âmes que travaille quelque noble inquiétude et qui sondent quelque mystère?

Qui la suivra par les chemins creux, sous les hêtres du Bois-Chenu, près de la Fontaine des Groseilliers, ou longeant la Meuse?

Pourquoi l'imagination de l'homme est-elle ainsi courte et bornee? Pourquoi, même conduit par le génie, l'art arrache-t-il si peu de leurs secrets aux âmes choisies? Pourquoi statuaires et peintres sont-ils, après tant d'efforts généreux, tenus comme en échec devant cette fillette de douze ans agitée de si hautes pensées et de si étranges desseins?...

Jeanne se taisait.

Qu'on ne commette point toutefois l'erreur de croire que, etrangere à son sexe et à son àge, ce silence était en elle le fait d'une singularité hautaine qui lui rendait cette taciturnité facile et presque douce. C'était chez elle effet de volonté forte et de haute vertu.

Il est visible qu'il eût été doux à cette nature ouverte et spontanée d'annoncer d'avance à ceux qui gémissaient autour d'elle les grandes choses DOMREMY.

auxquelles ses voix la conviaient et le salut qui commencait de poindre pour la France.

On le devine aux rares confidences qui lui échappent, et dans lesquelles se révèlent et ce sexe et cet âge qui étaient les siens et auxquels, dit-on, la discrétion demande effort. — « Si tu n'étais Bourguignon, ditelle à l'un de ses compatriotes, je te dirais bien quelque eliose.... » — A un autre : « Avant six mois, il y aura entre Grenx et Domremy une jeune fille qui fera sacrer le Danphin. »

On aime, n'est-il pas vrai, ces propos tenus à demi-voix, échappés à l'enfant, à la jeune fille, et qui lui sont si naturels.

Toujours, d'ailleurs, et dans les événements les plus graves de sa vie, Jeanne restera ce qu'elle doit être : elle sera toujours femme. Et voilà pourquoi si, par le dehors, sa mission semble la faire sortir des choses et des coutumes de son sexe, elle y rentre toujours et elle y demeure par le fond de son être, par la délicatesse de ses pensées, la bonté de son œur, sa grâce ingénue, par la facilité touchante de ses larmes comme par le charme alerte et joyeux de ses propos.

Aussi restera-t-elle le type parfait de la femme et de la jeune fille françaises.

Sur le caractère de Jeanne d'Arc et la bonne renommée dont elle jouissait à Domremy, nous avons des temoignages aussi touchants que certains.



JIANNI ENFANT INTIND SIS VOIX D'après la statue d'Albert Lefeuvre

Vingt-cinq ans environ après sa mort, dans le procès de réhabilitation qui rendit à sa mémoire une tardive mais pleine justice, on entendit plusieurs habitants de Domremy qui jadis l'avaient connuc. Nulle peinture ou description n'égalerait en ingénue sincérité le langage de ces paysaus.

Il faut eiter leurs paroles, elles forment autour du front de Jeanne comme une couronne de fleurs des champs, et il est doux de les rapprocher de l'odieuse sentence en laquelle les juges meprisables de Rouen se plaisent à entasser les outrages que la haine leur dictait contre l'infortunée.

Jeanne, on plutôt Jeannette, comme tout le monde l'appelait à Domremy, avait trois amies de cœur : Hauviette, Mengette et Isabellette. Voiei leurs témoignages.

Celui de Hauviette d'abord : « Tout enfants, Jeannette et moi, nous restions volontiers dans la maison de son père. C'était plaisir pour nous de coucher dans le même lit.

> « Jeanne était bonne, simple et douce. Elle aimait à aller à l'église, et comme les gens lui reprochaient de la fréquenter trop dévotement, elle avait honte.

> « A l'époque où elle quitta définitivement le village, Jeannette ne m'avisa point de son départ, je ne le sus qu'après et je plenrai fort. Elle était si bonne et je

> > l'aimais tant! C'était mon amie! »

> > « C'était mon amie! » Il v a, n'est-il pas vrai, dans ce simple mot de paysanne, tout un panégyrique plein d'éloquence ingénue et tonchante.

Voici maintenant le témoignage de Mengette, une autre amie de Jeanne : « C'était une fille bonne, simple et pieuse, si pieuse que ses camarades et moi nous



« va. filled of diet. val » D'après un dessur de Philippotexux.

disions qu'elle l'était trop. Elle se confessait volontiers au curé du village. »

Jeanne n'était pas seulement pieuse, elle était laborieuse, « vaillante au travail et occupée à maintes besognes. Jeanne filait, faisait le ménage, allait à la moisson et, la saison venue, quand c'était son tour, gardait quelquefois les bètes, sa quenouille à la main. En quittant Domremy elle me dit : « Adieu, Mengette : je te recommande à Dieu. »

Isabellette survient à son tour; comme ses compagnes, elle parlera de la douce bonté de Jeanne, et de sa dévotion. Elle y ajoutera son amour pour les panyres, la façon touchante dont elle les secourait, et le tont se



« L'archange saint michiel l'enfrethe de la grande perfé de royalme de trance » D'après le tableau de L.-F. Caranes.

résumera dans ce mot simple et primesautier : c'était « une brave fille ».

« Jeannette, dit-elle, était une brave fille, bonne, chaste, pieuse, craignant Dieu, pratiquant l'aumône et faisant le bien. Elle recueillait les pauvres : elle voulait coucher au coin du foyer et qu'ils couchassent dans son lit. »

C'est bien la douce guerrière qui plus tard ne pourra voir sans larmes

un soldat blessé, fût-il Anglais, et « le sang de France couler, sans que les cheveux lui dressassent ensur ».

La veuve Thiesselin, marraine de Jeanne, vivait encore. Elle vint rendre témoignage à sa fillenle : « C'était, dit-elle en parlant de Jeanne, une bonne enfant, vivant honnètement et religieusement, comme il sied à une fille sage.

- « Elle ne jurait jamais, et pour affirmer elle se contentait de dire « sans manque ».
- « Jeannette était bonne travailleuse, filant, faisant le menage et, quand le cas se présentait, gardant à son tour les animaux pour son père. »

On fait venir la femme Thévenin, une voisine des parents de Jeanne. Elle rend un



AISTON DE JEANNE D'ARG D'après un dessin de Lectrilea.

témoignage semblable, ajoutant toutefois ce detail qu'elle « était suffisamment instruite dans la foi par rapport à ses pareilles et selon son état ».

Puis voici le parrain de Jeanne, Jean Morel. Le brave homme n'en dit pas long, mais il y met une cordialite qui ément : « Effe était si excellente fille, dit-il, que dans le village tout le monde l'aimait. »

Jeanne faisait mentir le dicton, elle avait réussi à être prophète dans son propre pays.

Jeanne avait éte marraine à Domremy; elle avait en pour « compère » Gérardin. Celui-ci vint à son tour témoigner en faveur de Jeanne : « Ayant habité le village de Domremy depuis l'âge de dix-huit ans, j'y ai vu et fréquente Jeannette, dit-il. Elle était modeste, simple et pieuse. Frequenter l'église et les lieux de dévotion était son plaisir. »

Michel Lebuin, un camarade d'enfance de Jeanne, loue l'activite de la Pucelle et sa dextérité : « Effe était, dit-il, diligente à la besogne, effe



D'après une can-forte de Binx pour l'édition illustrée de Jeaune d'Are par Michelet. Hachette, éditeur.

s'acquittait de facon convenable et adroite de tous les travaux qui sont du ressort des femmes et des jeunes filles. »

Jean Watterin, autre camarade de Jeanne, succède à Michel Lebuin : « L'étais enfant quand Jeannette l'était aussi, dit-il, et je la voyais souvent. Souvent, tandis que nous étions à jouer, Jeannette se retirait à part et parlait à Dieu. »

Que dites-vous de ce langage sur les lèvres d'un paysan : « Elle parlait à Dien ». On voit bien qu'il avait plus d'une fois considéré Jeanne en sa prière. Celle-ci ne la faisait pas du bout des lèvres. L'enfant en avait été frappé : « Elle par-

lait à Dieu ». Quelle scene simple et grande, faite pour inspirer un peintre!

« Jeannette était une bonne travailleuse. Elle pourvoyait à la nourriture des bestiaux et s'occupait volontiers du gouvernement des animaux de la maison de son père.... Elle allait à la charrue, béchait et, son tour venu, gardait les bêtes. »

C'est encore un camarade de Jeannette, Jean Colin, qui parle ainsi d'elle.

 $^{\circ}$ A mon axis, reprend un autre ami d'enfance, il n'y axait pas meilleure qu'elle dans le village. $^{\circ}$

Simonin Musnier, encore un camarade de Jeannette, apporte aussi son tribut : « Que savez-vous? Ini demande-t-on. — Je sais, dit-il, que Jeannette était bonne, simple et pieuse, craignant Dieu et ses saints. Quand les cloches sonnaient, Jeannette se signait et s'agenouillait. »

« Jamais je n'ai entendu mal parler d'elle, reprend Jean Jacquard.

Elle était réputée pour sa bonté et sa piété. C'était une fille admirablement donce. »

Nicolas Bailly, tabellion, confirme tous ces témoignagnes : « Jeanne fut toujours une brave fille..., dit-il; elle aimait à aller en pélerinage à la chapelle de Bermont. »

Le drapier Perrin, ancien sonneur de Domremy, avait été convoqué. C'est à lui qu'autrefois Jeanne promettait des « lunes », sorte de petits pâtés



renommés dans le pays, à la condition qu'il fut exact a sonner l'angelus.

« Jeannette, dit Perrin, ne cessa d'être une fillette bonne, chaste, simple et réservée.... Je sais bien ce que je dis, ajouta-t-il en homme conscient de son importance, car j'étais en ce temps-là marguillier de l'église de Domremy et souvent je voyais Jeannette venir à la messe ou aux complies. »

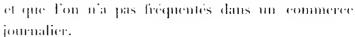
Henri Arnolin, un bon prêtre qui avait aussi connu Jeanne, dit d'elle : « Jeanne, depuis l'âge de six ans jusqu'à son depart de la maison paternelle, fut une brave fille, imbue d'excellentes mœurs. Elle était d'humeur laborieuse, filait, allait quelquefois avec son père et ses frères à la charrue.

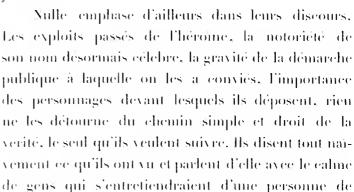
ţ

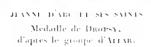
« A l'église, on la voyait tantôt prosternée devant le crucifix, tantôt les mains jointes et les yeux levés vers le Christ on la Sainte Vierge. »

Étienne de Sionne, euré de Domremy, elôt la série par cette louange : « Jeannette était une bonne et simple fille, bien éduquée, craignant Dieu, telle enfin qu'il n'y avait pas sa pareille dans le village !. »

C'est donc sous ces traits que nous apparaît Jeanne d'Arc enfant, à travers les dires de ceux qui l'ont connue. La naïveté de ces paysans nous assure de leur sincérité, et leur témoignage emprunte une force nouvelle à cette considération que, compatriotes et familiers de celle dont ils parlent, ils n'ont point subi de sa part le prestige qu'imposent ceux que l'on voit de loin







leur ordinaire société et ne soupçonneraient pas l'importance du propos qu'ils tiement. C'est ce qui rend leur témoignage si saisissant dans sa simplicité.

Jeanne était donc « bonne »; elle était « simple ». « Laborieuse », elle n'était ni indolente ni réveuse. Ses voix et ses visions ne modifiaient en rien ses dehors. Elle ne s'en autorisait ni pour s'élever au-dessus de ses compagnes, ni pour s'éloigner des travaux vulgaires des personnes de sa condition : elle « filait, faisait le ménage, allait à la moisson » et « son tour venu, gardait les troupeaux », comme toute autre fille de son village.

Elle n'était pas sculement « bonne travailleuse », mais robuste et « vaillante au travail »; elle « allait à la charrue » et « bèchait », quoiqu'elle n'eut pas dix-sept aus encore, puisque c'est à cet âge qu'elle quitta Domremy.

On aime à se l'imaginer ainsi, répondant cinq siècles d'avance à ceux qui nons la dépendront chetive, anémique et rèveuse.

Son humeur vaut sa sante : elle est « une brave fille ». Elle a le cœur

^{1.} Joseph Fabre, Proces de rehabilitation, 1. II, p. 70 et suiv.

bon pour tous; elle l'a meilleur encore pour les pauvres : elle « fait fréquemment l'aumône par amour de Dieu ». Quand quelque indigent, fuyant peut-être devant une horde bourguignonne, frappe à la porte de son père, c'est elle qui, empressée, va lui ouvrir et lui offre à manger. Est-il sans asile, elle plaide sa eause et implore de son père la faveur de lui donner son lit.

Et Jeanne, où reposerat-elle? — « Au coin du foyer », répond-elle allégrement.

Évoquons cette suave image de Jeanne endormie, sur un escabeau dur et nu, « au coin » de cette vaste cheminée qu'on voit encore à Domremy. Jei encore quelle scène digne d'inspirer nos peintres!

Robuste et « vaillante au travail », la charrue ne l'effraie pas, et les bœufs tranquilles creusaient le sillon non sous la touche de l'aiguillon, dont elle usait à peine sans doute, douce aux bêtes ainsi qu'aux hommes, mais dociles à cette voix qui plus



* JAVAIS TREAZI ANS QUAND JETS UNE VOIX VINANT DE DITE. **
D'après le tabléau de Lematie.

tard devait si fortement animer les gens d'armes à la lutte et, comme un clairon pur et sonore, ramener l'armee de France au chemin de la victoire.

Heureux bétail que celui que Jeanne a conduit!

Rentrée au logis, elle reprenait la quenonille, « vaquait aux soins du ménage » et se montrait « adroite en tous les travaux qui sont du ressort d'une femme ».

Ainsi douée par la nature, elle ne negligeait pas de s'assurer la grâce de Dieu. Elle était « pieuse », aimait « à aller à l'église ». Ses compagnes l'en raillaient parfois. Mais elle, au souvenir de ce qu'elle puisait au pied de l'autel, laissait dire, « rougissait » seulement, « avait honte », comme



D'après une gravure des Vigiles de Charles VII de 1493 - Musée Carnavalet.

disait Hauviette, et ne révélait rien des mystères dont son âme était le théâtre et le témoin.

Précise en ses propos autant que sincère, elle déclarait nettement ce qu'il fallait dire, et le disait simplement et avec mesure. « Sans manque », telle était son affirmation favorite, sa locution de choix. Devant ses juges, à Rouen, e'était aussi son dernier recours, en même temps que son dernier mot : « Sans manque », affirmait-elle quand on doutait de sa parole.

De ses extases et des voix qu'elle entendait, Jeanne ne disait rien. Seulement, quand elle priait, sa prière n'était

pas pure formule, et, selon le mot de son camarade Jean Watterin, « elle parlait à Dieu ».

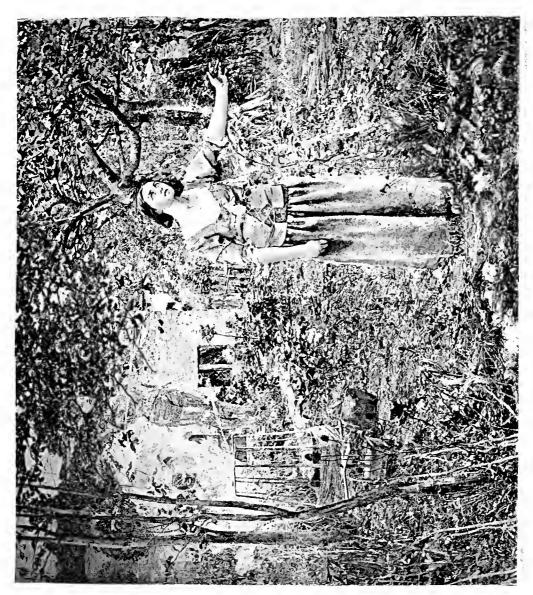
Les jeux lui plaisaient peu. Des pensées plus graves occupaient son esprit. Mais elle ne se singularisait pas, et, par simplicité et condescendance, faisait comme ses compagnes.

Ce portrait, fait de la rude main d'hommes des champs, restera sans doute toujours le plus fidèle comme le plus émouvant que nous ayons de la personne de Jeanne d'Are adolescente.



Dans le premier interrogatoire que Jeanne subit à Rouen, elle échangea avec Cauchon le colloque suivant :

- « Votre nom?
- Dans mon pays on m'appelait Jeannette. Depuis ma venue en France on m'appelle Jeanne.
 - Votre surnom?
 - Du surnom je ne sais rien.
 - Votre lieu d'origine?
- Je suis née à Domremy, qui fait un avec le village de Greux, et e'est à Greux qu'est la principale église.



. Tourne condant men vens dans to jurdin de men piro. O apres le terboue de Baston Apago Alam de Sen Arste

Ο.			
		4.0	
			,

- Les noms de votre père et de votre mère?
- Mon père s'appelle Jacques d'Arc et ma mère Isabelle.
- Où avez-vous été baptisée?
- 1 Domremy¹. »

En ces quelques lignes Domremy tient ses lettres de noblesse.

Ce village a subi quelques transformations depuis le temps de Jeanne



CHAMBRE DE JEANNE D'ARC A DOMBEMY (ÉLAF ACITET).

D'après une photographie.

d'Are et ce fut l'oceasion de dissertations nombreuses de la part des érudits. On y trouve encore toutefois deux lieux qui furent témoins de l'enfance de notre vénérable héroine : la maison où elle est née le 6 janvier 1/109, et l'église où elle fut baptisée.

On a vu parmi les illustrations du présent ouvrage la representation de la maison de Jeanne d'Arc en son état actuel. Elle a malheurensement subi depuis le xye siècle des transformations assez considérables.

^{1.} Joseph Fabre, Procès de condamnation.

Montaigne raconte qu'en revenant d'Italie il passa par Domremy. Ce qu'il dit de la façade de la maison de Jeanne d'Are concorde bien peu avec ce que nons y voyons maintenant. Les sculptures qui en ornent la porte et qui furent, dit-on, exécutées sur les ordres de Louis XI, furent plus tard transportées antre part, et ce n'est qu'à une époque beaucoup plus rapprochée



CHAMBRE DANS IN MAISON DE JEANNE, D'ARC (11A) ACTULE)

D'après une photographic.

de nous, et, selon quelques auteurs, vers le commencement de notre siècle, qu'on les remit en place.

Des travaux récents ont transformé les combles en musée. L'opportunité de ce travail semble discutable.

Quoi qu'il en soit, on ne peut pénétrer dans cette demeure sans une émotion profonde. On se recueille en cette pièce vaste et pauvre on les parents de Jeanne d'Are avaient sans doute leur enisine. On y voit la vaste cheminée où la famille se réunissait pendant les soirées d'hiver. C'est là, à ce « coin de feu » ou Jeanne voulait dormir quand elle offrait son lit pour les pauvres, que petite enfant elle écontait attentive et troublée

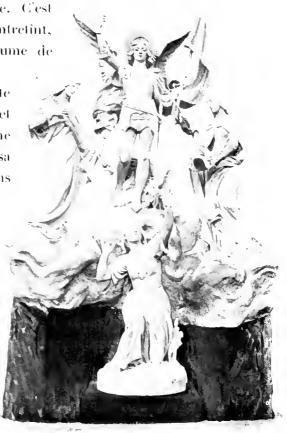
le récit des maux que subissait la France. C'est là, avant même que saint Michel l'en entretint, qu'elle apprit « la grande pitié du royaume de France ».

Vers le fond de cette pièce, une porte s'ouvre sur une autre pièce plus sombre et plus étroite, où, assure la tradition, Jeanne prenait son repos. On y voit la place de sa conchette, un creux dans le mur où sans doute elle plaçait ses pauvres hardes, et la fenètre étroite, donnant sur l'église, par laquelle elle eut sa première vision.

« L'avais treize ans, dit-elle, quand j'eus une voix venant de Dieu pour m'aider à me bien conduire.... Cette voix vint vers l'heure de midi. C'était l'été, dans le jardin de mon père.... L'entendis la voix vers la droite, du côté de l'église. »

Une pièce voisine était, pense-t-on, occupée par les frères de Jeanne.

Il est peu d'endroits au monde consacrés par des souvenirs plus émouvants.



LES SAINIS DE JIANNE LEE ORDONNENE DE SECOURIR LA FRANCE Groupe d'Altar, a Doddreny

A quelques pas, se trouve l'église de Domremy, où Jeanne fut baptisée. Elle aussi a subi quelques changements. L'orientation n'en est plus la même, en ce sens que le chœur occupe la place où se trouvait le portail au temps de Jeanne d'Arc. Le portail occupe done lui-même l'ancienne place du chœur.

Le respectable et distingué curé de Domremy n'a vien négligé, dans la mesure de ses ressources, hélas! bien peu considérables, pour marquer en ce sanctuaire les traces que Jeanne d'Arc y a laissées.

Des inscriptions pieuses et sans faste rappellent la place où elle dut être baptisée, un bénitier où sa main d'enfant prenait l'eau bénite, une statue ancienne devant laquelle elle a souvent prié.

Les chrétiens ne penétrent qu'avec vénération dans cette humble eglise de campagne. Tout bon Français, quelles que soient ses convictions intimes, y entre avec émotion et respect. Ne partageàt-il pas la foi de Jeanne, il se souvient de ce que la foi a fait en elle, il évoque le souvenir des visites fréquentes que la pieuse enfant faisait sous ces voûtes, foulant de son pied ces dalles. C'est là que, selon le mot touchant d'un de ses camarades, que nous avons cité, « elle parlait à Dieu », fà, comme disait ce bon vieux prêtre, l'abbé Arnolin, qu'on « la voyait prosternée devant le crucifix, tantôt les mains jointes, le visage et les veux levés vers le Christ ou la sainte Vierge ».

Nul temple, si magnifique soit-il, ne pent valoir plus que eclui-là; nulle part le cœur ne se sent plus fortement saisi. On ne le quitte qu'avec regret, on y voudrait demeurer toujours.

L'extérieur de l'église a dû peu changer. C'est toujours cette même vieille tour; e'est par ces baies que la cloche envoyait à Jeanne, qui les aimait tant, les volées joyeuses de l'Angelus, quand le sonneur Pervin n'oubliait pas la consigne.

Jeanne d'Are a maintes fois considéré ces murailles vieillies, ces pierres sont comme imprégnées de son regard. Ce regard les a consacrées pour nous.

C'est une loi du cœur, en effet, que d'étendre aux objets qu'ont considérés ceux que nous aimons, quelque chose du culte que nous avons pour eux-mêmes.

A peu de distance de Donnemy, se trouvait, au temps de Jeanne d'Are, une chapelle dédiée à la sainte Vierge. On l'appelait Notre-Dame de Bermont.

C'était une sorte d'ermitage, situé sur le penchant de l'une des collines qui bordent le chemin de Domremy à Vaucouleurs et descendent vers la Meuse.

Selon le témoignage du tabellion Nicolas Bailly, « Jeanne aimait à s'y rendre en pèlerinage ». En compagnie de jeunes filles de son âge, elle y allait chaque samedi pour y prier la Vierge, y apportait des fleurs et y brûlait des cierges.

Cette ebapelle existe, quelques personnes la vont visiter; on s'etonne toutefois que le nombre des pelerins ne soit pas plus considérable. On y conserve la statue de Notre-Dame, en pierre assez bien sculptée, devant laquelle Jeanne d'Are a prié.



Nulle histoire de Jeanne d'Arc, quelque plume qui l'ecrive, n'aura le charme pénétrant, la saisissante éloquence de celle qu'elle a racontee ellemème dans les réponses qu'elle fit à ses juges de Rouen.



© 14 VOIX ME DISAIL — © VA EN FEANCE. » EL JE NE POLVAIS PLES DUBER OU J'ELVIS. Ø D'après la peuture murale du Panthéon par l'Eusepveu.

1-891			

C'est là qu'elle se dépeint telle qu'elle est, avec ce naturel qui marque ses discours comme sa conduite, en ces vives saillies qui mettent en déroute, par un seul mot, les arguties des docteurs et jaillissent rapides et précises comme ces lettres qu'elle lançait au bout d'une flèche aux Anglais, quand elle les sommait de se rendre.

Dans son procès, il fut longuement question des « voix » qu'elle attestait avoir entendues et par le conseil desquelles elle faisait toutes choses. C'est un des points sur lesquels se porta l'effort le plus soutenu de ses misérables juges. Ils en firent le fondement de leur principale accusation. A chaque séance ils y revenaient, et, la veille de son supplice, ils l'interrogeaient encore sur cet objet.

C'est sur ce point enfin que porte le premier article de feurs conclusions finales et de l'acte d'accusation : « Sur le premier article (concernant les révélations), fadite Faculté déclare doctrinalement, après avoir pesé la fin, le mode, la matière des révelations, la qualité de la personne,



JEANNE A DOMREMA D'après une statuette de l'Edmier.

le lieu et les autres circonstances, qu'il n'y a là que mensonges imaginés à plaisir, séducteurs et pernicieux, procédant des esprits malins et diaboliques Bélial, Satan et Béliémoth. »

Pourquoi le dissimuler? c'est sur ce même objet que portent nos querelles de pensées dans le temps présent touchant Jeanne d'Arc. Les croyants attribuent aux voix qu'elle entendit une origine et une réalité surnaturelles. Ceux qui ne croient pas se refusent à admettre cette origine et cette réalité. Parmi ceux-ei, des fors, les uns s'abstiennent de juger, les autres ne voient dans l'état d'esprit de Jeanne d'Arc qu'une pure ballucination tout en respectant la bonne foi de la Pucelle, laquelle leur paraît indiseutable.

On ne nous pardonnerait point, et ce serait legitime, de laisser de côté cette grave question. Nous avons, d'autre part, declaré au début de cet ouvrage qu'il ne serait œuvre ni de polémique, ni meme de discussion. Nous serons fidèle à cette promesse.

Nous nous contenterons donc de laisser la parole à Jeanne. Elle nous

dira, dans ses réponses aux juges, ce qu'elle pense et ce qu'elle croit. Le lecteur l'écoutera, non comme les juges de Rouen, avec le secret désir de la surprendre en ses discours, mais avec droiture. Nous aussi, dans un autre esprit, étudierons, en ces discours de Jeanne, « la fin, le mode, la matière des révélations, la qualité de la personne, le lieu et les autres circonstances ».



JIANNE INTINDINI SES VOIX

Dessin de PROUVE et CAROT pour le missel de Jeanne d'Are.
[Lelarge, éditeur, Collection de Cabbe Lemerh.]

Cette lecture faite, nous ne conclurons pas sentement à la parfaite sincérité de l'herome, et à l'admirable fermeté de son bon sens, ce dont du reste personne ne saurait douter, mais nous reconnaîtrons que ses réponses nous placent en face de l'un des problèmes les plus dignes d'intérêt que puisse nous offrir l'histoire, l'etude de l'homme et la foi.

Assistons donc à ces tristes seances de Rouen ; ayons le pénible courage d'entendre, quelque dégoût que nous puissent causer le cynisme et l'hypocrisie des juges.

Aussi bien, les réponses de Jeanne nous donneront consolation et réconfort. Aul mieux qu'elle ne nous dira, sans passion comme

sans crainte, les détails de ce mystère étrange dont son âme fut le théâtre et le témoin. Sa voix, ingénue et vaillante, nous touchera plus que les dissertations les plus longues et les mieux nourries.

« Messire Dieu, disait-elle, a un livre où nul elere n'a jamais lu, si fort soit-il en eléricature. » Laissons les livres des eleres, ceux des savants et des discuteurs, lisons, loyalement, dans ce livre écrit de la main même de Jeanne.



JIANNI AL BOIS CHINI D'après un dessin de VIIAL-DURRAY. Musée Jeanne d'Are, a Orleans,

Dès le début du deuxième interrogatoire, les juges en viennent a cette question :

- « Quand avez-vous entendu vos voix pour la première fois? demande maître Jean Beaupère.
- L'avais treize ans, repond Jeanne, quand *f'eus* une voix venant de Dieu pour bien me conduire. Et la première fois j'eus grand peur. Cette voix vint vers l'heure de midi. C'était l'ete, dans le jardin de mon pere.
 - Aviez-vous mange?
 - -- L'étais à jeun.
 - Aviez-vous jeuné la veille?
 - You.
 - De quel côté entendites-vous la voix?
 - A droite et du côté de l'église.
 - La voix était-elle accompagnée d'une clarte?
- Rarement je l'entends sans clarté. Cette clarte se manifeste du côté où me vient la voix.
 - Que vous semblait-il de cette voix?
- C'était, à ce qu'il me paraissait, une voix bien noble, et je crois qu'elle m'etait envoyée de Dieu. Lorsque je l'entendis pour la troisieme fois, je reconnus que c'était la voix d'un ange.
 - Avez-vous bien pu la comprendre?
 - Elle m'a toujours protégee, je l'ai toujours bien comprise.

- Quel enseignement vous donnait-elle?
- Elle m'a enseigné à me bien conduire et à fréquenter l'église.
- ... Votre père sut-il votre départ?
- Il n'en sut rien. La voix me disait : « Va en France », et je ne pouvais plus durer ou j'étais.
 - Que vous disait-elle encore?
- La voix me disait que je léverais le siège mis par les Anglais devant Orléans.
 - Entendez-vous souvent cette voix?
 - -- Il n'est jour que je ne l'entende : j'en ai du reste bien besoin. »

Dans la troisième séance, l'interrogateur revient bientôt sur la question des révélations :

- « Depuis quelle heure avez-vous entendu la voix?
- Je l'entendis hier, je l'ai entendue aujourd'hui.
- A quelle heure, hier, l'avez-vous entendue?
- Je l'ai hier entendue trois fois, le matin, à l'heure des vèpres et quand sonnait l'Ave Maria du soir. Il m'arrive même de l'entendre plus sonvent que je ne le dis.
 - Hier matin, que faisiez-vous quand la voix vint?
 - Je dormais, et elle m'a éveillee.
 - Vous a-t-elle éveillée en vous touchant les bras?
 - Elle m'a éveillée sans me toucher.
 - La voix était-elle dans la chambre?
 - Elle était dans le château.
 - Lui avez-vous rendu grâce? vous êtes-vous mise à genoux?
- Je l'ai remercice en me levant et m'asseyant sur mon lit, les mains jointes.
 - Que vous dit-elle?
- De répondre hardiment.... Je lui demandai sur les réponses que je devais faire, la priant de demander là-dessus conseil à Notre-Seigneur. La voix me dit : « Réponds hardiment. Dien te sera en aide.... » Cette mit même je l'ai entendue.
- Vous a-t-elle dit quelques paroles avant que vous lui adressiez quelque requête?
- « La voix m'a dit quelques paroles, mais je n'ai pas tout compris. Ce que je sais bien, e'est qu'après mon reveil elle me dit de repondre hardiment. Vons, évêque, vous dites que vous êtes mon juge; prenez garde à ce que

vous faites, car, en vérité, je suis envoyée de la part de Dieu, et vous vous mettez en grand danger.

- Cette voix a-t-elle quelquefois varié dans ses conseils?
- Non. Oneques je ne l'ai trouvée en deux langages contraires.
- Mais cette voix vient-elle de Dieu?
- Je le crois fermement, comme je crois la foi elirétienne.



D'après le tableau d'Adries Bonnefon

- N'en savez-vous rien de plus?
- Je crois que je ne vous dis pas à plein tout ce que je sais; mais j'ai plus grande crainte de faillir en disant quelque chose qui déplaise à ces voix que je n'en ai de vous repondre à vous. Quant à votre question sur ma voix, je vous prie de me donner delai.
 - -- Crovez-vons qu'il deplaise à Dieu qu'on dise la verite?
- Les voix m'ont dit de dire certaines choses au roi, et non à vous. Cette nuit même, la voix m'a dit beaucoup de choses pour le bien du roi que je voudrais être des maintenant sues de lui, dussé-je ne pas boire de vin d'iei à Pâques. Il en scrait plus aise a diner.

- Ne pouvez-vous tant faire auprès de cette voix qu'elle consente à porter la nouvelle à votre roi?
- Je ne sais si la voix voudrait y consentir. Elle ne le ferait que si Dien le voulait et y donnait son assentiment. Mais, si c'est le plaisir de Dieu, il pourra bien se faire que la révélation soit faite au roi, et j'en serais bien contente.
- Pourquoi cette voix ne parle-t-elle plus maintenant à votre roi comme elle le faisait quand vous étiez en sa présence?
- Je ne sais, si c'est la volonté de Dieu. N'était la grâce de Dieu, je ne saurais rien faire. »

Le quatrième interrogatoire est à peine entamé que Jean Beaupère reprend la question des voix :

- « Depuis samedi avez-vous entendu les voix?
- Oni, et plusieurs fois.
- -- Y a-t-il longtemps qu'elles yous parlent?
- ~~ Voilà bien sept ans qu'elles me gardent.
- -- Ces saintes sont-elles vêtues de la même étoffe?
- Je ne vous en dirai pas maintenant davantage. Je n'ai pas congé de le révéler.
 - Vous ne devez rien nous taire.
- Il y a des révélations qui vont au roi de France, et non à vous qui m'interrogez.
 - Les deux saintes parlent-elles à la fois ou l'une après l'autre?
- Je n'ai point à vous le dire. Cependant j'ai toujours eu conseil de toutes les deux.
 - Laquelle des deux vous est apparue la première?
 - Je l'ai su jadis, mais je l'ai oublie.
 - Vites-vous saint Michel et les anges en corps et en réalité?
- Je les vis des yeux de mon corps aussi bien que je vous vois. Et quand ils s'éloignaient de moi, je pleurais et j'aurais bien voulu qu'ils m'eussent emportée avec eux.
 - En quelle figure etait saint Michel?
- Il n'y a pas de réponse possible; je n'ai pas congé de vous le dire¹. «

^{1.} Nous empruntons la plupart de ces reponses à la traduction qu'à donnée du procès de Roueu M. Joseph Fabre, dans son remarquable et consciencieux ouvrage : Proces de condomnation de Jeanne d'Arc. 1 vol.: Procès de rehabilitation de Jeanne d'Arc. 2 vol.

Un homme attentif et impartial ne pourra lire ces réponses de Jeanne d'Are sans faire les remarques suivantes :

Il n'y a trace de réverie dans ses paroles : les détails de lieu et de

temps qu'elle donne à l'endroit des apparitions qu'elle a cues sont d'une précision absolue. C'est à telle heure, c'était hier, c'est maintenant, en tel endroit, de tel côté.

Point de paroles superflues, rien de loquacité qui marque ordinairement les fantaisies de Limagination ou les illusions d'un esprit illuminé. demande-Lui t-on des détails sur le vétement, la taille, la voix ou l'allure des saintes qui lui parlent, elle se refuse à les don-



« LA FRANCE PERDUL PAR UNE TEMME SERA REGAGNÉE PAR UNE MERGE FORRAIME. » D'après le tableau de IL-P. Defanoy.

uer. A ses yeux, ce sont de pures imitilités. « Passez outre », répond-elle.

En retour, elle affirme avec une énergie extrême ce qui importe : « Je erois aussi fermement les dits et les faits de saint Michel, comme je crois que Notre-Seigneur Jésus-Christ a souffert mort, en passion pour nous. »—

 Vraiment, ajoute-t-elle, si vous me deviez arracher les membres et faire partir l'âme hors du corps, encore ne vous dirais-je autre chose; et si je vous disais autre chose, apres je vous dirais toujours que vous me l'avez fait dire par force.

Quelques jours après, elle y revient et dit : « Si j'étais en jugement, que je visse le feu allumé et les bourrées préparées et le bourreau prêt à bou-



L'INSPIRATION
D'après le tableau de Dicis (1825).

ter le fen et que je fusse dans le fen, encore je n'en dirais autre chose et je sontiendrais ee que j'ai dit au procès jusqu'à la mort. »

On dirait qu'elle se complait à énumérer les progrès de ce supplice du feu dont elle a tant horreur, et à les analyser un à un, pour donner à son assurance une énergie suprème.

Enfin, à l'encontre des illuminées, elle est la sagesse même, elle excelle dans l'esprit de conduite. Ses visions n'ont pas été vaines, mais tendent toujours à son amendement et au succès de l'œuvre qui lui a eté confice. C'est « pour l'aider à se bien conduire » que cette voix lui vient de Dieu.

« Sois bonne enfant», lui dit saint Michel.

A ses saintes elle n'a demande que trois choses : « Le succes de mon expedition : que Dieu aide aux Français, et garde bien leurs villes : enfin le salut de mon âme ». Elle dit encore : « Quelque chose que je fisse jamais, mes voix m'ont toujours secourue : c'est le signe qu'elles sont de bons esprits. »

Enfin pour conclure, ajoutous : Jeanne était vigoureuse et fort bien portante; toute jeune elle travaillait aux champs, vaquait aux soins du menage, « allait à la charrue et béchait ». Pendant la guerre, on la vit supé-

rieure aux plus grandes fatignes. On ne peut donc supposer en elle un être maladif et propre à certaines affections dont la science s'est, avec grand fruit du reste, tant occupée de nos jours.

Elle est d'autre part le bon sens même et le plus ferme; on ne saurait supposer en elle illuminisme ou folie.

Enfin sa loyauté est supérieure à tout et, incapable de s'égarer, elle ne l'est pas moins de tromper antrui.

Telle est Jeanne d'après les témoignages de tous ceux qui l'ont connue.

Devant ces faits, les croyants estiment qu'elle a réellement entendu ces voix, et de cette première conclusion ils passent naturellement à cette autre : qu'elle a été réellement inspirée de Dieu.

Cenx qui ne croient pas se refusent à cette conclusion. Nous n'entreprendrons point ici de les convertir à notre jugement. Il faudrait pour cela une démonstration étendue que ne comporte point notre travail et qui ne rentrerait du reste nullement dans l'esprit qu'il doit garder.



JUANNE D'ARC ÉCOLLANT SES VOIX
D'après la statue d'A. L'EX
dans l'église d'Orsay.

Ce que nous souhaitons, c'est que les savants qui sont dignes de ce beau titre par le soin de leurs recherches, l'étendue de leur savoir et la gravité loyale de leurs conclusions, s'arrêtent à étudier ce phénomène à la fois intellectuel et moral.

Il est au plus haut degré digne de leur attention.

Leur demanderons-nous de conclure? Non, peut-être, La science et les savants n'ont pas à dogmatiser.

Nous attendons d'eux simplement qu'avec la modestie toujours aussi facile à un grand esprit qu'elle est honorable pour lui, ils continuent les traditions de respect intellectuel et de réserve clevée qui jusqu'à nos jours, à quelques exceptions près, ont été de tradition pour l'esprit français à l'egard de ce fait considérable de la vie de Jeanne.

Même en ces dernières années ou les recherches des maîtres de la seience française sont allées si loin, nul n'a touché d'une main profane le nom et la personnalité de Jeanne d'Arc. La chose honore l'héroine. Elle n'honore pas moins la seience française.

L'Église, du reste, nous le disons avec une fierte filiale, donne à la

science en cette matière un exemple bien digne d'être suivi. Dans le procès de réhabilitation de Jeanne d'Are, elle s'abstient de porter le déhat sur le caractère ou la réalité de ses voix, se contentant de mettre en une lumière que rien désormais ne pourra ternir la haute et inattaquable vertu de Jeanne.

Si, dans un prochain avenir, le procès ouvert à Rome aboutit conformément à nos espérances, en assurant à Jeanne d'Are l'auréole des bienheureux et des saints, il se peut que l'Église garde la même réserve.

La science ne saurait mieux faire que de continuer à s'inspirer d'une telle conduite. Ce ne sera pas, en nos jours où tant de questions nous divisent, un spectacle médiocrement consolant et fortifiant que de voir Jeanne d'Are, en cette manière comme en tant d'autres, pacifier les fils de la France réunis à ses pieds, en la personne des maîtres de la Science et de ceux de la Foi, dans un culte assez grand et un dévouement assez généreux pour imposer silence à leurs querelles de pensées et s'accorder dans la commune admiration qu'ils professent pour la plus vaillante et la plus noble de leurs sœurs.



D'apres la médaille de O. Bory.



LA PUCELLE CHASSANT LES ANGLAIS
D'après une gravure de Cocma, Bibliothèque nationale.

П

VAUCOULEURS

PREMIER VOYAGE DE JEANNE -- JEANNE ET BAUDRICOURT SECOND VOYAGE DURAND LAXART



JEANNE ENTEND SES VOIX D'après la statue d'Andre Allar, (Basilique de Domremy.)

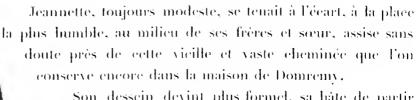
Les choses allaient de mal en pis pour la France.

Les succès des Anglais se poursuivaient. Verneuil était toujours en leur pouvoir, Orléans grandement menacé. Le bruit de ces deuils se répandait dans les campagnes. Un pélerin, un voyageur ou quelque fuyard en apportaient la nouvelle. Dans les familles on s'en entretenait avec terreur; le récit en était répété le soir au coin du foyer, et les âmes étaient comme en suspens dans l'attente d'événements plus graves encore et de catastrophes suprèmes.

Jeanne entendait tont cela, sans dire ce qu'elle en savait déjà par les révélations de ses saintes; mais l'impression qu'elle en ressentait s'accroissait encore par l'émotion populaire que suscitaient autour d'elle ces terrifiantes nouvelles.

Une tradition raconte qu'un moine franciscain de passage à Domremy s'était arrêté chez Jacques d'Arc. Il

avait raconté lui aussi « la grande pitié du royaume de France ».

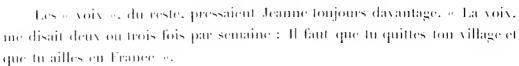


Son dessein devint plus formel, sa hâte de partir plus impatiente.

Les Franciscains semblent avoir eu, entre tous les ordres religieux, l'influence la plus considérable sur Jeanne d'Arc. Fidelement attachés à la cause francaise, independants envers le duc de Bourgogne et le parti anglais, ils allaient par les villes et les campagnes, clamant les malheurs de la France, exhortant les hommes à la lutte et ranimant l'espoir d'une vietoire finale.

Fut-elle reellement tertiaire franciscaine, ainsi qu'on l'a prétendu? La chose ne semble pas péremptoirement établie, quoique à cette époque le nombre des fideles affiliés à l'un des grands tiers-ordres fût très considerable. Mais ce qui demeure établi, c'est la mission que les Franciscains ont remplie près de Jeanne pendant son action publique et l'inalté-

rable devouement qu'ils lui ont montré. Il est juste de le reconnaître et de rendre à leur ordre ec temoignage si honorable pour lui.



- « La voix me disait : Va en France, et je ne pouvais plus durer où ij'étais ».
 - « La voix me disait encore que je lèverais le siège mis devant Orléans.
 - Ne yous disait-elle pas autre chose?
- Oui, elle me dit d'aller à Vaucouleurs, vers Robert de Bandricourt, capitaine dudit lieu, et qu'il me donnerait des gens pour faire route avec moi. Et alors, moi, je répondais à la voix que j'étais une pauvre fille ne sachant ni elievanelier ni guerrover. ...

Jeanne passa quelques mois dans ces alternatives d'espérance et de erainte. Tantôt l'àprete de l'entreprise la rejetait en arrière; elle se disait alors



« IL EATL OLD J'AMELL, LED'HALD D'après la Statuette d'Andri, Massouria

qu'il était plus sage de rester aux champs, ou du moins de surscoir à toute résolution.

Mais bientôt l'inspiration revenait; les voix reprenaient : « Va, va, fille de Dieu, va! » Son cœur, du reste, était ouvert, prêt à les entendre, et le grand

amour qu'elle avait de la France s'unissant aux instances de l'ange et des saintes : « Il faut que j'aille, disait-elle résolument, et j'irai. »



Mais la réalisation des plus grands desseins dépend souvent au début de quelques détails de conduite, qui ne sont rien en apparence et même en soi, mais qu'il n'est pas toutefois aisé de mener à boune fin. Le point important pour Jeanne était de se rendre à Vaucouleurs, et pour cela il lui fallait quitter Domremy. Ce n'était pas chose facile.

Eu silence, elle réfléchit sur cet objet.



LA VOIX ME DISATE « VA EN FRANCE » D'après le tableau de Jacques Warrez.

On ne s'attardera jamais assez à considérer cette enfant de treize ans, menant scule un tel labour, n'en parlant à personne, sachant qu'au moindre mot qu'elle en dirait tous seraient contre elle.

Une telle force d'âme est vraiment surprenante chez une enfant de cet âge.

Il est à croire toutefois qu'en depit de ses efforts elle ne dissimulait pas complètement les pensees qui l'occupaient et que sa famille ent quelque vent de la chose. Nos songes sont souvent faits de nos craintes ou de nos désirs. Le père de Jeanne eut des songes à ce sujet.

- « Votre père ne fit-il pas des menaces contre vous, pour le cas où vous partiriez? demanda un des juges.
- L'entendis répéter par ma mère, répondit Jeanne, que mon père disait à mes frères : Vrai, si je croyais qu'advint cette chose de ma fille, je voudrais qu'elle fût noyée par vous ; et si vous ne le faisiez, je la noicrais moi-même ».

Elle ajoutait : « Mon père et ma mère perdirent presque le sens quand je partis pour Vaucouleurs ».

Jeanne voyait tout cela, et nul ne pourra s'imaginer les tortures qu'elle ressentit quand, placée entre l'amour qu'elle avait pour les siens et celui qu'elle portait à la France, elle « voulait et ne voulait pas ».

Ces sollicitudes la chargeaient déjà beaucoup : une autre s'y adjoignit. Sa famille, sans doute pour la détourner de son dessein, essaya de la marier. Un jeune homme de Toul demanda sa main, mais Jeanne se refusa à ce projet. Le jeune homme la fit alors eiter en justice à Toul, comme lui ayant promis de l'épouser; mais gain de cause fut donné à Jeanne.

Ses juges de Rouen l'interrogèrent à ce sujet, étayant sur ce fond une de leurs accusations contre elle :

- « Qui est-ce qui vous poussa à faire citer un homme à Toul en cause de mariage?
- Je ne le fis pas citer, répondit Jeanne; mais ce fut lui qui me fit citer en cette ville, et j'y jurai devant le juge de dire la vérité ; je n'avais fait à cet homme aucune promesse. »

Au milieu de ces angoisses diverses, Jeanne cut peut-être encore retardé son départ, si une occasion favorable ne lui cut été offerte de tenter un voyage du côté de Vancouleurs.

Elle avait à Burey, village situé aux environs de cette ville, un cousin germain de sa mere, nommé Durand Laxart⁴. Jeanne obtint de ses parents la permission d'aller passer quelques jours chez ce parent.

Aussitôt arrivée à Burey, elle demanda à Laxart de la conduire à Vaucouleurs.

Lui confia-t-elle l'objet de l'ouverture qu'elle voulait faire au gouverneur de cette ville? Nous ne savons. Durand Laxart était bon. L'accent avec

¹ Ou Durand Lassois.



11. DÉPART DE VAUGOUTIURS D'après la peinture murale du Panthéon, par l'exervit.

lequel la jeune fille lui demanda ce service le remua sans donte, et il se décida à l'accompagner.

Jeanne a raconté cet incident devant ses juges de Rouen, avec sa netteté et sa concision habituelles : « J'allai chez mon oncle et lui dis que je voulais rester près de lui pendant quelque peu de temps, et j'y restai huit jours. Pour lors, je dis à mon oncle qu'il me fallait aller à Vaucouleurs, et mon oncle m'y conduisit. Quand je fus venue à Vaucouleurs, je reconnus Robert de Baudricourt, quoique je ne l'eusse oncques vu auparavant.

- Comment le reconnûtes-vous?
- Je le reconnus grâce à ma voix. C'est elle qui me dit : « Le voilà ». Je dis à Robert : « Il faut que j'aille en France! » Deux fois Robert refusa de m'entendre et me repoussa. La troisième fois, il me recut et me donna des hommes. Aussi bien la voix m'avait dit qu'il en serait ainsi. »





JEANNE D'ARG D'opres la statue de la Bomiso.

C'est, pense-t-on, vers la fête de l'Ascension que Jeanne se rendit pour la première fois à Vancouleurs.

Il est facile de s'imaginer l'anxiété de ses pensées en ce premier voyage. L'importance de la ville était assez considérable, et Jeanne sans donte y entrait pour la première fois.

Les villes ont pour les gens des champs une sorte de prestige dont ils ne se défendent qu'à la longue et après plusieurs voyages. Les maisons y sont plus alignées qu'à la campagne, où chacun bâtit et oriente sa demeure selon sa fantaisie, sans compter avec les voisins ni prendre souei de la voirie. Les demeures y ont un plus riche aspect et les toits s'y élèvent beaucoup plus haut que celui des chaumières. On y parle un langage plus correct, qui [met mal à

l'aise ceux qui n'ont guère usé que du patois campagnard. Les gens enfin y ont des manières plus soignées, une mise plus élégante et des allures qui déroutent le paysan. De tout cela nait en lui une sorte de crainte que son embarras extérieur trahit et qui le rend souvent ganche et parfois balourd.

Jeanne s'élevait évidemment au-dessus des sentiments du grand nombre des hommes et, déjà mûre longtemps avant l'âge, elle savait juger à leur poids les choses et les gens.

Aussi prompt que clairvoyant, son regard allait plus loin que les apparences et le deliors : il atteignait le fond même.

Il n'en demenre pas moins que son âme, éminemment propre à recevoir les impressions du dehors et fidèle surtout à se pénétrer de la gravité des entreprises avant d'y mettre la main, dut s'émouvoir grandement devant cette porte du château où, plus que son propre sort, allait, selon l'accueil du gouverneur, se décider le sort de la France. Le pont-levis s'abaissa lentement et Jeanne entra, suivie, à distance sans doute, par l'oncle Durand Lavart.

Cette porte est conservée à Vaucouleurs. Le visiteur se recueille avant

d'en franchir le seuil. C'est qu'il n'est pas moins sacre que celui de la maison de Jeanne à Domremy. Celui-ci fut le premier que Jeanne petite enfant foula en entrant dans la vie. Iei, e'est dans la vie publique que Jeanne va entrer; e'est la première manifestation de son action étonnante. e'est le premier mot de son épopée.

Il n'est pas permis à un bon Français de considérer ces pierres saus une

émotion profonde. Elles out pour le visiteur je ne sais quoi qui le fascine et, comme un parfum sacré, s'en dégage le souvenir des choses étrangement grandes qui se sont passées en ces lieux dans l'âme de Jeanne d'Arc.

Baudricourt fit à la jeune fille un accueil peu encourageant.

La Pucelle lui dit, sans antre préambule, qu'elle « venait de la part de son Seigneur, afin qu'il mandât an Dauphin de se bien teuir et de ne point assigner bataille aux ennemis, parce qu'il aurait secours avant le milieu du carème ». — « Le royaume, disait-elle, n'appartient pas au Dauphin, mais à mon Seigneur; mais mon Seigneur vent que le



© AV AU SIGOURS DU ROLDE, IRANGE, IL 113 BENDRAS SON BOYAUME D D'après le tableau d'Euglen, Librion,

Dauphin devienne roi et qu'il ait ce royaume en commande. En depit de ses ennemis, il sera roi, et moi-mème le conduirai au sacre. Il faut que j'aille en France, et j'irai. Qu'on me donne une escorte et un cheval. Avant la mi-earème, il faut que je sois par devers le roi.

Ces propos n'étaient pas pour étouner mediocrement Bandricourt. Ces mots de « mon Seigneur » lui parurent étranges, et il demanda à Jeanne : « Et quel est donc ton Seigneur? » --- « Le roi du ciel », répondit Jeanne.

Le capitaine la jugea folle et, sans aller plus loin, appela Durand Laxart et lui dit de la « reconduire à son père après lui avoir donné deux soufflets ».

On a fort attaqué la mémoire de Baudricourt pour le peu de confiance qu'il montra d'abord à Jeanne-d'Arc et pour la créance qu'il refusa à ses dires.

C'est juger bien à la légère que de juger ainsi. Il faudrait en effet mieux entendre les conditions dans lesquelles le capitaine de Vaucouleurs reçut les ouvertures de Jeanne.

Qu'on s'imagine une jeune fille de dix-sept ans, presque une enfant, arrivant de son village à l'insu de ses parents, n'ayant pour guide et pour garant qu'un simple paysan. Qu'on l'écoute ensuite parlant au gouverneur de son dessein d'aller faire sacrer le Dauphin, après avoir délivré Orléans, quand les plus fameux capitaines du temps n'y pouvaient réussir. Qu'on la suppose enfin se donnant comme une envoyée de Dicu, et l'on comprendra que Baudricourt ait tout d'abord vu en elle une folle plutôt qu'une inspirée.

De telles pensées n'entreraient qu'avec peine en l'esprit de tout homme sage; elles ne pouvaient surtout agréer à un soldat doublé d'un politique avisé, peu fait pour admettre en son conseil de défense les interventions surnaturelles et les considérations mystiques.

A nous qui, après cinq siècles écoulés, savons ce qu'il en fut de Jeanne et de sa mission, il est facile d'accorder à celle-ci toute créance. Mais en ce temps-fà c'était autre chose. On n'a pas le droit de blàmer Baudricourt plus que les docteurs de Poitiers qui pendant trois semaines tinrent Jeanne d'Arc dans l'attente, ni plus que le Dauphin et sa cour qui commençèrent par douter de sa mission.

Les propos de Jeanne d'Arc eussent-ils été tout autres, eussent-ils été inspirés par une connaissance approfondie des choses de la guerre, que Baudricourt eût dû encore prendre temps et conseil avant d'y adhérer. Vaucouleurs était, à l'est, la clef de la France. Quand on ouvre et quand on ferme à discrétion la « Porte de France », il ne le faut faire qu'à bon escient et après avoir exigé papiers en règle de ceux qui veulent en franchir le seuil.

C'est ce que fit Baudricourt, et il faut l'en louer. Il a fait ce qu'il devait faire, il a été ce qu'il devait être : le fidèle et prudent gardien des intérêts de la France.

Il est facile de jeter sur lui le blâme; il serait moins aisé pour ses accusateurs de justifier les reproches dont ils l'accablent.

Quel accueil cût-il rencontré à la cour si, sur les premières ouvertures de Jeanne, il l'avait envoyée au Dauphin avec lettres de garantie?

Qu'eussent pensé de lui les La Hire et les Dunois en le voyant, sans examen plus prolongé, annoncer comme chef de guerre aux armées françaises et comme futur libérateur du territoire une enfant de cet âge, hier encore paysanue, faisant le ménage chez son père et filant la quenouille en gardant des troupeaux?

Le blâme ici ne doit pas aller à Baudricourt pour avoir agi comme il l'a



THATTAIL DE VALCOUTILERS (ÉLAT ACTULE).

La Porte de Ville et la Porte de Trance d'après une photographie :

fait, mais à ceux qui lui font un crime de sa prudence et de ses sages leuteurs.

On insiste et on lui fait reproche d'avoir conseillé à Durand Laxart de souffleter Jeanne.

Il est clair qu'en notre temps, ou Jeanne d'Arc est l'objet d'un tel culte, on s'indigne volontiers à la scule pensée du moindre outrage fait à sa personne. Mais Baudricourt vivait en son temps et non dans le nôtre, fl scrait plus sage de comprendre que Jeanne d'Arc ne pouvait avant sa mission être pour lui ce qu'elle est pour nous.

Il serait juste aussi de se reporter aux mœurs de ce même temps. Elles avaient, en toutes choses, une rudesse dont nous n'avons plus l'idée aujour-

d'hui, et de même qu'à cette époque brûler vif quelqu'un n'avait pas aux yeux des foules l'odieux qu'un tel supplice aurait maintenant, de même, dans l'éducation des enfants, on usait de moyens que uos mœurs actuelles



D'après une miniature d'un manuscrit latin du XVI sicèle.

réprouvent, et avec raison, mais qui, il y a à peu près un demi-siècle, étaient loin d'être tombés en désnétude.

La pauvre Jeanne cût de beaucoup préféré nombre de soufflets, même vigoureux, aux « torts et ingravances » que les courtisans lui imposèrent dès le premier jour sans relâche, que tant d'autres avec eux ne lui ménagèrent pas, et qui jusqu'à la mort l'entravèrent à tout instant.

Il convient enfin de disculper Baudricourt d'une accusation plus grossière à la fois et plus odicuse, d'après

l'aquelle il aurait insulté à la pudeur de Jeanne et lui aurait, devant ses soldats, tenu des propos revoltants.

Jeanne le nia à Rouen, et eeux qui aujourd'hui croient faire œuvre oratoire en même temps que patriotique en etayant sur ces hideux racontars l'epithete d'infâme qu'ils jettent gratuitement à Baudricourt, devraient se souvenir en quelle compagnie ils se placent en parlant de cette manière. Les lauriers des juges de Rouen ne sont vraiment pas de ceux qui devraient les empécher de dormir, et leur ardeur peut s'animer comme il convient pour l'honneur de la Pucelle et la grandeur de la France, sans emprunter à une émulation de ce caractère des sentiments qui ne sauraient être efficaces en leurs fruits quand ils naissent d'une telle source.

Aussi bien, qui veut-on insulter iei? Un moraliste a dit fort judicieusement cette grave parole : « On ne fait généralement entendre à une femme que les propos qu'elle a fait comprendre qu'elle écouterait volontiers ». — Veut-on faire à Jeanne d'Are application de cette règle? Non, sans doute.



11 SONGE D'après une lithographie de Chasselat (1820)

Comment dés lors ne comprend-on pas qu'en voulant rabaisser Baudricourt par le propos qu'on met sur ses fèvres, on rabaisse du même coup et dans la même mesure Jeanne qui y aurait sans protestation prêté l'oreille?

Il faut laisser à d'autres causes des plaidoyers de cette nature, et si l'on a le faible des lieux communs, en chercher de moins blessants pour la mémoire de Jeanne et mieux faits pour honorer ceux qui veulent en ceci se faire ses avocats.



Cet échec ne découragea pas Jeanne d'Arc, et sa résolution n'en fut pas ébranlée. Elle dut toutefois rentrer sans retard à Domremy.

Le temps qui s'écoula entre ce premier voyage à Vaucouleurs et le second qu'elle y fit en février l'année suivante dut être fécond en épreuves pour elle.

Il est clair qu'à cette époque la distance de quatre lieues qui sépare Domremy de Vaucouleurs était réputee beaucoup plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui. Il semble difficile toutefois que la famille de Jeanne n'ait pas eu quelque bruit du voyage de la Pucelle et de sa démarche près de Baudricourt.

S'il en fut ainsi, l'irritation de son père dut s'accroître encore, les craintes de sa mère grandir aussi, et plus que jamais l'un et l'autre, selon la forte expression de Jeanne, durent « en perdre le sens ».

Plus d'une scène pénible, violente peut-ètre, eut lien au foyer, et ces vieux murs de la maison de Jeanne furent temoins de ses larmes. Son âme était forte des dons que Dieu lui avait faits et des grâces qu'il lui accordait chaque jour.

Les voix de ses saintes et celle de saint Michel la venaient consoler. Mais la lutte n'en était pas moins formidable pour le cœur de cette enfant seule contre tous et rencontrant les forces les plus redoutables qui fussent pour elle au monde, puisque pour elle elles étaient les plus sacrées, à savoir : les ordres de son père et les larmes de sa mère.

« Et pourtant, disait-elle plus tard à ses juges de Rouen, puisque Dieu le commandait, il fallait le faire. Puisque Dieu le commandait, mème si j'eusse eu cent pères et cent mères, et que j'eusse été fille de roi, encore serais-je partie. »

Jeanne touche ici à l'une des lois les plus graves parmi celles qui régissent l'humanité : elle le fait avec une sagesse que la foi éclaire et qui étonne en un âge si tendre.

L'antorité paternelle est sacrée. Comme elle est le fondement de la famille, ainsi est-elle aussi l'un des fondements de la société mème, laquelle se compose des familles.

Il importe donc grandement de la fortifier, afin de la maintenir. Il n'est nulle religion, comme il n'est nulle philosophie dignes de leur nom, qui ne s'y soient appliquées. Mais s'il faut soutenir et par conséquent mettre en honneur l'autorité paternelle, il n'est pas moins nécessaire d'éclairer sur leurs devoirs ceux qui l'exercent.

L'enfant, l'adolescent et le jeune homme même ont rarement assez de sagesse pour considérer l'avenir comme il convient et établir leur vie selon leur intérêt propre et celui de la société à laquelle ils sont redevables de leurs efforts.

C'est alors que le père et la mère doivent intervenir, l'un avec sa force morale et sa sagesse, l'autre avec sa tendresse et son dévouement. L'enfant doit s'incliner devant la volonté paternelle et maternelle, il doit avec



Leanne entend ses losses Dapres le tableau de 1 1. Le nouvelle Mane de Reins

•	16		
		**)	
		,	
			•

respect, amour et soumission suivre la ligne qu'ils indiquent, et c'est cet ensemble de devoirs que le Décalogue et la religion ont résume dans ce mot si profond : « Tes père et mère honorcras ».

Si ce devoir est grave pour l'enfant, combien pour les parents n'est pas pressant aussi et sacré celui de l'abnégation, de la sagesse et de la calme autorité sans lesquelles le ministère paternel ne saurait être accompli!

Il semble étrange de parler d'abnégation à un père, à une mère, car nous estimons que leur cœur en est rempli et que nul amour n'est plus oublieux

de lui-même que l'amour des parents pour leurs fils.

On ne doit toucher à ces choses qu'avec vénération, tant est grave la moindre erreur en telles matières.

C'est donc avec une infinie douceur et une mesure parfaite qu'il faut rappeler aux parents que le cœur peut se tromper en ses tendresses, se faire à lui-même illusion, et qu'un père, une mère, peuvent se rechercher eux-mêmes alors qu'ils eroient ne songer qu'à leurs enfants.



LES VOIX
D'après un bas-relief de l'Ovatier, Musée d'Orléans.)

« L'amour-propre se fourre partout », écrivait familièrement Bossuct à l'une de ses filles spirituelles. Il n'est que trop vrai, et l'amour maternel luimème n'est pas à l'abri de cette atteinte.

Ainsi se fait-il que des parents, quand il s'agit de diriger l'enfant vers l'avenir et de l'y préparer par le choix d'une carrière ou d'un parti, courent risque plus qu'ils ne le pensent de mettre leurs caprices à la place d'une volonté éclairée, et de chercher leur bien-ètre et leur plaisir au lieu du bien véritable de l'enfant. C'est par ce mal et parce qu'ils auront suivi cette pente trop naturelle du cœur de l'homme, que dans un sentiment de gloire ils dirigeront un fils vers telle carrière pour laquelle il n'a nulle aptitude, au lieu de lui faire embrasser celle qui lui cut convenu.

Grave responsabilité qu'un grand nombre d'hommes oublient, pressant devoir qu'ils négligent. C'est cet oubli cependant et cette négligence qui font le malheur de tant de jeunes hommes et qui concourent au mal des

> sociétés elles-mêmes en compromettant la paix et le bienêtre des familles.

> Pourquoi tant de parents réduisent-ils à l'horizon étroit ou du moins modeste de leur présente famille, l'avenir qu'ils ne connaissent pas et qui peut-être sera si différent de ce qu'ils prévoient?

Il est clair que laeques d'Arc ent lieu de s'étonner des desseins qu'on prétait à sa fille et dont celle-ci venait de tenter auprès de Baudricourt une première exécution. C'était de plus un devoir pour lui que d'en contrôler attentivement le bien-fondé.

Mais il y avait en Jeanne des signes devant lesquels l'esprit d'un père devait se sentir en suspens. La gravité précoce de cette enfant, la ferveur de sa piété, la régularité admirable de sa vie, sa bonté, sa soumission en toutes choses, fors en ce point⁴, devaient lui offrir des garanties et le convier à ne combattre point de parti pris l'entreprise à laquelle elle songeait.

La France était à la veille d'une perte totale et, en bon Français, il devait être frappé de l'assurance ingénue, mais aussi invincible, avec laquelle l'enfant declarait devoir la sanver.

Sans donte il en coûtait au cœur de eet homme, comme à celui de sa femme Isabelle, de voir courir

à de tels périls leur enfant; mais c'en sera fait chez nous du patriotisme le jour où les pères et les mères ne mettront pas l'amour de la France au-dessus de la tendresse paternelle.

Quant à Jeanne, elle ne renonça pas un instant au dessein qu'elle avait arrêté, et sans relâche elle reprenait son propos :

« Il faut que j'aille, et j'irai, L'irai, dussé-je m'user les jambes jusqu'aux genoux. »

1. « l'ai bien obét a mon père et à ma mère pour toutes autres choses, hors pour ce départ », disait Jeanne.



JIANNI ÉCULTANI SIS VOIX D'après la statue de G. CLERG. Musee de Châteandun.,



LA JIUNE PASIOURE
D'après le tableau de H. Berteaux.

L'une de ses plus pénibles angoisses dut porter sur la question de savoir si elle continuerait de garder le silence ou si elle s'ouvrirait de ses propres pensées à ceux qui l'entouraient.

Cette indécision dut lui être d'autant plus cruelle, que ses voix, disait-elle plus tard, l'avaient laissée libre de le faire on non.

- « Vos voix ne vous donnèrent-elles pas d'ordre concernant l'annonce de votre départ à votre père et à votre mère?
 - Mes voix s'en rapportaient à moi de le dire ou de m'en taire. »



Si dans sa famille Jeanne avait à subir-cette-rude épreuve, elle-ne devait pas la porter moins douloureusement au dehors.

De quelque mystère qu'elle cût entouré sa démarche près de Baudricourt et quelques efforts qu'eussent faits ses parents pour tenir secret ce que peutètre, hélas! ils considéraient comme une équipée peu honorable et une aventure plutôt faite pour compromettre leur fille, au jugement de l'opinion publique, que pour l'honorer, le bruit dut s'en répandre peu à peu parmi les gens de Domremy.

Jeanne était sans doute aimée de ses compatriotes, et les témoignages que lui rendirent plus tard ceux d'entre eux qui vinrent déposer au procès de réhabilitation le prouvent abondamment. Vais au cours des siècles les hommes changent moins qu'on ne le pense. La malveillance et les mesquines passions dont elle naît ont dans l'humanité un cours ferme et régulier qui ne s'arrête guère.

On avait plus d'une fois, à Domremy, raillé Jeanne pour sa piété. Ce n'était pas que cette piété pût nuire à quelqu'un, mais elle donnait à Jeanne sur ses compagnes une supériorité morale qui la placait au-dessus de ses pairs. C'est là un de ces crimes que l'on ne pardonne guère.

Voici qu'aujourd'hui Jeanne rève d'une mission étrange : sauver la France et faire couronner le Dauphin. C'est au nom de Dieu « son Seigneur » qu'elle prétend accomplir ces grandes choses. Avouons que son ambition n'est pas médiocre.

Jeannette à la cour, Jeannette avec une escorte, Jeannette chef de guerre, et, en attendant tont ceci, Jeannette demandant au gouverneur de Vaucou-leurs en personne, et l'obtenant, une audience pour lui exposer tout au long ses graves desseins, en vérité cela ne s'était pas vu et sans doute ne se reverrait plus.

Il est vrai que son introducteur avait été sculement ce brave Laxart, que l'on connaissait bien et dont personne dans le pays n'avait jusqu'alors songé à faire un héraut d'armes.

Il ne l'est pas moins que Baudricourt, vraiment peu docile aux beaux discours de la « la fillette », comme on disait, l'avait bel et bien renvoyée à son père avec menace de correction, ce qui n'était pas un succès très encourageant.

Il était non moins vrai enfin que de toute cette belle entreprise Jeannette était revenue à Domreny assez semblable à ce qu'elle était la veille et obligée de reprendre le ménage chez sa mère, d'aller, « à son tour » comme jadis, garder les troupeaux. La quenouille devait longtemps encore suppléer à l'épée entre ses mains vaillantes. Mais enfin Jeannette n'en était pas moins une illustre personne, honorée de l'entretien des archanges et des saintes, à ce qu'on assurait, et entendant des « voix » que le vulgaire n'entendait pas.

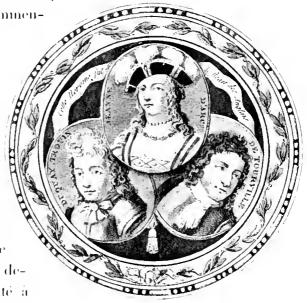
Croyez qu'il se trouva bien parmi les gens de Domremy quelqu'un pour tenir ces propos railleurs. Qu'on n'en soit pas surpris et qu'on s'étonne moins encore de la supposition que nous en faisons. Nous jugeons mal les vies illustres et, par un penchant trop naturel, nous les plaçons absolument en dehors de la condition des existences ordinaires, et ainsi nous les connaissons mal.

En voyant quel accueil Jeanne d'Arc reçut des grands qui formaient la cour du Dauphin, quelles envies et rivalités mesquines elle y éveilla, nous ne pouvons qu'avec trop de vraisemblance supposer que parmi ses compatriotes elle rencontra quelque opposition semblable, du jour où elle se distingua des autres et sortit de leurs rangs

par les événements dont sa vie commen-

eait d'être le théâtre.

Lorsqu'on raillait Jeanne pour sa dévotion, « elle avait honte », disaient ses compagnes. Mot plein de naif mystère et bien frappant. Jeanne ne savait que dire pour justifier sa piété; elle tenait à garder cachées ces choses qui se passaient pour elle, ces visions qu'elle avait, ces voix qui lui parlaient. De tout cela le récit cut vite justifié sa piété, sa « devotion », sa particulière assiduité à l'église; mais de choses si grandes, si sacrées, on se tait. Le cœur qui les ressent a le culte du silence, il les cache, comme les grandes douleurs cachent



LIS VAINQUIURS DES ANGLAIS : JEANNE D'ARC, DUGLAY-TROUIN EL FOURVILLE D'après une gravure de Berlinet (ANTE) suele :

leurs larmes, comme le cœur cache quelque grande passion qui l'anime, comme le génie parfois tait au monde les grandes pensées dont il se nourrit, les secrets qu'il a arrachés à l'inconnu.

Jeanne se taisait done.

Vie étrangement grande que celle-là, qui des son aurore jette déjà de si profondes clartés. Épopée singulière, qui, même des les premiers pas, oblige à tout instant le témoin à s'arrêter, à méditer, pensif et presque inquiet, tant, en ce qu'il voit, toutes choses lui semblent grandes et fécondes en nouveauté.

Qu'on ne nous fasse donc point un grief de ces réflexions auxquelles nous convions le lecteur. Le sujet les impose. La vie si brève de Jeanne d'Are tient en vingt pages un peu compactes, mais la philosophie qui s'en dégage demanderait un long ouvrage.

Il n'est rien du reste de plus instructif et de plus fécond. Les dehors de

la mission de Jeanne d'Are imposent l'admiration. Mais l'estime qu'on nous inspire vaut souvent mieux pour nous que l'admiration mème. En tous les cas, celle-ci n'est féconde et salutaire qu'autant qu'elle naît de l'estime et s'unit à elle.

En honorant Jeanne d'Arc, nous voulons le bien de ceux qui, comme elle, ont le grand honneur d'être Français. Sa gloire doit nous rendre meilleurs et nous convier à l'imiter.

Aussi bien, qu'ont fait cette suite glorieuse d'artistes dont les œuvres font l'ornement de cet ouvrage, sinon de se recueillir devant les traits aimés de Jeanne, les considérant attentivement et longuement, pour évoquer à nos yeux l'âme même de l'hérome?

Ils compléteront notre œuvre. Yous aurons secondé la leur. La peinture s'ajoute au style écrit, comme la musique à la parole, et la pensée y gagne en force comme en charme.

Pendant les mois qui s'écoulèrent entre le retour de Jeanne d'Are à Domremy et le second voyage qu'elle fit à Vaucouleurs, sa dévotion, toujours grande, dut s'accroître encore. Ses saintes ne l'abaudonnaient pas, mais elle de son côté se montrait d'autant plus assidue à les consulter que son anxiété devenait plus profonde et ses epreuves plus pénibles.

ses epreuves plus pénibles.

La piété, du reste, est un des earacteres qui dominent en Jeanne d'Arc.

C'est un trait qui ne doit pas échapper à l'étude attentive et loyale que nous faisons de sa vie.

Quelques-uns se demanderont peut-être si dans une Vie de Jeanne d'Are s'adressant, comme celle-ei, à tout le monde, il convient de traiter un objet aussi spécial que celui de la piété. Un temps comme le nôtre y peut-il accorder quelque attention? Si tous les Français reconnaissent que la foi de Jeanne fut vive autant que son patriotisme et qu'elle a été, selon le témoignage



JIANNI D'ARG D'après la statue en marbie de F. Rune. (Musec du Louvre.)



CRYPTE DI GHYTEAU DE VAUGOULLURS D'apres une photographie.

qu'elle s'en rendait à elle-même en face de ses juges, « une bonne elnétienne », est-il opportun de pousser plus loin la démonstration et de faire valoir en elle une dévotion dont notre société moderne n'a peut-être qu'une médiocre intelligence?

Je le crois sincèrement.

Nous devous, en effet, considérer Jeanne d'Arc telle qu'elle fut. Il 'n'est par suite permis à personne de rien retrancher en elle de ce qui est de son essence même. La foi et le patriotisme sont ainsi en Jeanne et nulle main ne peut sans profanation toucher à l'une de ces deux choses.

Nous verrons plus loin quel fut son amour de la France et le bel exemple qu'elle donne en cette matière aux hommes de nos jours. L'exemple de pieté qu'elle nous offre n'est pas moins instructif. Les esprits attentifs et sages, avec les âmes droites et sans parti pris, ne refuseront pas de nous suivre en cette voie.



Jeanne ne fut pas seulement chrétienne dans le sens ordinaire du mot, elle fut une chrétienne fervente et montra toujours une extrème fidélité aux pratiques de piété.

Au cours des témoignages à elle rendus au procès de réhabilitation par les habitants de Domremy qui l'avaient connue, nous les avons vus presque tous attester sa piété. Cette piété même, reconnaissent-ils, était si vive, qu'on l'en raillait parfois et que de ces critiques « elle était confuse ».

Elle était scrupuleusement fidèle à ses prières. Elle encourageait le sacristain du village à sonner régulièrement l'Angelus et pour l'exciter lui disait : « Si tu le sonnes bien, je te donnerai des lunes ¹ ».

Elle assistait fréquemment à la messe, avait pour la sainte Vierge une particulière dévotion, se plaisait à orner de fleurs ses autels et à y brûler des cierges.

Jean Morel, son parrain, rendait ce témoignage : « L'ai été témoin que Jeannette allait volontiers et souvent à la chapelle de l'Hermitage de la bienheureuse Marie de Bermont, près de Domremy, Tandis que ses parents la croyaient dans les champs, elle était là. Quand elle eutendait sonner la messe et qu'elle était aux champs, elle rentrait au village et gagnait l'église pour entendre la messe ; je puis l'attester pour l'avoir vu ».

- « Souvent, quand nous ctions à jouer, dit Jean Watterin, l'un de ses camarades d'enfance, Jeannette se retirait à part et parlait à Dieu. »
- « Elle se montrait bonne eatholique, reprend le tabellion Bailly, fréquentait assidûment les églises, aimait à aller en pélerinage à la chapelle de Bermont et se confessait presque chaque mois. »

A Vaucouleurs, on ne la vit pas moins fervente. Chaque jour elle descendait à la chapelle souterraine ou l'on vénérait la statue de Notre-Dame des Voûtes. Un Lorrain, qui était alors enfant de chœur de la chapelle de Vaucouleurs, disait qu'il l'y voyait souvent. « Elle y entendait, dit-il, les messes du matin et y demenrait longtemps en prières; ou bien elle descendait dans la chapelle souterraine et s'agenouillait devant l'image de la sainte Vierge, le visage humblement prosterné on levé vers le ciel. »

Il y avait près de Vaucouleurs, non loin de Burey, où habitait Durand Laxart, une chapelle dite de Sainte-Libaire et que l'on peut voir encore, pittoresquement bâtie au penehant d'une colline. La tradition assure que Jeanne y allait souvent prier.

^{1.} Sorte de petits pâtes connus dans ce pays.

Pendant le voyage de Vaucouleurs à Chinon, sa piété ne se démentit pas un instant. L'un de ses compagnons, Jean de Wetz, son guide, dit au procès de réhabilitation : « J'étais enflammé par ses paroles et par l'amour divin qui était en elle. En route, Jeanne aurait été contente d'entendre toujours la messe. « Si nous pouvions entendre la messe, nous ferions bien », disait-

elle... Elle faisait dévotement le signe de la croix, elle se confessait souvent et elle était zélée à faire l'annone...»

Telle était sa piété. On dira, nou sans vérité, qu'en cela Jeanne se montrait fidèle aux mœurs du temps, aux traditions de sa famille et aux habitudes de son enfance. Il est vrai; mais il ne l'est pas moins qu'une fois entrée dans sa vie publique, non seulement elle montra pour son compte personnel la même piété, mais la répandit autour d'elle et, pourrait-on dire, l'imposa à son entourage. Il fut visible alors qu'elle faisait des exercices pieux l'élément particulièrement important du renouvellement de l'armée.

Iei, qu'on ne parle plus d'habitudes d'enfance et de préjugé respectable puisé dans l'education. Sur tout autre point Jeanne modifie ses allures dans la mesure nécessaire. Elle a changé son costume, elle monte à cheval, elle qui n'avait point chevauché jusqu'alors, ses manieres se transforment en quelques jours, et un jeune seigneur. Guy de Laval, écrivait à sa mère que telle était sa grâce, qu'on l'aurait erne élevée à la cour. Hier encore timide et silencieuse à Domremy, aujour-d'hui, pour le bien de son fait, elle parle aux



- JEANNEA NOTRE-DAME DE BERMONE D'après la statue de Loislate-Bailla.

seigneurs, au Dauphin lui-même, avec assurance et, au besoin, avec audace.

Quant aux exercices de sa pièté, elle ne les change en rien et, nous l'avons dit, les impose autour d'elle.

Voulant ranimer dans le cœur des soldats la religion, soutien des grands courages et de l'héroisme, elle appela les prêtres, leur ordonna de se tenir à la disposition de la foule, réunit sous leur conduite les soldats dans les églises, fit faire des prières, executer des chants, multiplier les offices et les ceremonies.



D'après une esquisse d'Albart Preacti.
(Muse: Jeanne d'Ir., a Orléans.)

Chose digne de remarque et de réflexion, sous cette conduite les troupes se transformèrent. La Hire ne blasphémait plus et, dans le camp, la vertu prit la place de la licence.

L'ennemi s'étonna devant cet appareil, l'image du Dien crucifié l'inquiéta plus que les soldats rangés en bataille, et Jeanne vainquit.

Il y a là, nous n'hésitons pas à le répéter, un objet digne de l'étude des sages esprits et des hommes qui ont la noble inquiétude de la vérité.

Nous avons voulu, loyalement, les convier à l'étudier avec nous, persuadé qu'il leur importe de se faire une convietion ferme à cet endroit.

En dépit de quelques apparences et malgré la violence de quelques-unes de nos luttes sociales, il ne serait pas juste d'accuser les jours présents d'irréligion

proprement dite. Il semble même qu'ils sont marqués d'un retour universel vers les choses religieuses et surnaturelles.

Qu'on étudie le mouvement général des idées en France dans l'ordre des diverses manifestations de l'esprit national, on verra sans peine que, dans les arts et la littérature, l'idee religieuse tend à être remise en honneur. Il n'est plus bien porté de se poser en impie.

Les grands auteurs elirétiens recoivent dans les chaires de notre enseignement public un hommage que le passé leur a refusé longtemps.

Les arts de la peinture, de la sculpture et la musique doivent à ce sentiment religieux souvent les plus renommées de leurs œnvres, et la scène, si longtemps profane, ne se refuse pas, çà et là, à brûler en l'honneur de nos mystères l'encens pur et viviliant de quelque drame où l'ingénuité de la pastorale le dispute à la piété du sentiment.

Je ne sais pas même si ce retour n'est point parfois entaché de quelque excès et si plusieurs ne poussent pas jusqu'à un mysticisme plus réveur que concluant et plus illuminé qu'éclairé ce mouvement vers les choses de la foi.

Que convient-il d'en conclure? Faut-il voir en cet état de choses la marque d'un triomphe prochain de nos croyances et de notre culte sur l'incrédulité passée? Nous ne le croyons pas, et, tout considéré, notre temps est plutôt marqué de religiosité que de religion véritable et efficace. Or religiosité et religion ne sont pas même chose.

Il y a peut-être là un sujet fait pour inspirer quelques craintes plus qu'il n'est propre à justifier nos espérances. Nous ne sommes que trop exposés, en effet, au péril de voir l'ensemble des esprits s'arrêter en chemin dans ce retour à des pensées plus sages. Par cela même qu'ils professent pour la religion en général un respect plus visible, ils courent

risque de se rassurer à leur propre endroit et de se croire arrivés au but du voyage quand ils ne font que le commencer.

Les philosophes de nos jours ne sont pas faits, malheureusement, pour nous rassurer à ce sujet, et la plus considérable parmi leurs diverses écoles ne nous



D'après un dessin d'Alphonse ne Neuville. (Extrait de l'*Histoire de France*, par Guizot, *Hachette et C*°, editeurs.

parle que trop d'un Dien indifférent à l'homme, vivant en lui-même, ne prenant de nous qu'un souei médiocre, le « Dieu de l'entendement pur », que l'homme ne doit point prier, qu'il ne saurait aimer et qui, par conséquent, n'a besoin d'auenne religion organisée, d'aueun culte, de nulles pratiques et de nul sacerdoce comme intermédiaire entre lui et nous.

Il est grave de faire entendre aux disciples une telle doctrine, non moins grave de l'enseigner au peuple par le spectacle de sa propre vie. L'homme, corps et âme à la fois, a besoin de signes extérieurs pour traduire ses sentiments, pour les recevoir aussi, et peut-être plus encore pour les entretenir. Tous les grands sentiments de l'âme des peuples ou des individus ont un emblème visible qui les represente, les montre à eux-mêmes et les anime. Le drapeau national excite et entretient le courage militaire comme le patriotisme civil; la majeste exterieure de la puissance est un soutien pour elle. L'antel est la source et le garant du sentiment religieux, le temple

porte à la prière, et pour tout dire en un mot simple mais concluant, dont on nous pardonnera la sincérité, il paraît bien que ceux qui ne prient pas avec le prêtre ne prient pas sans lui.

Et pourtant il faut prier, et l'âme humaine perd toujours à se priver des pensées qui la portent vers Dieu, qui l'élèvent, la consolent, lui rappellent ses origines et ses destinées futures. Elle connaît mieux ses misères quand elle demande à Dieu d'y subvenir, et c'est déjà pour elle commencer de recevoir le secours d'En-Haut que de l'implorer. Or n'est-ee pas là la prière, cette « élévation de l'âme vers Dieu »?

Ces mêmes sentiments religieux ne se soutiennent en une société que par le ministère d'une hiérarchie sagement ordonnée et agissante. Rèver une société religieuse sans sacerdoce est un songe creux. On ue défend pas un pays sans armée permanente, la justice n'est pas rendue sans magistrature, l'ordre public maintenu sans force armée et sans police.

L'ennemi triomphera toujours de bandes armées réunies par l'aventure, alors même que ceux qui les composent auraient le plus grand courage.

Quoique tout homme de bien ait le sentiment de la justice et puisse, après examen, rendre une sentence, une société livrée à ces seuls juges d'occasion se divisera contre elle-même.

En dépit du sentiment de la conservation, si fort en nous, les coquins ont besoin, pour ne point nous nuire, de redouter autre chose que la police faite par un chacun.

Ce sont là de purs principes de bon sens, qu'il semble difficile de ne point accepter.

Le sens judicieux de Jeanne d'Are entendait ainsi les choses, et de la le cas qu'elle fit toujours de la piété et de ses manifestations sincères, qu'il s'agit de son bien ou de celui de la France.



C'est vers le commencement de l'année 1429 que Jeanne partit une seconde fois pour Vancouleurs. Les voix la pressaient étrangement, et les nouvelles qui parvenaient de France jusqu'à Domremy disaient combien les malheurs de notre pays s'aggravaient chaque jour.

Jeanne n'y tint plus et se rendit à Burey près de son parent Durand Laxart. Elle u'avertit personne de son départ, n'eut pas le courage d'embrasser son père et sa mère, salua en passant ses amics Mengette et Hauviette et dit adieu à quelques habitants, mais à la dérobée et saus faire confidence du but de son voyage ou de la durée qu'il pourrait avoir.

Elle ne devait plus revoir Domremy.

Elle traversa Greux, se retourna plus d'une fois pour jeter un dernier

regard sur l'église de Domremy, le Bois Chenu et la rue qui menait chez son père. Bientôt elle passa près de Notre-Dame de Bermont et sans doute y entra pour y prier encore.

Elle arriva à Burey, et, sans délai, dit à Durand Laxart qu'il la fallait conduire à nouveau prés de Baudricourt.

Durand se rendit avec elle chez le gouverneur.

L'accueil de celui-ei ne fut pas, en cette seconde entrevue, beauconp plus chalcureux que lors de la première. Mais Jeanne était décidée à parvenir à bonne issue et à livrer au capitaine de Vaucouleurs un siège en règle.

Elle s'installa donc chez un brave homme, nommé Henri Le Royer, charron de son métier, lequel, avec sa femme, lui fit bon accueil et lui donna asile.



LA PUCLEI MINANE AU SECOURS DE LA TRANCE D'après la gravure d'Abraham Bosse. Frontespice du poème de Chapelain : La Pucelle ou la France delrorce.)

On voyait encore à Vaucouleurs il y a quelques années, dans l'état ou elle était au temps de Jeanne d'Are, la maison ou logeait l'herome. Une restauration en a depuis modifie la façade. On ne saurait trop le deplorer, et il est lamentable qu'on n'ait pu empécher un acte qui touche au vandalisme.

On peut toutefois, nous assure-t-on, voir encore à l'interieur de cet immeuble la chambre où l'on presume que Jeanne d'Arc couchait. En peu de temps on eut bruit dans la ville du dessein que nourrissait Jeanne d'Are, et la foule s'en entretenait non sans passion.

Baudricourt, tout en se refusant encore à se rendre aux sollicitations de la jeune fille, s'inquiétait cependant de savoir le mot de cette énigme.

Persuadé qu'elle était possédée du démon, il pria le curé de Vaucouleurs



LA LIBÉRATRICE DE LA FRANCI. D'après le tableau de Jean Benner. Photographic Franu, Clement et C^{\wp} .)

de l'aller exoreiser et se rendit avec lui chez le charron Le Royer. Le curé, revêtu de son étole, se mit en devoir de remplir son ministère, lui disant que, si le démon la possédait, il cût à se retirer, et que, s'il n'en était rien, elle s'approchât.

Jeanne s'approcha du prêtre et se mit à ses genoux. Elle le blâma toutefois plus tard de cette démarche.

Baudricourt ne l'accusa plus d'être possédée, mais ne lui accorda pas encore sa confiance; du moins ne lui en fit-il pas l'aveu.

Il est à croire cependant que, frappé de l'énergie avec laquelle Jeanne persistait à lui de-

mander de la faire conduire près du Dauphin, non moins que de la force étrange de son discours, et, d'autre part, pressé par les événements qui se succédaient et mettaient en un péril toujours plus grand les destinées de la France, il avait envoyé vers le Prince pour savoir de lui s'il devait lui adresser la Pucelle.

Quelques auteurs ont même prétendu que Baudricourt, par un pacte tenu secret, avait pris l'engagement de livrer Vaucouleurs aux ennemis si les

affaires de France n'étaient pas venues à meilleur état avant une époque fixée. La chose a été niée, mais le doute est au moins permis ¹.

Dans une telle extrémité, tout secours est bon à accueillir, d'où qu'il vienne. Quoi qu'il en soit, il fut bientôt visible que ses dispositions premières se modifiaient et qu'il commencait d'écouter d'une oreille plus favorable ce que dans Vaucouleurs on disait de Jeanne et les espérances qu'elle faisait concevoir.

Quant à celle-ci, elle continuait, avec une énergie vraiment étonnante, à conduire son dessein vers bonne issue. Silencieuse à Domremy, cachant avec un soin jaloux ses espoirs comme ses



MAISON OF JEANNE LOGIAIEA VACCOUTEERS
D'après une photographie,

craintes, elle parle à Vaucouleurs, et, loin de faire mystère de la mission qu'elle a recue de Dieu, elle la dévoile à tous, en donne tous les détails, en entretient librement ses hôtes, leurs voisins et la foule.

Il est visible qu'à son avis la lutte suprème se livre, qu'elle ne doit négliger nul secours, mais fortifier sa résolution par l'assentiment du peuple, créer autour d'elle l'enthousiasme, l'inspirer par la confiance même qu'inspire l'assurance de ses propos, l'animer par sa propre émotion, porter haut les exurs par l'éloquence ingénne et vive de ses discours. En présence

teneur, quelles étaient les clauses de ce traite de capitulation auquel il est fait allusion formellement dans les articles de comptes dont nous venons de parler? L'arrangement intervenu entre le gouverneur genéral de Champagne et le capitaine de Vancondeurs stipulait-il, comme la plupart des actes du même genre..., la reddition de la forteresse assiègee après un temps determiné, saut le cas d'une victoire decisive remportee dans l'intervalle par Charles VH? Il faut bien avouer que nous ne sommes pas en mesure de repondre à ces questions. Toutes les recherches que nous avons faites pour retrouver le texte de l'accord conclu entre Antoine de Vergy et Robert de Bandricourt sont restees infruetueuses... Malgre ces obsenvites, il n'en reste pas moins bien etabli que Vancondeurs capitula dans les derniers jours de juillet 1 [28, puisqu'on lit dans les articles de comptes portant cette date et relative aux paie-

des hésitations de Baudricourt, elle entend l'obliger, sous l'impulsion du sentiment populaire, à prendre une décision, et, — ce sera le fond de toute sa vie publique, — contre l'égoïsme ou la couardise des grands, se faire une force de l'amour que la foule lui accorde.

A ceux qui lui disent la prétendue folie de son dessein, la grandeur et le nombre des obstacles qui s'y opposent : « J'irai, dit-elle, j'irai, dussé-je m'user les jambes jusqu'aux genoux ».

Certes, elle a plus que personne conscience des difficultes de ce rude labeur, mais elle ne manque ni d'entrain, ni d'audace. Dicu du reste est avec elle, et « elle ira ».

Elle a, dans un de ces mots étranges et forts qui lui étaient familiers, rendu avec une extraordinaire énergie ce mélange de la crainte et de l'impatience qui la tenaient. Venue chez Durand Laxart sous le prétexte de donner ses soins à la femme de celui-ci, dont les couches approchaient, elle avait sans donte entendu cette paysanne exprimer ce sentiment, fait de joie et de tristesse, d'espérance impatiente et de crainte qui redoute, lequel étreint le cœur des femmes à la veille du jour où, selon la belle parole du Christ, elles vont donner « un homme au monde ».

Elle, sublime enfant et vierge chastement feconde, à la veille de donner à la France, en sa propre personne, une fille en mesure de la sauver de la ruine, s'écriait : « J'ai hàte, comme une femme qui attend la naissance d'un fils ».

Aussi bien n'essayons pas de decrire ce qui ne peut être decrit. Quelquesuns de ceux qui, en ces jours, l'ont vue à l'œuvre et de près, hii ont rendu témoignage. Laissons-les parler, ils le feront mieux que tout autre.

Les époux Le Royer, chez lesquels elle était descendue, furent cites comme témoins au procès de rehabilitation. Voici le témoignage d'Henri Le Boyer⁴:

« Jeanne, dit-il, quand elle vint à Vaucouleurs, fut logée dans ma maison.

ments de divers messagers, qu'Antoine de Vergy « avait fait traité et accord avec les ennemis sur la reddition du chastel et ville de Vancouleurs ». Si la capitulation n'aboutit pas à une reddition effective, peut-être faut-il attribuer ce résultat à quelque entremise de Philippe le Bon, qui s'était engagé à s'abstenir de tout acte d'hostilite courre la place de Vaucouleurs. » (Simeon Luce, Jeanne d'Arc à Domemy, p. 6.6xvin.) — « En dépit d'une defiance personnelle qui persista même après la seconde entrevue, les succès remportes par les Anglais devant Orléans, l'hommage exigé par Bedfort pour le Barrois et peut-être aussi une clause restée meonnue de la capitulation conclue, vers la fin de juillet 1/28, avec Antoine de Vergy, sont les trois points, diversement mais également menaçants, sous l'influence desquels Baudricourt prit la resolution de consulter son souverain sur la suite qu'il devait donner à la demande de la jeune paysaune de Domremy. » (Siméon Luce, Jeanne d'Arc à Domremy, p. exvi.)

1. lei encore nous empruntons notre texte à l'ouvrage de M. Joseph Fabre.

C'était, il me semble, une excellente fille. Je l'ai entendue dire des paroles comme cellesci : « Il faut que j'aille vers le « gentil Dauphin. C'est la vo-« lonté de mon Seigneur, le Roi « du Ciel, que j'aille à lui. C'est « de la part du Roi du Ciel que « je me suis ainsi présentée. « Dussé-je aller sur mes genoux, « j'irai ».

« Quand Jeanne vint à notre maison, elle portait une robe rouge. On lui donna un vêtement d'homme, des chausses, tont un équipement, et, montée sur un cheval, elle fut conduite au lieu où était le Dauphin.

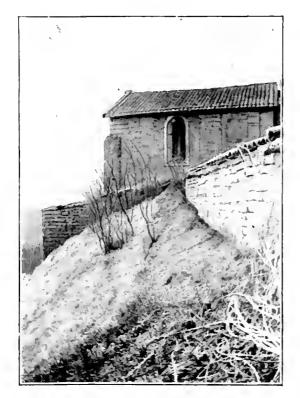
« Au moment où elle s'apprétait à partir, on lui disait :
« Comment pourrez-vous faire
« un tel voyage, quand il y a
« de tous côtés des gens de
« guerre? » Elle répondait :
« Je ne crains pas les gens de
« guerre, car j'ai mon chemin
« tout aplani; et s'il s'y trouve
« des hommes d'armes, j'ai Dieu,
« mon Seigneur, qui saura bien
« me frayer la route pour aller
« jusqu'à messire le Dauphin.
« Je suis née pour ce faire ».

Henri Le Royer avait cinquante-six ans quand il rendit ce témoignage; il avait done



LE DÉPART DE VALCOULLURS D'après un carton de M. Loris.

trente ans à l'époque où Jeanne était chez lui. Sa femme était plus jeune que



CHAPETTE SAINTE-LIBAIRE, PRÈS DE VAUGOUTTURS
(ÉTAT AGTUTE)

Jeanne y ciut prier souvent pendant son séjone à l'auconleurs.,
D'après une photographie.

lui de deux ans. Catherine Le Royer parla ainsi : « L'ai vu Jeanne pour la première fois, après son départ de la maison paternelle, quand elle fut amenée chez nous par Durand Laxart. Elle voulait aller au lieu où était le Dauphin.

« Je l'ai toujours trouvée simple, bonne et douce, fille de bonne nature et de bonne conduite. Elle allait volontiers à la messe et à confesse. Je puis le dire, car je l'ai menée à l'église et je l'ai vue se confesser à messire Jean Fournier, qui était alors curé de Vancouleurs.

« Jeanne aimait à filer et filait bien. Je nous revois encore, filant cusemble, chez moi. Jeanne est restée dans notre maison environ trois semaines en plusieurs fois. »

Ainsi done, au moment même où toute la ville de Vaucouleurs, émue de l'arrivée et du séjour de Jeanne, s'entretenait de ses desseins et déjà songeait à l'équiper pour qu'elle pût se rendre près du Dauphin, elle, toujours simple et modeste, « filait ». Ni le souci de son entreprise, ni l'impatience même de partir et l'incertitude du lendemain ne la troublaient : « elle filait, et elle filait bien ».

Entre temps elle laissait sa quenouille et allait prier; ou bien, accueillant aimablement et ingénument les allants et venants, curieux de la voir et de l'entendre, elle feur disait être venue de la part du Roi du Ciel, et se préparait à aller en guerre en tournant gaiement le fuseau.

« Jeanne, continue Catherine Le Royer, est restée dans notre maison environ trois semaines en plusieurs fois. Elle fit parfer au sire Robert de Baudricourt, capitaine de Vaucouleurs, pour qu'il la menàt ou était le Dauphin.

« Un jour, j'aperçus le capitaine Robert qui venait chez nous en compagnie

de messire Jean Fournier, notre curé. Ils virent Jeanne à part. Ensuite j'interrogeai Jeanne, et elle me raconta ce qui s'était passé. Le curé avait apporté son étole, et, en présence du capitaine, il l'avait adjurée, disant : « Si tu es « chose manyaise, éloigne-toi de nous; si tu es

« chose bonne, approche ». — Pour lors, Jeanne se tourna vers le prêtre et resta à ses genoux. Toutefois elle disait que le

curé n'avait pas bien fait, vu qu'il la connaissait, l'avant onic en confession.

« Comme Robert n'était pas disposé à la conduire au Roi, Jeanne lui dit : « Bon gré, mal gré, il faut que « j'aille là où est le Dauphin. Ne savez-« vons pas qu'il a été prophétisé que la « France serait perdue par une femme et « qu'elle serait relevée par une Pucelle des « marches de Lorraine? » Je me rappelai en

« Le désir de Jeannette était bien fort et



JEANNE D'ARC D'après le médaillon d'HENRI CHAPL.

le temps lui pesait comme si elle cut été une femme attendant la naissance d'un fils, parce qu'on ne la menait pas vers le Dauphin.

- « Depuis lors, bien d'autres et moi nous eûmes foi en elle. Ainsi arriva-t-il qu'un certain Jacques Alain et Durand Laxart voulurent eux-mêmes la conduire. Ils la conduisirent jusqu'à Saint-Nicolas⁴. Mais ils revinrent à Vanconleurs, Jeanne leur avant dit, à ce que j'appris, qu'il n'était pas honnète à elle de partir en telles conditions.
- « Alors les habitants du village lui firent une tunique, des chausses, des guètres, un éperon, une épée et tout un équipement. Un cheval lui fut acheté par les gens de Vaucouleurs, Jean de Metz, Bertrand de Poulengy, Colet de Vienne, avec trois autres, la conduisirent au lieu où était le Dauphin. Je les vis monter à cheval pour s'en aller. »

Jean de Nouillempont, dit Jean de Metz, vint aussi déposer au procès de réhabilitation. Son témoignage est à citer, parce qu'il rappelle avec toute leur nette énergie quelques paroles de Jeanne.

r. Saint-Nicolas-du-Port, près de Nancy.

- « Quand je vis Jeanne pour la première fois, dit-il, lors de son arrivée à Vaucouleurs, elle portait une robe pauvre et usée, de couleur rouge. Je lui dis: « Ma mie, que faites-vous iei? Faut-il que le Roi soit chassé du royaume et que « nous sovons Anglais? »
- « La jeune fille me répondit : « Je suis venue ici, à chambre de Roi, parfer « au sire de Baudricourt, afin qu'il veuille me conduire on me faire conduire « au Roi. Mais il n'a nul sonci de moi ni de mes paroles. Pourtant, avant « qu'arrive la mi-carème, il faut que je sois devers le Roi, dussé-je user mes « pieds jusqu'aux genoux; car nul au monde, ni rois, ni dues, ni fille du roi « d'Écosse, ni autres ne peuvent recouvrer le royamme de France. Il n'y a de « secours que de moi, quoique j'aimerais micux filer près de ma panyre mère et « que ce n'est pas fà mon état. Mais il faut que j'aille, et je ferai cela paree « que mon Seigneur veut que je le fasse ». Je lui demandai quel était son Seigneur. Elle me répondit : « C'est Dicu! »
- « Alors je donnai à Jeanne ma foi en lui touchaut la main et je lui promis que, Dieu aidant, je la conduirais vers le Roi. En même temps, je lui demandai quand elle voulait partir : « Plutôt maintenant que demain, plutôt demain « qu'après ». Je lui demandai encore si elle voulait faire chemin avec ses vêtements de femme. Elle me répondit : « Je prendrai volontiers habit « d'homme ». Pour lors je lui donnai les vêtements et la chaussure d'un de mes hommes. Ensuite les gens de Vaucouleurs lui firent faire un costume d'homme, des chausses, des guêtres, tout l'equipement nécessaire, et lui donnèrent un cheval qui coûta seize francs ou à peu près !, »

Nous avons cité ce témoignage en son intégrité, parce que, à travers le langage de ce brave soldait , on voit Jeanne apparaître avec sa résolution, son entrain et sa touchante impatience.

Son entreprise était donc en quelque progrès; l'espérance lui était permise. Baudricourt était encore indécis, mais du moins ne résistait-il plus ouvertement aux supplications de Jeanne. Autour d'elle le peuple était ému,

^{1.} Joseph Fabre, Procès de réhabilitation,

^{2.} Jean de Metz avait des sentiments chevaleresques, qui parfois cependant tournaient à une excessive vivacité. Le 1° septembre 1425, alors âgé d'environ vingt-quatre ans, il avait été condamné par le prévôt de Gondrecourt à payer une amende de cinq sous « pour avoir jure le vilain serment » et avoir jeté par terre une somme d'argent qu'on lui presentait. — Voici du reste le texte de la sentence, conservé aux Archives de la Meuse : « Jehan de Mets, pour ce qu'il a juré vilain serement en jugement et jetté à terre certain argent à lui presenté en manière de retraite, disant que point n'en recevrait, l'a amande pour ce v sols. » — La vivacité de Jean de Metz était blâmable, et son « vilain serment » aussi ; mais il est grand, ce soldat, jetant ainsi à terre « un certain argent » qui ne l'honorait point. Tant d'autres l'enssent mis en leur poche. Il était bien digne d'accompagner Jeanne d'Are et de la servir, et, après ce trait, l'on ne s'étonne pas de la fidelité qu'il lui montra.



JEANNE D'ARC 11 LE CAPITAINE DE BAUDRICOURE. D'après le tableau de Gaston Mellingue, offert su Music Jeanne d' Ive par l'auteur.

i d				
	12)			

et quelques braves gens gagnés par la vigueur de ses paroles lui promettaient de la conduire au Dauphin. Encore quelques efforts et saus doute elle pourrait partir.

Ce fut à cette époque que Jeanne d'Are se rendit à Nauey près du due de Lorraine. Celui-ci avait désiré la voir, poussé saus doute par quelque esprit de curiosité, un peu comme Hérode qui, au jour de la Passion, avait désiré de voir le Christ, espérant qu'il accomplirait devant lui quelque prodige.

Jeanne resta peu de temps près du due. Elle essaya de l'intéresser à ses desseins, lui demanda de lui donner son fils, ou plutôt son gendre, René d'Anjou, due de Bar, et des hommes d'armes; mais le due ne se rendit pas à ce désir.



LA VIERGE DES GAULES D'après un bas-relief de SAGLIER.

Un témoin a déclaré que, le due l'ayant consultée sur sa maladie, elle déclara n'en rien connaître et l'exhorta à reprendre sa femme légitime.

Le tout se termina par le don d'un cheval, disent quelques-uns, ou du moins d'une somme de quatre francs, que Jeanne, avec son humilité ordinaire, ne refusa pas, — elle était sans ressources à cette époque, du reste, — et qu'elle montra ingénument à son cousin Laxart.

Avant de rentrer à Vaucouleurs, elle alla, à deux lieues de Nancy, faire ses dévotions dans l'église de Saint-Nicolas-du-Port, lieu de pélerinage très fréquenté à cette époque.

Elle rentra enfin à Vauconleurs.

Dans le voyage de Jeanne à Nancy, Jean de Metz l'accompagna jusqu'à Toul. Durand Laxart ne la quitta pas de tout le voyage.





Statuette en bors peint du xvr siècle. (Collection Dethes)

Je voudrais consacrer quelques pages à cet homme de bien, aussi brave que modeste.

En toutes les circonstances que nous venons de raconter et qui furent si graves en couséquences pour la mission de Jeanne et le salut de la France, Durand Laxart semble jaloux de rester dans l'ombre; mais l'observateur voit en lui un homme de bien, calme, prudent, fidèle autant que dévoué.

Il occupe modestement et vaillamment la place dont le père de Jeanne d'Are-n'eût dù laisser l'honneur à personne.

Il est près de notre pieuse hérome un peu comme Joseph en la Sainte Famille, toujours dans l'ombre, mais toujours présent et dévoué, ne s'imposant jamais quand on ne l'appelle point, empressé de répondre quand on réclame son secours.

Il a protégé le berceau où la patrie devait renaître par le labeur sacré de notre vierge française, il l'a gardé, attentif et fidèle, dans la pauvre chaumière de Burey, le Bethléem de notre Jeanne; il y a préparé l'Épiphanie de Vancoufeurs.

Il fut l'ami de la première heure, et quand Jeanne eut quitté cette ville, tenons pour certain qu'il ne l'oublia pas et gémit plus d'une fois sans doute de ce que ses obligations de famille ne fui permissent pas de suivre sur les champs de bataille celle qu'il avait accompagnée en ce combat secret, mais si rude, qu'elle avait fivré à Vauconleurs contre les obstacles multiples qui l'arrétaient.

A l'époque de ces événements, Durand Laxart avait trente-trois ans, seize ans de plus que sa jeune cousine. En 1756, àgé de soixante ans, il comparut au procès de réhabilitation de Jeanne comme témoin. Toujours modeste, il raconta ce qui suit, comme s'il cût fait en secondant Jeanne la chose la plus simple du monde :

« ... L'allai prendre Jeanne au logis de son père et l'emmenai chez moi. Elle me disait qu'elle voulait se rendre en France, vers le Dauphin, pour le faire couronner. « Na-t-il pas été dit, ajoutait-elle, que la France serait « désolée par une femme et puis devait être rétablie par une pucelle? » Et elle me demanda d'aller dire au sire Robert de Baudricourt de la faire conduire fà ou était Monseigneur le Dauphin. Robert me dit à plusieurs reprises : « Ramenez-la au logis de son père et donnez-lui des soufflets ».

« Une fois qu'elle vit que Robert n'était pas disposé à la faire meuer vers le Dauphin, Jeannette prit des habits à moi et me dit qu'elle voulait partir. Elle partit et je la conduisis jusqu'à Saint-Nicolas. De la, étant munie d'un sauf-conduit, elle fut amenée auprès du seigneur Charles, due de Lorraine. Le due la vit, lui parla et lui donna quatre francs, qu'elle me montra.

« Jeannette étant revenue à Vaucouleurs, les habitants de Vaucouleurs

lui achetèrent des vètements d'homme, des chaussures et tout un équipement de guerre. En même temps Alain de Vaucouleurs et moi, lui achetàmes un cheval coutant douze francs, dont nous primes la dette à notre charge, mais que fit ensuite payer le sire de Baudricourt.

« Cela fait, Jean de Metz, Bertrand de Poulengy, Colet de Vienne et Richard l'Archer, avec deux serviteurs de Jean et de Bertrand, conduisirent Jeannette au lieu où était le Dauphin.

- « Je ne la revis qu'à Reims au sacre du Roi.
- « Tout ce que je vous ai dit, je l'ai dit autrefois au Roi. Je ne sais rien autre¹. »

Durand Laxart ne mentait pas en disant : « Je ne



PORTE DE PRANCE A NAUCOULIUR D'après une photographie.

sais rien autre », mais il faisait oubli : il laissait dans l'ombre une foule de faits qui lui eussent été grandement honorables et que sa modestie, ignorant son propre mérite, taisait.

Il faut l'en louer pour la vertu qu'il montre, mais ce silence a pour nous quelque dommage. Quel prix nous attacherions à ces détails touchant le sejour de Jeanne à Burey, chez son parent! Combien précieux pour nous et instructif serait l'écho même affaibli des entretiens de ces deux âmes si bien faites pour se comprendre!

Seène digne d'être interpretee par l'un de nos peintres francais. Au fond de l'aleòve de ce logis, pauvre sans doute, on du moins bien modeste, la femme de Durand Laxart se remet de ses couches récentes, grâce aux bons soins de Jeannette. Près du lit, le bereeau du nouveau-ne repose; l'herome beree ses premiers sommeils. Les yeux de l'enfant sont clos, non pas encore ouverts aux choses de la vie; ceux de Jeanne à la fois calmes et inquiets, paisibles et rèveurs, sondent l'avenir, essayant de soulever le voile de cet inconnu qui gardait encore mysterieusement cache le sort qui l'attendait, et celui du « noble pays de France ».

Les voix le souleverent-ils quelquefois devant ses regards? Entrevit-elle Orléans, les chevauchées de Patay, les gloires de Reims? Et Paris, et Compiegne, et Bouen?...

L'enfant dormait, la jeune mère aussi, Durand Laxart rentrait des champs, et Jeanne, constante et résolue, reprenait avec lui l'entretien dernier qu'avait interrompu le labour ou l'arrivee de quelque voisine.

Jeannette « disait qu'elle coulait se rendre en France, voir le Dauphin, pour le faire couronner ». Durand s'étonnait d'un tel propos, Jeannette le répetait, et avec tant de force et une telle resolution, qu'à la fin Laxart se prenait à s'émouvoir a son tour, resistait moins et tombait d'accord avec elle.

L'enfant se reveillait peut-être, et pleurait comme le font les autres, car l'homme, ce roi de la nature, n'a que des gémissements pour premiers discours.

Jeanne le ramenait doucement au sommeil avec une caresse de sa main douce et forte, puis songeait à la même heure à la France, cette grande et chere malade dont elle voulait soutenir la tête chancelante et panser les blessures, attentive du même cœur à la France qui se mourait et à l'enfant qui commencait à vivre.

Mais Durand Laxart devenait de plus en plus resolu, et c'est ce qu'elle voulait par-dessus tout, car il est visible que c'est sur lui qu'elle comptait et que son secours, de l'avis de Jeanne, suffirait, si Bandricourt faisait défaut.

Ainsi e'est de lui qu'elle emprunte son premier habit d'homme, « Jeannette prit des habits à moi », dit Laxart. Pauvre Jeanne, elle était singulierement équipée dans cet accoutrement, et plus tard, alors qu'elle chevauchait en tête de l'armée, entre Orleans et Reims, sa joyeuse et cordiale humeur dut plus d'une fois raconter, en ce style qu'elle avait, cette piquante histoire. Ce n'était pas alors le justaux orps de velours orné de brocart que

lui envoya l'un des princes du sang de France. Non, mais c'était le premier vêtement de guerre. Quand on songe à l'inaccoutumé de ce costume, aux accusations qu'on porta contre Jeanne à cet endroit, on ne peut s'empêcher d'admirer ce bon paysan, qui, avec une audace ingénue, se rendit au désir de la Pueelle et partagea d'avance tous les déboires qui devaient s'ensuivre pour elle, en secondant son dessein.

C'est lui aussi qui lui fournit son premier cheval. « Alain de Vaucou-

leurs et moi nous hij achetâmes un cheval eoùtant douze francs, dont primes la nous dette à notre charge. → Il est à supposer que Durand n'était pas riche. En ce temps, la somme de douze francs était relativement considérable; il ne put la comptant, paver mais, avec Main, il « prit la dette à sa charge ...

23 CONTROLLARS Malateita MDCCCXCV

JIANNE II SON ISCORTI QUITTENT VALCOULLURS (23 LÍVRILR 1 (29)). D'après un dessin de Malaursia, publié par la *Bonne Presse*.

Le sire de Baudrieourt fit plus

tard payer cette dette; mais Laxart ent le courage d'agir sans lui et de courir les périls de l'aventure.

Ne fut-ce pas aussi cette vaillance et ce désintéressement de Durand qui firent comprendre à Bandricourt son devoir et l'obligérent de se montrer plus confiant et plus généreux devant la lecon que lui donnait ce simple paysan?

« Je ne la revis qu'au sacre du Roi à Reims », dit-il, lorsqu'il lit sa déposition au procès de réhabilitation.

Ce fut sur le désir de Jeanne saus doute que le brave homme accompagna au sacre le père de la Pucelle. C'était bien juste, et Jeanne cût pu dire

de lui comme de son étendard : « Il avait été à la peine, il fallait bien qu'il fût à l'honneur ».

Notre temps, qui s'est tant honoré par le culte qu'il professe pour Jeanne d'Are, notre héroîne francaise, s'honorerait encore en mettant plus en lumière la respectable figure de cet homme de bien, si simple et si élevé pourtant, puisque le premier il a compris les pensées de Jeanne et la grandeur de son entreprise.

Si, comme il faut l'espérer, le monument national qu'on élève à Vaucouleurs s'achève, l'image de cet homme y devra trouver place aux côtés de la libératrice et nous conduire vers elle; car il la conduisit, fidèle, jusqu'à cette Porte de France sous laquelle elle passa pour aller faire sacrer le Dauphin et rendre à notre patric ses gloires et son indépendance.



Les monuments qui rappellent Jeanne d'Arc à Vaucouleurs sont nombreux et de grand prix.

Nous avons déjà parlé de la maison du charron Le Royer, dans laquelle elle habita pendant son double séjour.

Nous avons aussi mentionné la Porte de Ville du château de Baudvicourt, modeste d'apparence, mais devant laquelle l'héroine dut éprouver une anxiété si poignante au moment d'en franchir le scuil et de paraître devant le gouverneur.

A quelques pas de cette porte se trouve la Porte de France, laquelle, comme le dit son nom et comme le prouve du reste son orientation, ouvrait sur le chemin de France. C'est sous cette porte que Jeanne d'Arc passa équipée par les habitants, montée sur le cheval que lui avait donné Bandricourt.

Il serait superflu d'établir quels souvenirs se rattachent à ce simple monument, quelles pensées devaient remplir l'àme de Jeanne quand elle la franchit pour aller faire couronner le Dauphin.

Plusieurs pans de mur de dimensions considérables et d'imposant aspect restent du château de Vaucouleurs et attestent l'importance de cette place forte.

Un tilleul de port majestueux couronne de ses deux puissants rameaux et de sa verdure l'une de ces ruines. La tradition populaire atteste que c'est à cet endroit, devant la face intérieure de la Porte de France, que Jeanne monta à



DEPART DE VALCOUTEURS, 41-23 HARRER 1429 D'après le tableau de Scherrer

cheval au moment du départ, là aussi par suite que Baudricourt lui donna congé.

Mais de tous ces souvenirs le plus vénérable est certainement la crypte qui se trouvait au-dessous de la chapelle du château, et dans laquelle la Pucelle, selon plusieurs témoignages consignés au procès de réhabilitation, descendait fréquemment pour prier devant la statue de Notre-Dame-des-Voûtes, statue conservée elle-même à Vaucouleurs.

Dans son témoignage, Jean Lefumeux, de Vaucouleurs, chanoine de la chapelle du châtean et euré de l'église paroissiale d'Ugny, alors âge de trente-luit ans, témoigna ainsi : « En ce temps-là (au temps du séjour de Jeanne a Vaucouleurs) j'étais tout jeune et attaché comme clerc à la chapelle Sainte-Marie-de-Vaucouleurs, dont je suis aujourd'hui chanoine.

« Je vis souvent Jeanne venir à cette église avec grande devotion. Elle y entendait les messes du matin et restait longtemps en prière. Je l'ai vue aussi sous la voûte en bereeau, dans la chapelle souterraine de Sainte-Marie-de-Vaucouleurs, se tenir à genoux devant la Vierge, le visage tantôt baissé, tantôt levé vers le ciel. »

Les dalles sur lesquelles se « baissaient » les yeux de Jeanne, sont encore là; cette « voûte en bereeau », vers laquelle ses regards « s'élevaient » en cherchant « le ciel », sont demeurées, elles sont intactes, faites de ces pierres imprégnées du souvenir de la vénérable héroine. Elles furent témoins de ses prières et de ses larmes.

Après la destruction du château, cette crypte fut convertie en étable. Pour qu'on y pût accéder, une fenètre fut changée en porte et, comme le niveau de la crypte ne concordait pas avec celui de la ruelle voisine, on combla de terre la partie inférieure de ce souterrain, afin que le bétail y pût entrer plus facilement. Le fumier s'y entassa avec cette terre et ce sont ces immondices qui ont sauvé de la ruine ces lieux consacrés par la présence de Jeanne d'Arc. Parmi les divers monuments qui nous rappellent la liberatrice, aucun n'est resté plus intact; il en est peu aussi qui méritent et inspirent une aussi legitime vénération.

Quand on entre dans cette chapelle, on n'ose avancer. A la pensée que les pieds de Jeanne ont foule ce senil, à la vue de ces dalles sur lesquelles elle s'agenouillait, près de cette colonne qui occupe le centre du sanctuaire, soutenant la voûte, et sur laquelle tant de fois elle s'appuya sans doute,

^{1.} Joseph Fabre. Procès de rehabilitation.

défaillante et désolée, on voudrait n'avancer qu'à genoux, baiser de ses lèvres émues, arroser de ses larmes reconnaissantes, ees pierres vraiment sacrées pour tout cœur français.

On n'est pas moins ému devant la vieille statue de Notre-Dame-des-Voûtes. C'est devant elle que Jeanne priait.

Une restauration, peu intelligente, il faut l'avouer, l'a en partie modifiée. On aimerait la voir dépouillée de cette décoration trop conforme au goût douteux de la statuaire religieuse de notre temps, et considérer en sa pierre simple et nue cette image si vénérable. Mais, même ainsi modifiée, elle n'en est pas moins d'une absolue authenticité et compte, par le souvenir de Jeanne, parmi les plus précieuses statues de la Vierge que l'on conserve en France.

Un monument s'élève pour protéger ces ruines précieuses et les garder en honneur, devant les yeux de la France. Les pouvoirs publies, civils et religieux, le patriotisme et la foi se sont donné la main pour cette entreprise; elle peut tarder à venir à plein succès, mais elle y viendra un jour, parce qu'en notre vaillant pays de telles causes ne sont jamais perdues!.

Si ces souvenirs matériels de Jeanne d'Arc conservés à Vaucouleurs ont un grand prix, celui qui nous reste des événements rapides mais considérables survenus pour elle en ces lieux est peut-être plus émouvant encore. En cette étude où nous nous efforcons de dégager des incidents de la vie de l'heroïne l'àme même et, comme nous l'avons dit, ce que l'on pourrait appeler la philosophie de cette vie si grande, Vaucouleurs a droit à une place éminente.

Les hommes jugent mal la vie des grands hommes. On dira qu'ils jugent mal de toutes choses, et l'assertion n'est pas contestable; mais leur erreur est peut-ètre surtout visible quand elle porte sur les choses qui sont grandes et qu'il leur importerait dayantage de bien entendre.

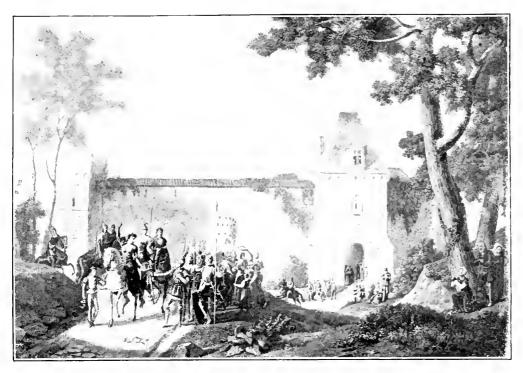
La liberté, la puissance, la grandeur et la gloire sont l'objet de leurs plus vifs désirs, excitent en eux les passions parfois les plus emportées. Qu'entendent-ils cependant à la gloire, à la grandeur, à la puissance et à la liberté? Fort peu de chose.

r. « O France, patrie bien-aimee, tant que ton culte, qui se confond, à vrai dire, avec celui de l'humanité en lutte contre toutes les cruantes de la nature, conservera encore des fidèles, cette chapelle souterraine de N.-D. de Vaucouleurs, qui vit les angoisses de la Fucelle et que viennent de restaurer des mains pieuses, ne cessera d'apparaître comme le plus sacre des sanctuaires. Tant que tes enfants, on du moins les meilleurs d'entre eux. Caimeront, ò mère, comme tu merites d'être aimee, c'est la plus encore que partont aulleurs qu'ils se teront un devoir de venur en pelerinage; et arrives à l'endroit où la vierge de Domremy s'est agenouillee pour prier et pleurer, ils epronveront le hesoin de se prosterner à leur tour et de baiser cette terre, sanctifice par ce qu'on pent appeler la » Veillee des larmes de Jeanne d'Are ». Siméon Luve, Jeanne d'Ire à Domremy, p. (XXI).



Gapren le markre de Henri Chapa Musice du Tusienkeurg

	- 1				
- 3.					



ADIEUX DE JIANNE D'ARG AU GAPITAINE DE BAIDRIGOURT A MAI GOULEURS D'après le tableau de Millin Duperreux (817).

Appréciateurs médiocres des choses, ils ne le sont pas moins des hommes et de leurs actions, et s'ils en font quelque cas, leur estime porte moins sur le bien que ceux-ci ont accompli que sur le bruit qu'ils ont pu faire.

Il arrive ainsi que, de la vie des grands hommes, — la remarque ne s'applique pas moins aux Saints, — le meilleur leur échappe, l'éclat seul les frappe et selon la juste parole des Livres sacrés : « l'homme ne voit que ce qui paraît au dehors ^e ».

« On n'imagine Platon et Aristote, dit Pascal, qu'avec de grandes robes de pédants. C'étaient des gens honnètes et comme les autres, riant avec leurs amis; et quand ils se sont divertis à faire leurs *Lois* et leur *Politique*, ils l'ont fait en se jouant. C'était la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie. La plus philosophe était de vivre simplement et tranquillement². »

La vie de Jeanne d'Are ne pouvait échapper à cette règle fâcheuse, et, de cette vie, le plus grand nombre de ceux qui l'ont étudiée, d'accord avec la foule, ne se sont guère attachés qu'aux principaux épisodes qui l'illustrent;

r. I. Reg., XVI, 7.

^{2.} Pascal, Pensées, liv. vi, p. 52.

ils en ont négligé le fond intime et caché. C'est là cependant, pour le redire avec Pascal, « la partie la plus philosophe » de cette vic si étrangement grande.

Parmi ceux qui célèbrent Jeanne d'Are, par la parole ou par la plume, dans les vers ou la prose, par le pinceau même ou le ciscau, combien en est-il qui sachent se dégager du lieu commun? Combien sortent de l'inévitable trilogie, Donnemy, Orléans et Rouen, avec une allusion à Reims, dont on ne



JIANNI D'ARC D'après une copie de la peinture attribuée au roi Reué. Collection de M. Jueques de Brez.'

parle que brièvement cependant, pour ne pas détruire la touchante symétrie des trois grands sujets traités en un discours inévitablement composé de trois points, comme les sermons fameux raillés par La Bruvère? Certes ces trois noms sont vénérables, ces trois objets dignes de notre étude; mais est-ce donc là toute la vie de Jeanne d'Arc? Entre ces trois « mystères », n'en est-il pas d'autres, et nombreux, où nous la trouvons tout entière et plus elle-même pent-être à un certain point?

Pourquoi négliger Poitiers, Blois, Paris, Compiègne, Beaurevoir, Le Crotoy?

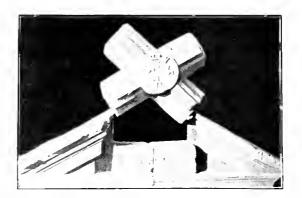
En tous ees lieux, nous voyons Jeanne aux prises avec

les sentiments les plus émouvants, les épreuves les plus intimes mais aussi les plus douloureuses, et c'est la peut-être que se révèle en elle une grandeur souveraine. C'est la surtout qu'elle peut nous être utile en nous donnant l'exemple, non d'actes d'éclat, de triomplies militaires ou de vertus dramatiques, mais celui de vertus intimes, dignes d'être proposées non seulement à notre admiration souvent stérile, mais à notre imitation, ce qui vaut beaucoup mienx.

Fai à cœur, en ce travail, de convier les sages esprits à l'étude attentive de ces recoins cachés de la vie de la libératrice. Qu'ils ne se refusent pas à cet appel : ils trouveront dans ce l'abeur des fruits aussi doux que féconds.

C'est à ce titre que les événements de Vaucouleurs méritent attention et occupent vraiment dans la vie de Jeanne d'Are une place notoire.

Évidenment, les combats qu'elle livra plus tard, et qui sont comme les étapes de sa rapide et prodigieuse épopée, ont un éclat



FRAGMENTS DE LA CHAPELLE DE BOIS GHENT FRONTON LA CLEE DE VOULL D'après une photographie.

plus vif et plus frappant; mais celui qu'il lui fallut livrer à Vaucouleurs ne fut-il pas plus àpre ou du moins plus malaise, quelque peu de bruit qu'il ait fait?

Nulle part, en effet, avec plus de faiblesse et dans un plus complet isolement, elle ne rencontra d'oppositions plus redoutables. A Orleans, à Patay, le combat sera rude, le triomphe éclatant, mais du moins elle a derrière effe cette armée francaise qui sait toujours vainere quand elle est conduite par des chefs dignes d'elle.

A Vaucouleurs, Jeanne est scule, et scule contre tous. C'est le peuple qu'il faut émouvoir, convaincre et conquérir à sa cause. Ce sont les railleries de ceux-ei, le sceptieisme et la défiance de ceux-là, qu'il faut surmonter. C'est la pauvreté qui l'entrave, qui l'oblige, quand il lui faut pour partir un habit d'homme, à emprunter celui de son cousin, pauvre comme elle. Elle manque d'une monture : elle n'en a pas, et elle n'en aura pas si son parent n'engage pas sa parole pour en accepter la dette.

Cherche-t-elle sontien du côte de Dieu, le cure de Vaucouleurs la prend pour une ensorcelée et la vient exorciser, et, la chose faite, on doute encore d'elle et on lui montre de la défiance.

Tous ces obstacles, elle les surmonte, et cela à l'àge de dix-sept aus.

Combattue au dehors, elle se fivre à elle-même un combat intérieur non moins ardu. En dépit des consolations et du réconfort que fui apportent saint Michel et les saintes, il serait puéril de croire que son cœur ne fut pas souvent partagé entre l'espoir et la crainte. Il ne se put faire qu'à certaines heures son dessein ne lui parût chimérique et qu'elle ne songeàt à retourner à Donnemy.

Puis l'espoir renaissait. Les voix lui parlaient à nouveau. Comme un coup de clairon belliqueux, retentissait à son oreille la parole de l'archange : « Va,

va, fille de Dieu, va! » Son cœur, après ses voix, lui disait la « grande pitié du royaume », et elle se ressaisissait tout entière. Alors, vaillante, résolue : « Il faut que j'aille, et j'irai, dussé-je m'user les jambes jusqu'aux genoux! » s'écriait-elle.

Puis c'était Jean de Metz qui venait l'entretenir et qui, animé par ses discours, mettait ses mains dans les siennes et lui jurait de la conduire au Dauphin. Bertrand de Poulengy se joignait à Jean, Durand Laxart achetait le cheval, les habitants donnaient à Jeanne le justaucorps, les chausses longues, la robe courte, les guêtres, le chaperon, le haubert et le reste.... Et l'héroïne « ne pouvait plus durer »; elle voulait partir « aujourd'hui même plutôt que demain, et demain plutôt qu'après.... »

Mais tous ne pensaient pas ainsi. Bandricourt l'entravait, quelques-uns lui montraient l'étrangeté de son équipée, et voilà que la pauvre enfant se sentait moins assurée et se demandait anxieuse si par hasard elle n'avait pas tort contre tout le monde et tout le monde raison contre elle.

Puis Domremy n'était qu'à quatre lieues. Il en venait bien un jour ou l'autre quelque habitant à Vancouleurs. Le voyageur s'informait de Jeanne, disait l'inquiétude et les larmes de sa mère, la colère de son père. Il disait comme la pauvre fille que l'un et l'autre « en perdaient le sens », de la voir ainsi partie. Ces propos se répandaient dans la ville. Les pères, voulant pour leur profit soutenir l'autorité paternelle, se prononcaient contre Jeanne et plaignaient Jacques d'Are. Les mères n'étaient pas moins dévouées pour Isabelle Romée, et disaient qu'une fille sage et aimante ne fait pas ainsi pleurer sa mère, que le commandement de Dieu ordonne aux enfants d'obéir à leurs parents et que Jeanne, qu'on disait si dévote, aurait bien dù an moins se montrer chrétienne et obéir à la loi de Dieu en obéissant à ceux qui le remplacent.

Est-il bien assuré que quelques-mis n'allaient pas jusqu'à dire que la conduite de Jeanne était d'un pernicieux exemple pour les enfants du lieu, qu'on allait bientôt voir d'autres jeunes filles se mettre en tête des rêves de même nature, et qu'il fallait, selon le conseil sage et trop peu éconté de Baudricourt, la renvoyer avec correction à son père et à Domremy, qui, en vérité, faisait un singulier présent aux braves gens de Vaucouleurs en la personne de cette fillette, aventuriere de dix-sept ans?

Si ce n'est pas erreur que de supposer tous ces propos, Jeanne en recevait l'écho et l'on peut estimer quelle épreuve elle en ressentait.

Que ne peuvent-ils parler les murs de la chambrette qu'elle habitait chez Henri Le Royer! Catherine, femme de celui-ci, était bonne pour la pauvre desolée. Mais que peut souvent pour nous le dévouement de nos amis, même les plus sincères? Quand il faut consoler et guérir, l'homme est si impuissant pour l'homme!

Puis les grands cœurs ont la pudeur sacrée des larmes et, comme le Christ au jardin de l'agonie, ils ont besoin de mettre au moins la distance « d'un jet de pierre » entre le spectaele de leur douleur et le regard des hommes.

Jeanne gravissait cet escalier que l'on voyait naguère encore à la façade de la maison du charron, se rendait à la chambre du second étage, sous les combles, et là pleurait sans doute, comme plus tard elle le faisait quand les Anglais l'appelaient ribaude.

Mais sa défaillance ne durait pas, et, comme à Orléans quand sa blessure fut pansée avec de l'huile et du miel : « Je me



JEANNE D'ARC II ALBOINGÉIDRIA Projet de monument, dedre aux martyrs de l'indépendance nationale par EMILA CHAIROUSSE (1872).

sens consolée », disait-elle, et puis : « J'irai;... avant la mi-carème, il fant que je sois devant le Roi,... car nul au monde, ni rois, ni dues, ni fille d'Écosse, ni aucun autre ne peut secourir le royaume de France.... Il faut que j'aille et que je fasse, parce que mon Seigneur yeut que je fasse ».



Ces réflexions suffiraient à faire entendre combien graves pour Jeanne, combien dignes de souvenir pour nous, furent les événements de Vaucouleurs.

Cette époque de la vie de Jeanne revêt toutefois un autre et peut-être plus toueliant caractère.

Qu'on me permette encore cette considération et qu'on me pardonne de ne quitter qu'à regret cette terre de Vauconleurs sanctifiée par les prières, les larmes et les angoisses de Jeanne d'Arc.

L'homme porte mal le poids de l'inconnu. « Nous ne prenons pas nos mesures bien juste », ainsi que dit Bossuet, et, qu'il s'agisse des choses tristes ou de celles qui nous apportent la joie, nous les prévoyons généralement plus grandes qu'elles ne le seront par leur réalité.

De là les illusions que nous entretenons, de là les rèves dont nous nous bereons à l'endroit des joies qui nous sont annoncées.

De la aussi l'abattement où nous jette la prévision des épreuves qui nous menacent.

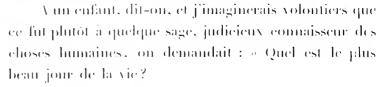
En un mot, les choses, et surtout la joie et l'epreuve, sont plus grandes en nos espérances et en nos craintes qu'en leur objet même.

L'inconnu nous fascine.

C'est une sage philosophie que saint Augustin a mise en lumière et que

Bossuet a commentée. Ils nous entretiennent l'un et l'autre du mystère de la Presentation de Jésus au Temple. Et, quand l'évêque d'Hippone a rappelé les paroles par lesquelles Siméon annonea à la Vierge qu'un glaive de souffrance percerait son maine, il explique fort justement qu'en outre du fardeau d'une

telle annonce, Marie porta encore celui de l'inconnu; « car, ajoute ce Docteur, c'est porter toutes les dou-leurs que d'en redouter une certaine, sans savoir d'ou elle viendra, et de sentir la pointe de tous les glaives que d'ignorer celui qui doit nous frapper, quand il est assure d'autre part que nous serons frappés. »

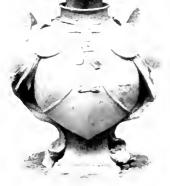


🕳 C'est la veille 🤊, répondit-il.

On cút pu lui demander aussi : « Quel est de la vie le jour le plus douloureux? » Il cút fait la même réponse.

C'est moins sur le champ de bataille, au milieu de l'entraînement du combat, que le stratege montre sa parfaite assurance et le soldat son vrai courage, qu'à la veille meme du combat. Aussi l'on approuve Bossuet quand il admire le Prince de Condé dormant quelques heures avant Rocroy et n'avant « jamais dormi plus paisiblement ».

Ainsi en est-il dans tous les ordres de l'activité humaine. La foule estime que pour l'orateur le plus grand labeur et le moment où son àme s'inquiète sont celui même ou il parle; ceux qui ont quelque connaissance de cet art savent bien an contraire que l'heure de l'angoisse c'est l'instant qui precède le discours. L'orateur n'a pas encore pris contact avec l'auditoire; ignorant la composition de la foule et ses dispositions, il sent le poids de cet incomm.

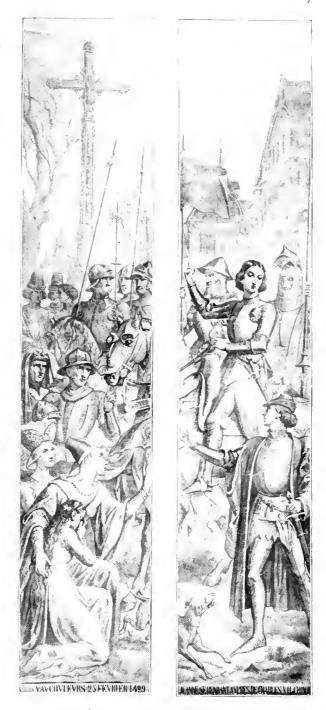


JEANNE D'ARC D'après le buste de Picot.

en une étreinte de l'âme et une sorte de suspension des sens si douloureuse, qu'il lui tarde de la rompre et de gravir ces degrés de la tribune ou de la chaire au bas desquels il souffre de telle facon.

La veille, c'est le mot dont il faut marquer le séjour de Jeanne à Vaucouleurs, comme c'est celui qui conviendra aux incidents de son séjour à Blois, trois jours avant Orléans, comme ce sera enfin le mot juste pour les tristes jours que Jeanne passera an Crotov, avant de sortir des mains françaises pour être livrée à celles des Anglais. Vaucouleurs, c'est, dans l'épopée de Jeanne d'Arc, l'aurore qui va naitre; Blois, le plein midi qui va briller; Le Crotov, c'est le erépuseule qui commence, avant-coureur de la mit « désastreuse » et « effrovable », où la France dira : Jeanne « se meurt », Jeanne « est morte».

C'est le premier mot de ce singulier discours qu'elle va tenir, la première page de l'émouvante épopée qu'elle cerira de la pointe de son épée, c'est l'ébauche première



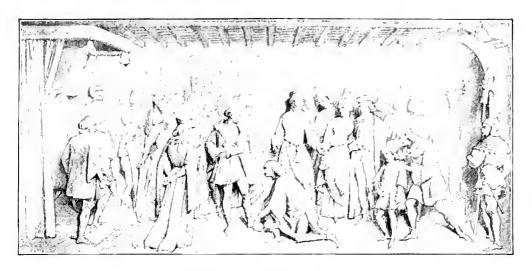
JEANNE D'ARC SE RENDANT AUPRES DE CHARLES VII D'après le carton de A. Grettel.

de ce chef-d'œuvre qu'elle va peindre et devant lequel les siècles s'étonneront, et, pour employer une image plus douce, plus simple et mieux faite par celle dont on disait qu'elle « fut toujours moult simple et peu parlante », e'est, en Jeanne, la fleur non encore celose, fermée encore à la rosée comme au soleil et qui demain s'ouvrira.

Je ne sers ici nul intérêt de clocher. Des lieux où Jeanne a vécu, tous me sont chers et sacrés; mais j'estime que parmi les événements de sa vie celui-ci compte comme l'un des plus émouvants, l'un de ceux où, dans l'attention du cœur et de l'esprit, ceux qui ont le culte profond et vrai de l'héroine trouvent les émotions les plus touchantes et l'objet du souvenir le plus durable.



D'après une medaille. Tabl. nat.



JEANNE AUX PIEDS DU ROLA CHINON
D'après le dessin de Vital-Dubray. 'Musec Jeanne d' Ire, « Orléans.')

Ш

CHINON ET POITIERS

ARRIVÉE A CHINON — LES ENNEMIS DE JEANNE ET SES AMIS LES PREMIERS JUGES DE JEANNE

Le second séjour de Jeanne d'Arc à Vancouleurs avait duré quelques semaines. C'est peu quant à la durée, mais dans la vie les choses les plus grandes sont souvent l'œuvre d'un instant. L'importance des événements ne se juge pas au temps qu'ils ont demande.

Le mereredi 23 février 1/29 Jeanne quitta Vaucouleurs et prit le chemin de Chinon. Sa petite escorte l'accompagnait, composée de Jean de Metz, Bertrand de Poulengy, Jean de Honceourt et Julien, servants des deux premiers, puis Colet de Vienne, messager du roi, et Richard l'Archer.

Le sire de Baudricourt avait, croit-on, recu l'assentiment du Dauphin au voyage de Jeanne. Le mouvement de faveur qui s'était dessine dans le peuple à l'égard de la Pucelle l'avait, du reste, obligé de se prêter aux instances de celle-ci. Il cessa donc de lui faire opposition, contribua à l'équiper, comme

nous l'avons vu, et lui donna congé en lui disant : « Va, va, advienne

que pourra ». Il y a moins de scepticisme qu'on ne l'a estimé dans ces paroles.

On assure que, le jour de la bataille de Rouvray, journée dite des Harengs, Jeanne était venue le trouver et lui avait dit : « En nom Dieu, vous tardez trop à m'envoyer, car anjourd'hui le gentil Dauphin a eu près d'Orléans un bien grand dommage, et il pourra l'avoir encore plus grand, si vous ne m'envoyez bientôt vers lui ».

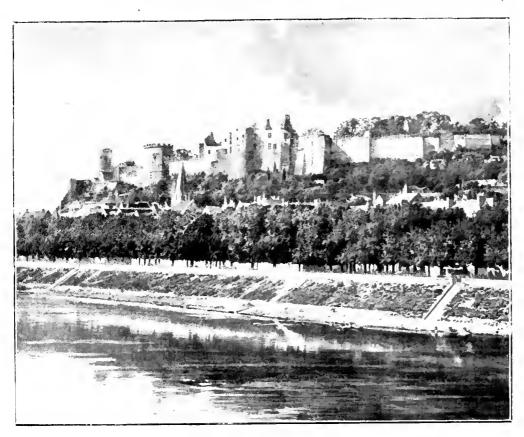
Au moment du départ de Jeanne, la population de Vaucouleurs se réunit



1A JOURNIE DIS HARINGS D'après un manuscrit français du XV siècle, (Bibl. nat.)

dans la cour du château, près de la Porte de Ville et de la Porte de France. Jeanne recevait déjà de ce peuple les marques de faveur et de culte que pendant toute sa campagne elle devait recueillir. Les foules n'ont jamais manqué de lui montrer le plus vif attachement; sa seule vue excitait en elles l'enthousiasme. Jeanne, du reste, rendait à ces braves gens les sentiments qu'ils avaient pour elle, et plusieurs fois, devant ces manifestations populaires, elle dit, en des lieux divers : « Je voudrais bien mourir ici et que mon corps reposât au milieu de ces bonnes gens ».

C'est dong le mereredi 23 février que partit Jeanne. On attendit que le



VII DI CHATIAL DI CHINON D'après une photographie.

soir approchât, afin de voyager une partie de la nuit et d'eviter ainsi les bandes anglaises et bourguignonnes qui infestaient le pays.

Au procès de réhabilitation, ses compagnons deposèrent. Citons leurs paroles : elles donnent mieux que toute description l'idée juste des sentiments de la petite troupe et du voyage de Jeanne.

- « Le voyage, dit Jean de Metz, se fit aux frais de Bertrand et à mes frais! Il nous arriva de voyager la muit par crainte des Anglais et des Bourguignons, qui étaient maîtres des chemins. Nous restâmes en route l'espace de onze jours, toujours chevauchant.
- « Pendant le chemin, je dis plusieurs fois à Jeanne : « Ferez-vous bien « ce que vous dites? » Et elle nous répétait : « N'ayez crainte; ce que je « fais, je le fais par commandement. Mes frères du Paradis me disent ce que « j'ai à faire. Il y a déjà quatre ou cinq ans que mes frères du Paradis et mon

^{1.} Comme on le voit, le devouement de ces deux hommes ne se bornait pas à accompagner Jeanne d'Arc, ils avaient pris à leur charge les frais du voyage.

- « Seigneur Dieu m'ont dit qu'il fallait que j'allasse en guerre pour recouvrer « le royaume de France ».
- « En route, Bertrand et moi, nous reposions chaque nuit avec elle. Jeanne dormait à côté de moi, serrée dans son habit d'homme.
- « En route, Jeanne aurait été contente d'entendre toujours la messe. « Si nous pouvions entendre la messe, nous ferions bien », disait-elle. Mais, par crainte d'être reconnus, nous ne l'entendimes que deux fois !. »

Bertrand de Poulengy rend un témoignage à peu près semblable. Il ajoute ce propos : « Jeanne nous disait toujours : « Ne craignez rien. Vous verrez « comme à Chinon le gentil Dauphin nous fera bon visage ». En l'entendant parler, j'étais tout enflammé. Elle était pour moi une envoyée de Dien.... Voilà comment nous fimes chemin ensemble sans grand empèchement, et arrivàmes à Chinon, où était le Roi, alors Dauphin. Une fois à Chinon, nous présentàmes la Pucelle aux nobles et aux gens du Roi. »

Ces simples paroles nous donnent une juste idée du voyage de Jeanne et de ses compagnons. Ils voyagent une partie de la muit, quelquefois le jour quand le pays est plus sûr. Jeanne édifie la petite escorte par sa piété, sa modestie et sa bonté. Ses discours enflamment ces hommes de l'amour divin, et sans doute aussi de l'amour de la France. Quelques jours sont à peine écoulés que déjà ils voient en elle « une envoyée de Dieu ». C'est l'impression que Jeanne laissera à tous ceux qui la rencontreront depuis ec jour jusqu'à sa mort. Cette impression, forte et singulière, les juges de Jeanne cux-mêmes s'efforceront de s'y soustraire, mais ils la subiront plus que tout autre.

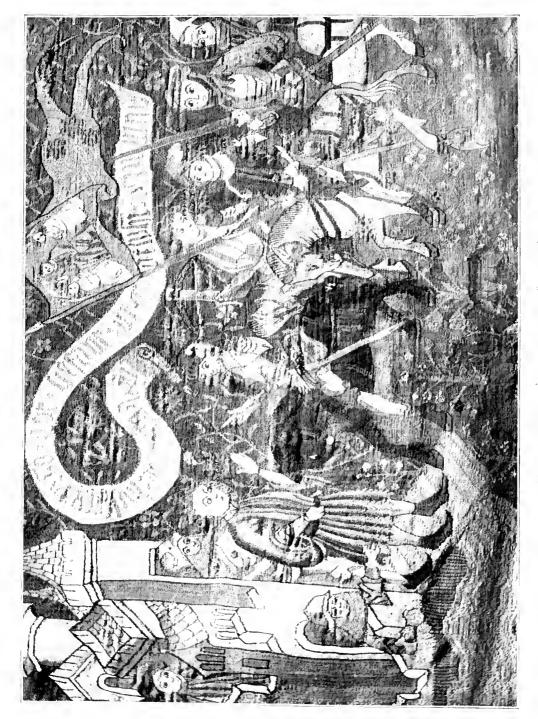
Au procès de Rouen, interrogée sur cet objet par ses juges, elle résuma en ces termes le vovage de Vancouleurs à Chinon :

« A mon départ de Vaucouleurs, j'étais en habit d'homme, Je portais une épée que m'avait donnée Robert de Baudricourt, sans autres armes, et j'avais pour société un chevalier, un écuyer et quatre serviteurs. Avec eux je gagnai la ville de Saint-t rbain et l'a je passai la nuit dans une abbaye. En route, je traversai la ville d'Auxerre et y entendis la messe dans la principale église. Alors j'avais fréquemment mes voix². »

Bertrand de Poulengy nons a dit que le voyage dura onze jours et se passa « sans grand empéchement ». Il ne fut pas cependant sans difficultés. Il fallait traverser plusieurs rivières, la Marne, l'Aube, l'Yonne. La mauvaise saison rendait ces incidents plus laborieux. De temps à antre, Jean de Metz ou

^{1.} Joseph Fabre. Procès de réhabilitation. t. I, p. 127.

^{2.} Joseph Fabre, Procès de condamnation, p. 59.



Reproduction d'une tapasserie flamande da radica da xx sirele, achatec a Lucerne en 1858 par le manques d'Avegho, que en fit don a la ville d'Orleans, Anoie Leanne d' Lee,



Bertrand s'inquiétaient de l'issue de l'entreprise et interrogeaient Jeanne. Celle-ei répondait avec entrain que tout irait bien, et l'on reprenait la route.

Les voyageurs passèrent la Loire à Gien et parvinrent à Sainte-Catherinede-Fierbois, en Touraine. Jeanne avait une piété spéciale pour sainte Catherine, l'une des deux saintes dont les « voix » la conduisaient. Pour cette

raison sans doute elle s'arrèta en ce lieu et y entendit successivement trois messes. C'est de ce sanctuaire qu'elle fit venir plus tard une épée qu'elle porta longtemps.

Depuis que Jeanne et son escorte ne voyageaient plus dans les contrées infestées par les bandes ennemies, ils avançaient avec plus d'assurance et de facilité. Ils



LA PUGLLE AMENÜE AL BOI D'après un manuscrit français du XV siècle. (Bibl. nat.)

cachaient aussi avec un soin moins jaloux l'objet de leur voyage et en faisaient confidence à quelques bons et dévoués amis du Dauphin. Et ceux-ci, comme il est naturel, ne négligeaient pas d'en parler à leur tour.



Le bruit de l'arrivée de la Pucelle se repandit donc assez rapidement, et comme, dans les suprèmes épreuves, on se rattache aux moindres objets qui justifient l'espérance, l'enthousiasme déjà la précédait. A Blois, Orléans et autres lieux on parlait de cette Pucelle qui, accompagnée de quelques hommes d'armes lorrains, venait pour entretenir le Dauphin à Chinon, délivrer Orléans et faire couronner Charles à Reims.

Le peuple s'animait à ces nouvelles, et quand la petite troupe arrivait en quelque bourgade ou traversait quelque hameau, on la recevait avec une faveur qui sans cesse allait grandissant et déjà tournait à l'enthousiasme.

La bonté de Jeanne, sa gaieté aussi, la grâce naïve de sa personne, les vives saillies de son discours, la simplieité unic en elle à la distinction, lui gagnaient tous les cœurs; elle s'en réjouissait ingénument et sans nul esprit de

gloire, heureuse de cet accueil qui fortifiait sa cause et lui devait préparer les voies près du Dauphin.

Jeanne devait sur son chemin rencontrer d'antres dispositions que cellesei : sans retard l'intrigue devait se faire jour et tenter d'entraver son entreprise. A l'envi de ce nouvel obstacle, les périls du voyage étaient peu de chose.

Elle en avait déjà dù avoir quelque intelligence à Vaucouleurs à la vue des froideurs et des défiances de Baudricourt; mais iei l'opposition allait être autrement redoutable. Jeanne, si prompte et si clairvoyante, allait connaître l'humanité sous un jour bien mal fait pour la charmer. Il lui fallait compter désormais avec l'opposition des grands et celle des prétendus gens de bien. Au premier rang parmi les adversaires de la Pucelle devaient briller La Trémoîlle, le ministre le plus écouté du Dauphin, et Regnault de Chartres, archevêque de Reims.

Il faut bien l'avouer, la faveur ne va pas généralement au mérite. Cela ne tient pas sculement à la puérilité des jugements lumains, mais encore à la malveillance que le mérite rencontre chez un trop grand nombre d'hommes.

Quand le mérite est récl. il s'unit tonjours à la vérité morale, ear il la défend, et à la vertu, parce qu'il la pratique. Mais, par cela même, nos vices et nos défauts le tiennent en défiance. Ceux qui n'aiment ni les enseignements de la vérité morale, ni les exemples de la vertu, ne sont que trop enclins à les entraver, à les combattre et à les opprimer. Ils réservent le même traitement au mérite.

Mais, par une de ces contradictions qui fourmillent en l'homme, cet « animal ondoyant et divers », comme a dit Montaigne, en même temps que nous combattons le mérite par haine de la verite morale et de la justice, d'autre part l'estime de ces grandes choses a dans notre âme une racine si naturelle et si vive, que nous sommes jaloux de ceux qui les annoncent on les font valoir dans leurs actes.

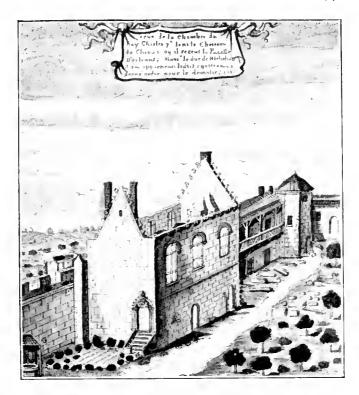
Il arrive de là que le mérite d'autrui, qui devrait nous plaire et nous toucher, souvent nous irrite, et que, dans ce mouvement d'opposition que l'envie excite en nous, les entraves que nons apportons à la vertu d'un homme se mesurent à l'estime même et à l'admiration qu'il nous inspire.

Le mérite se trouve pris ainsi entre le double assaut des méchants qui le détestent et des gens de bien qui par jalousie lui en veulent de les surpasser.

Cette dernière opposition semble devoir être la plus rude et la plus amère, car, outre le chagrin légitime que nous ressentons de voir contre nous ceux qui devraient être pour nous, nous sommes moins à l'aise pour les combattre,

attendu que, de l'avis du public, ils sont des nôtres. Enfin, par surcroît d'ennui, il ne nous est pas même loisible de nous en plaindre sans causer quelque seandale aux faibles.

Le mal serait moins grand si cette injuste conduite cuvers le mérite était seulement le fait des petites gens ou de ceux du moins dont la notoriété n'est pas grande et dont le pouvoir est médiocre. Malheureusement, ce vice s'étend même aux grands et, sans trop de sévérité peut-être, on pourrait



RUMIS DU CHATEAU DE CHINON OU JEANNE PUT REÇU PAR LE DAUPHIN, LE 8 MARS 1 [29] D'après une gravure du XVII sicele, Recueil de Gaignières Bibl. nat.)

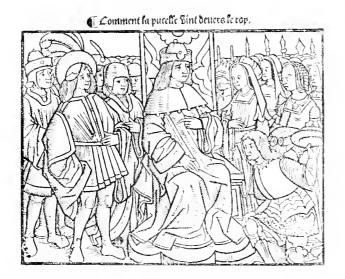
même ajouter que les grands n'excellent que trop souvent à opposer des entraves au bien.

Que n'entendent-ils mieux combien le dommage est considérable pour le monde et combien ils sortent du chemin qu'ils devraient fidélement suivre! An lieu de profiter de la gloire qui les entoure et du pouvoir qu'ils tiennent pour le bien des hommes, ils ne les emploient que pour faire obstacle à la vérité qui nourrit les âmes et à la justice qui élève les individus comme les nations.

Cependant, en même temps qu'ils sont assidus à rompre l'effort du mérite et à l'empécher d'agir, on les voit empressés à honorer la médiocrité et à mettre en notoriété la sottise. Un instinct secret leur dit qu'ils n'ont rien à craindre de la rivalité de telles gens et qu'ils penyent aussi tont en attendre.

Joignez à ceci la plaie morale de la flatterie. L'homme de valeur et de bien

^{1. «} Qui ne sait que les hommes, et surtout les grands, sont pleins d'interêt et de passions? L'injuste peut entrer dans tous les desseins, trouver tous les expedients, menager tous les interêts. A quel usage peut-ou mettre cet homme si droit qui ne parle que de son devoir? Il n'y a rien de si



COMMENT IN PECTITE VINE DEVERS 14 ROL D'après une gravure des Vigiles de Charles VII par Marieur d'Auvergne. Musie Chinaculet.

ne se résout point à l'employer près des grands, mais les intrigants s'en font une arme toute-puissante.

Et voilà comment marche le monde; voilà aussi comment il est en souffrance, par l'inactivité forcée des bons; car s'il est grave pour les hommes d'entendre l'erreur, il l'est bien davantage d'être privés, par l'oppression des puissants et la servitude qu'elle impose aux bons

esprits, des vérités qu'il leur serait opportun d'entendre et qui pourraient les sauver.

Combien Jeanne dut songer à ces choses quand, arrivant à la cour et avant même d'y entrer, elle trouva sur son chemin la sourde et irreductible opposition des seigneurs qui entouraient le Dauphin!

Cette opposition dura pendant le cours entier de son action publique et ne desarma pas même devant la captivité et la mort de l'infortunée victime.

Certes, pour une âme moins grande et moins vaillante, il y cût en là l'objet d'une surprise douloureuse et d'une désillusion qui cût pu devenir fatale à l'œuvre qu'elle entreprenait.

Quoi! les voix du Ciel lui ont parle, elle a quitté famille et pays pour leur obéir; ni les dures paroles de son père et ses menaces, ni les larmes de sa mère ne l'ont arrètée. Elle a su vainere les hésitations de Baudricourt, renverser les obstacles que lui creaient la defiance et les lenteurs de ce capitaine. Accueillie d'abord avec suspicion et raillerie par les gens de Vancouleurs, elle les a gagnés à sa cause; elle a vaillamment et patiemment obtenu l'équipement et la monture qui lui manquaient; ni les longueurs ni les dangers d'un voyage à travers le pays occupé par l'ennemi ne l'ont arrètée. La voici,

sec, ni de moins sonple, ni de moins flexible, et il y a tant de choses qu'il ne pent pas faire, qu'à la fin il est regarde comme un homme qui n'est bon à rien et entièrement inutile. Aussi, étant inutile, on se résont facilement à le mepriser, cusuite à le laisser perir sans en faire bruit et même à le sacrifier à l'interêt et aux pressantes sollicitations de cet homme de grand seconts, qui ne ménage rien, ni le saint, ni le profane, pour nons servir. « Bossuet, 3 Serm, pour le § Dumanche de Cureme.

ravie et généreuse, qui vient au Dauphin pour relever son courage et le faire sacrer roi de France, et ce Dauphin hésitera à l'accueillir; autour de lui, dès le premier jour, les intrigues, la haine même se feront jour pour anéantir le dessein de Jeanne et l'étouffer dès le début; et cette France qu'elle vent sauver, conduire à la victoire, va, dans la personne des seigneurs et des chefs qui la gouvernent, refuser son dévouement et ses services.

Rude épreuve pour un cœur jeune et droit. Combien d'autres ainsi rebutés se fussent retirés la mort dans l'âme et l'indignation sur les lévres!

L'admirable génie et la vertir de Jeanne l'éleverent des la première heure

au-dessus de ces misères. Comme si dès longtemps elle connu les hommes et les mesquines passions qui les agitent, elle ne laissa voir ni déception ni découragement. Ses forces s'accrurent avec l'obstacle et sa constance s'affermit par les entraves mêmes dont on voulait l'entourer. Comme elle avait dit à Vaucouleurs : « J'irai, dussé-je m'user les



 of reconnectal roll in the first weight particle of the volve D'après un dessin de Cabasson

jambes jusqu'aux genoux », ainsi dit-elle sur le chemin de Chinon : « L'irai, qui que ce soit qui tente de m'arrêter ».

Aussi bien, diplomate consomme autant que fille vaillante, elle se garda de laisser agir ses adversaires sans riposter à leurs comps. Voulant, avant même d'aborder le Dauphin, s'emparer de son esprit et s'assurer sa confiance, elle lui écrivit on plutôt lui fit cerire de Sainte-Catherine-de-Fierbois pour lui demander la permission de se presenter à lui.

Loin de s'antoriser des premiers avantages déjà obtenus pour dedaigner les difficultés nouvelles et négliger de les résoudre, elle n'en profite que pour se montrer plus humble, tout en ne doutant jamais ni de la réalité de sa mission, ni du succès final de ses efforts.

C'est une marque particuliere et bien digne d'etude en Jeanne d'Are que

ce mélange d'assurance ferme et de prudente modestie. Ce fut sa grande force, et e'est aussi l'un des côtés par lesquels se révélent en elle les dons admirables et vraiment extraordinaires de sa nature.

A tout instant on la verra ainsi affirmant que Dien l'envoie, déclarant que c'est elle, et elle seule, qui sauvera la France, que nul n'a le droit de l'entraver, et que qui tente de le Jaire, insulte à son Seigneur, le roi du Ciel.

Mais toujours aussi elle dira qu'elle est dans la main de Dieu et que, loin de s'en prévaloir avec orgueil, elle reconnait siniplement « qu'il a plu à Dieu ainsi faire par une simple pucelle ».

Elle est ainsi un exemple frappant et fort instructif de cette union parfaite de la force et de la douceur qui fut toujours la marque des grandes âmes.

Ne négligeant aucun des moyens qui pouvaient lui concilier la faveur du Dauphin, Jeanne, dans sa lettre, s'efforca d'exciter en lui la curiosité. Elle lui dit qu'ayant fait cinquante lieues pour venir à lui, elle savait plusieurs choses qui l'intéressaient grandement, et, pour lui donner un gage de la légitimité de sa mission, elle ajoutait qu'elle saurait le distinguer parmi tous ceux de sa cour.

La lettre de Jeanne fut accueillie diversement par l'entourage du Dauphin. Celui-ci-toutefois ne la dedaigna point, quoiqu'il réservât son avis et ne s'engageât pas. L'état de ses affaires était tel, du reste, qu'il n'avait rien à risquer ni à perdre en accueillant Jeanne avec quelque faveur. Sa position devenait chaque jour plus critique : ses armées erraient à l'aventure, sans but et sans direction; le trésor royal était épuisé et son trésorier lui déclarait un jour qu'il « n'avait pas quatre éens en caisse », tant de l'argent du prince que du sien.

Orléans, de plus en plus serre de près par les Anglais, allait succomber, sans que personne put arriver à défendre cette place importante. Dans cette détresse, Charles VII en venait à se demander en quel pays il irait chercher asile; on songeait pour lui à l'Espagne.

La reine de Sieile sa belle-mère et quelques serviteurs dévoués gémissaient amèrement sur cet état des choses de France et se déclaraient prêts à tout teuter pour conjurer une catastrophe dernière. Mais le tout-puissant La Trémoille entravait ces bons desseins. La fortune de la France lui importait peu à l'envi de la sienne propre. Maître incontesté d'un faible Dauphin régnant sur un pays démembré, il redoutait la restauration du royaume, craignant que le

pouvoir dont il usait ne lui fût alors enlevé. A ce titre, Jeanne lui apparaissait plutôt comme une cause de péril que comme un instrument de salut.

Toutefois, astucieux autant que superbe, il comprit bien qu'il lui serait malaisé de fermer à la Pucelle tont accès auprès du Roi, et que les seigneurs ne lui pardonneraient pas de refuser d'admettre à examen le secours qu'offrait celle-ei, quand, tout étant désespéré, le moindre appui devenait précieux.

Il conseilla donc qu'on la laissát venir, mais il se promit d'être attentif aux moindres démarches de Théroïne et d'entraver à tout prix son action. Jeanne trouva en lui son plus resdoutable adversaire. Regnault de Chartres, archevêque de Reims, ne lui fut guère moins adverse, et le nom de ces deux hommes doit être placé près de ceux des juges de Rouen. Ceux-ci firent mourir Jeanne d'Are; les deux premiers ne négligérent rien pour l'empécher de vivre en l'empéchant d'agir.

Émules dignes les uns des autres et pour lesquels, avec l'histoire, la conscience des gens de bien ne saurait



SCEAU DU ROL CHARLES VII Conservé aux Archives in tionides

être trop sévère. Honorous-nous nous-mêmes en les jugeant comme ils le méritent.

En face de ces hommes indignes de leur rang comme du pouvoir qu'ils détenaient, il est consolant d'évoquer le souvenir de deux princes chez lesquels Jeanne d'Arc trouva un appui ferme et un attachement qui ne se démentit pas. Nous voulons parler de Jean, due d'Alencon, et de Dunois, dit le Bâtard d'Orléans.

Descendant de princes valeureux, Jean, due d'Alencou, se montra digne de son origine. Des l'âge de dix-huit ans il fut fait prisonnier à la bataille de Verneuil. Il fut pendant cinq ans captif dans la forteresse du Crotoy, ou Jeanne d'Arc, peu après, devait gémir elle-même pendant plusieurs mois, avant d'être définitivement livrée aux mains des Anglais.

En 1429, il fut rendu à la liberté. Il vit Jeanne à Chinon et dès le premier jour s'établirent entre l'héroïne et lui des liens qui ne devaient plus se rompre qu'au jour de la captivité de la Pucelle.

Il fut cité comme témoin au procès de réhabilitation. Son témoignage, fort net et très formel, abonde en faits intéressants sur le séjour de Jeanne à Chinon et sur plusieurs de ses faits de guerre. Il abonde aussi en remarques touchant le naturel de l'héroine, sa grâce simple et vive et la grandeur de son âme.

On en lira avec intérêt quelques extraits.

- « Un jour, dit le due, que j'étais à la chasse aux cailles près de Saint-Florent-lès-Saumur, un de mes conrriers vint m'annoncer qu'il était arrivé près du Roi une fille qui se declarait envoyée de Dieu pour mettre en fuite les Anglais et faire lever le siège d'Orléans.
- « Sur cette nouvelle, je me rendis à Chinon le lendemain. Jy trouvai ladite Jeanne conversant avec le Roi.... Comme j'approchai, Jeanne demanda qui j'étais. « C'est mon cousin, le due d'Aleneon », répondit le Roi. « Yous, soyez le très-bien venu, me dit Jeanne. Plus on sera ensemble du « sang du Roi de France, mieux cela sera. »
- « Le jour d'après, Jeanne vint à la messe du Roi et, quand elle l'apereut, elle lui fit la révérence. Le Roi la conduisit dans une chambre. Le seigneur de la Trémoulle et moi nous étions avec lui. Il avait fait retirer tous les autres et nous avait retenus. Alors Jeanne adressa au Roi plusieurs requêtes. Elle lui demanda particulièrement de faire don de son royaume au « Roi des Cieux », après quoi le Roi des Cieux ferait pour lui ce qu'il avait fait pour ses prédécesseurs et le replacerait en l'état de ses pères.
- « Ce même jour, le Roi étant à la promenade, Jeanne fit en sa presence une course, lance en main. Ayant vu comme elle avait bonne mine à courir et porter la lance, je lui fis don d'un cheval.
- « Le Roifinit par décider que Jeanne serait examinée par les gens d'Église. A ce soin furent délégnés l'évêque de Castres¹, confesseur du roi; l'évêque de Poitiers, maître Pierre de Versailles, depuis évêque de Meaux; maître Jourdain, moine, et plusieurs autres, dont les noms ne me reviennent pas.
 - « Ils interrogérent Jeanne en ma présence, lui demandant ponrquoi

^{1.} Geraid Machet.



« TAITES DON DI AOTRE ROYALME AU ROI DES CHILA, EL JE TERA POUR AOUS CE QU'IL A PAIL POUR AOS ANGÉTRES » D'après la luliographie de Chasselat (1819)

elle était venue et qui l'avait fait venir au Roi. Elle répondit qu'elle était venue de la part du Roi des Cieux et qu'elle avait des voix et un conseil qui lui dictaient ce qu'il v avait à faire. Mais là-dessus les souvenirs me manquent.

« Dans la suite, un jour qu'elle dinait avec moi, Jeanne me déclara qu'elle avait été beaucoup examinée, mais savait et pouvait plus de choses qu'elle n'avait dit à ceux qui l'interrogeaient!. »

Le due s'étend ensuite sur les procès de Poitiers et les événements d'Orléans. Nous reviendrons sur ces témoignages et nous en donnerons le texte, ear il en est peu qui soient d'un intérêt plus grand et jettent sur la vie de Jeanne une plus vive lumière.

Ajoutons seulement ici le passage suivant, où nous verrons, en même temps que le dévouement, — faut-il dire de mère ou de sœur aînée? — de Jeanne pour le due, la facon simple, cordiale et dignement familière dont la Pucelle en allait avec les seigneurs, quelques jours à peine après son arrivée à la cour.

t. Joseph Fabre. Procès de réhabilitation, 1, 1, p. 173 et suiv.



CHARLIS METNIOLISÉ DE JEANNE D'ARC ET DE SA COUR D'après une miniature des Vigiles de Jean Charlier, XV sicele. Bibl. de l'Essanal.

« Nous étions en conseil, dit le duc d'Alencon, lorsqu'il nous fut rapporté que La Hire

> conférait avec Suffolk. A cette nouvelle, les autres et moi, qui avions la charge de l'expédition, nous fûmes mécontents de La Hire. Il fut mandé et vint.

« La Hire venu, l'assaut fut résolu. Les hérauts d'armes se mirent à crier : « A l'assaut! » Et Jeanne me dit : « Avant, gentil due, « à l'assaut! » Il me sembla qu'en commencant si promptement l'assaut nous allions trop vite en besogne. Jeanne me dit : « Ne doutez » pas. L'heure est bonne, quand « il plait à Dieu. Il faut besogner » quand Dieu le veut, besognez, » et Dieu besognera. »

« En peu après, elle me dit : « Ah! gentil due, as-tu peur? Ne sais-tu pas que j'ai promis à ta femme de te ramener sain et

sauf? » — Et en effet, forsque je quittai ma femme pour venir à l'armée avec Jeanne, ma femme lui dit : « Jeannette, je crains beaucoup pour mon mari, « Il sort à peine de prison et il a fallu depenser tant d'argent pour sa « rancon que je le prierais bien volontiers de rester au logis, » — A quoi Jeanne repondit : « Madame, soyez sans crainte, je vous le rendrai sain et « en tel ou meilleur état qu'il n'est, »

Durant l'assaut, comme j'étais à une certaine place. Jeanne me dit :
Rétirez-vous de là. Si vous ne vous retirez, cette machine vous tuera ». Je me retirai, et peu après la machine que Jeanne m'avait designée tua le sire du Lude, à la place même d'ou je m'étais retiré. Tout cela me fit une grande impression. J'étais fort emerveillé des paroles de Jeaune et de la vérité de ses prédictions. »

En parenthése, faisons ces simples remarques à l'occasion de ce témoignage du duc : Quand Jeanne parle aux chefs ou aux soldats, elle fortifie tonjours sa parole ou ses actes, de son esprit de foi et de l'intervention divine. Le due hésite à monter à l'assaut. Jeanne n'oppose pas à son avis son avis personnel, e'est Dieu, son vouloir et son secours qu'elle allègue. — « Ne doutez pas. L'heure est bonne quand il plait à Dieu. Il faut besogner quand Dieu veut. Besognons et Dieu besognera. »

Le due a bien rendu aussi, dans son témoignage, les paroles mêmes de Jeanne; il leur a gardé cette marque nette, vive, primesautière et concise, si digne de remarque et que l'on retrouve dans tous ses propos. On dirait autant de sentences, et, de fait, ce sont des sentences : « L'heure est bonne quand il plaît à Dieu », et la même pensée rendue plus vive et plus forte : « Il faut besogner quand Dieu vent ». — Et enfin : « Besognous, Dieu besognera ». C'est sous une forme nouvelle et plus originale le proverbe connu et qu'elle aimait du reste à citer : « Aide-toi, le Ciel t'aidera ».

La forme donnée par Jeanne est plus claire et plus pressante.

Avisée et souple, Jeanne variait son allure suivant le caractère des personnages avec lesquels elle s'entretenait. Avec le due, elle est allégre, presque enjonée et familière. C'est de bonne mise avec les gens de gnerre : « Ah!

gentil (noble) due, as-tu peuv? Ne sais-tu pas que j'ai promis à ta femme de te ramener sain et sauf? »

A la duchesse, au contraire, elle répond en forme grave et respectueuse : « Madame, soyez sans crainte, je vous le rendrai sain et en tel ou meilleur état qu'il n'est ».

Ne peut-on remarquer encore la grande différence des sentiments de ces deux femmes en cette rencontre? La duchesse est fort anxieuse, elle « craint beaucoup pour son mari ». Toutefois, de son aveu un peu naif, autre chose l'inquiète que les périls mêmes que le due va courir : « Il sort à



JIANNE D'ARC D'après la gravure d'Andre Trever (1587).

peine de prison et il a fallu dépenser tant d'argent, que je le prierais bien volontiers de rester au logis ».

Le souci de la duchesse n'est que médiocrement héroïque, et Jeanne cût pu lui répondre qu'elle-mème avait fait d'autres sacrifices plus grands et tout quitté, famille et amis, pour courir au salut du Roi et de la France.

Mais cût-elle été comprise? La femme du duc n'entendait guère peut-être de tels propos. Ici, c'est Jeanne qui parle en duchesse, et la duchesse qui le fait en paysanne.

Remarquez encore qu'à la cour on dut, même quelque temps après l'arrivée de Jeanne, l'appeler, comme à Domremy, « Jeannette », car le due

> l'appelait ainsi. Il est presque regrettable qu'on ne lui ait pas laissé toujours ce nom, gracieux

comme elle.

Sans doute elle-même y cut trouvé quelque agrément. C'eut été au milieu de ses épreuves comme une brise d'air natal.

Au milieu des seigneurs qui forment autour du Dauphin une cour trop digne de lui, un autre prince apparaît, qui fut un ami dévoué de Jeanne et dès la première

henre, lui rendit justice.

Nous voulons parler du comte de Longueville, Dunois, dit le Bâtard d'Orléans. C'est une

gloire pour la ville de Blois que d'avoir fourni à Jeanne ce ferme et très fidèle appui.'

Dunois était le fils de Louis d'Orléans, comte de Blois. Né d'un amour compable, il semble qu'il ait voulu effacer par ses hautes et touchantes qualités la tache de son origine.

A la mort de Louis d'Orléans, Valentine de Milan, épouse de celui-ei, l'avait recueilli et élevé comme s'il cût été son propre fils. Elle l'avait aimé d'un amour égal à celui qu'elle portait à ses enfants et e'est de lui qu'elle leur disait sur son lit de mort cette parole étrange, ou se révèle un mystère si touchant du cœur de l'épouse et de la mère : « Voilà Jean, qui est mon enfant comme vous; on me l'avait dérobé, je l'ai repris ».

Elle avait ajouté : « Je suis sûre que nul ne saura mieux que lui faire du mal à l'Anglais et venger son père ».



SCIAL DE DENOIS

Jenne vint à Chinon, — il n'avait que vingt-quatre ans, — il était déjà de tous les chefs de l'armée celui sur lequel reposaient les espérances les plus fermes. Cinq ans auparavant il avait vaillanment combattu à Rouvray, où il avait été blessé, et en 1/127 il avait, avec seize cents hommes, taillé en pièces, sous les murs de Montargis, trois mille Anglais commandés par Warwick, Suffolk et Jean de la Polle.

Il venait de victorieusement défendre Orléans assiégé par Bedfort et avait été de nonveau blessé à la Johnnée des Harengs.

Élevé an châtean de Blois, il avait été chargé de la défense de cette ville, en même temps que de celle d'Orléans.



DUNOIS, DIT LE BATARD D'ORIÉANS D'après une miniature d'un mainserit français datant de 1450. +Bibliothèque nationale.)

Ayant entendu parler du passage de Jeanne d'Are à Gien, il envoya sans délai à Chinon deux de ses meilleurs elievaliers, Villars et Jamet du Tillay, l'un et l'autre capitaines du château de Blois. Ils avaient mission de s'enquerir sur la Pucelle.

Les renseignements que rapportérent les envoyes le convainquirent, et de tous les chefs de l'armée if fut, on peut le dire, le premier qui acenciflit Jeanne, le dernier qui songeàt à l'oublier. Il fut dans les combats le fidèle compagnon qui la suivit partout. Nons le verrons avec elle à Orléans sous le fort des Tournelles. Nous le retrouverons à Blois, près de l'hérome, apres la delivrance d'Orléans; à Loches, à Patay, il combattra pres d'elle; à Reims, il se réjouira des triomphes de la Pucelle plus que des siens mêmes, et sa fidèle sympathie fera contraste avec les méchants propos de cenx qui la blàmeront d'avoir déployé son étendard au sacre du Dauphin. Plus tard, elle sera captive : il ne cessera de songer à la délivrer; nul ne pleurera sa mort avec des larmes plus émues.



D'Après une statue en pierre peinte du XV siècle, conservée dans la chapelle du chateau de Chateaudun.

Au procès de réhabilitation, vingt-cinq ans après la mort de la Pucelle, son dévouement et son culte pour la picuse et sublime enfant n'auront rien perdu de leur vivacité première, et parmi les divers témoignages rendus à la victime des Anglais et de leurs émissaires, nul, avec le due d'Alencon, ne mettra en plus grande lumière tour à tour le courage de la guerrière, l'angelique pureté de la vierge, le sentiment de véuération qu'elle répandait autour d'elle et le caractère inspiré de sa mission.

Nul langage n'est plus touchant que celui de ce guerrier si terrible sur les champs de bataille et qui vient rendre à Jeanne, avec l'ingénuité d'un adolescent pieux, le témoignage de son dévouement fidele et de son admiration,

Il faut lire ce témoi-

gnage; il est éloquent et d'une cloquence simple, de sens et de cœur, bien faite pour nous toucher.

Notre temps a le goût du discours simple et droit. Volontiers avec Bossuet il estimerait que « l'éloquence n'a que deux qualites : la verité et la simplicite ».

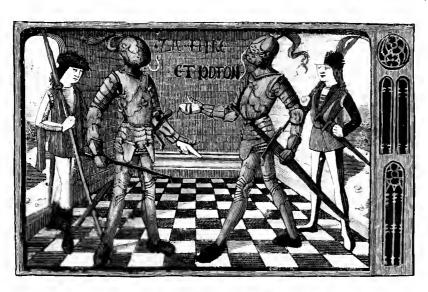
Il n'eutendra pas sans émotion le langage de ce loyal soldat et de cet homme de bien, et pour amener nos contemporains à peuser de Jeanne ce qu'il convient, nul discours peut-être n'est plus opportun que celui de Dunois disant, sans faiblesse comme sans forfanterie ni pédantisme, ce qu'il pense de Jeanne et du caractère de sa mission. Voici son témoignage :



Source enland les Cens du Out Dingen un rasten d'Ouronet rellection de 10 Sac les

			<i>,</i> .

- « Je crois, dit-il, que Jeanne a été envoyée de Dieu. Ses faits et gestes dans la guerre me paraissent procéder non d'industrie humaine, mais d'inspiration divine.
 - « Ce que je vais vous dire vous expliquera ma créance.
- « J'étais à Orléans, alors assiégé, quand le bruit se répandit que par la ville de Gien venait de passer une jeune lille, vulgairement dite la Pucelle, qui déclarait se rendre auprès du noble Dauphin, avec mission de faire lever le siège d'Orléans let de conduire le Dauphin à Reims pour le sacre.
 - « Ayant charge de garder la ville d'Orléans et étant lieutenant général



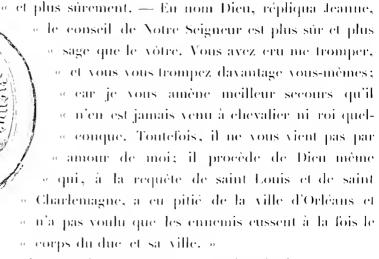
LAHIRE ET NAINTRALLES
D'après la miniature d'un manuserit du XV sicele, Bibl. nat.

du Roi, j'envoyai le seigneur de Villars, sénéchal de Beaucaire, et Jamet du Tillay, depuis bailli de Vermandois, prendre des renseignements sur cette jeune fille.

« Ils me rapportèrent en présence de toute la population d'Orléans, très avide de savoir la vérité sur l'arrivée de cette Pucelle, qu'ils avaient vu Jeanne près du Roi à Chinon; que le Roi, à première vue, n'avait pas voulu la recevoir et qu'elle avait même dù passer deux jours à attendre une audience, quoi-qu'elle persistàt à dire : « Je suis venue pour faire lever le siège d'Orléans « et conduire le Roi à Reims. Il me faut des hommes, des chevaux et des « armes ».

lei Dunois parle du procès de Poitiers et de l'arrivée de Jeanne et de l'armée sous Orléans.

- « Ni aux capitaines, ni à moi-même, continue Dunois, il ne nous semblait possible que l'armée qui conduisait le convoi fût capable de résister et de faire entrer les vivres par ce côté. Force était donc de recourir à des bateaux par lesquels le convoi pénétrerait dans la ville. Mais la chose n'allait pas sans difficultés; car il fallait remonter le courant, et le vent était totalement contraire.
- « C'est alors que Jeanne me dit : « Ètes-vous le bâtard d'Orléans? « Oui, répondis-je, et je me réjouis de votre arrivée. Est-ce vous qui « avez donné conseil que je vienne iei, de ce côté de la rivière, et que je « n'aille pas directement où étaient Talbot et les Anglais? » Je lui dis : « Moi et de plus sages que moi avons donné ce conseil, erovant faire mieux



SCIAL DI TABIBE

Tout à coup le vent change et le succès couronne le dessein de Jeanne.

- « D'après ce que je viens de raconter, ajoute le brave Dunois, il me semble visible que les dits et faits de Jeanne d'Are dans l'armée étaient chose divine plutôt qu'humaine,... tout cela est de Dieu!
- « Je vous citerai un autre fait ou je vois également le doigt de Dieu », poursuivit Dunois.

Il raconte alors la bataille fivrée le second jour sons Orléans, l'impossibilité ou l'armée française était de vaincre, et les instances qu'il fit lui-même pour qu'on se retirât.

« Sur ce, continue-t-il, la Pucelle vient à moi et me requiert d'attendre encore un peu. En même temps elle monte à cheval, se retire dans une vigne, scule à l'écart, et là reste en prière l'espace d'un demi-quart d'heure; puis, elle revient, prend son étendard en ses mains, pressant l'ennemi. A sa vue les Anglais frémissent et sont saisis d'épouvante; les soldats du Roi

reprennent eœur et courent à l'escalade. Le boulevard est assailli. Pas de résistance. La bastille est prise : les Anglais qui y étaient se mirent à fuir et tous périrent⁴. »

Nons devancons les faits en donnant ce récit des événements passés sous Orléans, mais il nous a paru qu'il était bon de eiter ee passage du témoignage de Dimois. On y retrouve Jeanne toute entière. Mais Dunois s'y révèle aussi, avec son âme vaillante et généreuse, plus jaloux de glorifier Jeanne en la mettant en contradiction avec himême que de sauvegarder sa propre dignité en cachant le sage conseil que Jeanne lui donna quand



LAHIRI II AAINTRAHIUS A IA TÉTI DI TIURS GINS D'ARMIS D'après une miniature d'un manuscrit français. Bibl. nat.

elle l'empêcha de fuir. Au cours de son récit, il s'anime. Après vingt-sept aus écoulés, on le croit encore sur le champ de bataille; les faits se succèdent foudroyants, son style est bref, rapide, comme l'action de Jeanne. « Les Anglais frémissent,... les soldats du Roi reprennent cœur.... le boulevard est assailli, la bastille est prise, les Anglais s'enfuient, tous perissent. »

Voilà le bon Dunois devenu peintre de batailles.

Quel sujet, du reste, digne d'un peintre habile! Jeanne enfant, — elle n'avait que dix-sept ans et quelques mois, — lutte tout le jour. La victoire se refuse, les courages faiblissent, les chefs veulent battre en retraite. Dunois, Dunois lui-même yeut céder.

^{1.} Joseph Fabre, Procès de réhabilitation,

Jeanne arrive, demande un répit de quelques instants, se retire dans une vigne, prie, revient, reprend son étendard, presse l'ennemi; on la suit et la bataille est gagnée. Quelle épopée singulière! Quel heurt perpétuel des choses les plus opposées! Quel contraste de la faiblesse et de la force, de l'age tendre avec l'expérience consommée!

Le Bâtard d'Orléans elôt sa déposition dans les termes suivants : « Maintenant, de la vie de Jeanne, de ses mœurs et de sa tenue au milien des hommes d'armes, je n'ai que du bien à dire. Jamais il n'y eut plus sobre qu'elle. Le seigneur d'Aubin, chevalier, aujourd'hui sénéchal de Beaucaire, qui, vu sa grande sagesse et honnèteté, avait été mis par le Roi à côté de Jeanne quasi pour veiller sur elle, m'a dit plusieurs fois qu'il ne croyait pas qu'aucune femme pût être plus chaste que Jeanne ne l'était.

« Elle faisait sonner les eloches à peu près une demi-heure et réunissait les religieux mendiants qui étaient à la suite de l'armée du Roi. Puis elle se mettait en oraison et faisait chanter par les religieux mendiants une antienne en l'honneur de la Bienheureuse Vierge, mère de Dieu⁴. »

Il est facile de voir, par la nature de ce témoignage, en quelle vénération Dunois tenait Jeanne d'Arc et quel était aussi son dévouement pour sa personne.

Mais les sentiments qu'il professait pour la Pucelle et dont il lui donna taut de preuves touchantes ne sont pas le seul lien qui l'unisse à Jeanne.

L'on dirait qu'en mourant celle-ci lui légua, comme un héritage sacré, la tâche de parfaire ce qu'elle laissait inachevé.

C'est Dunois, en effet, qui reconquit pour le Roi cette ville de Paris qu'elle avait si fort souhaité de reprendre aux Anglais.

« Avant sept ans, avait-elle dit à ses juges, les Anglais seront boutés hors de France. » Ils le furent en effet, et c'est Dunois qui, à Formigny, réalisa la prediction de Jeanne et les bouta hors de France en les chassant de cette vaillaute terre normande qu'ils ne devaient plus fouler qu'en touristes.

Ce fut un secours précieux pour Jeanne d'Arc que la sympathie de Dunois. L'accueil qu'il lui fit et la considération qu'il lui marqua lui donnérent d'emblée autorité et prestige devant l'armée et ses chefs.

1. Joseph Fabre. Procès de réhabilitation. 1. I, p. 198 et suiv.



La Pucelle devait toutefois trouver un appui non moins ferme et plus efficace, une consécration plus haute, dans le jugement que porta sur elle

un autre fils de la ville de Blois. Nous parlons de Gérard Machet, confesseur du Dauphin.

Chanoine de Chartres et de Paris, membre de l'Université de cette ville, dont il avait été recteur et vice-chancelier, il devint plus tard évèque de Castres. Ami du docte, probe et pieux Gerson, il eut seul avec lui, dans les rangs de cette corporation fameuse alors inféodée au parti anglais, la sagesse et le courage de rendre témoignage à la vertu de Jeanne d'Arc et à sa mission.

Dès l'arrivée de la Pucelle près



JIANNI TSU PRÉSENTIT AU ROI D'après une ministure d'un monuserit français (Bibl. nat.)

du Dauphin, celui-ci voulut qu'elle fût soumise à l'examen de Gérard, dont il avait fait, en même temps que son confesseur, son conseiller intime.

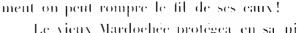
Gérard Machet interrogea longuement Jeanne et lui rendit un témoignage auquel le Dauphin souscrivit. MONNAID DE DAUPHEN CHARLES VII

On a trop négligé de considérer l'importance de la tàche confiée à ce prêtre et le poids de la responsabilité qui lui incomba.

Que fût-il advenu de Jeanne et de sa mission si Gérard Machet l'eût repoussée et, par ses conseils, eût dissuadé le Dauphin de lui accorder confiance?

Dans le songe où Dieu révéla à Mardochée les hautes destinées d'Esther, elle apparaît à celui-ci, nous dit-il, sous l'image d'une humble source qui devient un fleuve large et profond et dont les caux abondantes rebondissaient.

Il est difficile d'arrêter un lleuve quand son cours s'est établi dans un lit profond et large; mais quand il n'est encore qu'une source, combien aisé-



Le vieux Mardochée protégea en sa nièce cette lumble source et le fleuve lui dut l'étendue de son cours.

Ainsi Gerard Machet nous apparaît au berceau même de la vie publique de Jeanne d'Are, et parce qu'il cut pu trop aisément, par crreur

ou injustice, nous priver du secours inespere qu'elle apportait à la France, la France lui est en quelque sorte redevable du bienfait d'avoir eu Jeanne comme libératrice.

Ce que fut pour la Pucelle Durand Laxart à Vaucouleurs, Gérard l'est pour elle a Chinon.

Il y a donc lieu pour les gens de bien que l'esprit de seete n'egare pas, d'opposer ce nom venerable a celui du triste eveque qu'on nous jette si fréquenment a la face.

Si Cauchon a fait mourir Jeanne, Gerard Machet lui a donné de vivre, d'agir, de combattre pour la France et de la sauver.

Gérard Machet était Blésois. C'est encore un honneur pour la ville de Blois d'avoir assuré à Jeanne d'Arc cet ami sûr.

Trop longtemps ses habitants ont oublié cette gloire locale. Ils s'en sont souvenus culin a l'appel de quelques hommes de cœur⁴.

La Trémoille avait du céder devant la force des événements et permission avait etc accordée à la Pucelle de venir vers le Dauphin. Toutefois les liesitations de celui-ci n'avaient point entierement disparu et quelques defiances le tenaient encore à l'endroit de Jeanne.

^{1.} M. l'abbe Develle a public sur Jeanne d'Arc a Blois et a Selles en Berry un ouvrage fort interessant, Orleans, Herlnison, 1894.

Elle arriva à Chinon le 6 mars 1429. Deux jours durant elle dut attendre qu'on l'admit à andience, et peut-ètre cùt-elle attendu vainement, si Jean de Metz et Bertrand de Poulengy, ses fidèles compagnons, ne s'étaient employés activement en sa fayeur.

Les onze jours passés en voyage avec Jeanne la leur avaient fait mieux connaître encore. Ils ont dit cux-mêmes, en un témoignage que nous avons cité, quelle admiration enthousiaste excitaient en cux ses discours, sa piété et sa vertu.

Témoins désintéressés, ils parlèrent selon ce qu'ils avaient ressenti et le firent avec l'éloquence des gens de guerre, brève



JIANNE D'ARC, CÉTÉBRE HÉROIM FRANÇAISE D'après la gravure de J. Voxez (1787).

mais loyale, émue et concluante. Ils en entretinrent plusieurs des seigneurs de la cour, et le Dauphin sans doute en eut quelque écho.



Il fut donc résolu que la Pucelle serait admise à audience. Mais, par défiance encore et aussi par une de ces anomalies qui portent les hommes à demander des prodiges à ceux surtout dont ils semblent n'esperer rien, le Dauphin résolut de se dissimuler et de faire présenter à Jeanne un de ses courtisans en sa place. La Pucelle ne fut pas dupe de ce subterfuge. Elle a raconté elle-même cet incident au procès de Rouen.

« J'allai, dit-elle, sans empéchement jusqu'à mon Roi. Arrivée au village de Sainte-Catherine-de-Fierbois, je commencai par envoyer au château de Chinon, où était le Roi. Vers midi, j'arrivai à Chinon et me logeai dans une hôtellerie. Après le diner, j'allai trouver le Roi, qui était dans le château.

« ... Quand j'entrai dans la chambre du Roi, je le reconnus entre les

SCLAC DE LA TRÉMORTIA

antres par le conseil de ma voix, qui me le révéla, et je lui dis que je voulais aller faire la guerre aux Anglais¹. »

Le Dauphin recut Jeanne plusieurs fois, l'entretint longuement et fut séduit par la droiture et la sûreté de son jugement, par la netteté de ses déclarations et le dévouement qu'elle montrait pour sa eause. Il fut frappé surtout, dit-on, de l'assurance que Jeanne lui donna de la légitimité de sa naissance.

Le Dauphin toutefois ne voulut rien décider sans avoir pris l'avis de quelques personnages ecclésiastiques considerables et il remit Jeanne à l'examen d'une commission composée de l'évêque de Castres, de celui de

> et de Pierre de Versailles, depuis évêque de Meaux. Ils interrogerent Jeanne sur les causes de sa venue, la source et la nature des conseils qui l'avaient poussée à venir et le but qu'elle se proposait.

Senlis, de celui-de Maguelonne², de l'évêque de Poitiers

Jeanne répondit nettement aux questions qui lui furent posées. Toutefois, déjà fidèle à cette union frappante de force et de prudence qu'on remarqua toujours en elle, elle se garda de tout dire aux prelats de ce qu'elle savait : non qu'elle fût capable de quelque mensonge, mais parce qu'elle

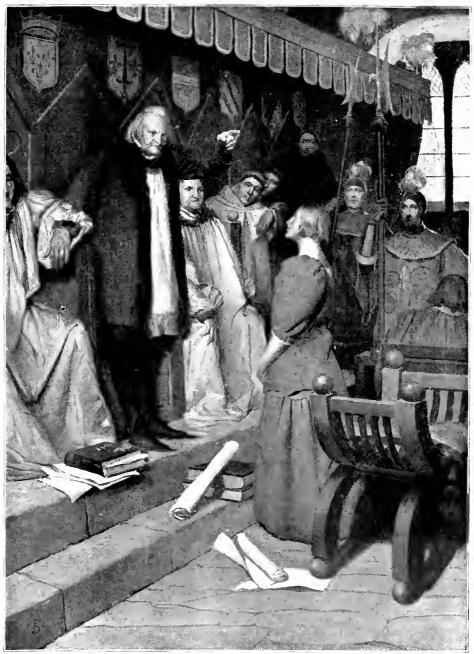
n'ignorait pas que, si la verité est bonne en soi, encore ne faut-il la donner aux hommes que dans la mesure ou ils la peuvent porter avec fruit pour eux-mêmes et sans que leurs passions ou leur ignorance la puissent inutilement compromettre.

En dépit de la gravité des prélats chargés de l'examiner, Jeanne ne leur confia donc que ce qu'ils pouvaient porter des secrets qu'elle cut pu leur confier.

« Un jour qu'elle dinait avec moi, dit le duc d'Alencon, Jeanne me déclara qu'elle avait été beaucoup examinée, mais savait et pouvait plus de choses qu'elle n'avait dit à ceux qui l'interrogeaient. »

^{1.} Dunois et quelques temoins assurent que Jeanne attendit deux jours avant d'être admise. Il se pent que la Pucelle ait oublie re detail; mais il n'est pas chair que Jeanne, en disant que « après le diner » elle alla trouver le Dauphin, parle du jour même de son arrivee à Chinon.

^{2.} Après les premières victoires de Jeanne d'Are, un envoye spécial alla à Montpellier porter les « bonnes nouvelles » du succès des armes françaises. C'est pent-être en souvenir de l'évêque de Magnelonne, cité ici, que Jeanne eut pour la ville de Montpellier cette attention marquée.



Copyright 1895 : Et 19545 here

JEANNE D'ARC ESE INTERROGET PAR LES DOCTIERS EL SEDANTERS A POLÍTICAS. D'après une aquarelle de F. Dianoxi, publice dans le $\mathit{Harper's-Magazine}(\mathsf{New-York}),$

Cette prudence est bien frappante et très admirable en une enfant de dix-sept ans.

La Commission des prélats s'était, du reste, adjoint plusieurs princes, seigneurs et chefs de guerre. Le duc d'Alençon dit qu'il assistait à cet examen.

Au témoignage de Gaucourt, gouverneur d'Orléans, en même temps qu'il faisait examiner Jeanne par les évêques et les seigneurs, le Dauphin, « voulant être plus amplement informé de son état, la fit donner en garde à Guillaume Bellier, son majordome, depuis bailli de Troyes, dont la femme était personne de grande dévotion et de réputation très recommandable ». Il estimait sans doute que, femme elle-mème, l'épouse de Guillaume Bellier serait encore plus avisée pour juger Jeanne que les docteurs et les chefs. C'était se montrer avisé lui-mème.

Le rapport des juges fut favorable à Jeanne.

L'avis de la dame Bellier fut assurément conforme à ce rapport et le Dauphin commença de croire en Jeanne.

Lui-même l'examinait attentivement, admirait son aptitude à monter à elieval et à manier la lance. Enfin il chargeait des personnages de marque de l'aller visiter et entretenir, et de le renseigner à ce sujet.

Louis de Contes a donné sur ce point d'intéressants détails dans le témoignage qu'il rendit au procès de réhabilitation. Il avait été le page de Jeanne d'Are et n'avait que quinze ans quand le Dauphin lui confia cette mission. Il était originaire de Normandie, écuyer, seigneur de Novyon et de Rugles.

- « L'année ou Jeanne vint à Chinon, dit-il, j'avais quatorze ou quinze ans et j'étais, comme page de la suite du seigneur de Gaucourt, capitaine dudit lieu de Chinon.
- « Jeanne arriva à Chinon, en compagnie de deux gentilshommes qui la conduisirent au Roi. Plusieurs fois je la vis aller et venir chez le Roi. On lui donna logis dans une tour du château du Coudray, près de Chinon, et je demeurai là avec elle tout le temps qu'elle y resta. J'étais continuellement en sa compagnie pendant le jour; mais la nuit elle avait des femmes avec elle.
- « Je me souviens parfaitement qu'au temps où elle habitait la tour du Coudray, des personnages de grand état vinrent pendant plusieurs jours s'entretenir avec elle. Que faisaient-ils ou disaient-ils, je ne sais. Toujours, quand je les voyais arriver, je me retirais.
 - « A cette même époque et dans cette même tour ou j'étais avec elle,

je vis maintes fois Jeanne à genoux. Elle paraissait en priere; mais je ne comprenais pas bien ce qu'elle disait. Assez souvent elle pleurait¹. »

Jean Pasquerel, religieux du couvent des Ermites à Tours, et plus tard attaché à la personne de Jeanne en qualité d'aumônier, nous donne quelques autres renseignements touchant cette même époque de la vie de l'héroine. Citons quelques-unes de ses paroles.

Nons l'avons dit, il n'est histoire de Jeanne qui puisse présenter l'interêt qu'on trouve dans la lecture du texte même des procès de condamnation et de réhabilitation. Dans le premier, c'est Jeanne qui parle d'elle-même en répondant à ses juges. Dans le second, ce sont les gens qui l'ont comme à Domremy, à Vancouleurs, à Orleans on autre part pendant sa campagne.

Voilà pourquoi nous avons plaisir à citer maints passages de ces procèsverbaux, en y ajoutant parfois un bref commentaire.

Les amis de Jeanne d'Are doivent une vive gratifude à M. Joseph Fabre,



D'après le dessin de Bida publié dans Jeanne d' Ire, par Musillette et Co., editeurs.,

qui, en publiant sa traduetion des deux procès, a mis à la portée de tons les sourees on l'on peut puiser pour connaître Jeanne d'Are telle qu'elle fut.

Voici quelques extraits du temoignage de Jean Pasquerel :

« Quand j'eus pour la première fois des nouvelles de Jeanne d'Are et de sa venue à la cour, j'étais dans la ville du Puy, ou se trouvaient la mère de Jeanne, ainsi que quelques-uns de ceux qui l'avaient menée au Roi.².

^{1.} Joseph Fabre, Procès de réhabilitation, t. I. p. 207.

^{2.} Tout entiere à sa mission et les yeux fixes sur Orleaus, Jeanne ne pouvait songer alors à se rendre au Puy; mais nous savons qu'elle y

« Étant entrés en connaissance avec moi, ils me dirent : « Il faut venir avec « nous près de Jeanne ; « nous ne vous lâche-« rons que quand nous vous aurons conduit « près d'elle ». Je vins done avec eux à Chinon, puis à Tours.... Il m'a été dit que, quand elle vint au Roi, Jeanne fut visitée à deux reprises par des femmes.... Elle fut notamment visitée, paraît-il, par la dame de Gaucourt et par la dame de Trèves.

... « C'est le seigneur comte de Vendôme qui fut l'introducteur de Jeanne. Elle entra dans l'appartement du Roi, et



CHARTES VILLE LA PUCLILI. D'après le dessin de C.-N. Cocntr, gravé par Privost

le Roi l'apercevant lui demanda son nom. Elle répondit : « Gentil Dauphin, « j'ai nom Jeanne la Pucelle; et vous mande le Roi des Cieux par moi que « vous serez sacré et couronné à Reims et que vous serez le lieutenant du « Roi des Cieux qui est roi de France. »

- « Après beaucoup de questions faites par le Roi, Jeanne reprit : « Je « te dis de la part de Messire que tu es vrai héritier de France et fils du Roi, « et il m'envoie à toi pour te conduire à Reims, afin que tu y recoives ton « couronnement et ton sacre, si tu en as la volonté. »
 - « A la suite de cet entretien, le Roi dit aux assistants que Jeanne

envoya en pèlerinage quelques-uns des hommes d'armes qui avaient compose son escorte dans le trajet de Vaucouleurs à Chinon. (Simeon Luce, Jeanne d'Arc a Donnemy, p. (1918).

lui avait parlé de certaines choses secrètes que nul ne savait ni ne pouvait savoir, hormis Dieu, et qu'ainsi il avait bien entière confiance en elle. Tout ce que je viens de dire, je le tiens de Jeanne, car je ne fus témoin de rien.

« Jeanne me disait qu'elle n'était pas contente de tant d'interrogatoires; qu'on l'empéchait d'accomplir la besogne pour laquelle elle était envoyée; qu'elle avait hâte d'agir et qu'il était temps!. »

De ces divers témoignages ressortent pour nous les caractères du séjour de Jeanne à Chinon. Le Roi, fort inquiet touchant l'état du pays et le sort qui l'attend fui-même, n'ayant pas le courage de faire œuvre virile pour sortir son royaume de l'état déplorable où l'ont amené les fautes et les malheurs de ses prédécesseurs et les siennes propres, consent à recevoir Jeanne. Il se dissimule toutefois et présente à sa place un des seigneurs de la cour. Si Jeanne se fût faissé prendre à ce piège, le Roi sans doute l'eût sans merci congédiée. La chose cût pu se faire pourtant sans qu'il fût établi que Jeanne n'avait point recu la mission dont elle se disait chargée. Au fond, le Dauphin, en la soumettant à cette épreuve, avoue implicitement qu'il lui croit quelque pouvoir surnaturel.

Dès la première entrevue, Jeanne le frappe d'étonnement et prend empire sur lui. Elle l'entretient, disait-il quelques jours après, « de choses que nul ne savait, ni ne pouvait savoir, hormis Dieu ».

Toujours hésitant cependant et, ce dont il ne le faut pas blàmer, désirant appuyer sa résolution sur l'avis de quelques gens d'Église, le Dauphin charge plusieurs évêques, quelques docteurs et des seigneurs de son entourage d'interroger la Pucelle.

En même temps, d'autres seigneurs et \circ personnages de grand état \circ recoivent mission de se rendre près de Jeanne au château du Coudray. Ils l'interrogent et la retournent en tous sens.

En même temps quelques dames, et entre autres Volande d'Aragon, la dame de Beaumont et celle de Trèves, font subir à Jeanne un examen d'un ordre plus intime.

Jeanne répond dans la mesure qu'elle juge opportune; affirme certains points, garde le silence sur certains autres et a bien vite fait de conquérir tous ses juges.

^{1.} Le témoignage de Jean Pasquerel est fort interessant par la naivete et la sincerité dont il est marqué. Il est clair toutefois qu'il contient phisieurs inexactitudes. Le bon pere, comme il nous le dit, n'avait eté « témoin de rien », et tenait seulement de Jeanne le recit de ces evenements, dont il intervertit l'ordre plus d'une fois.

L'impatience tontefois finit par la prendre et elle ne peut s'empécher de mangréer contre tous ces interrogatoires souvent futiles, et quelquefois blessants pour elle.

Il lui fallait prendre patience encore et subir à Poitiers, plusieurs semaines durant, l'examen des évêques et docteurs qui, sur l'ordre du Roi, allaient l'examiner.

Ce fut pour elle une rude épreuve, mais elle ne perdit ni courage ni patience et partit en disant : « En mon Dieu, je sais que j'y aurai bien à faire; mais Messire m'aidera. Or, allons de par Dieu! »

Les procès-verbaux des séances de Poitiers ont été détruits.

C'est chose fort regrettable, car par les trop rares extraits qu'on en possède et le témoignage rendu par quelques-uns des examinateurs de Jeanne, il est visible que nous trouverions dans les différentes réponses de la Pueelle une foule de détails intéressant sa vie et qui sont désormais perdus pour nons.

Il n'est pas moins visible que Jeanne parla à Poitiers, non seulement avec sincérité, mais avec tout l'entrain de son caractère et la vivacité charmante de son esprit.

A Rouen nous en retrouverons quelque chose dans les réponses qu'elle fit à ses juges, mais à Poitiers elles ont beaucoup plus d'abandon. Malgré les longueurs qu'on lui imposait.



JIANNI D'ABC D'après un dessin de RATELL, grave par Romonlille.

elle sentait bien que sa cause allait à bonne issue, que chaque jour de plus en plus elle gagnait la confiance de tous.

Aussi ne se mettait-elle point en peine pour dire à ses juges sa pensec, riposter en une vive et joyeuse saillie à la subtilité de leurs questions ou de leur dialectique.

A Rouen, au contraire, les circonstances sont autrement graves. Sa vie est en jeu, et elle ne peut ignorer qu'on tirera parti contre elle de ses moindres paroles. Aussi, quand elle s'abandonne, c'est à l'indignation, c'est pour protester contre « les torts et ingravances qu'on lui fait », remettre en droit chemin l'un de ses juges par trop malveillant, ou jeter à la face de Cauchon

l'une de ces apostrophes virulentes qui l'étourdissaient et le faisaient chanceler un instant, jusqu'à ce que cette âme froide et trop maîtresse d'ellemème se fût reprise et revint à sang-froid.



Si les pièces du procès de Poitiers nous manquent, nous avons, touchant



« IX GINTHII PUCLIII » D'après la gravure de GAUGHR (150)

les incidents de la procedure, plusieurs témoignages fort intéressants.

L'un d'eux nous vient du frère Seguin, dominicain, lequel, avec maître Jean Lombart, professeur de théologie sacrée à l'Université de Paris, fut appelé de cette ville pour interroger Jeanne.

Il y eut maille à partir entre le frère Seguin, « un bien aigre homme », et Jeanne. Mais du moins ce religieux a eu la sincérite de rendre témoignage à la Pucelle lors du procès de réhabilitation, et de citer quelques bontades dont Jeanne l'atteignit.

Citons quelques extraits de son témoignage :

- « ... l'ai vu Jeanue pour la première fois à Poitiers.
- « Le Conseil du Roi était réuni en cette ville, dans la maison d'une danne La Macée, et parmi les conseillers il y avait l'archevèque de Reims, alors chancelier de France. On m'avait fait venir, ainsi que maître Jean Lombart, Guillaume Le Maire, chanoine de Poitiers, bachelier en théologie, Guillaume Aimery, professeur de theologie sacrée, de l'ordre des frères prècheurs, frère Pierre Turchire, du même ordre, maître Jacques Maledon et plusieurs autres que je ne me rappelle pas.

« On nous avait dit que nous étions mandés de la part du Roi pour interroger Jeanne, avec charge de rapporter au Conseil ee qu'il nous semblerait d'elle. On nous envoya, en effet, an logis de maître Rabateau, à Poitiers, pour interroger Jeanne, qui y demenrait. Nous nous y rendimes et fimes à Jeanne plusieurs questions.





D'après une ancienne gravure de Charits no Grassattus
Bibliothèque nationale.

a Jeanne : « Pourquoi ètes-vous venue? le Roi veut savoir quel mobile vous « a poussée à venir le trouver ». Elle répondit de grande manière : « Comme « je gardais les animaux, une voix m'apparut. Cette voix me dit : « Dien a « grande pitié du royaume de France ». Ayant ouï ces paroles, je me mis a « pleurer. Puis la voix me dit : « Va à Vaucouleurs. Tu trouveras là un « capitaine qui te conduira sûrement en France et pres du Roi. Sois sans « crainte ». J'ai fait ce qui m'était dit. Et je suis arrivée au Roi sans empé- « chement quelconque ».

- « Là-dessus, maître Guillaume Aimery la prit à partie :
- « D'après vos dires, la voix vous a dit que Dieu veut delivrer le peuple « de France de la calamite ou il est. Mais si Dieu veut délivrer le peuple « de France, il n'est pas nécessaire d'avoir des gens d'armes. » « En « nom Dieu, répondit Jeanne, les gens d'armes batailleront, et Dieu don- « nera vietoire. »

Cette réponse plut et maître Guillaume en fut content.

« Moi qui parle, je demandai à Jeanne quel idiome parlait sa voix. « Un meilleur que le vôtre, » me répondit-elle. Et en effet je parle limousin. L'interrogeant derechef, je lui dis : « Croyez-vous en Dieu? » — « Oui, mieux « que vous, » me répondit-elle. »

Comme on le voit, Jeanne se mit à l'aise; il y avait bien aussi quelque impatience en son discours et, de fait, on ne saurait s'en étonner. Toutes ces subtilités étaient peu faites pour captiver son âme, inquiete, comme elle le disait, de ne pouvoir agir quand le temps pressait ainsi.

Le frère Seguin, sans garder raneune à Jeanne de ses rebuffades, pour-

suit : « Mais enfin, lui dis-je, Dien ne vent pas qu'on vous croie, s'il n'apparaît quelque signe qu'il faut qu'on vous croie. Nous ne saurions conseiller au Roi, sur une simple assertion, de vous confier et de mettre en péril des hommes d'armes; n'avez-vous donc rien autre à dire? » Elle répondit : « En nom Dieu, je ne suis pas venue à Poitiers pour faire signes: mais menez-moi à Orléans, et je vous montrerai signes pourquoi je suis envoyée. » Elle ajouta : « Qu'on me donne des hommes en si grand nombre qu'on le jugera bon, et j'irai à Orléans. »

- « En même temps, elle nous dit quatre choses, alors à venir, qui sont arrivées depuis....
- « Nous rapportàmes tont cela au Conseil du Roi et nous fûmes d'avis que, vu l'extrème nécessité et le péril ou était Orleans, le Roi pouvait s'aider d'elle et l'envoyer en cette ville.
- « Pour moi, je crois que Jeanne a été envoyée par Dieu; ear, quand elle parut, le Roi et ses sujets n'avaient plus d'espérance. Tous croyaient qu'il n'y avait plus qu'à : e sauver⁴.... »

Maître Jean Barbier, docteur és lois, avocat du Roi, avait vu Jeanne à Poitiers: il déposa au procès de rehabilitation. Son témoignage ne varie guère, pour le fond, de celui du frère Seguin. Citons sculement ces quelques lignes :

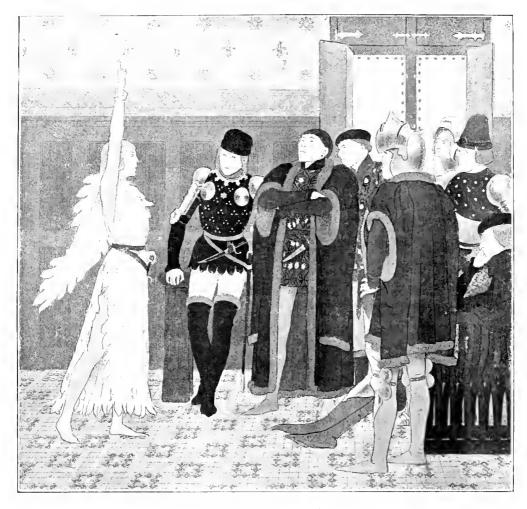
- « J'appris de la bouche des docteurs le résultat de leur examen. Ils avaient fait à Jeanne plusieurs questions. Elle répondait à toutes avec grande sagesse, comme cut fait un bon clere. Aussi étaient-ils émerveillés de ces propos et croyaient-ils qu'il y avait la quelque chose de divin, étant donnés sa vie et ses comportements.
- « Finalement, if fut conclu, apres force examens et questions, qu'il n'y avait en cela aucun mal ni rien de contraire à la foi catholique, et que, vu la necessite ou étaient alors le Roi et le royaume, prince et sujets étant au désespoir et sans aide sur qui compter, hors de la part de Dieu, le Roi pouvait s'aider de Jeanne.

Gérard Machet, confesseur du Roi, qui devint plus tard evêque de Castres, avait expédie à Poitiers un gentilhomme « honnête et prudent », Gobert Thibaut, qu'il avait chargé d'assister à l'examen qui scrait fait de Jeanne, avec charge de lui en rapporter la substance.

Plus tard Gobert Thibaut fut appele à temoigner dans le proces de reliabi-

t. Joseph Fabre. Proc. y de réhabilitation. t. 1. p. 151.

^{2.} Ibidem.



« C'ETAIT PLAISIR DE LA VOIR RÉPONDRE » Aquarelle de Boutet du Monvel. Extraite de Jeanne d'Arc - Albam illustré, Plou et C°, éditeur . .

litation; il le fit en termes pleins d'admiration pour la Pucelle. Il rapporte que devant lui, à Poitiers, Jeanne chargea l'un de ses secrétaires d'écrire aux chefs anglais en son nom une lettre dont il cite les premiers mots et que nous possédons encore.

Un autre témoin, Francois Garivel, conseiller général du Roi, nous donne ce détail : « Il fut demande à Jeanne pourquoi elle appelait le roi Dauphin. Elle répondit : « Je ne l'appellerai pas roi jusqu'à ce qu'il aura été couronné « et sacré à Reims. C'est dans cette cite que j'entends le mener ».

Désireux de donner au fecteur une idée juste du séjour de Jeanne dans la ville de Poitiers et de l'examen qu'elle y subit, nous avons mis sous ses yeux, selon notre habitude, le texte des principaux témoignages rendus plus tard à la Pucelle par ceux qui l'avaient vue et fréquentée pendant le procès.

Les procès-verbaux, comme nous l'avons dit, sont depuis longtemps disparus. C'est un dommage réel, car à voir combien fréquemment, pendant le procès de Rouen, Jeanne y renvoie ses juges, on comprend qu'il s'y trouvait nombre de documents importants.

En dépit de cette lacune, on peut se faire une idée de ces divers incidents. Pendant plus de trois semaines Jeanne est interrogée, examinée par quelques évêques, des docteurs, des hommes graves, seigneurs, écuyers et conseillers du Roi. L'examen porte surtout sur la vie et les mœurs de la Pucelle. Sur ce point tout le monde tombe d'accord pour lui rendre le témoignage le plus favorable.

En ce qui est de sa mission et de ses voix, il est visible que les examinateurs éprouvérent quelque embarras à se prononcer. On voit que les nettes et fermes déclarations de Jeanne les surprennent et les troublent, mais s'imposent à eux. Son attitude ne les étonne pas moins. La vivacité et le naturel de ses répliques les déroutent.

Tout pesé, on la déclare bonne chrétienne, très honnète fille, et, « yu la gravité des circonstances ou se trouvait le Dauphin », on ajoute qu'il n'y avait faute ni péril à laisser Jeanne agir, à « s'aider d'elle » et à lui fournir les moyens de donner sous Orléans le signe par lequel elle promettait d'établir l'inspiration divine de sa mission.

Les juges terminèrent ainsi leur déclaration écrite : « ... Le Roi, attendu la probation faite de ladite Pucelle, en tant que lui est possible, et nul mal ne trouve en elle, et considére sa réponse, qui est de démontrer signe divin devant Orléans: vu sa constance et sa perséverance en son propos et ses requêtes instantes d'aller à Orleans, pour y montrer le signe de divin secours, ne la doit point empécher d'aller à Orleans avec ses gens d'armes. Mais la doit faire conduire honnètement, en espérant en Dieu. Car la mettre en suspicion ou délaisser sans apparence de mal. serait répugner au Saint-Esprit et se rendre indigne de l'aide de Dieu, comme dit Gamaliel en un conseil des Juifs en regard des apôtres ».

Comme on le voit, les juges ne s'engagent guère, et si Jeanne avait compté sur leur ferme appui pour s'imposer au Dauphin et à l'armée, la pauvre enfant cut été singulièrement décue.

Mais il en allait tont autrement. Jeanne, avisée autant que vaillante, subissait ces retards qu'elle ne pouvait empêcher, se prétait à cette procédure

à laquelle il ne lui était pas possible de se soustraire; mais son impatience fut grande pendant ces six semaines qu'on lui faisait perdre.

A diverses reprises elle laissa voir sa hâte et ne dissimula pas son emui.



JIANNE D'ARC DU EIS, PECELLE D'ORLIANS. D'après le tableau de Cataoni du XVI su'ele. Hotel de l'alle de Roma, a

Enfin les débats étaient termines; on n'avait trouve « nul mal en elle », on n'osait pas « l'empécher d'aller à Orléans pour y montrer le signe » qu'elle promettait. En un mot, on la faissait faire. C'est tout ce qu'elle desirait. Aussi, sans perdre plus de temps, se mit-elle à l'œuvre sans autre defai.

Le Roi n'hésitait plus, ou du moins passa outre à ses hesitations; pousse

du reste par les événements, il résolut de faire essai du réconfort et secours que lui promettait la Pucelle et l'envoya à Tours. C'etait, éroit-on, vers le 20 avril. Il y avait deux mois bientôt que Jeanne avait quitté Vaucou-leurs.

Ces jours avaient été bien laborieux pour la Pucelle. Elle avait dû, presque encore enfant, subir l'assaut de la curiosité futile qu'excitaient son arrivée, la singularité de son œuvre et le caractère de sa personne; subir aussi l'effort de ceux qui désiraient savoir quelle elle était, d'où elle venait, où elle voulait en venir. Dans le conseil, nous dirions aujourd'hui la commission d'enquête, composée par le Dauphin pour l'examiner, se rencontraient les hommes les plus divers. On y voyait des évêques habitués à prendre place et parole dans le Conseil du Roi, des moines apportant en leur examen les contumes et l'esprit du cloître avec la rigueur de la scolastique. Les gens de guerre les coudoyaient, considérant les choses en hommes de leur métier, de grands seigneurs assez peu disposés à accorder lettres de noblesse à Jeanne en reconnaissant le bien-fondé de son entreprise, la force de son génie et le caractère surnaturel de ses voix.

C'est plaisir de voir Jeanne répondre à tous, employer avec chacun, par une dextérité native, l'argument qui lui convenait personnellement. Elle redresse alertement la théologie un peu àpre du frère Seguin, remet Jean Lombart dans le chemin du bon sens et de la foi quand il s'en éloigne par subtilité d'arguments. Avec les dames, princesses et duchesses, elle est digne, courtoise, presque grande dame, et cela les charme. Elle traite d'égal à égal, comme un soldat vieilli dans les camps, avec d'Alencon et Dunois. Gobert Thibaut, envoyé par Gérard Machet, confesseur du Roi, survient à son tour. Il est homme judicieux autant que loyal et brave. D'un mot Jeanne le conquiert. Elle lui frappe sur l'épaule et dit : « Je voudrais bien avoir plusieurs hommes d'aussi bonne volonté », et voici Gobert qui lui appartient maintenant, sans compter Gérard Machet, qui aura demain des sympathies encore plus vives pour Jeanne par le fait de la satisfaction que son homme de confiance ressent lui-même de l'accueil de la Pucelle.

C'est un jour sous lequel la Pucelle se révêle admirable et l'un des cotés de sa personne bien digne d'être étudié. Que de souplesse, que d'apropos, quelle familiarité toujours digne, quelle fierté de bon aloi, sans raideur! Elle suffit à tout et excelle dans les labeurs les plus variés.

Enfant vraiment extraordinaire, elle reste toujours l'une de nous, par sa simplicité, sa rondeur, son naturel, mais domine l'humanité dans cette simplicité, tant elle a de grandeur on plutôt de majesté, tant elle est bonne dans la force et forte dans la bonté.

Il n'est vraiment pas étrange que l'art hésite, balbutie, s'avoue vainen, devant cette figure à la fois si étrange et si nette. L'art est « simpliste », il tâche de bien dire une chose, mais n'en dit qu'une à la fois ; or il v a des

choses si diverses et tant de choses à la fois à dire de Jeanne!

Saluons l'effort généreux de l'art français devant cet idéal à la fois irrésistiblement attravant et perpétuellement décevant.

Aussi bien, si nos meilleurs artistes nous permettent d'estimer qu'aucun d'eux ne nous a encore donné la Jeanne d'Arc de nos pensées, de notre amour et de nos rèves, il y a dans leur aven ecci de consolant, que l'art continuera de s'efforcer, que longtemps durera cette noble émulation des belles intelligences servies par un habile pinceau ou un eisean puissant.

Notre peuple continuera ainsi de considérer les œuvres dont l'hommage va à notre héroïne. \(^1\)

L'attente enfante le désir; le désir maintient l'âme en éveil; ainsi l'âme même de notre peuple ne se détournera point du culte de celle de ses enfants qui lui fait tant honneur.

S'il fant louer Jeanne d'Are ou plutôt l'admirer pour le calme et la stratégie avisée



TA PUGLITE

D'après un émail du XVI sicele.

Collection de M. Jairy d'Orléans.

dont elle fait preuve devant ce tribunal composé d'éléments si divers, peutètre ne serait-il que de justice de loner le Dauphin — l'occasion de le faire est si rare — pour la manière dont il avait composé le tribunal devant lequel devait comparaître Jeanne d'Are avant d'être admise à conduire l'armée.

La vérité est une en elle-même. Je veux dire qu'un principe est un. Mais la vérité, si elle ne se modifie pas selon les esprits qui la considérent, a cependant divers aspects et ne frappe point tous les hommes de la même manière ni dans la même mesure.

La diversité des esprits fait la diversité même de l'étude des principes et de leurs applications.

Les peuples sages l'ont toujours entendu ainsi : et voilà pourquoi les assemblées qu'ils ont chargées de faire et de changer les lois, sont composées d'hommes dont la situation, l'humeur et les facultés sont diverses.

En cette grave question de savoir quel crédit il fallait accorder à la Pucelle et jusqu'à quel point on pouvait fonder sur son action publique l'espérance de sauver la France et de la delivrer de l'etranger, Charles VII tint à s'entourer des lumières de tous. Il faut l'en louer,



D'après le médaillon de A. Li Viri



CHARLES VII REMFITANT A JIANNI D'ARG L'ÉPÉT POUR COMBATUR. D'après le bas-reliet de Gois (1802

IV

TOURS ET BLOIS

TOURS - LA MAISON MILITAIRE DE JEANNE D'ARC BLOIS - REFORME DE L'ARMEE

Extrac les diverses villes ou Jeanne s'arrêta, celle de Tours dut lui laisser un souvenir particulièrement agréable. Elle n'y eut aucune épreuve, elle y goûta de vraies joies.

Le procès de Poitiers était terminé. L'examen dont Jeanne avait été l'objet avait été long et plein d'ennuis pour elle, mais les choses avaient tourné à l'avantage et à l'honneur de la Pucelle. Le Boi, enfin convaineu, avait donné ordre de lui composer une maison militaire et de lui faire confectionner un étendard.

Pour ces diverses choses et sur l'ordre du Roi, Jeanne s'était rendue à Tours. Elle y arriva un peu apres la mi-aveil (1429). Les deux plus jeunes de ses frères, Jean et Pierre, étaient venus la rejoindre. Jean de Metz et Bertrand de Poulengy, qui l'avaient accompagnée de Vaucouleurs à Chinon, étaient restes près d'elle et, avec l'autorisation du Roi, devaient faire partie

de sa suite. Elle eut pour chef de sa maison militaire Jean d'Aulon, écuyer; pour page, Louis de Contes, qui nous est déjà connu et dont nous avons reproduit le témoignage. Un autre page, du nom de Raimond, lui fut



1 v vierge armit D'après une gravure sur bois du début du siècle.

encore donné. On leur adjoignit quelques varlets et des hérauts d'armes.

Enfin un religieux de l'ordre de Saint-Augustin, nommé Jean Pasquerel, fut présenté à Jeanne et devint son aumônier.

Celui-ci a raconté, dans le temoignage qu'il rendit lors du procès de réhabilitation, comment il fut appele à ce ministère : « Quand j'eus pour la



D'après une miniature peinte sur parchemin initiale d'un antiphonaire du xx sicele. Collection de M. G. Spetz

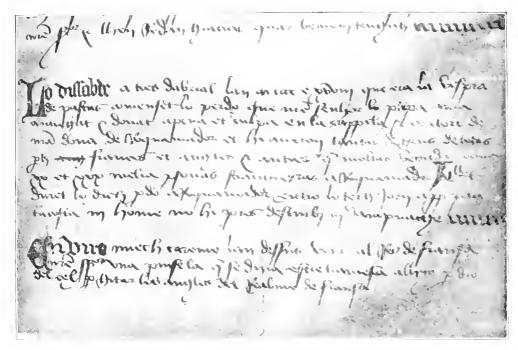
première fois des nouvelles de Jeanne, dit-il, et de sa venue à la cour, j'étais dans la ville du Puy, où se trouvait la mère de Jeanne, ainsi que quelques-uns de ceux qui l'avaient menée au Roi».

A ce sujet, il est bon de rappeler que plusieurs auteurs ont pensé qu'il ne s'agissait point ici de la ville du Puy. Il semble cependant que c'est bien dans cette ville que se la mère de rendit Jeanne. En 1428, le Vendredi Saint comeidait avec le jour de l'Annonciation, A cette occasion un jubilé fut accordé au pélerinage

fameux de Notre-Dame du Puy. De nombreux pélerins s'y rendirent, la mère de Jeanne d'Are fut du nombre.

Lu jubilé avait en lieu à Roc-Amadour, autre pélerinage non moins fameux, en 1428⁴. On s'y rendit en grand nombre de toutes les parties de la France, et avec grande devotion. Quand, quelques mois après, — et dans la même année liturgique. — Jeanne d'Are vint a Chinon, les habitants de Cahors

t. Les grands pardons ou jubiles avaient lieu à Roc-Amadour lorsque la fête de l'àques comcidait avec la fête Saint-Marc (25 avril). Ce fait se produisit en 1/28.



CAC-SIMILI DE L'EXERALE DE TORIO CEXTIL DE « LEVRE LANNÉ » DE CAHORS

Nons donnons ci-dessons la copie en écriture usuelle du texte gothique, avec la traduction littérale en regard. Nous avons indiqué entre parenthèses le sens des abréviations usitées à cette époque.

To dissable a tres dahral lan m. m. c. evaj, que era la vespra de pascas comenset lo perdo que ñre (nostre) senhor lo papa avia antregat et donat a pena et culpa en la cappella et oratori de ñra (nostra) dona de Roquamador et la aneron tantas de gens de totas fits (parts) frances et angles et antres q (que) moltas regadas avia ere et eve milia fisonas (personas) strangieras a Roquamador.

Direct lo dich perdo a Roquamador entro lo tern jorn app (apres) pantacosta ni home no hi pres destuchi m dampuatze.

Enviro miech careme lan dessus vent al Rey de Fransa îrre (nostre) shr (senhor) una paisela $\tilde{q}(qne)$ se dizia estre tramesa all rey p(per) dio del vel $\tilde{p}(per)$ gitar los anglés del Realme de Transa.

Le samedi an trois d'avril lan mil quatre cent vingt huit qui etait la vêpre des Páques commenca le pardon que notre seignem le pape avait octroye et donne a peine et conlpc en la chapelle et oratoire de notre dame de Rocamador et y afférent tant de gens de tons partis français et anglais et autres que plusieurs rangees avaient 20 et 30 mille personnes etrangeres a Rocamador.

Dura le du pardon à Rocamador jusqu'au troisieme jour après l'enterote. Nul homme ne y prit empèchement in dominage.

Environ mi-carême lan susdit vint au Roi de France notre seignem une Pucelle qui se disait être envoyce (transmise) au Roi par Dieu du ciel pour faire sortir les auglais du Royaume de France.

se plurent à penser que c'était à la ferveur de leurs prières que la France était redevable du « grand sécours » qu'avait apporte Jeaune à la France en faisant sacrer le Dauphin et chassant les Anglais de plusieurs villes qu'ils occupaient. Aussi les consuls cadurciens firent-ils consigner la chose dans les annales de leur ville. On retrouve leur décision notifiée au « Livre Tanne ».

En souvenir de cette eirconstance, des fêtes ont en lieu pendant linit jours à Roc-Amadour sur l'initiative de Mgr l'évêque de Cahors, et tout fait prévoir qu'elles se renouvelleront chaque année.

Revenons au récit du bon Pasquerel. « Étant entrés en connaissance avec moi, ils (ceux qui avaient amené Jeanne à Chinon) me dirent : « Il faut venir « avec nous près de Jeanne. Nous ne vous lâcherons que quand nous vous « aurons conduit près d'elle ». Je vins donc avec eux d'abord à Chinon, puis à Tours.

- « l'étais précisément lecteur dans un couvent de cette ville. A Tours, Jeanne demeurait pour lors dans la maison de Jean Dupuy, bourgeois de la ville. C'est en ce logis que nous la trouvames.
- « Mes compagnons lui dirent : « Jeanne, nous vous avons amené ce bon « père. Quand vous le connaîtrez bien, nous sommes certains que vous « l'aimerez bien ». Jeanne leur répondit aussitôt : « Le bon père me rend » bien contente. L'ai déjà entendu parler de lui plusieurs fois, et dès demain « je veux me confesser à lui ».
- « Le lendemain, je l'ours en confession et je chantai la messe devant elle. Depuis cette heure, j'ai toujours suivi Jeanne et je n'ai cessé d'être son chapelain jusqu'à Compiègne², »

Le Roi fit faire à la Pucelle une armure complète. On lui donna des chevaux pour elle et les gens de sa suite.

Jeanne toutefois, à l'épec qui faisait partie de son armure, en préféra une autre qu'elle fit venir de Sainte-Catherine-de-Fierbois. Elle a raconté devant ses juges de Rouen comment la chose se passa.

« Aviez-vous une épée? lui demande-t-on. — L'avais une épée que j'avais prise à Vaucouleurs. — N'avez-vous pas eu une autre epée? — Étant à Troyes ou à Chinon, j'envoyai querir une épée dans l'église Sainte-Catherine-de-Fierbois, derrière l'autel. Elle y fut trouvee aussitôt toute rouillée. — Comment saviez-vous que cette épée était là? — Je sus qu'elle était la par mes voix. Oncques je n'avais vu l'homme qui l'alla chercher. L'écrivis aux gens d'église du lieu qu'ils m'envoyassent cette épée, et ils me l'envoyèrent. Elle

^{1.} Les consuls de Cahers n'etaient pas les seuls à estimer que les prières de leurs compatriotes eussent valu à la France le bienfait de la mission de Jeanne d'Arc. Un avocat fameux du temps. Nicole de Savigny, avait dit : « Toutes les fois que le Vendredi Saint tombe le jour de l'Annonciation, il arrive des choses merveilleuses et extraordinaires ». Un annotateur de ses œuvres ajoutait : « Il en fut ainsi en 1429, où, presque aussitôt après l'àques, la l'ucelle prit les armes, leva bannières contre les Anglais, les chassa d'Orleans, etc. »

^{2.} Joseph Fabre, Procès de rehabilitation 1 1, p. 217 et suiv.

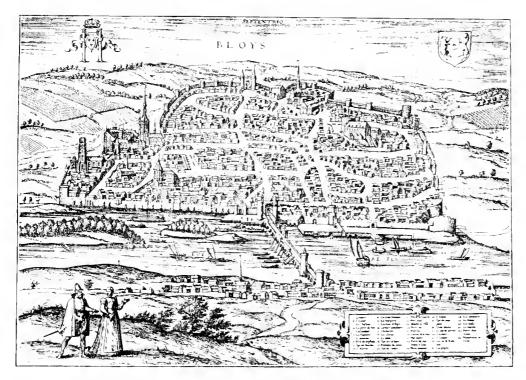


Les Tevaliers de Teanne D'après le groupe en martre de Antonin Mercie

	,	

était sous terre, pas fort avant et derrière l'autel, comme il semble. Au fait, je ne sais pas au juste si elle était devant l'autel ou derrière. Je crois bien avoir alors écrit qu'elle était derrière.

« Dès qu'elle fut retrouvée, les gens d'église du lieu la frottèrent. La rouille tomba aussitôt sans efforts. Ce fut un marchand d'armes de Tours qui l'alla chercher. Les gens d'église de Fierbois me l'ornèrent d'un fourreau; ceux de Tours également. Les deux fourreaux qu'ils me firent étaient, l'un de



PIAN DE LA VILLE DI BIOIS D'APRÈS UNE GRAVARE DI AVI' SHÈGLI **Collection de M. l'abbé Decelle.

velours vermeil, l'autre de drap noir. L'en ai fait faire un troisième de cuir bien fort.

— Aviez-vous l'épec de Fierbois quand vous fûtes prise? — Quand je fus prise, je ne l'avais point. Je la portai constamment depuis que je l'eus, jusqu'à mon départ de Saint-Denis, après l'assaut de Paris. — Quelle bénédiction fites-vous ou fites-vous faire sur elle? — Je ne l'ai ni bénite, ni fait bénir. Je ne l'eusse su faire. — Vous teniez beaucoup à cette épée? — Je l'aimais bien, parce qu'elle avait été trouvée dans l'église de Sainte-Catherine, que j'aimais bien... — N'avez-vous pas quelquefois posé votre épée sur un autel pour qu'elle fût plus fortunée? — Non, que je sache. — N'avez-vous

jamais fait des prières pour qu'elle fût plus fortunée? — Il est bon à savoir que j'eusse voulu que mon harnois fût bien fortuné. - Aviez-vous votre épée quand vous futes prise? — Non, j'en avais une qui avait été prise sur un Bouguignon.... A Saint-Denis, j'ai offert une épee et des armes; mais ce n'était pas cette épée !. »

Quand la pauvre enfant recut à Tours son armure et son épée avec les fourreaux magnifiques qui l'accompagnaient, elle ne soupconnait pas qu'un jour on fonderait sur cet incident des accusations aussi perfides et aussi tenaces.

C'est aussi à Tours qu'elle fit faire son étendard. Elle le décrit ainsi² : « L'avais une bannière dont le champ était semé de lis. Le monde y était figuré, et deux anges, un de chaque côté. Elle était de couleur blanche, de cette toile qu'on appelle boucassin. Il y avait écrit dessus, Jhésus-Maria, comme il me

semble. Elle était frangée de soie....

- Qu'aimiez-vous mieux, votre bannière ou votre épec?
- L'aimais beaucoup plus, voire quarante fois plus, ma bannière que mon épée.... C'etait moi-même qui portais ladite bannière quand je chargeais les ennemis. Je n'ai jamais tué personne.

Tel était, en effet, l'étendard de Jeanne; elle ne le décrit que sommairement; il faut aux details qu'elle donne en ajouter quelques autres. On voyait sur cet etendard l'inscription Jhésus-Maria, l'image de Dieu assis sur les nuées, portant le Monde dans sa main, et de chaque côté un ange lui présentant une fleur de lis qu'il bénissait. Sur le revers, l'éen de France tenu par deux anges.

Jeanne s'était fait faire une autre bannière plus petite, un pennon; on y voyait peint le mystère de l'Annonéiation; la Vierge et l'Ange tenaient un lis à la main.

Jeanne présida elle-même à la confection



J'AVAIS UNE BANNIÈRI
 HONT II CHAMP LIAU SEMI DE US. 9
 D'apres le tableau de A. GRULLET.

^{1.} Joseph Fabre, Proces de condamnation.

o. Hudem.

de son étendard. Si les représentations qu'on nous en a gardées sont fideles, la composition de cette bannière, la noblesse du sujet, l'harmonie des couleurs qui s'y voient, denotent chez l'héroïne un goût fort pur et un sens esthétique remarquable.

Jeanne, du reste, révélait cette distinction du goût dans les moindres détails de sa personne et de sa mise.

Les courtisans en étaient dans l'admiration, et les dames elles-mêmes l'eussent prise volontiers pour une des leurs, tant elle avait de grâce et de grandeur.

Un jeune seigneur, Guy de Laval, exprimait cette impression à sa mère dans une lettre heureusement conservée.

Il faut en lire le passage suivant :

« Et fit fadite Pucelle très honne chère (accueil) à mon frère et à moi, armée de toutes pièces, sauf la tête, et la lance en main. Et, après que nous fûmes descendus de selle, j'allai à son logis la voir et fit venir le vin, et



JIANNI D'ARC D'après le tableau de Pixra Collection de M. Privir.

me dit qu'elle m'en ferait bientôt boire à Paris; et semble toute chose divine de son fait, et de la voir, et de l'ourr. Et la vis monter à cheval armée tout en blane, sauf la tête, une petite hache en sa main, sur un grand coursier noir qui à l'huis (la porte) de son logis se démenait très fort et ne souffrait qu'elle montât. Et lors elle dit : « Menez-le à la croix » qui était devant l'église, auprès, au chemin. Et lors, elle monta, sans qu'il se mût, comme s'il fût lie. Et lors se tourna vers l'huis de l'église, qui était bien prochain et dit en assez douce voix de femme :

- « Vous les prêtres et gens d'église, faites processions et prières à Dieu. »
- « Et lors se retourna à son chemin en disant : « Tirez avant, tirez avant », son étendard ployé que portait un gracieux page, et avait sa hache petite en la main.
- « Un de ses frères, qui est venu depuis huit jours, partait aussi avec elle, tout armé en blanc.
 - ... « La Pucelle m'a dit en son logis, quand je la suis alle voir, que trois

my bugt mint

Marer Dargine plung of my book of the mich

weille 2 is y more or fring of my book of the mich

List for may again forgues dire proofed

De figure for proceed the first one of a

Doy do Die tet By Loudied the boursed

Poma of face by Labille do Agingy

are more of former pour by of fundament

To Diverce Sh patroy 1m Prefer

Pomane Agarga an dur Sallinoy

The first of Same on finge Ser
Jarginian

CONCESSION D'ARMOTRIES TATLE PAR LE ROL CHARLES VII A JEANNE D'ARC. 11-2 JULY 1 (29). D'après le manuscrit d'un régistre français daté de 1559. Bibl. nat., nº 5524.)

Nous donnons ci-dessous la traduction littérale du texte gothique.

Le premier jour de max mil nije vingt-neuf, mare d'argan xvy sz.

De la Pegiere Jenana

Le yme jour de jung m, mye evri le dit Seigneur Boy avant congueu les processes de Jehanne la Pucelle et victories du dou de Dien et son conseil intervenues donna estant en la ville de Chinon armoyries a la dite Jehanne pour son estandart et sov decorer du patron qui sensuiet donnant charge au due Dallenson et a veelle Jehanne du siège de Jargueau.

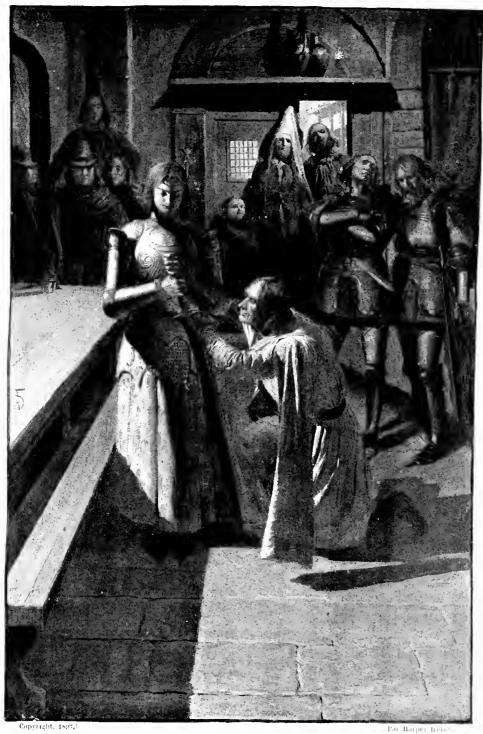
Le premier jour de mai 1729. le mare d'argent à dix-sept sous.

Acres Presents

Le deuxième jour de juin 1 jag, ledit seigneur roy, ayant comm les pronesses de Jeanne la l'ucelle et les victoires remportees par le don de Dieu et son conseil, donna, étant en la ville de Chinon, des armoiries à ladite Pucelle, pour décorer son étendard et elle-même, dont le modèle s'ensuit, donnant au due d'Alençon et à la dite Jeanne la charge du siège de Jargeau.

jours avant mon arrivée elle avait envoyée à vous, mon aieule, un bien petit anneau d'or, mais que c'était bien petite chose, et qu'elle vous cût volontiers envoyé mieux, attendu l'estime qu'elle a pour vous¹. »

1. L'aicule de Guy et Henri de Laval dont il est parle ici, etait la veuve de Du Gueselin, et c'etait sans doute en souveuir du grand homme de guerre que Jeanne avait eu pour sa femme cette attention.



. D'ANNE D'ABC I SI ARMÉT CHIVALITR, A BLOIS D'après le dessur de F. DUMONT public dans le $\mathit{Hurper's Ma_5azine}$.

En lisant ces lignes, on subit le même charme que Guy de Laval. En ceci encore, du reste, on peut voir combien Jeanne est toujours restée de son sexe. Nous l'avons vue douce et tendre pleurer à la vue des blessés, comme nous la verrons pleurer encore à la vue de ses propres blessures, ayant, ainsi que toute femme, horreur du sang; nous la voyons ici avec une grâce qui cût fait croire, ainsi qu'on le disait autour d'elle, qu'elle avait été élevée à la cour.

Aussi bien il en est de Jeanne comme de tous les hommes de véritable génic : ils ont une aptitude universelle et excellent en tout ce qui est digne d'eux.

Un autre trait qui montre bien encore la femme, la jeune fille toujours présente en Jeanne, se rapporte à son séjour à Tours. Elle s'était prise de la plus vive affection pour la fille du peintre qui lui fit son étendard. Plus tard, quand celle-ci dut se marier, elle s'inquiéta de lui faire constituer une dot et lui envoya un pourpoint de velours qu'elle tenait du don de l'un des princes du sang.

Jeanne quitta Tours. Ce ne dut pas être sans regret, car elle y avait goûté des joies très douces.

Avec Orléans et Reims, cette ville forme une sorte de trilogie sercine dans la vie de Jeanne. A Orléans toutefois elle « eut fort à peiner » et à combattre. A Reims l'envie lui fit sentir ses basses atteintes. A Tours, au contraire, tout est joie pour elle. On dirait ses fiancailles fleuries avec la France dont elle allait prendre la main dans la sienne, pour la conduire à la vietoire.

A Tours done revient l'honneur consolant de rester par excellence la ville des souvenirs joyeux de Jeanne. Plus d'une fois, aux jours désolés de la captivité, lorsque, abandonnée de tous, persécutee par ses juges, elle vit qu'elle n'avait plus rien à attendre de la justice humaine, le cœur et la pensée de la Pucelle durent se reporter vers ces murs. Les joies du passé n'empéchent pas les épreuves présentes d'être douloureuses, mais elles mettent comme un baume sur la blessure dont on souffre, baume souvent plus efficace que celui même des rèves d'avenir meilleur, auxquels nous convie l'espérance.



Je dirai de Blois, comme de Vaucouleurs, qu'on a mal compris l'importance et la grandeur des événements qui s'y sont accomplis pour Jeanne d'Arc.

Sa mission avait recu l'approbation des évêques et des docteurs. Le Roi avait souscrit à cette décision; c'était bien. Mais que de choses restaient à faire à la Pucelle, et combien ces choses étaient laborieuses!

Il faut d'abord et sans délai prendre autorité sur l'armée et ses chefs. Elle est depuis un temps très long en débandade. Sans doute on vient de réunir quelques compagnies, et Jeanne pouvait plus tard estimer à dix on douze mille hommes le nombre de ceux qui la composaient.

Mais que sont les soldats sans la discipline et la confiance?

La discipline était rompue. Livrés à eux-mêmes, les soldats erraient à l'aventure et tout ordre avait disparu.

Avec la discipline il fallait rétablir ce qui en est le soutien. Le vice s'était fait une large place parmi cette soldatesque. Le pillage et le vol étaient devenus comme de droit commun; avec l'absence de discipline était venue la licence des mœurs.

Enfin, depuis longtemps habituée à la défaite. l'armée avait perdu, avec l'espoir du triomphe, le courage de combattre.

Il fallait en quelques jours remédier à tout cela : ramener l'ordre dans les rangs, en bannir la licence et ranimer la confiance dans les armes françaises.

Qu'on n'aille pas imaginer que Jeanne d'Are demeurât étrangère à ces sollicitudes : ce serait mal la connaître.

Le triomphe remporté sur ses examinateurs de Poitiers ne hui avait inspiré ni orqueil, ni oubli des charges qui l'attendaient pour le lendemain. Judicieuse et grave, elle avait prévu tous les obstacles; mais, avec la promptitude de son admirable génie et le seconts continuel que Dieu lui accordait par le ministère de ses voix, elle suffit et en quelques jours avisa à toutes les nécessités.

Elle releva d'abord l'autorité du Dauphin, alors si compromise. Il est frappant de voir avec quel respect elle en parle devant les chefs et les soldats, quelles images ingénieuses et saisissantes elle emploie pour faire entendre à ces hommes la vraie mission du Roi parmi eux, la délégation qu'il a recue de Dien, auquel la France appartient en propre, mais que le prince possède « en commande ».

On n'entend pas d'elle une parole qui fasse quelque allusion aux faiblesses de Charles, aux lenteurs prolongées et fatigantes qu'il lui a imposées. Non, il n'est que le « gentil ¹ Dauphin », et comme Jeanne n'est venue que pour le faire sacrer à Reims, ainsi l'armée entière ne doit avoir qu'une pensée, ne rechercher qu'un but : rendre par ses luttes victorieuses ce sacre possible.

Judicieuse observatrice du cœur humain et habile à mettre en jeu les moindres de ses sentiments, elle appelle Charles VII « le Dauphin ». On s'en étonne, on s'en plaint mème : « Je l'appellerai ainsi jusqu'au jour on il sera sacré ». Il semble qu'elle veuille, en fui donnant seulement ce titre, exciter chez le prince le désir de la royauté mème, aiguiser malicieusement



1 INVOVIT DI DILL D'après un medaillon d'E. Duorsy.

l'ardeur des soldats par cette esperance de le faire roi et l'ennui qu'ils doivent éprouver de n'avoir à leur tête qu'un prince non couronné.

Quant aux seigneurs qui entourent celui-ci, Jeanne les a des longtemps jugés. Elle sait leur égoïsme à l'endroit de leurs propres intérêts, l'indifférence qu'ils entretiennent pour ceux du prince.

Elle n'ignore pas les embûches que depuis six semaines ils sément sur son chemin à toute occasion, l'envie dont ils la poursuivent secrétement, la défiance qu'ils tâchent d'entretenir à son sujet et l'ennui qu'ils éprouvent du prestige qu'elle s'est déjà attiré.

Regnault de Chartres l'accompagne à Blois, mais c'est moins pour la soutenir que pour l'entraver. La Trémoîlle, au contraire, est reste près du Dauphin : ce n'est pour autre chose sans doute que pour atténuer dans l'esprit du prince l'espoir qu'il commence de mettre en Jeanne, la confiance qu'il accorde à son courage, à sa vertu et à ce qui semble divin dans son entreprise.

Mais Jeanne garde en elle silencieux ces sentiments, tant elle a mie haute idée de l'autorité, une persuasion forte et profonde qu'il n'est point de société possible si les sujets ne gardent le respect envers ceux qui tiennent le pouvoir!

Elle défend la renommée des courtisans, pour fortifier celle du prince mème.

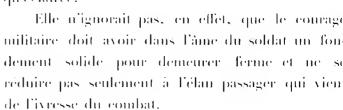
A son exemple, chacun parmi les chefs de l'armée reprend le rang qui lni convient, et l'ordre renaît parmi les soldats.

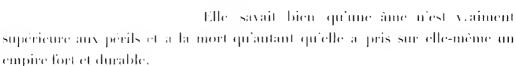
Elle n'excelle pas moins à bannir du camp la licence. Elle intervient de sa personne pour en chasser les filles de joie, interdit le blasphème et convertit à cet endroit La Hire lui-même, qui ne jurera plus que par son



Mais elle va plus loin dans cette réforme, et c'est ici qu'elle révele peut-être une sagesse encore plus haute, en même temps qu'une foi aussi ferme qu'éclairec.

Elle n'ignorait pas, en effet, que le conrage militaire doit avoir dans l'âme du soldat un fondement solide pour demeurer ferme et ne se réduire pas seulement à l'élan passager qui vient





Elle s'inspirait en cela de cet esprit du christianisme dont elle était si profondément imbue et qui fait de l'empire sur soi-même, sur ses passions et ses désirs le premier fondement de la vertu.

Les hommes n'entendent pas volontiers cette maxime, et la plupart d'entre cux estiment que la meilleure manière de vivre consiste a repousser la contrainte, attendu qu'à leur avis la licence n'est autre chose que la pleine liberte.

Il faut qu'ils sachent qu'il en va tont autrement. Ce n'est pas seulement la religion, comme on serait tenté de le croire, qui condamne une telle maxime et en déplore les consequences; la vraie philosophie et le ferme bon sens s'accordent avec la religion pour juger cette grave erreur et l'estimer propre à engendrer une foule de maux.

« Abstiens-toi et supporte, » tel était le conseil préféré de l'un des plus



LIS ARMIS DE JEANNE D'ARC Revers d'un médaillon d'& Drorsi

graves parmi les philosophes de l'antiquité. Les hommes qui parmi nous demeurent fidèles aux traditions des maîtres anciens ne renieront ni cette maxime ni le précepte de la morale chrétienne.



C'est que l'homme est tel, en effet, qu'il ne se domine pas aisément et que, s'il se laisse aller sans contrainte à la pente de sa nature, il franchit inévitablement les limites du devoir,

Paulin de Nole, eité par Bossuet, fait à cet endroit une fine et bien judicieuse remarque : « J'ai commis, dit-il, ce qu'il



 $\label{eq:continuous} \textbf{Diames} \ \ \textbf{min} \ \ \textbf{Diames} \ \ \textbf{min} \ \ \textbf{Sieble} \ \ \textbf{Ribis}, \ nat.$

n'était pas bon de faire quand je ne me suis pas modere dans ce qui m'était permis¹ ».

Quel homme de bien dira le contraire et qui n'a maintes fois dans son existence de chaque jour reconnu la grande sagesse de cette maxime?

Qui n'amasse pas disperse, qui n'economise point prodigue son bien.

Qui ne tend pas au calme en vient à la colère et qui donne a son cœur toute liberté arrive à la licence.

^{1.} Quod non expedichat admisi dum non tempero quod licebat.

Propres à toutes les situations, ces maximes ont une spéciale opportunité et une gravité particulière pour ceux qui mênent la vie des camps.

Le désordre et l'extrème fiberté des mœurs ne s'y font en effet qu'une place trop large et trop facile, et le soldat, peut-être par cela même qu'il est esclave de la discipline que les hommes lui imposent, est plus empressé de se mettre à l'aise avec la loi de Dieu et les préceptes de la conscience.

C'est au sein de cette licence cependant que, avec les mœurs qui se dissolvent, s'attiédit et disparaît bientôt la valeur. Les caractères s'abaissent, l'image de la patrie perd son prestige et sa beauté, au milieu de tant d'objets offerts en pâture aux passions.

Une armée vicieuse offre toujours une forte prise à l'ennemi qui l'attaque.

Ainsi peusait Jeanne. Aussi son effort se porta-t-il de ce còté avec une vigueur qui touchait à l'audace et qui ne laissa pas de surprendre grandement ceux qui l'entouraient.

Des le premier jour qu'elle passa a Blois, elle s'efforça de faire entendre aux soldats des paroles de conversion et de pénitence. Sachant combien l'homme respecte dif-

ficilement la limite qui sépare le licite du défendu, ainsi que nous le remarquions tout à l'heure, elle conseilla, avec la confession, le jeune et l'abstinence.

Je sais que nous sommes loin de telles pensées et je ferai sourire quelques hommes sans doute en disant ces choses aussi simplement. Les rieurs serontils assurés d'avoir le bon sens de feur côté? Qu'ils y songent et qu'ils repondent.

Aussi bien nous avons Jeanne d'Are de notre bord, et ce n'est pas peu de chose. Je ne serais pas etonné que de notre bord aussi se rangeassent, — en secret peut-être, mais avec conviction, — quelques-uns de nos chefs d'armée les plus autorisés.

En tous les eas, l'issue de l'entreprise de Jeanne et l'heureux succès de son dessein montrent combien elle avait été sagement inspirée. L'exemple qu'elle donne en cette conjoneture à ceux qui conduisent les peuples et les armées suffit à établir l'heureuse et féconde influence de la vertu sur le courage militaire.

Ainsi fit donc Jeanne d'Arc, et l'on ne peut ne pas s'étonner quand on



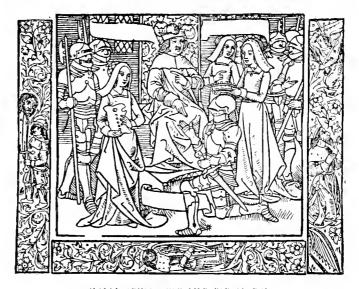
songe qu'elle n'avait pas encore dix-huit ans à cette époque. Je ne sais rien de grand, rien d'étrange aussi comme cette simple et ferme assurance, et je l'admire encore davantage quand je songe à ceux qui l'entourent et dont la présence et l'éclat devaient, semble-t-il, tant alfaiblir le prestige dont elle avait besoin aux veux de l'armée.

La reine de Sieile, en effet, belle-mère du Dauphin, arrivait à Blois en même temps que Jeanne d'Are. Le due d'Alencon l'accompagnait, avec Ambroise de Loré et l'amiral Louis de Culan. L'archevêque de Reims, Regnault de Chartres, les suivait aussitôt avec le sire de Gaucourt. Le maréchal de

Boussac et le sire de Rais, chargés du commandement de l'armée, ainsi que La Hire et Poton de Xaintrailles, vinrent aussi.

Quelle place se faire au milieu de tout ce monde de la cour? Et cependant quelle action pourrait avoir Jeanne si de prime abord elle ne s'imposait par une notoriété personnelle?

La reine de Sieile, Yolande d'Aragon, si



JIANNE ARMIT CHIVALIER PAR 41 ROI Gravure tirée des Vigiles de Charles VII, Bibl. nat.,

fortement attachée au parti national, était evidemment bienveillante pour Jeanne, et cette bienveillance pouvait être de grand appui pour la Pucelle. Mais, d'autre part, la présence de cette princesse à Blois, par cela même qu'elle attirait l'attention de la foule et de l'armée en même temps qu'elle ranimait l'espoir de la cité, devait détourner plus ou moins les regards qui se seraient portés vers Jeanne.

La présence du due d'Alencon, quoique desirée par l'herome, avait pour elle aussi les mêmes périls.

Quant à Regnault de Chartres, Jeanne ne pouvait se dissimuler sa sourde opposition.

Enfin le marechal de Boussac et le sire de Rais ayant reen du Dauphin le commandement de l'armée, Jeanne devait encore dans leur presence rencontrer un obstacle, car il fallait que le commandement lui revint, au risque d'échouer dans son entreprise.

Avec un art plus admirable que celui qu'elle allait déployer dans la guerre, la vaillante et prudente enfant sut tout mener à bien malgré les mille obstacles qui pouvaient l'arrêter au debut même de sa mission. Sa personne, sa conduite, ses discours, lui firent en quelques heures une place qui n'était et ne pouvait être celle de personne. Ce furent les princes et la reine qui tinrent le second rang : elle occupa le premier sans l'avoir ambitionné, sans intrigues comme sans esprit de hauteur par le seul ascendant qu'elle prit sur tous les esprits. Le peuple ne vit qu'elle, elle seule fut la libératrice de demain et le véritable chef de l'armée parmi tant d'autres réputés fameux.

Qu'on ne dise point qu'une âme grande comme celle de Jeanne d'Are trouve naturellement ce qui échappe aux âmes ordinaires et que, sans longues recherches, notre héroine comprit ce qu'il convenait de faire pour s'élever au-dessus des foules, au-dessus même des princes et des princesses.

Il n'en va point ainsi, et si, selon le juste mot de Pascal, « dans une grande àme tout est grand », c'est que la résolution et l'effort sont à la hauteur des actes qu'il faut produire. Le labeur est la règle des hommes de génie comme celle des hommes de facultés modestes, car, pour « avoir la tête dans les cieux, ils ont cependant les pieds par terre », et sont sujets à nos faiblesses. — « Le génie, a-t-on dit, et combien cette pensee est forte, n'est qu'une plus grande aptitude à la patience. »

Quelle delicatesse n'ajoutait pas du reste à l'action publique de Jeanne en cette circonstance sa condition de jeune fille si difficile et d'on devait dependre le succès de l'œuvre de regéneration qu'elle rèvait. Mais, d'autre part, quel tact parfait ne lui fallut-il pas pour n'excéder en rien de l'un ou de l'autre côte!

Quel visage convenait-il de faire devant l'armée? De quelle allure s'avancerait-elle quand, paraissant pour la première fois devant les soldats, elle scrait l'objet de la curiosite universelle?

Modeste et timide, ainsi qu'il convient à une jeune fille, ne passerait-elle pas pour prude? Sa réserve ne serait-elle pas estimée crainte? Et alors quel chef aurait-on là?...

Au contraire, vaillante, assurce, le front haut et noble, tenterait-elle de conquerir de prime saut et de lutte breve l'autorité, par ce quelque chose qui impose le respect aux hommes quand on paraît devant eux sans crainte? Soit; mais alors ne blesserait-elle pas a la fois et la modestie de maintien qui



D'APRE LE PRINTE D'ARG LE LES SAINES CHAMPÉTRES. D'après la peinture de Joseph Albune dans l'abside de l'Eglise Notre-Dame-des-Champs a Paris.

convient à un adolescent, plus encore à une adolescente, et cette autre modestie, celle de l'esprit, sans laquelle l'homme passe pour céder à l'orgueil et éloigne de lui-même la juste admiration qu'on lui cût accorde s'il cût etc plus humble?

Platon a dit que c'est l'âme qui fait le corps et surtout la physionomie : Jeanne fut elle-même, et sur son front l'on vit le reflet des dons si rares de son âme.

La conquête fut du reste rapide, et le jour même de son arrivée à Blois elle y régna souverainement sur tous.

Admirons cette âme maîtresse d'elle-même dans la gloire comme dans l'épreuve.

Elle l'était du reste aussi dans la guerre, et, mulgré son impatience d'agir, elle voulut écrire aux Anglais, avant de les attaquer, pour les exhorter à se retirer saus coup ferir.

Elle leur envoya donc ce message que nous reproduisons entièrement ici ;

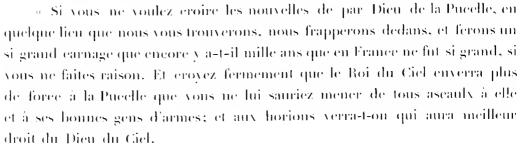
« Roi d'Angleterre, et vous due de Bethfort, qui vous dites régent du royaume de France; Guillaume de la Poule, comte de Suffort, Jehan sire de Thalebot, et vous, Thomas, sire d'Escalles, qui vous dites lieutenants dudit de Bethfort, faites raison au Roi du Ciel de son sang royal. Rendez à la

Pucelle ey envoyée de par Dieu, Roi du Ciel, les clefs de toutes les bonnes villes que vous avez prises et violées en France.

« Elle est venue de par Dien, le Roi du Ciel, pour réclamer le sang royal; elle est toute preste de faire paix, si vous lui voulez faire raison, par ainsi que France vous mettez sur (rendez) et paviez de ce que l'avez tenue.

gentils et autres qui étes devant la bonne ville d'Orleans, allez-vous-en, de par Dieu, en vos pays, et si ainsi ne le faites, je suis chef de guerre et, en quelque lien que j'atteindrai vos gens en France, je les en ferai aller, veuillent ou non veuillent; et s'ils ne veulent obéir, je les ferai tous mourir; et s'ils veulent obéir, je les prendrai à merci. Je suys ey venue de par Dieu, le Roi du Ciel, corps pour corps, pour vous bonter hors de toute France encontre

> tous ceux qui voudroient porter trahison, malengin ni dommage au Royaume de France. Et n'ayez point en votre opinion que vous ne tiendrez mie le royaume de France de Dieu, le Roi du Ciel, fils de Sainte-Marie; mais le tiendra le roi Charles, vrai heritier; car Dieu le Roi du Ciel le vent ainsi et lui est revelé par la Pueelle; laquelle entrera à Paris à bonne compaignie.





ACTIONS DE GRACIS!
Statue en marbre polychrome d'Allorard.



Problem de Châlean des Conrulles D'affres le carton d'Albert, Magnan, collection de 11 d'hampapaulle

		** } ;
	ě	



JIANNE INVOIT AUX ANGLAIS UN MESSAGE FUUR ENJOIGNANT DE SORTIR DE FRANCE.

D'après la gravure en confeins de Roger, d'après Sergent.

Tirée de la Collection des portruits des grands hommes, Paris, 1738-1732. Bibliothèque nationale.)

- « Yous, due de Bethfort, la Pueelle vous prie et vous requiert que vous ne vous faites pas détruire. Si vous faites raison, encore pourrez venir en sa compaignie, où que les Français feront le plus bean fait qu'oncques fut fait par la chrétienté.
- « Et faites réponse en la cité d'Orléans, si voulez faire paix, et si ainsi ne le faites, de vos bien grands dommages vous souvienne brièvement.
 - « Escrit le mardi de la semaine sainte.
 - « De par la Pucelle. »

Au procès de Rouen on interrogea longuement l'hérome sur cette lettre.

- « Voiei, lui dit l'un des juges, en quels termes vous avez cerit au Roi, notre sire, au duc de Bedfort, et à d'autres. La reconnaissez-vous?
 - Oui, sauf trois mots. An lieu de « rendez à la Pucelle », il faut :

JEANNE D'ARC RACONTÉE PAR L'IMAGE.

« rendez au Roi ». Les mots « chefs de guerre » et « corps pour corps » n'étaient pas dans la lettre que j'ai envoyée.

- N'est-ce pas un seigneur qui vous a dieté cette lettre?

— Aucun seigneur ne m'a oncques dicté cette lettre; e'est moimême qui l'ai dictée avant de l'envoyer; il est vrai que je la montrai à quelques-uns de mon parti.

— Est-ce que vous pensez, continue l'interrogateur, qu'il arrivera mal aux Anglais?

— Avant qu'il soit sept ans, les Anglais laisseront encore un bien plus grand gage qu'ils n'ont fait devant Orléans. Ils perdront tout en France.

Que youlez-yous dire?

Les Anglais éprouveront en France plus grande perte qu'ils aient eue oneques et ce sera par grande
 victoire que Dien enverra aux Français.... Je sais cela par révélation aussi sûrement que je vous vois là devant moi.

Selon la remarque de plusieurs auteurs, cette lettre, datée du mardi saint (22 mars), ne fut adressée que près de deux mois plus tard aux Anglais. Outre que ce délai de l'envoi ne répond guère à la prestesse ordinaire de Jeanne, il donne à penser que les chefs la gardèrent comme un message à effet, dont ils tireraient parti, l'occasion favorable se présentant.

Quoi qu'il en soit, cette lettre de Jeanne aux Anglais ne ressemble point aux autres conservées d'elle, et l'on s'explique qu'à l'époque de son jugement elle

n'ait pas recomm comme authentiques plusieurs des passages qu'elle contient.

Les Anglais la recurent avec fureur; ils insulterent grossièrement Jeanne, et retinrent prisonnier son envoyé, avec le dessein de le mettre à mort.

Pendant qu'on achevait les derniers préparatifs matériels, Jeanne poursuivait avec une activité non moins grande la réforme morale de l'armée. Elle avait fait venir un grand nombre de prêtres et de religieux, et sans discontinuer ils entendaient la confession des gens d'armes.

Elle-même se tenait frequemment et longuement en prière dans l'église du Saint-Sauveur.



JIANNE PACHEGAFRICE
D'après la statue de Championet LEI
pour le monument de Bermont.

C'est à Blois aussi qu'elle fit faire un nouvel étendard, un peu différent de son étendard de guerre.

Elle y fit représenter l'image de Jésus crucifié.

Elle avait toujours en une grande dévotion pour le crucifix, et l'on sait

que e'est le seul soutien qu'elle réclama sur le bûcher. D'autre part, le vocable de l'église du Saint-Sanveur où elle réunissait les soldats, à Blois, lui inspira peut-être aussi cette décoration de son étendard.

C'est un souvenir honorable de plus pour la cité blésoise.

Enfin e'est dans cette même église qu'elle fut faite chevalier et reçut l'armure de guerre. On sait combien étaient graves et touchants les détails de cette cérémonie, à la fois religieuse et guerrière.

Celle où Jeanne d'Are regut cette sorte de consécration mili-



L'ÉPÉE DE LA TRANCE. D'aques la gravure de Le Brond, XVII siècle, Bibl. nat :

taire dut être fort émouvante, et il est à regretter qu'aucun souvenir ne nous en ait été gardé par les chroniqueurs.

Quelques restes demeurent du chœur de l'église du Saint-Sauveur dans laquelle cette céremonie eut lieu, à Blois. Plusieurs immeubles enserrent ces ruines vénérables. On assure que quelques hommes de cœur et de foi songent à en faire l'acquisition. Nous souhaitons vivement que ce louable dessein reçoive execution.

Tout était prêt. L'armée quitta Blois le 28 avril pour aller à Orléans. Elle était précédée de prêtres et de religieux portant des croix et des bannières et chantant des psaumes auxquels répondaient les gens d'armes. Aux psaumes on ajoutait un verset du *Veui Creator*.

L'heure tant désirée de la Pucelle était enfin venue. Sa longue épreuve prenait fin; elle allait pouvoir déployer librement son étendard, voler à Orléans, donner au Dauphin, à la cour et aux docteurs le « signe » qu'on lui avait tant de fois demandé en preuve de sa mission et qu'elle-même avait promis avec une sérénité si grande, une espérance si fière et si ferme.

A la sortie de Blois, le front de la Pucelle devait être radieux, son allure inspirée et noble. Sa haquenée, comme intelligente des sentiments de l'héroïne qu'elle portait, devait marcher d'un pas alerte et déjà vainqueur. Les yeux de Jeanne de temps à autre s'élevaient au ciel en prière d'actions de grâces pour le passé, en silencieuses supplications pour l'avenir.



TI DÉPART DE JEANNE.
D'ajores la statue d'Armand Le Veel.



D'après une reconstitution faite par M. Liscit, architecte du Gouvernement.

V

ORLÉANS ET REIMS

DÉLIVRANCE D'ORLEANS SUR LA ROUTE DE REIMS LE SACRE DU ROI CHARLES VII



LA VILEGE FORRAINI D'après une gravire de Chadowicki.

Devent voulait se rendre directement à Orléans en suivant la rive droite de la Loire. Elle n'ignorait pas que ce pays était occupé par l'armée anglaise, et qu'on aurait, en prenant cette voie, à passer sons le feu de ses bastilles. Mais elle assurait que Talbot et Suffolk céderaient à l'effort de notre armée et qu'on arriverait quand même.

Les chefs ne se laisserent point aller à cet enthousiasme et se dirigérent par la rive ganche. Ils évitaient ainsi les Anglais, dont le fleuve les séparerait, et comptaient de cette manière arriver plus sûrement.

Aussi bien les secrètes pensées de plusieurs d'entre eux se laissaient voir en cela, et l'on

put comprendre qu'autant il leur semblait opportum de faire usage de l'intervention de Jeanne et du prestige qu'elle exercait sur l'armée pour seconder leur propre action, autant ils étaient résolus à ne lui accorder point le commandement en chef et la suprème direction des opérations.

C'est pour cette cause qu'ils la faissaient libre de réformer les mœurs de l'armée et de donner eurrière à son zèle pieux. Cela leur était à secours. Mais dès le premier jour nous les voyons tenter de tenir conseil en dehors d'elle et de prendre leurs résolutions sans la consulter.

Dans la conjoncture présente, Jeanne, qui ignorait la géographie du pays, se laissa induire en erreur et suivit la rive gauche de la Loire. On traversa donc ce fleuve par le pont de Blois, on passa devant Beaugency et Meung, sans que l'ennemi, qui ne se sentait pas en force de ce côté, essayât d'arrêter l'armée, et l'on arriva à Olivet, sous Orléans, derrière le camp des Anglais, établi sur la rive ganche.

En chemin, on passa la nuit, et Jeanne, pour la première fois, coucha en rase campagne et sans quitter son armure. Elle en éprouva quelque souffrance; mais au lever elle reprit vaillamment la route, comme si la muit eût été bonne et de plein sommeil.

En arrivant sous Orléans, Jeanne s'apereut de l'erreur en laquelle on l'avait induite, et s'en plaignit avec quelque amertume. Ce fut Dunois qui porta le poids de son déplaisir. Il a raconté la chose au procès de réhabilitation; nous avons cité ce passage de son témoignage.

Jeanne, après avoir gourmandé Dunois, ne songea plus qu'à réparer la faute qu'on avait commisc en agissant contrairement à son dessein. Comme il fallait donc faire parvenir aux Orléanais, au travers du fleuve, les vivres qu'on avait apportés, on pensa à faire venir des bateaux d'Orléans vers la rive où se trouvait l'armee.

Malheureusement le vent était contraire. Mais Jeanne assurait qu'il n'en fallait avoir eure, et que tout à l'heure le vent changerait de direction : ce qui arriva.

Écoutons Dunois raconter cela : « Tout aussitôt, dit-il, et comme instantamement, le vent qui était contraire, et qui rendait fort difficile que les bateaux où étaient les vivres pussent remonter le fleuve dans la direction d'Orleans, tourna et devint favorable.

« En conséquence, les voiles furent tendues immédiatement. J'entrai dans les bateaux et avec moi y entra Nicolas de Giresme, aujourd'hui grand prieur de France. Nous longeames l'église Saint-Loup, et nous passames ontre malgré les Anglais. Dès ce moment j'eus bonne espérance de Jeanne, plus que je n'avais fait jusque-la.... »

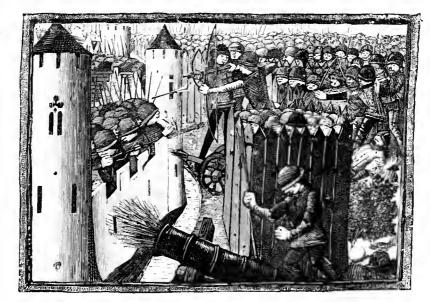
Voilà donc le convoi de vivres en sùreté; mais il fallait aussi faire passer

l'armée, et comment l'aurait-on pu aux regards et sous le coup de feu des Anglais?

Les chefs proposaient de retourner jusqu'à Blois, d'y repasser le pont et de revenir par la rive droite de la Loire jusqu'à Orléans. C'était reconnaître à nouveau la sagesse de l'avis premier de Jeanne. Mais il était trop tard, et il en coûtait à celle-ci de sembler reculer devant l'ennemi en reprenant le chemin de Blois, d'ou l'on venait.

Cependant Dunois pressait Jeanne de venir avec lui à Orléans. Depuis

le jour où il leur avait parlé d'elle et de son arrivée à Chinon, les Orléanais s'étaient pris d'enthousiasme pour la Pucelle. On commentait les prophétics qui semblaient l'annoncer, on se répétait les propos de Théroine, et, comme le font



SHGE D'ORTÉANS

D'après la miniature d'un manuscrit français « Les Vigiles de Charles VII », daté de 1484, (Bibliothèque nationale,)

les hommes après avoir longtemps désespéré, on reprenait espoir avec véhémence et l'ardeur du peuple tournait au délire.

Sans doute, Jeanne venait déjà de répondre à leur attente en leur faisant parvenir des vivres; mais ce bienfait n'était rien auprès de sa présence. C'était Jeanne qu'on voulait voir, sa voix qu'on voulait entendre.

Dunois insista donc pour cummener Jeanne jusqu'à la ville. La Pucelle résistait; elle ne voulait à aucun prix, disait-elle, laisser seuls des gens si bien préparés et qui, en son absence, se croyant peut-être délaissés, pourraient modifier leurs bonnes dispositions.

Dunois s'adressa alors aux autres chefs; il les supplia de n'emmener point Jeanne avec eux, mais de la laisser, de regagner Blois et de venir la rejoindre à l'autre rive. Ils y consentirent et Jeanne se décida alors à suivre Dunois jusqu'à

JEANNE D'ARC RACONTÉE PAR L'IMAGE.

Orléans. Mais, obligée d'abandonner momentanément les siens, elle leur laissa la bannière autour de laquelle ils avaient contume de prier; elle leur laissa aussi son aumônier Jean Pasquerel avec les prêtres qui l'avaient accompagnée depuis Blois, et traversa la Loire en bateau, avec Dunois, La Hire et deux cents lances. Ils atteignirent la rive droite.

> Sur cette rive les Anglais n'avaient qu'une seule bastille, dite de Saint-Loup. Pour leur ôter toute idée d'essaver d'empécher Jeanne et sa petite troupe de passer, les Orléanais

> > sortirent en masse et assaillirent la bastille. Ils en rapportèrent même une bannière.

Cependant le convoi de vivres pouvait être déchargé. Quant à Jeanne, elle se tenait dans la campagne avec Dunois, La

Hire et les deux cents hommes. On avait, en effet, résolu de ne la faire entrer dans la ville que le soir : on cut redouté pendant le jour quelque mèlée tumultueuse de la part de la foule, tant celle-ci l'attendait avec un enthousiasme impatient.

« IN AVANE! TOTA ISE NÕIBL. Statue équestre de MM. M. Moreat et P. Li Normaz (Appartient à la Societé des Fonderies du Lat d'Osne

Elle y entra le soir du 29 avril, vers huit heures. Elle était armée de toutes pièces et montée sur son cheval blanc. Sa bannière la précédait. Dunois l'accompagnait en costume de gala, et un certain nombre de seigneurs, des gens d'armes et quelques bourgeois d'Orléans lui formaient cortège.

La foule se précipita à sa rencontre. Chacun voulait lui baiser les mains et la toucher, et quand on ne le pouvait, on tàchait de toucher sa monture. Ce n'étaient que cris de joie, exclamations d'espoir et de triomphe. Beaucoup d'entre eux portaient des torches, et l'un des assistants faillit avec la sienne mettre le feu à la bannière de Jeanne.

Ils crovaient, disaient-ils, voir Dieu en la personne de Jeanne. Ils se sentaient tout réconfortés et « comme désassiégés » par la vertu divine qu'on leur avait dit être dans cette simple pucelle.

Quant à Jeanne, elle recevait tous ces hommages à la fois avec modestie

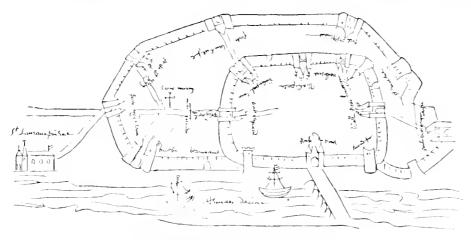


SOLS IL FORT DIS TOLRNITTIS.

D'après le dessu de 1. Di MONT, public dans le l'arper's Magazine.

et emotion; elle ne cachait pas la joie douce qu'elle en ressentait, mais n'en tirait aucune gloire personnelle. Cette attitude ne faisait qu'accroître l'enthousiasme et elle cut grand'peine à gagner la maison de Jacques Boucher, trésorier du duc d'Orléans, près de la porte Bannier. Elle y fut recue avec ses deux frères, qui pour cette fois ne songeaient pas à la noyer; Jean de Metz et Bertrand de Poulengy, ses deux compagnons de route entre Vaucouleurs et Chinon, lesquels toujours fidèles avaient leur place marquée en ce premier triomphe de Jeanne, se tenaient aussi près d'elle.

Les tristes juges de Rouen devaient lui faire grief de ces incidents, tous



D'après un ancien plan.

les prétextes leur étant bons pour arriver à perdre celle dont ils avaient a l'avance résolu la condamnation. « Ne connaissiez-vous pas les sentiments de ceux de votre parti quand ils vous baisaient les pieds, les mains et les vêtements? — Beaucoup d'eux me voyaient volontiers, répond Jeanne; cependant ils me baisaient les mains le moins que je pouvais. Mais venaient les pauvres gens volontiers à moi, parce que je ne leur faisais point de déplaisir et plutôt les supportais à mon pouvoir. »

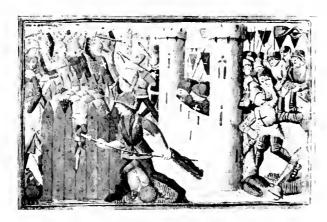
A partir de ce jour, Jeanne d'Arc était devenue le chef réel de l'armec. Ses adversaires cependant n'avaient pas renoncé complétement à leurs sentiments de basse jalousie et devaient plus d'une fois encore tenter de l'eloigner des conseils du Dauphin et d'agir sans elle; mais le peuple l'avait consacrée par ce triomphe et la première place lui appartenait desormais sans conteste possible.

lei, devons-nous entreprendre de raconter avec détails les événements de la délivrance d'Orleans? La trame en est assez compliquée, et s'il est laborieux pour l'historien de la mettre en pleine lumière, il ne l'est guère moins pour le lecteur de le suivre en ce dédale.

Aussi bien, que voulous-nous voir? Jeanne, et elle surtout. Son fait et sa personne disparaîtraient faeilement au milieu du tumulte des événements et du grand nombre de ceux qui y prennent part.

Il nous a done paru plus opportun de demander à quelques-uns de ceux qui la suivirent pendant ces quelques jours, de nous communiquer leurs souvenirs.

Avec eux nous suivrons la Pucelle comme pas à pas; nous verrous mieux



SITAL D'ORLLANS
D'après la miniature d'un mainisent français du XV siècle.

Bibliothèque nationale.

ce qu'elle fut à Orleans, et dans quels sentiments elle conduisit ce fait d'armes, le plus brillant de sa breve et admirable carrière.

D'autre part, le calme et la naivete du recit que nous font ces temoins prouve d'une manière touchante la sincérité de leur témoignage. Ces grandes choses gagnent a être dites simplement, sans emphase et même sans son-

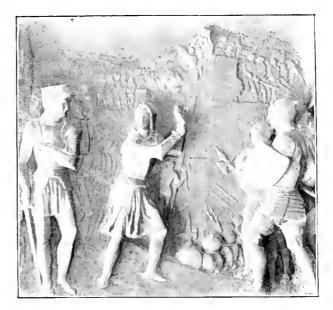
ger à la louange formelle. Trop souvent le panégyriste se guinde, ou du moins se hausse et s'enlle, avec sincerité du reste, par le fait de l'admiration qu'il ressent et plus encore peut-être par le fait de celle qu'il veut inspirer au lecteur. Au fond le sujet y perd en grandear et en verité.

Laissons donc, touchant ces graves événements d'Orleans, la parofe aux amis de Jeanne d'Arc, a ceux qui l'ont vue agir, entendue parler, et que de leur discours loyal et autorise la figure de l'herome apparaisse à nos yeux en sa clarté pure et en sa sereine grandeur.

Écoutons d'abord le page de Jeanne, Louis de Contes.

- « A Orleans, Jeanne fut logce dans la maison du trésorier de la ville, en face la porte Bannier. Il me semble même que dans cette maison elle recut le sacrement de l'Eucharistie.
- « Le lendemain de notre entree dans la ville, Jeanne alla trouver le seigneur Bâtard d'Orléans et parla avec lui. Au retour, elle était fort courroucée, parce que, disait-elle, on avait décidé qu'il n'y aurait pas d'attaque ce jour-là.

« Néanmoins elle alla à un boulevard des Anglais et, parfant aux Anglais qui etaient dans le boulevard en face d'elle, elle leur dit : « En nom Dieu, retirez-vous, « sinon je vous chasserai ». L'un d'eux, appelé le Bàtard de Granville, lui dit plusieurs injures : « Veux-tu done, lui « criait-il, que nous nous » rendions à une femme? » Et il traitait de meseréans les Français qui étaient avec elle.



« AYLZ BON GOLLR, NOLS ALBEZ LA BASILLEL SOLS BREE DELAL. «
Bas-refiel de Foyaller - Musee Jeunne d' Lee, a Orleans.)

- « Sur ce, Jeanne revint
- à son logis et monta dans sa chambre. Je croyais qu'elle allait dormir, lorsque presque aussitôt elle descendit et me dit : « Ha! sanglant garcon, vous ne « me disiez pas que le sang de France fût répandu ». En même temps, elle m'ordonna d'aller querir son cheval.
- « Pendant que j'y allais, elle se fit armer par la dame de la maison et sa fille. A mon retour, je la trouvai dejà armee. Elle me commanda d'aller chercher aussitôt son etendard qui etait reste dans sa chambre: et je le lui passai par la fenètre. L'etendard une fois dans sa main, elle partit au galop vers la porte de Bourgogne. « Cours après elle », me dit l'hôtesse. Ainsi fis-je.
- « Il y avait en ce moment une escarmouche vers la bastille Saint-Loup, et dans cette escarmouche le boulevard fut pris.
- « En route, Jeanne rencontra quelques Français blesses, ce qui la fâcha beaucoup. Pourtant les Anglais se préparaient à une bonne defense. Jeanne s'avança contre eux en hâte. Aussitôt qu'ils l'apereurent, les Français se mirent à pousser de grands eris, et fut prise la bastille Saint-Loup.
- «.... Le soir, Jeanne vint souper dans son hôtel. Elle était tres sobre. Bien des fois, en toute une journée, elle n'a mangé qu'un morceau de pain. J'admirais qu'elle mangeât si peu. Lorsqu'elle restait chez elle, elle mangeait seulement deux fois par jour.
 - « Le lendemain, vers trois heures, les hommes d'armes du Roi passèrent le

fleuve pour marcher contre la bastille de Saint-Jean-le-Blane, qu'ils prirent, ainsi que la bastille des Augustins, Jeanne passa la Loire avec eux. L'étais fà,



FARMED DE ROLASSIEGE LA MILLE D'ORLEANS D'après la nomature d'un mainserit francais du AV sicèle.

parlant. On rentra à Orléans, et Jeanne coucha son hôtel dans avee quelques femmes, selon son habitude. Chaque nuit, autant que possible, elle avait une femme pour compagne de lit. Quand elle n'en pouvait trouver, en guerre et en campagne, elle couchait tout habillee.

« Le jour suivant, malgré l'opposition de plusieurs seigneurs qui trouvaient qu'elle voulait mettre les gens du Boi en grand péril, Jeanne fit ouvrir la porte de Bourgogne, ainsi qu'une petite porte sise près de la grosse tour, et

passa l'eau avec les hommes d'armes pour aller attaquer la bastille du pont, que les Anglais tenaient encore.

« La les gens du Roi resterent en action depuis la première heure jusqu'à la unit. Jeanne fut blessée et l'on dut lui ôter son armure pour la pauser.



JEANNE AL COMBAT D'après un bas-relief exècuté par Gois en 1804; actuellement a Orleans.

- « Aussitôt pansée, elle s'arma de nouveau et alla avec les autres à l'attaque et à l'assaut.
- « Ayez bon cœur, leur disait-elle; ne vous retirez pas; vous aurez la bastille sous bref délai. »

Elle ajoutait, à ce qu'il me semble : « Quand vous verrez que le vent pousse les bannières vers la bastille, elle sera à vous ».

- « Tant y a qu'on était sur le soir et que les gens du Roi, voyant qu'on n'avaneait pas et que la nuit était proche, commencaient à désespérer de la prise de cette bastille. Jeanne persistait quand même et promettait que sans faute on aurait la bastille ce jour-la.
- « Sur son assurance, on se disposa à un dernier assant. Cette fois, les Anglais cessèrent toute résistance. L'epouvante les saisit et presque tous furent noyés. Devant cette suprème attaque, ils n'avaient pas même cherché à se défendre.
- « Le lendemain, tous les Anglais qui étaient à Orléans se retirérent à Beaugeney et à Nevers.
- « ...Le jour du combat venu, les Anglais decampèrent de Beaugeney. Les gens du Roi de se mettre à leurs trousses en compagnie de Jeanne. La Hire conduisait l'avant-garde : de quoi Jeanne fut fort contrariée, car elle désirait beaucoup avoir la charge de l'avant-garde. La Hire tomba sur les Anglais. On se battit et la victoire fut à nos hommes. Presque tous les ennemis furent tues.
- « Jeanne, qui était très compatissante, eut grande pitié d'une telle boneherie. Voici un trait qui le prouve. Un Français qui conduisait quelques Anglais captifs venait de frapper l'un d'eux à la tête si fortement, que l'homme



 $\label{eq:continuous} {\it JEANN-ICANCAL} \ \ {\it SIEGE-D-ORTEANS}.$ Geometrial Abbaham Bosse, d'appres Vidnos, pour la ${\it Procelle}$ de Chapelain.

tomba comme mort. A cette vue Jeanne descendit de cheval et fit confesser l'Anglais en lui sontenant la tête et en le consolant selon son pouvoir⁴. »

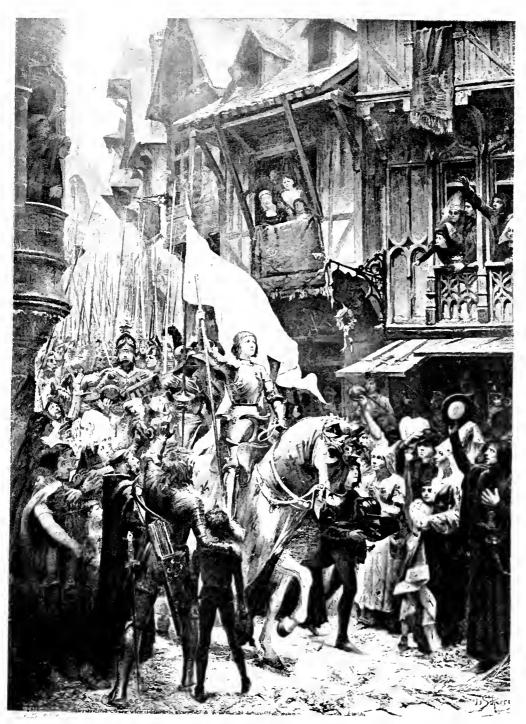
Jean Pasquerel, l'aumònier de Jeanne, qui l'accompagnait partout, nous donne en sa deposition quelques details qui completent le recit du page Louis de Contes. En lui, l'observateur, on le voit, s'est place a un autre point de vue et considère particulièrement en Jeanne le côte surnaturel,

Son recit, fort simple, comme eclui du page, nons montre en Jeanne la vierge piense. Il nous dit aussi à quelle source toujours renouvelce par les pratiques

chretiennes elle puisait le courage de lutter et la force de vainere.

Le troisieme jour, dit-il, on arriva a Orleans.... Quant à moi, sur l'ordre de Jeanne, je retournai à Blois avec les prêtres et la bannière. Peu de jours après, à la suite d'une quantite d'hommes d'armes, je revins a Orleans, par la Beauce, avec la bannière et les prêtres, sans aueun empêchement. Ayant vu notre arrivee, Jeanne se rendit au-devant de nous, et nous entrâmes tous ensemble dans la ville. Il n'y ent aueune resistance; nous introduisimes des vivres sous les yeux mêmes des Anglais. C'était là chose merveillense. Les Anglais étaient en grande puissance et en grande multitude, excellemment armes et prêts au combat; et ils s'apercevaient bien que les gens du Roi faisaient maigre figure vis-à-vis d'eux. Ils nous voyaient; ils entendaient chanter nos prêtres au milieu desquels j'étais, portant la bannière. Els bien, ils restérent tous

¹ Joseph Ealire, Proces de rehabilitation, 1, 4, p. 201 et suiv.



Entre Levemphale de Leas en a Crteun. Lagras le sallane de 19 délices en 1918 de dens

		·
		*

impassibles, et ni prètres ni hommes d'armes n'eurent a subir aucune attaque.

« A peine étions-nous à Orléans, que, pressés par Jeanne, les hommes d'armes sortirent de la ville pour aller attaquer les Anglais et faire l'assaut de la bastille de Saint-Loup. Ce jour-là, d'antres prêtres et moi nous nous rendimes, l'après-midi, au logis de Jeanne. Au moment ou nous arrivions, nous l'entendimes qui criait : « Où sont œux qui me doivent armer? Le sang « de nos gens coule par terre? »

« Ayant été armée, elle sortit précipitamment et courut à la bastille de



0 IN NOM DIFT, RECEIVEZ-VOLS, OF JE VOLS CHASSEBAL, 9 $D^* apres \ \ {\rm in} \ \ {\rm deskin} \ \ {\rm de} \ \ {\rm Valentim}.$

Saint-Loup, on avait lieu l'attaque. En route, Jeanne rencontra plusieurs blessés. Elle ent une très grande douleur.... Il y ent là beaucoup d'Anglais mis à mort. Jeanne s'en affligeait beaucoup, parce que, disait-elle, ces pauvres gens avaient etc tués sans confession, et elle les plaignait fort.

A la vue de cette mort inopinée, Jeanne s'effrayait, et sa delicate conscience s'inquietait pour son propre salut. « On ne pent jamais trop nettoyer sa conscience », disait-elle sans doute comme à Rouen, et « sur place, continue Jean Pasquerel, elle se confessa à moi. En même temps, elle me prescrivit d'avertir publiquement tous les hommes d'armes de confesser leurs peches et de rendre grâces à Dieu pour la victoire obtenue, sinon

elle ne les aiderait plus et ne resterait plus même en leur compagnie.

- « Le soir du même jour, étant en mon logis, Jeanne me dit que le lendemain, qui était le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur, elle s'abstiendrait de guerroyer et de s'armer par révérence de cette fête solennelle, et que, ce jour-là, elle voulait se confesser et communier. Elle le fit ainsi. Elle ordonna même que nul ne pensât à sortir le lendemain de la ville, et à aller attaquer ni faire assant, qu'il ne se fût prealablement confessé. Elle ajouta qu'on prit garde que des femmes dissolues ne fissent partie de sa suite, car, à eause de leurs péchés, Dieu permettrait qu'on ait le dessous.
- « C'est en ce jour de l'Ascension que Jeanne écrivit aux Anglais retranchés dans leurs bastilles.... La lettre une fois écrite, elle prit une flèche, attacha an bout sa missive avec un fil, et ordonna à un archer de la lancer aux Anglais, en criant : « Lisez, ce sont nouvelles ».

Les Anglais lisent la lettre, puis se mettent à crier et a insulter grossièrement Jeanne. « A ces mots, poursuit Jean Pasquerel, Jeanne se met à soupirer et à pleurer abondamment, invoquant le Roi des Cieux à son aide. Bientôt elle fut consolée, parce que, disait-elle, elle avait des nouvelles de son Seigneur.

- « Le soir, après souper, Jeanne me dit qu'il me faudrait le lendemain matin me lever plus tôt que le jour de l'Ascension, et que je la confesserais de très grand matin.
- « En conséquence, le lendemain vendredi, je me levai dés la pointe du jour; je confessai Jeanne et je chantai la messe devant elle et ses gens. Puis elle et les hommes d'armes allerent à l'attaque, qui dura du matin jusqu'au soir. Ce jour-là, la bastille des Augustins fut prise après un grand assaut.
- « Jeanne, qui avait l'habitude de jeuner tous les vendredis, ne le put cette fois, parce qu'elle avait eu trop à faire. Ainsi elle soupa. Elle venait d'achever son repas, lorsque vint à elle un noble et vaillant capitaine dont je ne me rappelle plus le nom. Il dit à Jeanne : « Les capitaines sont rassemblés en « conseil. Ils ont reconnu qu'on était bien peu de Français eu égard au « nombre des Anglais, et que c'était par grande grâce de Dieu qu'ils avaient « obtenu quelques avantages.... Des lors, le conseil ne trouve pas expédient « que les hommes d'armes fassent demain une sortie ».
- « Jeanne répondit : « Vous avez été à votre conseil et j'ai été au mien. « Or, croyez que le conseil de mon Seigneur s'accomplira et tiendra et que « le vôtre périra ». Et, s'adressant à moi qui étais près d'elle : « Levez-vous « demain de très grand matin, encore plus que vous ne l'avez fait aujour-« d'hui, et agissez le mieux que vous pourrez. Il faudra vous tenir toujours



QUAND II AINE POUSSERA LES BANNERES AERS LA BASTILLE TELL SERA A VOUS.

B'après une peniture iniciale executee par l'exercite au Pantheon.

« près de moi, car demain j'anrai fort à faire et plus ample besogne que je « n'aie jamais eue. Et il sortira du sang de mon corps au-dessus du sein ».

Le lendemain le combat a lieu, et Jeanne, l'après-diner, fut frappée d'une

flèche au-dessus du sein. Quand elle se sentit blessée, elle eut peur, elle pleura et puis dit : « Je suis consolée ».

« On appliqua sur sa blessure de l'huile d'olive avec du lard, poursuit Pasquerel, et, ce pansement fait, Jeanne se confessa à moi en pleurant et se lamentant. Ensuite elle retourna derechef à l'assaut en criant :



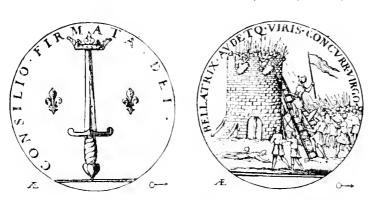
orlins dílingi par la pecelle d'orlins (8 mai 1729)

Gravutes extrates du recueil de Jean de Bie (1636 / Bibl. nat.

- « Clasdas, Clasdas, renti, renti au Roi-des Cieux. Tu-m'as insultée, j'ai grande « pitié de ton âme et de celles des tiens ».
- « A ce moment, Clasdas, armé de la tête aux pieds, tomba dans la Loire et fut noyé. Jeanne, émue de pitié, se mit à pleurer fortement pour l'âme de Clasdas et des autres, noyés en grand nombre. »

Pasquerel ajoute à son récit cette remarque :

« L'ai souvent entendu Jeanne répéter qu'il n'y avait dans son fait qu'un



MÍDAILLES TRAPPÉIS EN L'HONNEUR DE JEANNE D'ARC Extraites du recueil de Jean de Bie, (Bibl. nat.)

pur ministère; et quand on lui disait: « Mais rien de tel ne s'est vu comme ce qui se voit en votre fait; en aueum livre on ne lit telles choses »; elle repondait : « Mon « seigneur a un » livre dans lequel « oneques nul clere

« n'a lu, si fort soit-il en cléricature ». Citons encore ces lignes du temoignage de l'aumònier de Jeanne : « Souvent, la nuit, je l'ai vue se mettre à genoux en priant Dieu pour la prospérite du Roi et pour l'achèvement de la mission qu'elle tenait de Dieu.



JEANNE COMBALIANT Gravure de Duritssis-Berliaux d'après La Fille

« ... Quand on était en campagne, les vivres manquaient quelquefois: mais jamais Jeanne n'aurait voulu manger des aliments requis par pillage.

« Elle avait une grande pitié des soldats, même de ceux qui etaient du parti des Anglais. »

Puisque nous avons voulu recueillir des levres mêmes de ceux qui en

furent les temoins les faits de Jeanne d'Are au siège d'Orleans, il y aurait lieu de citer longuement encore le temoignage de l'intendant de la Pucelle, le chevalier messire Jean d'Aulon. Le rapport qu'il redigea pour le proces de rehabilitation abonde en details fort interessants. Mais déja les temoignages cites ont en quelque étendue et nous pourrions fatigner le lecteur en y ajoutant celui-ci.

Nous voulons toutefois eiter ces quelques lignes. La deposition de Jean d'Aulon ne fut pas traduite en latin; nous avons la bonne fortune, — trop rare en ce proces, — de la posseder en langue française.

- Dit (Jean d'Aulon) que incontinent, il (lui) qui parle suyvit ladiete l'ucelle; mais sitost ne secut aller qu'elle ne feust ja a icelle porte.
- « Dit que, ainsi qu'ils arrivaient a icelle porte, virent que l'on apportait l'un des gens d'icelle cite (Orleans), lequel était tres fort blécié. Et adone ladiete Pucelle demanda a ceux qui le portaient qui estait cestuy homme; lesquels lui respondirent que c'était ung Français. Et lors elle dist que jamais n'avait yeu sang de François que les cheveuly ne luy levassent ensur » sur la tête».

La deposition de Simon Beaueroix, cenyer, contient aussi de fort interessants details. Nous lui empruntons sculement ce passage: « Le lendemain, les gens du Boi sortirent pour combattre les Anglais, Ceux-ci à la vue des nôtres s'enfuirent. Voyant les Anglais fuir et les Français se mettre a leur poursuite, Jeanne dit aux Français : « Laissez-les aller, ne les tuez pas ; qu'ils » se retirent, leur retraite me suffit ».

Voila done Jeanne telle que nous la montrent les gens de sa suite ou

plutôt de son intimité, son aumônier, son page, son intendant, en ces jours fameux de la délivrance d'Orléans.

Nous la retrouvons telle que nous l'avons vue jusqu'ici à Domremy, à Vaucouleurs et à Chinon. Plusieurs autres, à sa place, auraient pris à Orléans une attitude qu'ils n'avaient pas la veille. La gloire est venue avec le succès et avec la gloire l'autorité ou plutôt la puissance. Les seigneurs pâlissent près d'elle, et la majesté même de la personne royale subit quelque ombre.

Jeanne reste simple, douce et vaillante. Nature vraiment grande, ou les

dons les plus divers et parfois les plus opposés se rencontrent et se fondent en une harmonie parfaite, en un équilibre qui ne se rompt jamais, avec un charme indélinissable.

Aussi en un jour conquiert-elle la place éminente que jusqu'alors on lui a refusée ou du moins disputée. « Dès ce moment, dit loyalement Dunois, j'ens bonne espé



11 SILGE D'ORTEANS
D'après le tabléau de Borre, grave par Marchand (1789).

rance de Jeanne plus que je n'avais fait jusque-la. « Lui seul peut-être, parmi les chefs, l'avona avec cette sincerité: mais tous, quoi qu'ils fissent, subirent ce prestige étrange et fort que Jeanne imposait autour d'elle.

Elle est à la fois véhemente et sage. Dès le lendemain de son arrivee à Orléans, elle vent combattre. Le conseil s'y oppose et, nous dit Louis de Contes, « elle fut courroucée qu'il n'y cût pas d'attaque ».

Bientôt toutefois, toujours souple et maîtresse d'elle-même, elle se reprend, et la voilà qui va droit à la bastille où sont les Anglais, parlemente elle-même avec eux et les exhorte à se retirer. Les Anglais l'insultent, elle rentre au logis et se met au lit.

A peine elle a commencé de dormir qu'un grand bruit la réveille : c'est une escarmouche qui s'ouvre avec l'Anglais. Jeanne se lève en hâte, et il faut entendre les propos qu'elle tient et que nous rapportent les divers témoins. En quels mots singulièrement pénétrants elle traduit son impatience et sa douleur : « Ou sont œux qui me doivent armer ?... Le sang de nos gens coule par terre!... » Son page arrive tout effaré : « Ah! sanglant garcon, lui erictelle, tu ne me disais pas que le sang de France fût répandu! » — « Le sang de France! » Avait-on dit le mot avant elle? Et tout à l'heure elle dira encore : « Je n'ai jamais vu couler sang de Francais que les cheveux ne me dressent ensur ».

Mais voici qu'on l'arme; tout le monde y aide : son hôtesse, noble dame, épouse du trésorier du due d'Orléans, qui se met à la besogne pour ceci comme une simple suivante; puis Charlotte, sa fille, qui tout à l'heure dormait aux côtés de Jeanne; puis Jean d'Aulon, l'intendant de la Pucelle, qui lui boncle tant bien que mal un coin de l'armure. Pendant cela, le page est alle querir l'etendard dans la chambre; il le passe par la fenètre à l'héroïne, qui part au triple galop. « Le feu en jaillit des pierres du pavé, » dit un témoin, « Cours après elle, » crie l'hôtesse à Louis de Contes. Jean d'Aulon veut la suivre aussi, mais « sitôt ne sut aller qu'elle ne fût dejà à la porte de Bourgogne ».

Et Jeanne va, va toujours, au galop de son cheval.

Quelle scene!

Et cette autre? Au plus fort de sa course elle rencontre un soldat blessé qu'on transporte. La guerrière fait place à la douce vierge, et la voilà qui s'arrête court, descend de sa monture, panse le moribond, comme si elle cût voulu remplacer près de lui, à « ce pas de la mort », comme elle disait à Rouen, sa mère absente, et, gémissant, dit ce beau mot que nous citions tout à l'heure : « Je n'ai jamais vu de sang francais que les cheveux ne me dressent ensur ».

Mais la voici remontée a cheval; les Français l'apercoivent. Des lors ce sont des cris de joie, c'est la lutte heroïque, et en un instant c'est la victoire.

Jeanne, après ce haut fait, rentre en son logis; il est tard. Elle mange un peu de pain, se met au lit et dort de son bon sommeil de jeune fille ou plutôt d'enfant.

Le lendemain elle retourne au combat. Gaucourt tient fermée la porte de Bourgogne et refuse de l'ouvrir. « Vous êtes un mechant homme », lui dit Jeanne. Elle insiste, la foule la seconde et Gaucourt les laisse passer.

Le combat s'engage. Jeanne est blessée, ainsi qu'elle l'avait annoncé la veille à Jean Pasquerel. A la vue de son sang, elle gemit, se lamente, pleure : elle est femme. Mais on la panse avec de l'huile et du lard. Elle « se sent

consolée », sourit, revient au combat, ranime l'ardeur des gens d'armes, et les Anglais sont battus.

Voici qu'un jour La Hire a pris le commandement de l'avant-garde. Jeanne en maugrée ingénument, comme une enfant déçue, et sur l'heure et sur place dit son fait à La Hire. C'est que, nous dit son page, « Jeanne en était fort contrariée, car elle désirait beaucoup avoir la charge de l'avant-garde ».

Mais, véhémente et impatiente du repos, elle ne perd rien de sa douceur; elle va dans quelques instants rencontrer un soldat anglais que l'on malmène. Elle descend de cheval, reprend vertement celui qui a frappé



JEANNE BEISSÉE SOUS ORFÉANS D'après un dessin d'A. de Neuville public dans l'Histoire de France de Guizot. Hachette et Cae, éditeurs.,

cet homme, prend dans ses mains la tête du blessé, la pose sur ses genoux, le console et le fait confesser.

Ne faisant rien comme autrui et toujours heureuse en ses idées, elle veut écrire aux Anglais. Comment envoyer le messager? Ils lui gardent ses herauts et les menacent de mort. Elle appelle un archer, attache la lettre par un fil à une flèche et la fait lancer dans la bastille anglaise, en disant : « Lisez, ce sont nouvelles ».

Là-dessus les Anglais l'insultent. En entendant leurs injures, elle pleure, mais se recueille, en prend son parti et dit : « Je suis consolée, mon Seigneur m'a donné de ses nouvelles ».

Elle, si douce aux blessés, si sensible à l'injure, n'est pas moins vaillante dans la conduite de ses desseins qu'intrepide sur le champ de bataille.

Dunois lui annonce, non sans embarras, que le conseil a decidé que l'on

JEANNE D'ARC RACONTEE PAR L'IMAGE.

ne combattra plus avant quelques jours. « Vous avez été à votre conseil, j'ai été au mien: le conseil de mon Seigneur tiendra et s'accomplira, et le vôtre périra. » Là-dessus elle décide qu'on se battra le lendemain: elle annonce à son aumònier qu'elle sera blessée au-dessus du sein, et qu'il ne la faudra pas laisser seule.

Le combat a lieu et la victoire le couronne.

En vérite, quelle figure placer près de celle de Jeanne? Y a-t-il rien au monde qui rappelle son fait, personne qui lui ressemble même de Join?

Quel impétueux genie! quelle volonté vehémente, prompte et toujours efficace! Près de cela, combien de douceur, de bonte, de compassion, d'ingénuite, de timidité féminine! Que de charme etrange dans les larmes qu'elle verse et les gémissements qui lui echappent! Et tout aussitôt quelle fierté souveraine quand elle impose ses volontés aux grands!

Chef-d'œuvre de la main de Dieu, fleur tonehante et suave en même temps que belle de notre terre de France, honneur du sexe qui est le sien, et modele parfait du courage viril le plus assuré!

Et avec tous ees dons, et au milieu des succès qu'obtient son action, quelle constante modestie, quelle lumilité bien comprise! On lui dit, et bien justement du reste : « Rien de tel ne s'est vu comme ce qui se voit en votre fait; en aucun livre on ne lit de telles choses. — C'est un certain ministere que j'ai reeu, repond-elle, et voila tout. Il a plu a Dieu ainsi faire pour une simple pueelle ».

C'est la sans doute sa plus belle victoire, car elle la remporte sur elle-meme. De cette himilité on ne la vit januais se départir un instant et, contraste bien frappant, cette himilité n'a d'eg de en elle que la dignite haute et forte avec laquelle cette enfant de dix-huit ans impose sa volonte quand il le faut.

Après Orleans comme après Reims, et pendant toute son épopée glorieuse, même et surtout en ses malheurs. Jeanne est restée humble et forte devant la souffrance, devant les grands comme devant le peril. Elle l'a été aussi



D'après une stata-

devant la gloire, dont « la fascination » cependant, au dire de Bossuet, « est plus forte que celle de la beauté même ».

Elle fut toujours humble dans le triomphe, comme elle fut jusqu'à la fiu douce dans la lutte.

Chose étrange et pénible, Michelet, qui de Jeanne d'Arc a si bien écrit, et qui l'a si noblement racontée, en ce bref ouvrage qu'il lui a consacré et qui est un livmne plutôt qu'une histoire, Michelet a accusé Jeanne d'orgueil et



JEANNE BEESSEE A ORTÉANS D'après une lithographie de Chasselat (1819).

de cruanté. Singulière aberration d'une grande intelligence plus rapide que ferme en sa marche, frappant exemple des incohérences parfois sublimes en leur forme, mais réelles cependant, dont ce fort et clair génie ne se défendait pas assez.

Il faut le laisser parler lui-même et l'on jugera ce que ses paroles ont d'incomprehensible et de bizarre : « Il fallait que Jeanne souffrit. Si elle n'eût pas eu l'épreuve de la purification suprème, il serait reste sur cette sainte ligure des ombres douteuses parmi les rayons : elle n'eût pas été dans la memoire des hommes la Pucelle d'Orléans.

« Elle avait dit, en parlant de la délivrance d'Orléans et du sacre de

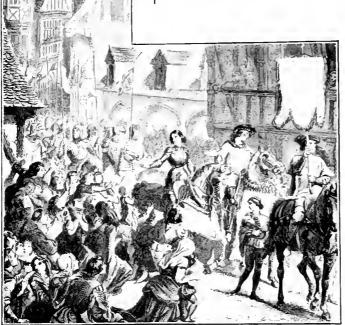
Reims : « C'est pour cela que je suis nec ». Ces deux choses accomplies, sa sainteté était en péril.

« Guerre, sainteté, deux mots contradictoires; il semble que la sainteté

soit tout l'opposé de la guerre, qu'elle soit plutôt l'amour de la paix. Quel jeune courage se mèlera aux batailles sans partager l'ivresse sanguinaire de la lutte et de la victoire?... Elle disait à son départ qu'elle ne voulait se servir de son épée pour tuer personne. Plus tard elle parle avec plaisir de l'épée qu'elle portait à Compiègne, « excellente, dit-elle, pour frapper d'estoc et de taille ». N'y a-t-il pas là l'indice d'un changement? La sainte devenait un capitaine. Le due d'Alencon dit qu'elle avait une singulière aptitude pour l'arme moderne, l'arme meurtrière, celle de

l'artillerie.

« Chef de soldats indisciplinables, cesse affligee, blessée de leurs désordres, elle devenait rude et colérique au moins pour les réprimer. Elle était surtout impitovable pour les femmes de mauvaise vie qu'ils trainaient après eux, Un jour elle frappa de l'épée. de sainte Catherine, du plat de l'épèe seulement, une de ces malheureuses. Mais la virginale épée ne soutint



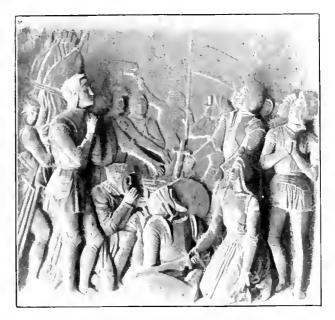
ENTRET TRIOMPHANTE DE L'ARMET ROYALE A ORLEANS
D'après un dessin de Philippotentix, the de l'Histoire de l'rance
editée par l'augue.

pas le contact : elle se brisa et ne se laissa reforger jamais ». Continuons la citation, si pénible soit-elle.

« Peu de temps avant d'être prise, elle avait pris elle-même un partisan bourguignou, Franquet, d'Arras, un brigand exécré dans tout le Nord. Le bailli royal le réclama pour le pendre. Elle le refusa d'abord, pensant

l'échanger, puis elle se décida à le livrer à la justice. Il méritait cent fois la corde; néanmoins, d'avoir livré un prisonnier, consenti à la mort d'un homme, cela dut altérer, même aux yeux des siens, son caractère de sainteté.

" Malheureuse condition d'une telle âme tombée dans les réalités de ce monde, elle devait chaque jour perdre quelque chose de soi. Ce n'est pas impunément qu'on devient tout à coupriche, noble, honoré,



APRÈS LA VICTOREL. JEANNE RENDANT GRACES A DIEU D'après de bas-relief de l'Oxygier. Musee Jeanne d'Ere, a Orleans

l'égal des seigneurs et des princes. Ce beau costume, ces lettres de noblesse, ces grâces du Roi, tout cela aurait sans doute altéré sa simplicité héroique.

« Mais le plus grand péril pour la sainte, c'était sa sainteté même.... Et pourtant ce n'était pas orgueil....»

Après cette lecture, je m'informe près des bons esprits et je leur demande si l'on peut mettre un verbiage plus sonore au service d'une thèse plus creuse.

Aux dévots de notre Jeanne, je demande si l'on peut insulter, de bonne foi peut-être, mais plus cruellement à notre héroïne.

Jeanne eruelle! Jeanne orgueilleuse! Où done l'avez-vous vu, et se peut-il, pour la douleur de ceux qui vous lisent iei, que ce soit votre plume, chantre inspiré de Jeanne, qui écrive ces deux mots? Se peut-il encore que vous, qui, d'une main si vigourcuse et d'ailleurs si légitimement vengeresse, avez fustigé les juges misérables de Jeanne, aujourd'hui, inconscient, dans l'entraînement d'une imagination plus riche que votre jugement n'est ferme, vous donniez, hélas! la main à ces hommes par l'accuser de cette manière! Car eux aussi ont accusé Jeanne d'orgueil et de cruauté, et puisque la victime a répondu, permettez qu'elle réponde encore et qu'elle se lave d'une accusation que vous n'eussiez jamais dù lancer contre elle et qui ternit, d'une ombre qui demeurera, les pages du livre que vous lui avez consacré.

En ce qui est de l'épée, d'abord, Jeanne a déclaré ne s'en être jamais

servie. « Qu'aimiez-vous mieux, lui demande-t-on, de votre bannière ou de votre épée? — L'aimais beaucoup plus, repond-elle, voir quarante fois plus ma bannière que mon épée. — Qui portait votre bannière? — C'etait moi-même qui la portais, quand je chargeais les ennemis, pour éviter de tuer personne : je n'ai jamais tué personne. »

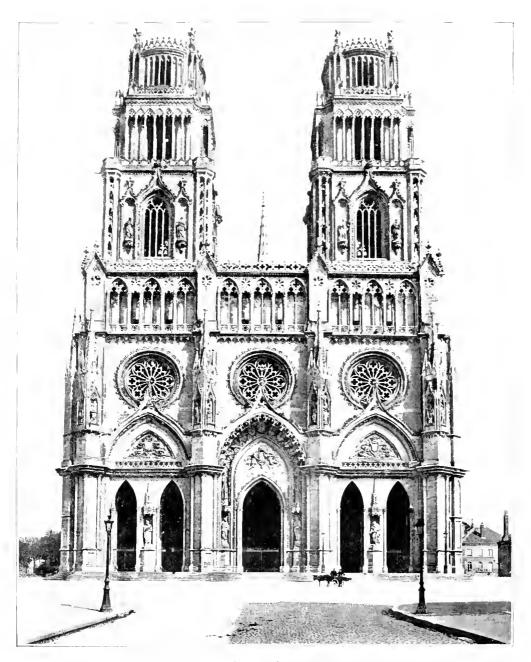
Il est vrai que lorsqu'on demanda à Jeanne si elle avait en d'autre épéc que celle de sainte Catherine-de-Fierbois, elle répondit : « De Lagny à Compiègne j'ai porte l'épée du Bourguignon que je vous ai dit, parce que c'était une bonne épée de guerre et bonne à donner de bonnes buffes et de bons torchons ». Mais que signifient d'abord au juste ces expressions de « buffes » et de « torchons »? Ce ne sont pas les mots que Jeanne cût employes si elle cût voulu dire que cette épée tuait sûrement un cunemi. Elle declare d'ailleurs ne l'avoir « portée » — et non pas s'en être servie — que de Lagny à Compiègne. Livra-t-elle en ce laps de temps beaucoup de combats? Pourquoi dès lors s'appuyer sur ce pitoyable argument pour établir qu'elle fut cruelle depuis Orléans et Reims?

Autre argument, peut-être plus pitoyable encore : c'est parce que Jeanne « excellait dans l'artillerie », selon le témoignage de Dunois, et que cette arme est « meurtrière », qu'elle mérite d'être taxee de cruauté. L'artillerie est meurtrière, mais elle est moins « cruelle » que la lance et l'epée; ear il y a moins de cruauté à tuer de loin un homme qu'on voit à peine, qu'à le percer sur place et à un pas de soi, et c'est pour cette raison que la guerre avec les armes à longue portée, telle que nous la faisons aujourd'hui, est moins sanguinaire que les mèlées des siècles passés. Au moins ceux qui se tuent, ne se connaissent pas et ne se voient point.

Michelet parle, pour le besoin de sa théorie, des « soldats indisciplinables » que conduisait Jeanne, « sans cesse affligee, blessee de leurs désordres ». Ou donc a-t-on vu ces soldats? et ne sait-on pas au contraire le prestige que Jeanne exercait sur l'armée et les vertus qu'elle sut développer dans ses rangs? Et c'est pour cette cause cependant que Michelet l'accuse d'être devenue « rude et colérique ».

« Elle était, dites-vous, impitoyable pour les femmes de mauvaise vie. » L'en blàmez-vous et les justifiez-vous contre elle?

Un jour, il est très vrai, elle frappa l'une d'elles « du plat de son épée ». Est-ce un crime? Le même écrivain ajoute : « Mais la virginale épée ne soutint pas le contact, elle se brisa et ne se laissa reforger jamais ». — Qu'est-ce que ce pathos et pour qui, de Jeanne ou de la prostituée. l'épée se prononcait-elle,



CATHI DRAIT D'ORTTANS D'après une photographie.

s'il vous plait, à supposer avec vous qu'elle se prononçât pour quelqu'un, qu'elle se fit « briser », par mauvaise humeur, à l'endroit de la besogne qu'on lui faisait faire, et poussât l'entêtement, l'eûton eru? jusqu'à « ne se laisser plus reforger jamais ».

Pitoyables arguments, indignes d'un tel esprit et par trop injurieux pour Jeanne.

Et le brigand Franquet, d'Arras, dont Michelet nous dit lui-même qu'il « méritait cent fois la mort », voici que Jeanne est jugée cruelle, non pour l'avoir fait tuer, mais pour avoir fini, — ayant d'abord « refusé de le livrer », — par l'abandonner à la justice.



INTRIA DI JIANNI D'ARC A ORITANS
D'après le dessui de MM. Frouvi, et Caron pour le missel de Jeaune d'Arc,
édite par I clarge, a Paris,
Collection de M. Fubba Lemerle.

Les juges de Rouen essayerent de fonder une accusation contre Jeanne sur cet incident. Ce serait peut-être une raison suffisante aux yeux d'un admirateur de Jeanne d'Arc pour n'en tirer point un grief contre elle. Mais laissons-la se défendre.

- « N'est-ce pas un peché mortel, lui demandait-on, que de prendre un homme à rancon et de le faire mourir prisonnier?
 - Je n'ai pas fait cela.
- Ne vous souvenez-vous pas de Franquet, d'Arras, qu'on lit mourir à Lagny?
- Je consentis qu'on le fit mourir, s'il l'avait merite, pour ce qu'il confessa être meurtrier, larron et traître.
 - Donnez-nous des détails sur cette affaire.



ENTRÉL DE JEANNE D'ARC A OBITANS Bas-relief de l'oyatier.

— Le procès de Franquet dura quinze jours, et en fut juge le bailli de Senlis, avec les gens de justice de Lagny. Je requérais qu'on me donnat ce Franquet pour l'échanger contre un homme de Paris, maître d'hôtel A l'Ours. Or je sus que cet homme était mort, et ce bailli me dit que je voulais faire grand tort à la justice en délivrant ce Franquet. Alors je dis au bailli : « Puisque mon homme est mort, que je voulais avoir, faites de ce Franquet ce que vous devez faire par justice ».

Voilà done sur quoi se fonde Michelet.

Et « l'orgueil » prétendu de Jeanne, qui « chaque jour perd quelque chose de soi »? Et cet engouement ou la jettent la richesse, les honneurs et les titres ? Est-ce « tout cela » qui « altère sa simplicité héroique »?....

Bien peu « héroique », en vérité, une « simplicité » qui se laisse « altérer » à ce prix!

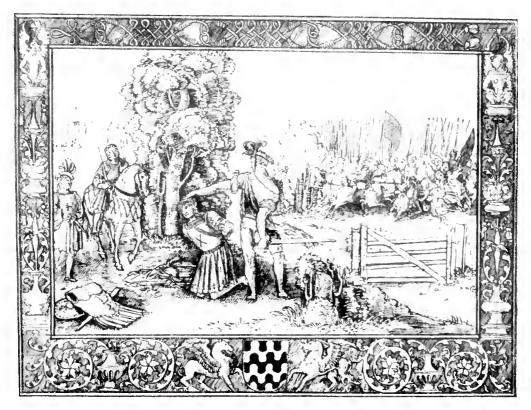
Si Jeanne cut été femme à céder à de telles tentations, nous devrions refuser à sa mémoire le culte que nous lui rendons. Car c'est peu que d'avoir vaineu les autres, fut-ce les Anglais, quand on ne peut se vainere soi-même et qu'un peu d'or et quelques titres font sombrer notre vertu, si fière soit-elle sur les champs de bataille.

Ce qui est vrai, c'est que c'est surtont après Orleans et Reins que Jeanne a été grande, et l'epreuve qu'elle a portée jusques au bûcher, avec un si ferme courage, la place infiniment plus haut que la délivrance d'Orléans, ou le sacre du Dauphin.

Si nous avons insisté sur cette deplorable erreur de Michelet, c'est que d'une part nous avons cru qu'il cût été le premier à la reconnaître et à la renier après réflexion plus mûre, et que de l'autre le style de cet écrivain revêt un tel prestige aux yeux d'un grand nombre, qu'il importait de relever l'accusation dont Jeanne d'Arc était l'objet de sa part et de ne faisser point planer sur sa chère et sainte mémoire une ombre propre à l'atteindre.

Nous ne servons aucune passion; la vérité et la justice sont ici, avec Jeanne, nos seules clientes. Nous défendons aussi le trésor d'honneur de la France, puisque Jeanne est la perle la plus pure de son diademe et qu'il y aurait crime à permettre qu'on en ternit f'éclat.

Il se faisait tard quand, le 8 mai, le fort des Tournelles fut pris par Jeanne d'Arc et son armée. Les Anglais s'enfuirent, un grand nombre périrent sur



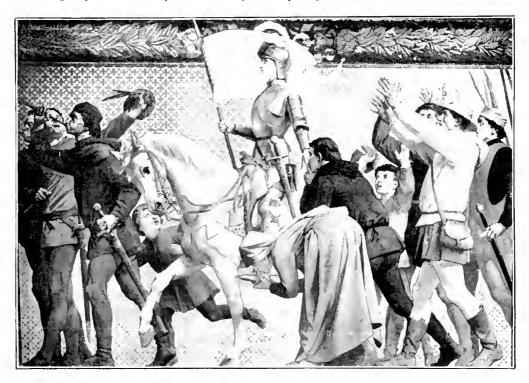
DECAPITATION OF TRANSCEED ARRAS

D'après un dessin à la plume tiré des Chroniques de Monsteclet, manuscrit executé à Genes en 1510. Bibl. nat.

place. La Pucelle refusa de rentrer dans la ville aussitôt après la victoire. Elle passa dans le fort une partie de la muit; elle redoutait en effet de la part des Anglais un retour offensif. Une fois rassurée, elle rentra dans Orléans; les habitants avaient à la hâte restaure le pont qui conduisait des Tournelles à la cité; Jeanne prit ce chemin pour rentrer et tint ainsi la promesse qu'elle avait faite le matin même.

La population entière vint au-devant d'elle, Jeanne se dirigea, suivie de la foule, vers les diverses églises, et donna ainsi la première idee de la procession solennelle que chaque année celèbre Orleans en souvenir de sa delivrance.

Quelques années après la mort de Jeanne, en effet, l'évêque d'Orleans ent la généreuse idée de l'instituer, de concert avec les échevins, et cette touchante tradition a été reprise au début de notre siècle. Tous les aus, le 8 mai, le panégyrique de Jeanne d'Arc est prononcé à la cathédrale, devant le clergé et les représentants des pouvoirs civils [et militaires. Une procession est faite ensuite jusque sur l'emplacement qu'occupait jadis le fort des Tournelles. La



L'INTRÉL A ORLÉANS
D'après la peinture murale du Panthéon, par LENLEVLL.

veille, la municipalité remet l'étendard de Jeanne à l'évêque, qui en a la garde jusqu'au lendemain soir.

La ville d'Orléans s'est fait honneur par la fidélité de son souvenir et de sa reconnaissance. Pendant les siècles trop longs ou la France a semblé oublier Jeanne, Orléans s'en est souvenu. Si un jour le pays entier consacre au eulte de l'herome une fête nationale, celles d'Orléans n'en souffriront pas. La France se plaira à reconnaître qu'en celebrant la fête de Jeanne d'Are elle n'a fait que s'inspirer de l'exemple de la cite orleanaise et que c'est à la flamme de son cœur noble et fidèle qu'elle a rallumé le flambeau trop longtemps éteint de son admiration, de son amour et de son culte enthousiaste pour la vaillante enfant qui lui rendit la vie avec l'indépendance.



La Vilimina Milimon San Maria

			•	
			,	
		(3.5)		

Le 9 mai était un dimanche. Talbot, ne voulant point paraître fuir devant les Français, rangea ses troupes en bataille devant la ville. Les Orléanais sortirent aussitôt en masse avec la garnison. Mais Jeanue étant survenue ne permit pas de combattre, parce que c'était un jour de prière. Elle ne voulait pas non plus qu'on fit des Anglais un massacre qu'elle jugeait inutile. Elle ordonna done de dresser deux autels et l'on y dit la messe. L'office terminé, elle dit à ceux qui persistaient à vouloir combattre : « Regardez si les Anglais out le visage ou le dos tourné vers vous. — Ils regardent vers Meung, lui répondit-on. — En mon Dieu, reprit Jeanne, ils s'en vont, laissezles aller. Vous les aurez une autre fois ».

Les Anglais se retirèrent en effet, laissant dans les bastifles un matériel considérable, dont les soldats français s'emparèrent.



JEANNE VICTORIEUSE D'après la statue de Le Vialla

Jeanne toutefois ne s'endormit pas dans la victoire, et dés le lendemain elle quitta Orléans, afin de se rendre près du Dauphin. Là, des luttes d'un autre genre l'attendaient et allaient somnettre sa haute vertu à une rude épreuve.

La délivrance d'Orléans fut un fait d'une particulière importance. La nouvelle eut en France un retentissement considérable. La situation stratégique de cette place, l'imprévu et la rapidité de la défaite des Anglais depuis longtemps habitués à vaincre, l'étrangeté merveilleuse de l'action de Jeanne d'Arc, l'enthousiasme qu'elle avait éveille dans le peuple et l'armée, tout donnait à cet événement une marque de prodige qui frappa tout le monde.

La condition des Anglais en France etait grandement changée et, d'agresseurs qu'ils étaient, ils devenaient l'objet d'un retour agressif formidable, dont Jeanne était l'âme et le chef incontesté.

Le prestige de la Pucelle était en effet à son apogée, et tous, parmi les chefs, comptaient nécessairement avec elle.

S'ensuivait-il qu'aucun d'eux ne dût songer désormais à l'entraver secré-



JIANNE ACCIAMIT PAR IIS HABITANIS DE CHARACTEN. D'après le tableau de l'ectravitter-Chemionard. Musée de Chêteaudun.

tement? Loin de la Le succès aiguise l'envie et l'irrite. Il en fut ainsi pour Jeanne, et La Trémoille, avec Regnault de Chartres et nombre d'autres, s'ils firent semblant de s'incliner devant la Pucelle, n'en furent que plus fortement résolus à chercher sa perte.

Jeanne, du reste, toujours avisce, veillait, et ce fut, dans les jours qui suivirent la victoire d'Orleans, un spectacle bien digne d'étude que cette lutte entre elle et les grands. Ils y mirent toute leur astuce : elle y opposa toute la vaillance de sa nature, fortifiée d'une finesse clairvoyante qu'il était difficile de mettre en échec et d'une promptitude de parole et d'actes qui déroutaient les plus habiles, renversaient en un instant les plans les plus longuement médités.

En retour, quelques bons et graves esprits lui rendaient témoignage, Gérard Machet, confesseur du Roi, lui demeurait fidele; Jacques Gelu, archevèque d'Embrun, la défendait, et Gerson, chancelier de l'Université, cet homme de bien double d'un savant, consacra à sa louange quelques pages aussi éloquentes que courageuses.

Ce travail fut fait en forme de mémoire, quelques jours après la délivrance d'Orléans, 14 mai 1429. Gerson devait mourir deux mois après; ce fut sans doute le dernier écrit de cet homme, si justement renommé comme l'une des plus grandes lumières du xv° siècle.

Qu'on veuille bien lire de son travail magistral les quelques extraits

suivants⁴. Après avoir loué Jeanne d'Are de sa foi, sa piété, son amour de Dien et du prochain et son dévouc-

ment pour la France, il poursuit en ces termes :

« On ne doit pas se hâter de traiter comme fanx les faits qui s'autorisent de sérieuses probabilités; et parmi les faits probables, on doit incliner à juger vrais ceux qui sont soutenus par les plus solides raisons.

« C'est le cas pour la mission de Jeanne. On'on considère les beaux effets de l'apparition de la Pucelle et la justice de la cause qu'elle défend; qu'on envisage les vertus de cette héroîne qui triomphe des Anglais par son instinct de guerrière, comme sainte Catherine triomphait des docteurs par sa science de philosophe; qui au sein de la victoire demeure inaccessible à la vanité et à la haine; qui au milien de l'enthousiasme populaire vit dans l'humilité et la prière ; qui dans le choc universel des ambitions ne convoite ni profits, ni honneurs; qu'on songe au bon témoignage que lui rendent tant de grands hommes de guerre qui se font petits devant elle, tout en s'accordant le plus possible avec elle à rester dans les sentiments de cette humaine prudence dont on ne pent s'ecarter sans tenter Dien; qu'on remarque enfin l'effet produit



GERSON: DEFENSITE DE LA PECTUL Panueau en bas-relief du XV siecle. Collection de Mri le Vordez.

par Jeanne sur les ennemis de la France, qui à son approche, etreints par l'éponyante, fuient en criant comme des femmes en couche; et l'on verra qu'il n'est ni impie ni déraisonnable de penser que cette jeune fille, émule des Machabées, est une envoyée de Dien. La main du Seigneur est là.

« Quant à blàmer la Pucelle de porter un habit d'homme, c'est être

^{1.} Cité par M. Joseph Fabre au Procès de réhabilitation, tome 11, p. 175.

l'esclave des textes de l'Ancienne et de la Nouvelle Loi, sans comprendre l'esprit qui les a inspirés. Sauvegarder la pudeur est le but de toutes les défenses faites. Or que remarquons-nous ici? C'est que Jeanne s'habille en homme pour préserver plus sûrement sa vertu et pour mieux combattre les ennemis de sa patrie et de son Roi. Gardons-nous donc de chicaner l'héroïne à propos d'une misérable question de vêtements et honorons en elle la bonté de Dieu, qui, faisant d'une vierge la libératrice de ce royaume, a revêtu sa faiblesse de la force d'où nous vient le salut.

« Que si (le ciel nous en garde!) il arrivait que les événements tournassent à l'encontre de ses espérances et des nôtres, il ne faudrait pas s'en autoriser pour conclure que Jeanne sert d'instrument à l'esprit malin.



SOUVENIR DE LA TÎTE COMMÎMORATIYE DONNÎT EN L'HUNNEUR DI JIANNE D'ABC. 3. ORLÊANS

Copie de la bannière exècutée au xvic siecle.

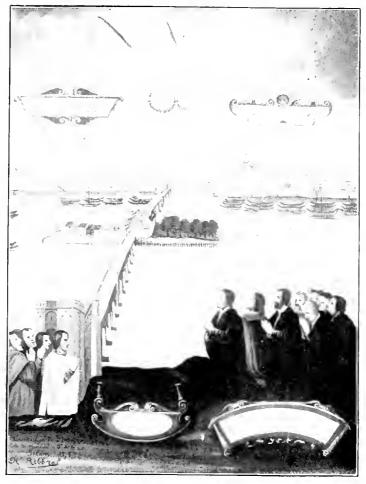
Il faudrait plutôt se demander si nos déceptions n'auraient pas pour eause nos fautes, nos blasphèmes, nos ingratitudes, qui, irritant la colère de Dien, feraient de nous les victimes des secrètes décisions de sa justice.

... « Le secours de Dieu nous est apparu. Faute de vertu, de foi et de reconnaissance, ne rendons pas le miracle inutile. »

En quittant Orleans, Jeanne alla à Blois. On fut grandement heureux de la revoir. Elle s'y arrêta à peine et se rendit à Tours, puis

à Loches, où était le Dauphin. Le dessein arrèté de Jeanne était conduire sans délai le prince à Reims, afin de l'y faire sacrer. Elle entendait bien guelle force apporterait à sa cause et à son parti cet événement considérable et s'inquiétait, non sans raison, que les Anglais ne prissent les devants en faisant sacrer roi de France leur jeune monarque.

Le roi fit grand accueil à Jeanne et convoqua sans retard les chefs principaux de l'armée et les seigneurs. Les projets de Jeanne essuyèrent de leur



SOUVENIR DI LA FÉLI COMMEMORALIVI DONNÉE EN L'HONNELR DE JEANNE D'ARC À ORLÉANS Copie de la bannière exécutée au XVI° siècle (revers),

part une assez forte opposition. On alléguait l'importance des armées anglaises, la nécessité d'augmenter l'effectif des troupes françaises avant de risquer une nouvelle bataille. Les gens d'armes dont on pouvait disposer étaient, disait-on, trop peu nombreux pour assurer au Dauphin une escorte suffisante.

Enfin, convenait-il d'abandonner aux Anglais les villes qu'ils tenaient encore sur les bords de la Loire? N'était-ee pas leur faciliter l'occupation du Midi de la France, qu'ils pourraient envahir pendant que les troupes du Roi iraient vers le Nord pour gagner Reims?

Jeanne répondait qu'elle n'avait pas besoin de tant de soldats qu'on le pensait pour assurer la séeuvité du Dauphin; que les villes se rendraient spontanément à lui sur son passage. Elle ajoutait qu'elle avait peu de temps



D'apres la statue de Lovatier engre place du Martro, a Orleans.

devant elle, qu'elle ne « durcrait qu'un an », qu'il fallait profiter avec usure du temps qui lui restait et agir sans lenteurs.

Les seigneurs insistaient. Dunois s'entremit et la Pu-celle consentit à reprendre, avant toute autre expédition, les quelques villes qui bordaient la Loire et qu'occupaient les Anglais.

A Loches, elle avait retrouvé Gérard Machet, évêque de Castres. Un jour que celui-ci était au conseil du Roi, de compagnie avec Christophe d'Harcourt et Robert Le Macon, seigneur de

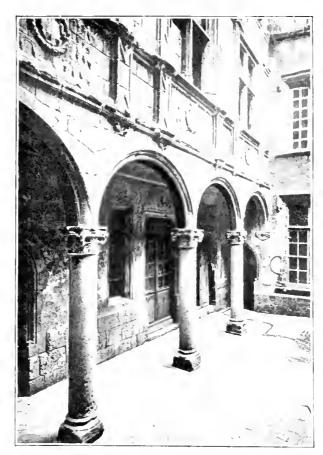
Treves, Jeanne survint avec Dunois et frappa à la porte, « Presque aussitôt, raconte Dunois, elle franchit le seuil, se mit à genoux et, tenant embrassées les jambes du Roi, elle lui dit ces paroles ou d'autres semblables : « Gentil « Dauphin, ne tenez pas davantage tant et de si interminables conseils: « mais venez au plus vite à Reims pour prendre votre digne couronne, — « Est-ce votre conseil qui vous dit cela? Ini demanda le seigneur d'Harcourt, « — Oui, répondit-elle, et je suis très fort aiguillonnée là-dessus! » D'Harcourt reprit : « Ne voudriez-vous pas dire iei, en présence du Roi, la manière « de votre conseil quand il vous parle? » Jeanne lui répondit en rougissant : « Je crois comprendre ce que vous voulez savoir et je vous le dirai volon-

« tiers. » Alors le Roi : « Jeanne, vous plait-il bien de déclarer ce qu'on vous « demande en présence des personnes ici présentes? — Oui », répondit-elle, et elle ajouta les paroles suivantes ou d'autres semblables : « Quand je « suis contrariée en quelque manière parce qu'on fait difficulté d'ajouter « foi à ec que je dis de la part de Dieu, je me retire à l'écart et je prie Dieu,

« me plaignant à lui de ce « que ceux à qui je parle ne « me croient pas facilement. « Ma prière à Dieu achevée, « j'entends une voix qui me « dit : « Fille Dé (fille de « Dieu), va, va, va, je serai « à ton aide, va! » Et quand « j'entends cette voix, j'ai « grande joie; même je « voudrais toujours l'en-« tendre ».

« Et, chose frappante, en répétant le langage de ses voix, elle était dans un ravissement merveilleux, les regards levés vers le ciel.

« J'ai encore souvenir, poursuit Dunois, qu'après les victoires que j'ai rappelées, les seigneurs du sang royal et les capitaines voulaient que le Roi alfât en Normandie et non à Reims. Mais la Pucelle fut toujours d'avis



MAISON DU COMMENCEMENT DE ANT SHICLE, RUE DE L'ABOURG, A ORLÉANS

(C'est dans cette maison qu'est installe actuellement le musée Jeanne d'Are.)

qu'il fallait aller à Reims pour y faire sacrer le Roi. Comme raison de son opinion, elle disait que, le Roi une fois sacré et couronné, la puissance de ses adversaires irait toujours en diminuant, et que, finalement, ils ne pourraient nuire ni au royaume ni à lui. Tout le monde se rangea à l'avis de Jeanne.

Le Roi s'en vint à Saint-Aignan, dans le Berry, pendant que Jeanne se rendait à Selles, à quelques lieues de là. On avait résolu d'y réunir les troupes.

JEANNE D'ARC RACONTÉE PAR L'IMAGE.

C'est en ce temps que Guy de Laval la rencontra. Il était venu vers le Dauphin et celui-ci, voulant qu'il connût Jeanne, pria celle-ci de venir à son devant. Le jeune seigneur fut charmé de l'accueil de la Pucelle, et c'est sous l'empire de ce sentiment qu'il écrivit à sa mère la lettre dont nous avons donné un extrait.

Après cette entrevue, Jeanne se rendit à Romorantin.

Les chefs de l'armée l'y rejoignirent; le duc d'Alençon, chargé du commandement en chef de l'expédition, était là; Dunois et Gaucourt vinrent aussi.

Les événements allaient se précipiter et grandir la gloire de Jeanne avec sa renommée de grand capitaine.

Le 9 juin, la petite armée rentrait dans Orléans, où elle était accueillie avec joie. Jeanne, particulièrement, y recevait les marques d'un enthousiasme toujours grandissant. « Ils ne pouvaient se saouler de la voir », dit le Journal du siège.

Deux jours après, l'armée quittait Orléans; elle comprenait environ huit mille hommes. On s'avanea vers Jargeau, que le comte de Suffolk défendait avec sept cents hommes choisis et pourvus de canons; ils se promettaient de disputer chaudement la victoire.

puter chaudement la victoire.

Malgré les hauts faits accomplis à Orléans par la Pucelle, tous ne lui accordaient pas encore leur confiance.

On se demandait si la délivrance de cette ville n'avait pas été l'œuvre d'un favorable hasard, d'un entraînement heureux mais irréfléchi, et d'une sorte de panique dont les Anglais, surpris de la nouveauté de l'événement, n'avaient pu se défendre.

Un certain nombre de chefs et de soldats songèrent donc à se retirer, Quelques-uns même partirent, et l'énergie de Jeanne ne suffit qu'à peine à retenir les autres.

« Il y cut discussion, dit le duc d'Alencon, entre les capitaines. Les uns étaient d'avis qu'on donnât assaut contre Jargeau; les autres étaient d'avis contraire, alléguant la grande puissance des Anglais et leur grande multitude.



MANNE D'ARC Statue de Gras érigee en 1802, a Orléans.

« Voyant ces difficultés entre nous, Jeanne nous dit : « Ne craignez « multitude que ce soit; n'hésitez pas à donner l'assaut aux Anglais. Dieu « conduit notre œuvre. Si je n'avais l'assurance que Dieu conduit notre « œuvre, j'aimerais mieux garder les brebis que de m'exposer à si grands « périls ».

D'Alençon ne donne évidemment lei que quelques-unes des paroles de Jeanne; mais on comprend par cette simple citation quel fut le fond et quelle fut aussi la force de son discours. C'est toujours par l'annonce ferme de la victoire qu'elle remet en bonne place les volontés. C'est en affirmant avec cet

accent que la foi et la croyance à ses voix lui donnaient, qu'elle fortifia les courages ébranlés, Quelques-uns semblaient pentêtre estimer que Jeanne songeait à soi plus qu'aux autres, et que l'amour de la gloire l'entrainait.

D'un mot bref



ATTAQUE DE JARGEAU Miniature d'un manuscrit français « Les Vigiles de Charles VII » 1484),

et simple, mais concluant, elle rétablissait la vérité et, comparant les ennuis journaliers qu'on lui causait, le rude labeur qu'il lui fallait conduire, à la paix qu'elle eût goûtée au milieu des siens : « Si je n'avais pas l'assurance que Dieu conduit notre œuvre, disait-elle, j'aimerais mieux garder les brebis que de m'exposer à de si grands périls ».

- « Sur ces paroles de Jeanne, poursuit le due d'Alençon, nous poussàmes vers Jargean, croyant gagner le faubourg et y passer la mit. Mais, sachant notre approche, les Anglais vinrent au-devant de nous et, tout d'abord, ils nous repoussèrent.
- « Voyant cela, Jeanne prit son étendard et se mit à attaquer, en invitant les hommes d'armes à avoir bon cœur.

« Nous fimes si bien, que les gens du Roi purent se loger cette nuit-là dans les faubourgs de Jargeau¹. »

C'est ce que Jeanne avait souhaité dès le commencement de la journée. L'attaque devait être reprise le lendemain : toutefois Jeanne, selon sa coutume de tout faire pour éviter l'effusion du sang, tint à adresser sommation aux Anglais. Elle leur conscilla de partir : ils auraient la vie sauve; sinon on les prendrait d'assaut.

Suffolk désirait trainer en longueur, dans l'espoir que quelques renforts lui arriveraient; mais on ne tomba point dans le piège. On lui répondit qu'il pouvait eneore partir, emmenant même les ehevaux, mais que si la chose ne se faisait sur l'henre, on n'accorderait aucun autre sursis.

Toujours rusé, Suffolk entreprit de parlementer secrètement avec La Hire, plus vaillant soldat qu'habile diplomate, et qui commandait l'avant-garde. Heureusement on eut bruit de la chose et l'on rappela La Hire.

D'Alencon fait ce récit dans son témoignage : « Nous étions en conseil, lorsqu'il nous fut raconté que La Hire conférait avec le due de Suffolk. A cette nouvelle, les autres et moi, qui avions la charge de l'expédition, nous finnes mécontents de La Hire. Il fut mandé et vint² ».

L'assaut fut donc résolu.

Ici se place l'incident que nous avons raconté et dans lequel Jeanne, avec enjouement, prend à partie le duc d'Alencon, qui estimait sage de retarder le combat, et lui demande s'il a peur. Puis la Pucelle, pendant le combat, avertit le duc de quitter la place qu'il occupe; le sire du Lude l'y remplace et est tué raide par un boulet.

L'assaut fut rude : les Anglais se défendaient vigourensement. Il durait depuis quatre heures et la victoire était toujours incertaine. Les chefs, d'Alencon hui-même quoique général en chef, durent prendre part à l'action, et le duc descendit dans le fossé.

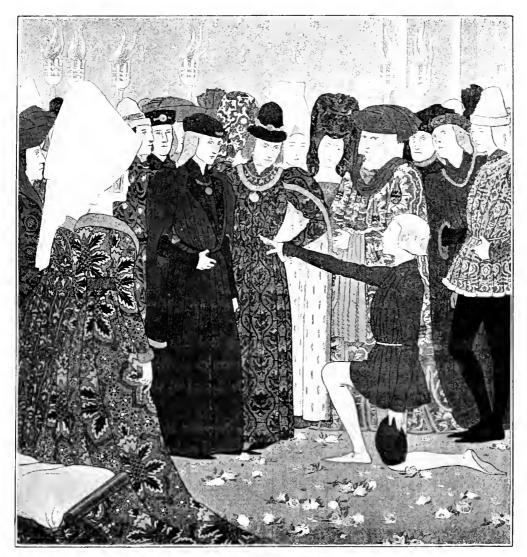
Jeanne était au premier rang, animant les hommes, du geste, de la parole et de l'exemple. Elle montait à l'échelle, son étendard en main, quand une grosse pierre atteignit sa bannière et se brisa lourdement sur son casque. Elle fut renversée et tomba de l'échelle. On s'empressait autour d'elle, mais déjà elle était relevée et criait aux gens d'armes : « Amis, amis, sus, sus, notre Sire a condamné les Anglais! Ils sont nòtres à cette heure, avez bon courage! »

^{1.} Joseph Fabre, Procès de rélighilitation, t. 1. p. 176.

^{9.} Ibidem, t. l. p. 178.

Excités par ces paroles, les Français redoublent d'efforts et les Anglais se retirent vers les fossés. « Nos soldats les y poursuivirent, dit d'Alençon, et leurs tuèrent plus de onze cents hommes. »

L'un des frères du duc de Suffolk fut tué dans cette mèlec, et Suffolk lui-



D'après une aquarelle de Bouter di Monner, extrate de l'album Jeanne d'Are. Plou et C., editeurs.)

même fut fait prisonnier. Un ceuyer d'Auvergne le pressait : « Es-tu gentil-homme? lui dit le duc. — Oui, répondit l'antre. — Es-tu chevalier? reprit le duc. — Non, » repondit l'étranger.

Le due alors le fait chevalier sur place et se rend a lui.

L'autre frère de Suffolk fut pris aussi. Les soldats pillèrent la ville, l'église et tout ce qu'ils rencontrèrent.

Ainsi donc Jeanne était toujours et en toutes choses l'âme de l'expédition et l'auteur de la victoire. C'est à ses plans qu'on devait finalement se ranger, c'est elle qui conduisait le combat, qui relevait les courages quand ils faiblissaient, et par quelque geste imprévn ou quelque vif propos décidait du triomphe.

Le lendemain de la prise de Jargeau, la garde de la ville ayant été assurée, Jeanne avec d'Alencon rentra à Orléans.

Nouveau triomphe pour elle et accueil plus que chaleureux de la part des



BAIMILL DE PAIAY
Bas-relief de Foaviller. Musée Jeanne d' Ire, a Orléans.

habitants. Elle y passa deux jours, expédia au Roi des nouvelles de la prise de Jargeau et reçut quelques nouveaux seigneurs et capitaines qui n'avaient pas encore rejoint l'armée : tels les seigneurs de Laval et de Lohéac, Chavigny et la Tour d'Auvergne.

Le mardi la Pucelle dit à d'Alençon : « Je veux demain, après-midi, aller voir ceux de Menng; faites que la compagnie soit prête à partir à celle heure ». Les choses se passèrent selon son désir, et l'on alla à Menng. Les Anglais s'étaient fortifiés à l'entrée du pont. Il fut occupé, et, maîtres de ce passage, les Français evacuèrent la ville et se hâtérent de se rendre à Beaugency.

Chemin faisant on rallia encore quelques soldats, et sans retard on fit une attaque contre les Anglais. Ceux-ci eéderent, abandonnérent la ville et se retirèrent dans le château. Les Français s'établirent alors en face et prirent position, afin d'empécher l'ennemi d'en sortir.

C'est sur ces entrefaites qu'on apprit que le connetable de Richemont s'avançait avec un corps d'armée pour s'unir aux Français. Le connétable était depuis quelque temps en disgrâce auprès du Dauphin, moins du reste par le fait des sentiments personnels du prince que par le mauvais vouloir et les intrigues de La Trémoille. Pour conserver plus intact l'ascendant qu'il avait pris sur le faible Charles VII, La Trémoille éloignait de son mieux de la personne du Roi tous les seigneurs qui pouvaient acquérir près de lui quelque crédit.

Le Dauphin, trop docile à cette néfaste influence, avait banni Richemont de la cour et lui avait interdit de prendre part aux opérations.

Richemont souffrait de cette inaction. Aussi, voyant les succès de la Pucelle et espérant pouvoir employer au profit de son rapprochement avec le Dauphin l'autorité de Jeanne, songea-t-il à l'expédient qu'il employait maintenant.

Quoique vainens, les Anglais étaient encore à craindre; les Français n'étaient pas en nombre suffisant; il arriverait donc avec un renfort dont il serait difficile à d'Alencon de refuser le secours.

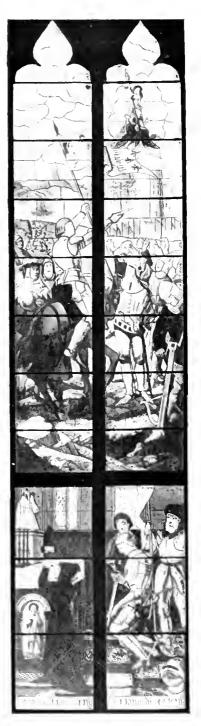
Le moment, du reste, était particulièrement propiee et les circonstances servaient ses desseins mieux qu'il n'eût pu l'espérer.

La volonté du Dauphin etait si formelle, que les chefs, d'Alencon et Jeanne elle-même, ne purent apprendre sans déplaisir la nouvelle de son arrivée. Le duc d'Alencon montrait particulièrement sa mauvaise humeur, et il en vint à dire à Jeanne, chez faquelle il voyait sans doute une louable tendance à la conciliation : « Si le connétable vient, moi je m'en irai ».

Les conjonctures étaient graves; l'armee, disloquée par le départ du duc, n'eût pu continuer sa campagne. Les Auglais reprendraient confiance et la division des Francais ferait leur force.

Jeanne, consciente de ce péril, employa à le conjurer toutes les admirables ressources de son esprit.

Le lendemain, avant l'arrivce du conné-



ATTAGLE DU PONE DE JARGEM ET JEANNE A L'EGISE DE NOTRE-DAME DE GELICE D'après de vitral de Leox Offix a l'église Notre-Dame-de-Cléry.



D'ADES UN COMBATIANT

D'ADES UN COQUES d'ALGISTE PRINTEI.

Mu : Jeanne : Ire.

table, on annonce que les Anglais s'avançaient en grand nombre. On crie « Aux armes! ». D'Alencon déclare de nouveau qu'il va se retirer; mais le danger est imminent, l'ennemi approche et Jeanne fait appel au cœur du due pour le décider à rester : « Il faut s'aider », lui dit-elle.

Remettant alors à plus tard à vider le debat relatif à Richemont, d'Alencon vole au combat, et les Anglais, après une courte lutte, sont forces de rendre le château. Ils se retirent avec un sauf-conduit, que d'Alencon leur accorde en qualité de lieutenant du Roi.

Le succès rend débonnaire, D'Alencon, victorieux, se montra plus conciliant. Jeanne se chargea de faire accepter au Dauphin la soumission du connétable et dit à celui-ci : « Ah! beau connetable, vous n'êtes pas venu de par moi; mais, puisque

vous êtes venu, vous serez le bienvenu ».

Le connetable jura devant elle et les chefs de servir loyalement le Roi, et on l'admit.

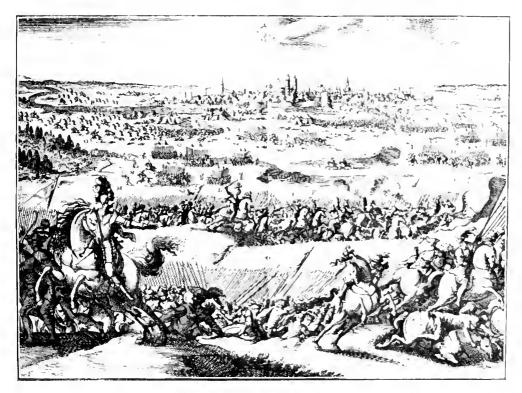
Les evénements s'étaient précipites par ce fait qu'un homme d'armes était venu assurant qu'un corps d'armee considérable, compose d'Anglais, s'avan-eait en bâte. La chose était vraie : c'était Talbot, qui s'était dirige vers Jargeau pour secourir les siens. De passage à Janville, il avait appris les dernières victoires du parti français, la prise de Jargeau, l'occupation du pont de Meung et le sort qui menaçait Beaugeney.

A ces nouvelles, Falstolf fut d'avis qu'on laissat Beaugeney se defendre, qu'on attendit des renforts ou qu'on laissat du moins aux soldats anglais, effrayes des succès foudroyants de Jeanne, le temps de se reprendre.

Mais l'intrépide Talbot se refusa à ces temporisations et declara que, fût-il seul, il irait au combat.

Il fallut bien ceder, et Falstolf avec Talbot partirent. Beaugency etait déjà pris quand ils en approchèrent. La Pucelle n'avait eu qu'à paraître, et les Anglais, dont la plupart avaient éte battus à Orléans, avaient estimé la lutte impossible.

Ceux qui avaient pu s'échapper de Beaugeney prirent le chemin de Paris.



BATALLE DE PATAX (18 JULY 1798) D'après une gravure tirée des Mémorables journées de France; Paris, 1677. Ribbiothèque nutionale.

et, rencontrant l'ancienne garnison de Menng, l'entrainèrent avec eux dans la mème direction.

Lorsque Beaugeney fut pris, les Francais curent hâte de profiter de leur premier avantage, et après avoir rejoint les Anglais de leur proposer le combat. Talbot, qui avait pris les devants avec l'avant-garde des troupes anglaises, s'arrèta en un lieu appele Patay. On lui annonça l'arrivée des Francais; il se résolut vaillamment à la lutte et s'adossa solidement à un bois, afin de soutenir plus aisément l'attaque en attendant l'arrivée du gros de l'armée, que conduisait Falstoff.

Cependant les Français arrivaient sans trop savoir ou se pouvait trouver l'ennemi, quand un cerf qu'ils avaient effrayé, s'élançant du côte des Anglais, y tomba a l'improviste. Les Anglais, à sa vue, poussèrent des cris; on sut ainsi qu'ils étaient là.

Il fallut prendre rapidement conseil. D'Alençon hesitait à engager la



JIANNE A LA BALAHITE DE JARGEAT. Bas-rebet de l'Oyalier, Musec Jeanne d'Arc, a Orleans.

bataille et demanda à Jeanne ce qu'il fallait faire. Quelques chefs craignaient et disaient qu'il scrait bon de s'assurer des chevaux, « Avez-vous de bons



PRISONNIERS AMENIS A JEANNE D'ARG APRÈS LA BATALLEL DE PALAY Bass-rehet de l'Oyalier. Music Jennie d'Arc, a Orlems.

eperons? » dit alertement la Pucelle. Quoi! fallait-il donc, à son avis, songer a fuir? « Nenni, reprend Jeanne, ce sont les Anglais qui fuiront, et il faudra de bons eperons pour les suivre. » On hesite cependant encore, « En nom Dien, reprend plus vivement Jeanne, quand ils seraient pendus aux nues, nous les aurons, parce que Dien nous les envoie pour que nous les châtiions. »

« Elle affirmait, dit d'Alençon, qu'elle était sûre de la victoire : « Le



BATATETE DE PATAY (18 JULY 1728). Besssin a la plume ture des Chroniques de Monstrellet, manuscrit execute a Genes en 1710.

« gentil Roy, disait-elle, aura aujourd'hui la plus grande victoire qu'il ait eue « depuis longtemps. Et, m'a dit mon conseil, qu'ils seront des nôtres ». De fait, l'ennemi fut battu et mis en pièces sans difficulte.

« Entre autres, Talbot fut pris. Il y eut grande tuerie d'Anglais, et l'on s'en vint au village de Patay, en Beauce. C'est là que Talbot fut amene devant moi et le seigneur connetable. Jeanne était présente. Je dis à Talbot : « Vous « ne éroyiez pas ce matin qu'il vous adviendrait ainsi »? Talbot repondit : « C'est la fortune de la guerre ». Nous retournames ensuite vers le Roi, et il fut décide qu'on irait sur Reims pour le sacre¹. »

Ainsi donc, en quelques jours, par la conduite de Jeanne, cette campagne

^{1.} Joseph Fabre, Proces de rehabilitation.

JEANNE D'ARC RACONTEE PAR L'IMAGE.

de la Loire avait été menée à bonne fin. Le 6 juin, Jeanne était à Selles, le lendemain à Romorantin; le 9, elle revient à Orléans; le 11, elle prend Jargeau; le 13, elle est de retour à Orléans; le mereredi, elle chasse du pont de Meung les Anglais; le jeudi, elle est sous Beaugeney et bientôt en prend le château; le 18, elle remporte la victoire de Patay.

Pour cette fois son prestige était irrésistible. Elle se rendit pres du Dauphin avec d'Alençon, et l'on songea à partir pour Reims.

Ce ne fut pas sans peine d'ailleurs que la Pucelle y décida le Dauphin. La Trémoulle ne cessait pas de travailler sourdement contre Jeanne. Le rapprochement du connetable de Richemont lui était particu-

licrement desagréable, et il en voulait à Jeanne de cet évenement dans la mesure même ou elle s'était employee à le mener à fin.

Habile toutefois autant que haineux, il se gardait de combattre en face l'influence de Jeanne. Sentant combien celle-ci était puissante pour l'heure présente, il se contentait d'atténuer dans l'esprit du Dauphin la satisfaction que le prince ressentait des succes de la Pucelle et les espérances qu'il en pouvait concevoir.

Les intrigues de La Tremoille ne reussirent qu'à demi. Le Dauphin ne repoussa pas Richemont; il ne consentit pas toutefois à ce qu'il le suivit à Reims, ce qui fut très pénible à la Pucelle.

Il fut décidé que les troupes qui venaient de mener la campagne de la Loire quitteraient Orléans où on les avait conduites et se réuniraient à Gien, où le Dauphin les rejoindrait. Jeanne revint done à Orléans. Elle veilla aux derniers préparatifs du départ et le 24 partit avec l'armée par Gien, où l'on arriva le soir.

Le Dauphin ne s'y trouva pas comme il avait éte convenu. De nouvelles intrigues s'etaient nouées. Les uns disaient qu'il fallait, au fieu d'aller à Reims, affer à Rouen et purger la Normandie des hordes anglaises. Les autres ne se refusaient pas au voyage de Reims, mais, pour diverses raisons, estimaient qu'il fallait y surscoir et attendre des jours plus favorables.



APRIS IX VICTORI Statue de PALL AFRIKI

Jeanne protesta contre ces denteurs; puis, voyant qu'elle ne gagnait rien, elle se retira aux champs, comme décidée à ne prendre plus aucune part aux affaires de la guerre.

Devant cette attitude, le Dauphin prit peur et céda. Le 29 juin, on partit pour Reims.



DA PUCLEIT CONSEILLE AT ROLDE PERSÍVÉRER A CAIRL LE SIÈGE DE TROYTS Minature du manuscrit des Aigiles de Charles VII (1784).

C'était un succès considérable pour Jeanne, mais ce n'était pas la fin de ses épreuves. Le Dauphin, en effet, emmenait avec lui la plupart des seigneurs; parmi eux Jeanne comptait des adversaires dont elle n'avait pu desarmer le mauvais vouloir et la jalousie toujours en éveil. La Trémoulle était du reste de l'expedition et l'on devait s'attendre à plus d'une machination de sa part. Heureusement toutefois le due d'Alencon, Dunois et La Hire suivaient aussi le Dauphin.

Après avoir tout d'abord pris la direction de Sens, on se dirigea sur Auxerre et l'on y arriva. Auxerre ne se déclarait ni pour ni contre le Dauphin, désirant ne se brouiller ni avec lui ni avec les Anglais. La Tremodle, qui etait gouverneur de cette ville, ne fit rien pour amener les habitants à se soumettre au Roi. Il semble même établi que, moyennant deux mille éeus d'or, il encouragea les habitants à tenir leurs portes fermées. Ceux-ci finirent par



COMMENT CLEX DE TROYES SE RENDERENT AL ROI Ministure du mainiscrit des Vigiles de Charles VII, daté de 1784. (Bibliothèque nationale,

demander une trève, qu'on leur accorda malgré Jeanne d'Arc.

Ils s'engage dent d'ailleurs à faire ce que feraient quelques autres villes qu'ils désignaient, et entre autres Troyes. Tout ce qu'on put obtenir sur l'heure, c'est que, moyennant paiement, ils fourniraient des vivres à l'armée; encore le firent-ils de manyaise grâce. An grand ennui de Jeanne, on résolut de laisser momentanément Auxerre et l'on se dirigea vers Troves.

La ville était occupée par une forte garnison d'Anglais, auxquels se joignaient quelques Bourguignons. Les portes n'en furent donc pas ouvertes au Roi. Le 4 juillet, Jeanne écrivit cette lettre aux habitants de la ville :

- « Aux seigneurs et bourgeois de la cité de Troyes.
 - « Jhésus, Maria.
- « Très chers et bons amis, s'il ne tient à vous, seigneurs, bourgeois et habitants de la ville de Troves, Jehanne la Pucelle vous mande et fait savoir de



REDUCTION DE CHALONS-SUR-MARNI Monature du manuscrit des Vigiles de Charles VII.

par le Roi du Ciel, son droiturier et souverain seigneur, duquel elle est chaque jour en son service roval, que vous fassicz občissance et reconnaissance gentil Roy de France qui sera bientôt à Reims et à Paris, qui qui vienne contre, et ses

bonnes villes du saint royaume, avec l'aide du roi Jhesus. Loyaulx Francais, venez au-devant du roi Charles et qu'il n'y ait point de fautes et ne vous doutez pas de vos corps et de vos biens, si ainsi le faites. Et si ainsi ne le faites, je vous promets et certific sur vos vies que nous entrerons, avec l'aide de Dieu, en toutes les villes qui doivent être du saint royaume, et y ferons bonne paix, qui qui vienne contre.

- « A Dieu vous recommande, Dieu soit garde de vous, s'il lui plait. Réponse bientôt.
- « Devant la cité de Troyes, écrit a Saint-Fale, le mardi quatrième de juillet. »

Le Dauphin joignit le lendemain ses instances à celles de Jeanne. Mais les



ARRIVEL A RUMS

Gravure de Poinssart, datée de 1610, d'après une tapisserie de haute lisse, perdue aujourd'hin et exécutee vers la fin du xx sicele. Bibliothique nationale.

habitants de Troyes ne se rendirent pas. Un parti puissant y dominait qui se prononcait en faveur des Anglais. Ceux-ci du reste composaient la garnison, laquelle comptait cinq à six cents hommes. Ils cerivirent d'autre part aux habitants de Reims, leur déclarant qu'ils tiendraient bon. Ils y parlaient avec injure de Jeanne, la traitaient de possédée du demon, et ridiculisaient la lettre qu'ils avaient recue d'elle.

Cependant il se trouvait à Troyes un moine cordelier, predicateur populaire alors fort en renom, qu'on appelait frère Richard. Ses concitoyens le chargèrent sans doute d'aller examiner Jeanne, on bien un sentiment de curiosité le porta à le faire de lui-même. Toujours est-il qu'il vint au camp des Français. Mais, persuadé que la Pucelle était, selon les dires des habitants de Troyes, plus ou moins de connivence avec les mauvais esprits, il s'avanca timidement avec mille précautions, faisant des signes de croix et aspergeant Jeanne d'eau benite. « Approchez hardiment, lui dit l'hérome, je ne m'envolerai pas. »

Frère Richard finit par se rassurer, et la Pucelle le chargea d'une nouvelle missive pour les habitants de Troyes. Malheureusement, ceux-ci

ne se rendirent pas plus à cette nouvelle démarche qu'à la première.

Le temps s'écoulait, le siège durait depuis einq jours et l'on ne prévoyait pas quand les choses pourraient tourner à mieux. La fatigue et le découragement s'emparaient des chefs, les soldats manquaient de vivres, car on était parti sans provisions.

Regnault de Chartres, digne émule de La Trémoille dans son opposition sourde envers Jeanne, s'attacha à démontrer qu'il était sage d'abandonner Troyes et de retourner en arrière.

Jeanne cut bruit de ces intrigues et de ces conseils. Elle vint inopinément frapper à la porte du Dauphin. Il fallut bien la laisser entrer. On s'efforca de lui faire comprendre que le siège ne devait pas être poursuivi.

Jeanne alors se tourna vers le Dauphin et demanda la permission de parler. « Parlez, dit le Roi, et si vous dites choses profitables et raisonnables, on vous croira. — Vous me croirez? dit Jeanne. — Oui, selon ce que vous



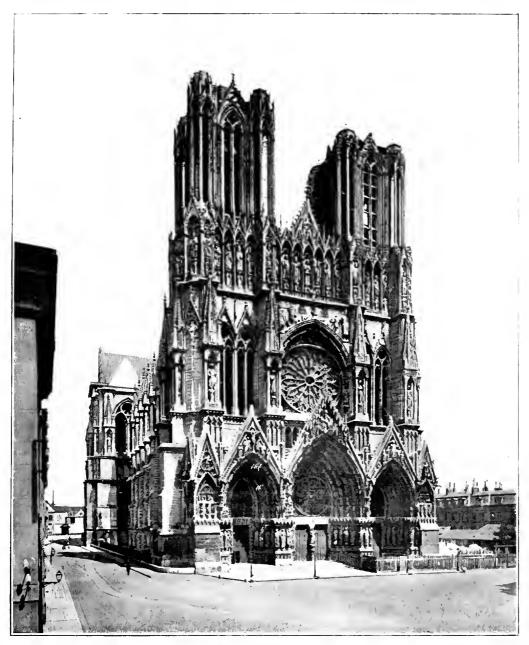
D'après une cau-forte de Biny extrate de Jeann d'Arc, par Michette et C^n , editeurs,

direz. — Gentil Roi de France, reprit la Pucelle, si youlez demeurer devant votre ville de Troves, elle sera en votre obéissance avant trois jours, soit de bon gré et par amour, soit par force et courage : et grande sera la stupéfaction de la fausse Bourgogne. — Jeanne, reprit l'archevêque, qui scrait certain de Tavoir dans six jours, on l'attendrait bien. Mais ditesvous vrai? » — Elle en donna de nouveau l'assurance et il fut décidé qu'on surscoirait à la retraite.

An sortir même du conseil, Jeanne se fit armer, monta à cheval et prit son etendard.

A son appel, officiers et

soldats se mirent au travail et en devoir de préparer l'attaque. C'était merveille que de voir Jeanne aviser à tout et donner l'exemple de l'activité.



OXEMIDRAIA. DE REIMS D'après une photographie.

Le lendemain dès le matin tout était prêt pour l'assaut, quand l'evêque de Troyes et les principaux de la ville, vinrent faire leur soumission.

Ils furent bien accueillis. Le Roi avait întérêt à le faire et à attirer à lui les

autres villes par la bonté avec laquelle il traitait celle-ci. La garnison etrangère fut autorisée à se retirer et l'on donna aux habitants les meilleures garanties pour la sécurité de leurs personnes et l'integrité de leurs biens.

Dès le lendemain, 10 juillet, le Roi entra dans Troves. La Pucelle était à



L'ARMEL ROYALL DIVANT REIMS

Gravure en conleurs de Morlet d'après Desidytains Sollection des portraits des Grands Hommes, publice par Elin a Paris, 1788-1793. (Bibliothèque nationale.)

côté du prince, portant son étendard; les seigneurs et les chefs de l'armée venaient à la suite.

Selon les conventions, la garnison sortit. Mais, comme on avait garanti leurs biens aux gens d'armes ainsi qu'aux autres, ils songèrent à emmener leurs prisonniers. Jeanne s'y opposa formellement; résolument elle se tint à la porte de la ville et déclara qu'elle ne les laisserait pas sortir. Il fallut bien faire selon sa volonté. Seulement le Dauphin, voulant rester fidèle au texte même des conventions, racheta les prisonniers à ceux qui les détenaient.

Au lendemain de la prise de Troyes, l'armée se dirigea sur Châlons. Le

bruit de la prise de cette première ville y était déjà parvenu. L'évèque et les bourgeois vinrent au-devant du Dauphin pour lui faire leur soumission, sans qu'il eût fallu coup férir.



SACRE DU ROI A REIMS

Miniature du manuscrit les Vigiles de Charles VII.

Ainsi la renommée de

Jeanne suffisait maintenant à gagner des batailles, ou du moins à faire ouvrir les portes des villes.

Une joie très sensible attendait Jeanne d'Arc à Châlons. Plusieurs habitants de Domremy s'y trouvaient, attirés sans doute par le désir de revoir « Jeannette ».

Elle y vit d'abord Jean Morel, l'un de ses parrains, qui était de Greux. C'est lui qui le raconte dans la déposition qu'il fit au procès de réhabilitation. « Je n'ai plus rien à déclarer, dit-il, sinon qu'au mois de juillet je fus à Châlons, au moment où il se disait que le Roi allait à Reims se faire sacrer. » Elle y vit encore Gérardin d'Épinal, son compère, lequel devait aussi plus tard déposer au procès de réhabilitation.

A Domremy les hauts faits de Jeanne étaient parvenus; on s'en était beaucoup entretenu au village, et Jean Morel et Gérardin, sans doute un peu plus fortunés, avaient résolu d'aller voir Jeanne en son triomphe. Il fut doux pour la Pucelle de les rencontrer, et elle donna à Morel un habit rouge qu'elle avait porté. La vaillante enfant, aussi tendre que courageuse, avait le culte du souvenir; elle en donna des preuves en plusieurs occasions. Son parrain dut remporter précieusement le vêtement que Jeanne lui avait offert.

Était-ce celui dont elle usait en arrivant à Vaucouleurs et dont il est parle dans les témoignages de Le Royer, de Jean de Metz et de Bertrand de Poulengy? Il se peut; toutefois il semble peu probable que Jeanne, après avoir à Vaucouleurs pris l'habit d'homme, n'ait pas remis son vêtement ordinaire à

Durand Laxart ou à quelque autre. Au milieu de ses campagnes, l'eût-elle facilement conservé? et dans quel but d'ailleurs? Comme souvenir du temps où elle vivait en paysanne? Il est à supposer que le vêtement dont il est ici question était l'un de ceux qui lui furent offerts après son arrivée à la cour, et qu'elle prit un plaisir ingénu, bien en rapport avec son âge et son sexe, à



JIANNE D'ARCAT SACRE DE ROY A REIMS D'après le dessin de MM. Proeva et Carot pour le missel de Jeanne d'Arc, éthté por Leburge a Paris. Collection de M. Unbbé Lemerle.

envoyer à Domremy ce riche vêtement qui devait faire l'admiration de ses compatriotes.

Le Roi demeura peu de temps à Châlons, et dès le lendemain l'armée le suivit sur le chemin de Reims.

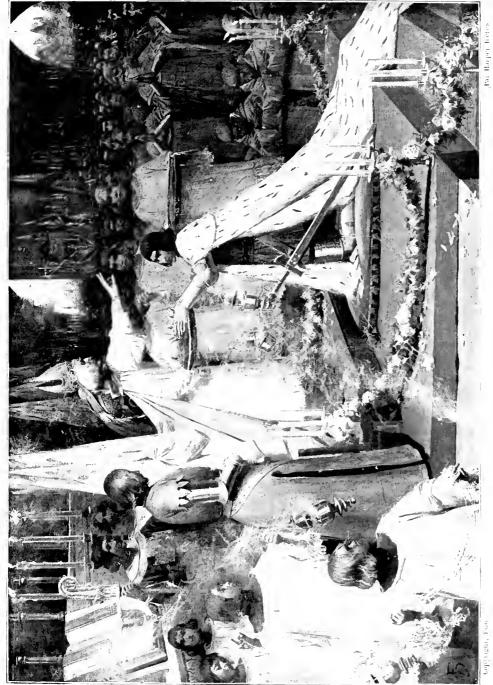
Sans attendre l'arrivée du Roi sous leurs murs, les habitants vinrent au-devant de lui jusqu'à Saint-Saulx, à quelques lieues de Reims; la députation se composait de bourgeois, à la tête desquels se trouvait l'archevêque Regnault de Chartres.

Le Roi les accueillit avec bonnegrâce et, par lettre, accorda pleine amnistic aux habitants. Le même jour, 16 juillet, il entra solennellement à Reins.

Le peuple montra beauconp d'enthousiasme pour le Roi. Mais Jeanne était par-dessus tout l'objet des regards : on se répetait ses grandes actions, et l'on admirait la bonte simple et modeste dont elle donnait si souvent des preuves à tous les malheureux qui l'approchaient.

Elle logea dans une maison voisine de la cathédrale, que l'on montre encore aujourd'hui.

On voulait sans retard proceder au sacre. La muit fut donc consacrée à en



CHARITS AN REQUED DE ÉMBERRATORE DE REMYS L'OXICION LE LA COURONNE D'après le tableau de Desone, public dans le Harper's Tagazine.

	•			
	•			
	•			

ORLĖANS ET REIMS.

ordonner les préparatifs, et le lendemain, dimanche 17 juillet, la cérémouie eut lieu.

Le matin, les maréchaux de Bonssae et de Rais, le sire de Graville et le sire de Culan, allèrent à cheval solennellement chercher la sainte ampoule en l'église Saint-Rémy. L'abbé de cette abbaye, revêtu de ses ornements sacerdotaux, l'apporta à l'église Saint-Denis, où l'archevèque la reçut de ses mains pour la déposer sur l'autel.

Le Roi se tenait au pied de l'autel. Douze seigneurs et évêques suppléèrent aux douze pairs du
royaume, qui, suivant le cérémonial, eussent dù
entourer le prince. Ce furent, pour les laïques, le
due d'Alengon, les comtes de Clermont et de
Vendôme, les sires de Laval, de La Trémoille et de Beaumanoir. Parmi les évêques,
on vit paraître l'archevèque de Reims, l'évèque de Laon, ceux de Châlons, de Séez et
d'Orléans.

L'archevèque de Reims officiait, le sire d'Alm se tenait, l'épée à la main, devant le Roi.

Jeanne assista à la cérémonie, son étendard à la main; on le lui reprocha plus tard à Rouen. On sait quelle fut sa réponse :



JEANNE D'ARG AU SACRE D'après la statue d'Émile LAFONT.

son étendard avait été à la peine, il était juste qu'il fût à l'honneur.

Le prince fut fait chevalier par le duc d'Alençon; il reçut des mains de l'archevèque l'onction sacrée et la couronne. Alors se passa une scène qui arracha des larmes à un grand nombre d'assistants. Jeanne s'avanca, se jeta aux pieds du Boi, lui embrassa les genoux à plusieurs reprises et, pleurant abondamment, lui dit :

« Gentil roi, orés est exécuté le plaisir de Dieu, qui voulait que vous vinssiez à Reims recevoir votre digne sacre, en montrant que vous êtes vrai Roi, et celui auquel le royaume doit appartenir ».

Ce même jour, Jeanne eut le bonheur de voir son perc. Celui-ci, venu aussi à Reims pour assister au sacre et revoir sa fille, fut logé et nourri aux frais de la ville. Un des anciens comptes de la ville de Reims porte que, des

deniers communs de la ville, ont été payés 24 livres parisis à la femme Alis, veuve de feu Raulin Morian, maîtresse de l'hôtel de l'*Asne Rayé*, pour les dépenses faites en son hôtel pour le père de la Pucelle, laquelle était en compagnie du Roi quand il fut sacré.

Dans un autre compte, il est dit que le Roi fit « à Reims bailler et délivrer 60 livres données à Jelianne pour bailler à son père ».

Jeanne, qui n'oubliait pas son pays de Domremy, obtint en faveur de ses compatriotes et des habitants de Greux l'exemption du paiement des impôts.



JIANNI CONDUSANT LI ROLA RIIMS D'après l'esquisse d'Ara Scheffer (Collection de Min Marjolin Scheffer

Le texte de l'édit royal est conserve aux Archives nationales et a été publié comme il suit par M. Vallet de Viriville, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* :

- « Charles, par la grâce de Dieu, Roy de France, au Bailli de Chaumont, aux esleus et commissaires commis et à commettre, à mettre sur, asseoir et imposer les aides, tailles, subsides et subventions audit bailliage, et à tous nos autres officiers et justiciers ou a leurs lieutenants, salut et difection.
- « Seavoir nous faisons que, en faveur et à la requête de notre bien aimée Jehanne la Pueelle, et pour les grands, hauts, notables et profitables services qu'elle nous a faits et fait chaque jour au recouvrement de notre seigneurie : nous avons octroyé et octroyons, de grâce spéciale, par ces présentes, aux manans et habitants des villes et villaiges de Greux et Domremy, audit bailliage de Baumout en Bassigny, dont ladite Jehanne est native, qu'ils soient



SAURE DI CHARLES VII. 17 AUILITI 1 [29] D'après la peinture murale du Pautheon, par Lexerveu.

d'ores en avant francs, quittes, exempts de toutes tailles, aides, subsides et subventions mises et à mettre audit bailliage....

« Donné à Chinon le derrenier jour de juillet, l'an de grâce mil quatre cent vingtneuf et de nostre règne le septième.

« Par le Roy, eu son conseil.

« Bank ».

Le père de Jeanne d'Arc, Jean Morel, parrain de la Pucelle, et Gérardin, son ami d'enfance, curent la douce joic de pouvoir remporter cette bonne nouvelle aux amis que Jeanne avait laissés à Greux et Domremy.



Le soir du sacre, Jeanne dut avoir un long entretien avec son père. Après le triomplie des Rameaux, le Christ se rendit à Bethanie chez Lazare et ses sœurs, qui étaient ses amis. La vie intime et cachec est donce après les joies bruyantes et publiques; c'est le recueillement du cœur. On retrouve dans la solitude du foyer domestique ou ami la fleur même des joies qu'on vient de goûter si elles ont en quelque chose de substantiel et de durable, on en recueille pour le respirer à nouveau et plus librement le parfum même : laissant de côte le bruit du deliors, l'eclat que

JEANNE D'ARC RACONTÉE PAR L'IMAGE.

goûtent seules les âmes futiles, on garde l'âme des joies qu'on vient de connaître ou des honneurs que les hommes nous ont rendus.

C'est une joie douce au cœur, comme l'est pour l'esprit le souvenir d'une belle page qu'on vient de lire, d'un discours éloquent qu'on vient d'entendre. Du livre ou du discours

> la lettre est déjà loin, mais la pensée reste, la vérité demeure bienfaisante de lumière et de

Que ne nous a-t-on gardé le récit de l'entretien de Jeanne avec son père, au soir de Reims! Mais ces choses ne sont pas de celles que les secretaires mettent en note, et que l'on retrouve consignées au livre de comptes d'une ville ou d'un bourgeois. On y inscrit seulement la somme des livres tournois dépensees.

Jeanne s'informa sans doute de sa mère, de ceux de ses frères qui ctaient restes au logis et de sa sœur.

Que devenait-on à Domremy depuis les six grands mois que Jeannette en était partie? Qu'avait-on dit d'elle au village et que pensait-on de son équipée?

Et Jacques d'Arc, avait-il enfin pardonné à Jeannette d'être partie malgré sa défense? Se rejouissait-il aujourd'hui que, écoutant la voix des saintes plutôt que celle de son père, elle füt venue à Vaucouleurs d'abord, à Chinon ensuite, puis à Orléans et à Reims pour faire ees grandes choses?

Jeanne ctait trop douce et trop délicate pour parler ainsi; elle n'eût pas voulu même effleurer ces propos et réveiller ces souvenirs propres à confondre le pauvre Jacques d'Arc.

Mais lui, sinon pendant que sa fille était à ses côtés seule avec lui, dans quelque chambrette de l'hôtel de « l'Asne Rayé », du moins, au moment du sacre, de quelles pensées son esprit n'avait-il pas été hanté!

S'il avait persisté jadis dans sa défense, si ses fils l'eussent écouté quand il leur disait de jeter Jeanne dans la Meuse, si, effravée de ces menaces, Jeanne fût restéc à Domremy, quel autre état pour les choses de France! — Ce Roi, qui,



JEANNE D'ARC AT SAGRE D'après la statue de SAINT-MARGEAUX.



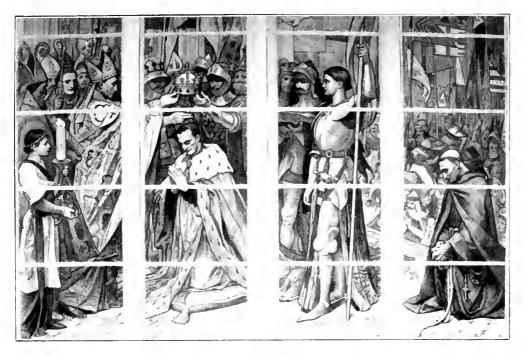
Leaven de live our levere de l'herrhen VII The est accompagner de son course est a de son sussence rous respected et de son trage Colonia de 19 Augres - Marce du Joseph



hors Jeanne, l'eût fait sacrer? Le pays envahi, qui en cût chasse l'Auglais? Qui nous cût rendu la gloire des armes et assuré l'indépendance?

Oh! la mission des pères est vraiment sacrée, mais elle est bien grave aussi et parfois redontable. Combien recueillis et sages ne doivent-ils pas l'exercer! Combien aisé ne leur est-il pas d'entraver à son départ une vie qui peut être féconde, peut être même grande et illustre!

Un père, une mère, devraient par la sagesse de leurs pensées, la gravité et



11 SACRI D'après un carton de Lionea, Royar.

la mesure de leurs résolutions, s'épargner pour l'avenir la peine de voir leurs fils, devenus hommes, utiles à leurs frères, honorés par le fait qu'il ont eu le rare et difficile courage d'opposer aux desseins de leurs parents un dessein plus sage, à leur volonté qui se trompait d'objet une volonté plus éclairée et plus ferme. « Quel malheur pour l'homme que d'être heureux sans Dieu »! dit Pascal. C'est un malheur pour un père que le spectacle du bonbeur de son fils heureux sans lui, et non par le fruit de sa prudente direction et de la fidelité de son dévouement.

Jacques d'Are avait pardonné à sa fille quand elle partit de Vaucouleurs; Jeanne n'avait pas eu même à pardonner, tant son âme douce et indulgente était incapable de s'arrêter même un instant à quelque ressentiment envers ceux qu'elle aimait.

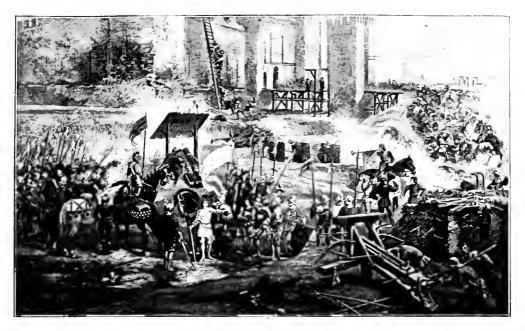
Il faut donc penser que leur entretien fut tout au bonheur de se revoir, et que Jeanne, si rarement joyeuse, le fut pendant ces instants, sans réserve.

C'étaient, helas! les derniers qu'elle passerait avec son père; elle ne devait plus le revoir!



MEDALITON IN VERMETE DU XVI STECCE

Music Jeanne d'Ire, a Orleans.



TE STIGE DE PARIS

Tableau de Carrier-Belleuse publié dans la Mission patriotique de Jeanne d' Irc. Imprimeries Réunies.)

N I

DEVANT PARIS

GÉNIE ET PATRIOTISME EN JEANNE D'ARC
A SAINT-DENIS SOUS PARIS

Parm les causes diverses de l'étrange et admirable action publique de Jeanne d'Are, avec sa foi vive, sa piété fervente et le secours d'En-Haut que lui apportent constamment ses « voix », il faut compter le génie que Dieu lui avait donné et le grand amour qu'elle eut pour la France.

Je vondrais, avec mes lecteurs, m'arrêter quelque temps à cette considération, persuadé qu'elle importe grandement tant à la juste intelligence de ce que fut Jeanne et de ce qu'elle fit, qu'au bénéfice que chacun de nous doit retirer pour son propre bien de



l'étude même de ses actes et de son caractère,

Admirer une grande âme est bien, mais non pas assez : il faut que notre admiration, en même temps qu'elle honore ceux qui en sont l'objet, soit féconde pour nous, que les exemples qu'ils nous donnent nous portent à les imiter, et que l'esprit qui les anime prenne en nous une place plus large, plus durable.

Un écrivain de notre siècle a dit de Bossuet cette très juste parole : « Le caractère propre et distinctif de Bossuet, c'est le bon sens 4 » .

« La découverte n'est pas bien grande », ajoute l'auteur. C'est une erreur : la découverte est grande, parce que d'une part elle est fort juste, que de l'autre elle est nouveauté pour nombre d'hommes qui ne connaissent que médiocrement l'évêque de Meaux et qu'elle est par conséquent instructive.

Je crois que quiconque aura étudié la vie de Jeanne d'Are comme il convient de le faire dura aussi : « Le caractère propre et distinctif de Jeanne, c'est le bon sens » .

En Bossnet le bon sens a été singulièrement fortifié par la fermeté de ses croyances, par sa foi. Il en est de même de Jeanne d'Are, mais le bon sens n'en demeure pas moins sa marque particulière.

Le bon sens! On a généralement trop réduit son domaine et ramené à une trop modeste mesure le mérite qui est le sien.

« Rien n'est estimable que le bon sens et la vertu », a dit justement Fénelon: mais combien ces deux grandes choses sont peu populaires! La vogue n'est pas pour elles.

Cependant le bon seus est ici-bas le coutien de la vérité, sans laquelle ni individus ni sociétés ne peuvent vivre. Mais on le traite comme ces arbres dont on recueille les fruits et dont on dédaigne le tronc et la ramure, ou encore ainsi que ces hommes plus sages dans le conseil qu'entreprenants dans l'action, qui ne s'expriment jamais bruyamment et qui rendent si modestement service, qu'on oublie le bienfaiteur d'abord, le bon service ensuite et le prix qu'il a pour nous.

C'est par la force du bon sens qu'un homme vaut, c'est par la faiblesse du sens qu'il est médiocre. Sans le bon sens, rien n'est ferme en nous ni efficace. C'est par lui que les résolutions sont sages et aboutissent; c'est lui, en effet, qui donne à la volonté la vigueur et la constance, par la clarté, la précision et la sagesse des desseins qu'il inspire.

Sans lui le goût n'est pas sûr dans les arts et dans les lettres, la poésie est

^{1.} Désire Nisard. Histoire de la Littérature, t. III. p. 321.

vaine et les beaux mouvements de la parole Immaine ne peuvent être qu'une creuse et sonore harmonie de mots qui se succèdent.

Le génie enfin n'est pas autre chose que le bon sens élevé jusqu'au sublime par l'imagination. Le génie est la raison émue, la vérité radiense et

splendide! *Splendor veri*, comme l'a dit Platon du beau.

Mieux encore que la science, c'est du bon sens que nous pouvons dire avec Bossuet : « Il est la lumière de l'entendement, le guide de la volonté, la nourrice de la vertu, en un mot l'àme de l'esprit et le maître de la vie humaine t ».

Comme l'esprit de foi, le bon sens est en nous cet « œil » dont parle le Christ et qui, quand il s'applique avec clarté et précision à son objet, jette sur tout ce qui est en nous et devant nous la lumière².

Peu d'hommes ont été aussi fortement marqués que Jeanne de cette universalité



JEANNE DICIANT UNE LETTRE A SON AUMÓNIER D'après le dessin de Bida. (Extrait de Jeanne d'Are, par Michelet Hachette et Cr., éditeurs.)

du bon sens. C'est en lui qu'elle puisa cette aptitude aux rôles les plus divers. Par lui elle est à l'aise en toutes choses et partont elle se trouve en son naturel. Ni le spectaele nouveau des cours, ni les finesses de la diplomatie ne la déroutent, ni les arguties de la scolastique ne la mettent en échec, ni la guerre avec ses surprises et son tumulte, ni la gloire même ne la font sortir de son « assiette stable et tranquille », comme dit Pascal.

Elle est partout fidèle à elle-même, parce que partout son admirable sens lui donne lumière pour sagement concevoir et fortement exécuter.

- 1. Bossuet, Panégyrique de sainte Catherine.
- 2. Si oculus tuus fuerit simplex et purus, totum corvus tuum lucidum erit, (Math. vi. 22.)



SONNETTE AVIC MANCHE REPRÉSENTANT UNE STATUE DE JEANNE D'ARG (Musée Jeanne d' Dre, la Orléans,

C'est du bon sens, source et fondement de l'esprit, que jailfissent ces saillies vives et pénétrantes qui donnent à son discours l'originalité puissante — et charmante aussi — qui laisse sans réplique courtisans, chefs de guerre, docteurs et juges.

C'est par le bon sens, uni au bon cœur, qu'elle plait tant aux foules, qu'elle leur dit ces mots que les gens du peuple se répètent et qui font fortune parmi les petits, tant ils rendent en termes justes, forts et prompts ce que chacun pense tous les jours.

Sous Jargeau, les siens perdent courage. Elle leur promet la victoire : Dieu ne manquera pas. — « En ètesvous sûre? — Eh! si je n'en étais sûre, j'aimerais mieux, croyez-le, garder les brebis que de m'exposer à de tels périls. » Que répondre à cet argument?

A Poitiers, les docteurs chargés par le Dauphin de l'examiner la retournent en tous sens : les objections se

eroisent, les questions se succèdent. A chacun Jeanne répond par le mot juste. « Vous dites que Dieu vous a promis la victoire, hasarde Guillaume Aymeri, et d'autre part vous demandez des soldats. A quoi bon des soldats, si la victoire est assurée? — En nom Dieu, répond Jeanne d'Are, les soldats batailleront et Dieu donnera la victoire. »

Elle est à Rouen. On essaye de la surprendre en ses paroles : « Ne savezvous point que sainte Catherine et sainte Marguerite haïssent les Anglais? — Elles aiment ce que Notre-Seigneur aime et haïssent ce que Dieu hait. — Saint Michel avait-il les cheveux longs ou courts? — Pensez-vous qu'il en coûte à Dieu de les lui couper? — Était-il vêtu? — En coûtait-il à Dieu de le vêtir?

« Quel langage parlait saint Michel? lui demande un des docteurs de Poitiers, Limousin d'origine. — Un meilleur que le vôtre », répond Jeanne.

A Rouen encore : « Savez-vous être en état de grâce ? » lui demande-t-on. Si elle dit oui, on l'accusera d'orgueil ; si elle dit non, elle se reconnaîtra compable.

« Si je n'y suis, Dieu m'y mette, répond Jeanne; si j'y suis, Dieu m'y garde. Je serais la plus dolente du monde, si je ne savais pas être en la grâce de Dieu.... Au surplus, je crois qu'on ne peut trop nettoyer sa conscience. »

Le bon sens en elle s'éleva jusqu'au genie.

Qu'on ne nous accuse pas d'atténuer en son action comme en ses discours

la part de l'inspiration. Nous la laissons entière. Mais quand Dieu dispose une âme à quelque mission extraordinaire, il l'y prépare et commence toujours par lui assurer les dons qui conviennent à la charge qu'il lui réserve. « C'est Dieu qui fait les guerriers et les conquérants..., dit Bossnet. Il inspire le courage, il ne donne pas moins les autres grandes qualités naturelles et surnaturelles et du cœur et de l'esprit. Tout part de sa puissante main¹. »

« Tout » nous vient donc de lui, l'intelligence et le génie mème, comme la foi.

C'est chose plus étonnante encore et plus admirable que de voir de tels dons, et en un progrès si achevé dans une enfant ou du moins une simple jeune fille.

Aussi rien n'est-il plus aisé, quand on lit la vie de Jeanne d'Are, et de plus fréquent que d'oublier l'âge encore tendre qu'elle avait, puisqu'elle est morte à dixneuf ans moins quelques jours.

Nous ne rencontrons nulle part, semble-t-il, une nature aussi exceptionuellement mûre, et l'on comprend



APRÈS AVOIR TERRASSE LE LEOPARD D'ANGLETERRE. JEANNE RIMIT A DIET SON LEINDARD Groupe en bronze de M. le comte G. di Passage.

qu'Étienne Pasquier ait dit de sa personne, de sa vie et de son action : « C'est un vrai miracle de Dieu² ».

Mais il est un antre objet sur lequel il me tarde d'appliquer notre étude : c'est le grand amour que Jeanne ent pour la France. Le genie n'est le partage que d'un petit nombre d'hommes, mais tous ont le devoir d'aimer et de servir leur patrie. C'est un devoir que Jeanne nous enseigne de bien belle et bien touchante manière.

^{1.} Bossnet, Oraison funchre du prince de Condé.

^{2.} Étienne Pasquier, les Recherches de la France, fivre VI, ch. v.

Il y a dans notre tempérament national une telle générosité native, que certains sentiments nous semblent devoir naître en nous d'instinct et s'y développer sans effort. Il en est ainsi du patriotisme.

Demandez à un Français s'il aime son pays, s'il a le culte passionné de la France, si dans ses paroles et dans ses actes il traduit, sans cesse ni défaillance, ce sentiment : il n'hésitera pas à répondre qu'il en est ainsi et que son patriotisme est aussi profond qu'effectif. Montrez quelque léger doute à cet endroit, vous lui causcrez autant d'étonnement que de déplaisir. Insistez, priez-le de se recueillir, de s'interroger lui-mème avant de répondre une fois encore : il ne sera pas éloigné de vous en vouloir et ne vous cachera pas que votre doute le blesse.

Et cependant étudiez vous-même ses actes, son attitude habituelle, écoutez ses propos, et vous devrez en conclure que son patriotisme est médiocre, que ses paroles sont fréquemment amères à l'endroit de son peuple, et que, si devant l'ennemi et sur le champ de bataille il est homme à combattre vaillamment, au contraire, dans la paix, dans sa vie de chaque jour, il est nombre de sacrifices, non pas héroiques cependant, auxquels il ne consentirait pas.

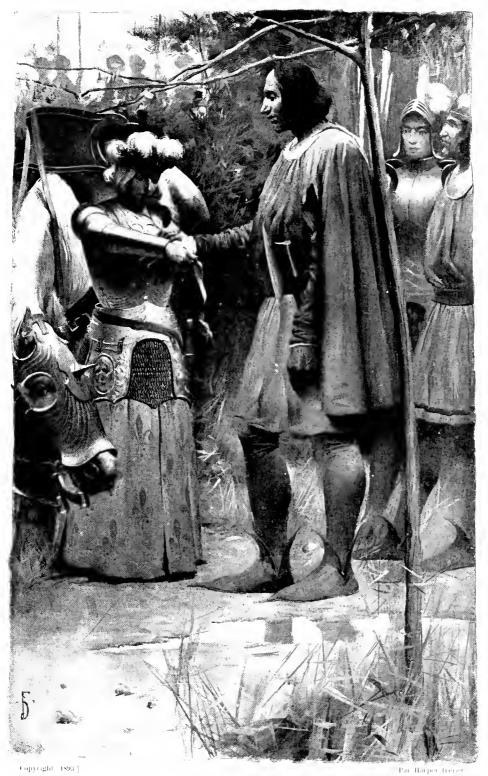
Vous verrez surtout que si, par une théorie faeile, il aime et admire la France du passé, ou celle qu'il prévoit dans l'avenir, pour la France de son temps il n'a qu'éloignement, maussaderie et, dans l'action, indifférence et inertie.

C'est que, quoi qu'on en pense, le patriotisme est une vertu. Et si, comme il est vrai, ce noble sentiment a dans toute âme généreuse une racine naturelle, encore ne peut-il vivre, croître et devenir fécond que par l'effort et l'abnégation. Il faut souvent s'oublier soi-même pour aimer son pays, et de même que, pour aller défendre le drapeau contre l'ennemi, il faut quitter sa demeure et sa famille, ainsi pour servir son pays dans le patriotisme civil et pacifique faut-il se renoncer soi-même et imposer silence aux sentiments personnels parfois les plus vivaces.

Aul ne nous offre plus que Jeanne d'Arc un modèle parfait de cette vertu. Spectaele aussi touchant qu'il étonne en une enfant, Jeanne s'était fait de la France une sorte de personne vivante. Son grand cœur et son vif génie avaient évoqué devant ses veux comme une image visible de la Patrie!

En un temps où l'idée de la Patrie française se dessinait à peine, Jeanne la vit nettement, et la France était pour elle comme une âme vivante. Elle avait eu l'intuition du génie de la France.

Nec en cette vaillante terre de Lorraine qu'on ne peut nommer sans lui



APRÈS LA BAIAHLE — JEANNE PANSANE UN BLESSÉ — D'après une aquarelle de Demont publiée dans le Harper's Magazine

envoyer un salut du cœur, hélas! mouillé de larmes, placée sur les confins de l'Allemagne et de la France, il semble qu'elle ait jugé le tempérament de ces deux races, si diverses en toutes choses. Son cœur, sa pensée, toute son âme, avaient « opté » pour la France. Aussi, quand elle en parle, il y a dans ses



VENAIENT A MOI TRÈS MOIONTHERS LES PAUNELS GENS, POUR CE QUE JE NE LEUB PAISAIS POINT DEPLAISIR

D'après une aquarelle de Bouti i pi Moxxii, extrate de l'album Jeanne d'Are, (Plen et C^n , éditenes.)

accents je ne sais quoi de tendre et de earessant. Elle la choie, elle a pour elle quelque chose qui rappelle les caresses de l'enfant qui voit pleurer sa mère et tente d'apaiser ses larmes.

Qu'on ne disc pas que les malheurs de la France étaient tels en ce temps, que nul Français ne pouvait negliger d'aimer son pays et de le servir de tout

cœur, et que Jeanne a fait simplement ce que chacun faisait et devait faire en pareille circonstance.

L'aurais d'abord le deuil de répondre qu'en ce même temps et au sein des mêmes malheurs, nombre des fils de France l'oublièrent, accueillirent l'étranger ou se consolèrent des deuils nationaux, pourtant si graves et si cruels.

Mais ce n'est point d'avoir aime la France malheureuse que je loue Jeanne : c'est alors, en effet, que le patriotisme est le plus facile. Elle a mieux fait : elle l'a aimée même en dehors de ses malheurs, je veux dire pour ce



JIANNI ALIANI AL COMBAL Bassiclief de Loyatier. Music Jounne d'Ira, Orleans

qu'elle est d'elle-même, pour sa beauté, sa noblesse, sa grandeur.

Aussi, dans l'expression de cet amour, met-elle je ne sais quelle lierté sereine, quel orgueil noble en même temps qu'ingénu, et, puisque nous avons parlé de mère et d'enfant, il semble que Jeanne d'Are veuille faire entendre au monde qu'à ses yeux nulle nation ne vaut la France.

C'est bien ainsi, n'est-il pas vrai, que l'enfant pense et parle de sa mère; de toutes les femmes, de toutes les

meres, sa mère est la meilleure, la plus noble, la plus belle mème et la plus aimee. Certes, j'aime entendre Jeanne gémir comme elle l'a fait sur « la grande pitie du royaume de France ». L'aime qu'à Vaucouleurs elle compare son attente douloureuse à celle de la mère qui attend le fils qui va lui naître.

J'aime la voir quitter tout, affronter tous les périls, déjouer toutes les intrignes, et se montrer plus patiente que ne sont longs les delais qu'on lui impose; j'aime la voir vivre, combattre, être captive pour sauver la France et mettre un terme à son malheur. J'aime enfin la voir, à sa dernière heure, douce, sereine et résignée par le seul fait de cette assurance qu'elle a que « avant sept ans les Anglais seront boutés hors de France ».

Mais ce qui ne me touche pas moins ou plutôt ce qui m'emeut davantage.

c'est le culte passionné d'admiration qu'elle a pour son pays quand elle parle du « beau pays de France », de ce « noble royaume » et de ce « saint royaume ». Elle ajouterait volontiers, avec un de nos vieux chroniqueurs, que si Dieu avait en deux fils, ayant donné le Ciel au premier, il eût au second donne la France pour apanage.

Na-t-elle pas fait, du reste, de la France une louange meilleure encore que celle-là quand elle a dit : « Tous ceux qui guerroient contre ce saint royaume de France, guerroient contre le roi Jésus, roi du Ciel et de tout le Monde ».

De l'avis de la Pucelle, c'est entre la France et Dieu comme une alliance offensive et défensive : qui touche à l'un blesse l'autre.

Voila quel culte Jeanne avait pour son pays. On dira : C'est ingénu. Soit; mais c'est noble, c'est touchant et c'est efficace.



DE FA PUCCELL

Abrication moderne

En tous les eas, c'est ainsi que Jeanne a compris l'amour l'abrication moderne, de la France et j'ajoute que quiconque ne l'aime pas ainsi, ne l'aime pas comme il convient.

On nous accuse de je ne sais quelle vantardise à l'endroit de la valeur de notre peuple.

Je ne sais pas si nous avons hors de chez nous le travers de vanter la France à l'exeès; mais s'il en est ainsi, grand Dieu! quel retour nous prenons une fois rentrés dans nos murs!

Nous excellons à dire du mal de nous-mêmes et, à entendre nombre d'entre nous, il n'est nation pire que la nôtre. En un mot, si vive que puisse être la jalousie des autres peuples à l'endroit du nôtre, il est vrai pourtant que nul ne dit plus de mal de la France que les Français.

La France mérite mieux que ces railleries, et nous serons dans la verite et dans la justice en imitant Jeanne d'Are, en estimant la France comme elle l'aestimée, en l'admirant comme elle l'admirait. Nous aurons à gagner beaucoup à cet enthousiasme, je ne vois pas ce que nous pourrons y perdre; ear il en est d'un peuple comme d'un homme, il est meilleur de l'élever à ses yeux avec mesure que de l'abaisser.

Jeanne toutefois, en son patriotisme, nous donne un autre exemple qu'il importe de ne pas oublier, ear il est d'une imitation plus laborieuse.

Souvent, aimer sa famille est plus facile qu'aimer ses freres. C'est que les intérêts et l'honneur de la famille nous sont un bien commun avec notre

parente, tandis que l'intérêt de notre parent n'est pas toujours conforme au nôtre.

Une passion commune nous fait aimer notre famille; des passions opposées ne peuvent que trop facilement nous diviser avec nos frères ou nos proches. Ainsi nous est-il plus aisé d'aimer notre patrie que nos compatriotes, et notre pays natal que nos concitoyens; en un mot, plus aisé d'aimer la France que les Français.

Jeanue, en chaque Français, aimait la France.

Elle a aimé son Roi, elle l'a honoré, servi et défendu contre ceux



CHARLES VII. ROL III BOURGES
D'après la ministure d'un ins. fr. des Vigdes de Charles VII date de 1737.

Bibliothèque nationale.

quil'accusaient, jusques au bûcher. Et quel Boi pourtant! Mais le Dauphin, pour elle, c'était la France.

Envers les conseillers du prince et les seigneurs, son respect ne s'est pas un instant démenti. Quels conseillers cependant! Ils sont divisés l'un

contre l'autre et plus flattés du pouvoir qu'ils exercent sur leur pays démembre, qu'ils ne seraient heureux de voir la patrie relevée, leur prestige étant évanoui. Jeanne n'entreprend rien contre eux. Son action se réduit à combattre leur opinion dans l'intimité d'un Conseil royal; mais devant le peuple et l'armée, jamais elle ne les blàme. C'est qu'elle entend bien qu'on n'attaque jamais les représentants de l'autorité dans un pays sans ebranler le principe même de l'autorité et sans nuire à la nation. C'est qu'en eux elle voyait la France.

Elle la voyait encore dans ces chefs de l'armée, dont quelques-uns enviaient sa gloire et tâchaient de faire échee à son influence. Encore bien qu'elle cut à pâtir de leurs sourdes mences, elle les ménagea toujours : ils étaient la France.



LA PUGLITE PRIANT.
D'après une gravure anonyme du XVIV sicele. Bibliothèque nationale.

Elle avait pour rendre ce sentiment un mot bref et d'une ctrange énergie :

Le soir du second jour, à Orléans, alors qu'elle commençait de s'endormir, elle entend du bruit dans la rue. Elle se lève et voit qu'on court à l'ennemi. Elle appelle aussitôt son page, « Ah! sanglant garçon, lui dit-elle courroncée, vous ne me disiez pas que le sang de France fût répandu! » Et pen après, avisant un soldat blesse : « Jamais, dit-elle, je n'ai vu couler le sang de France que les cheveux ne me levassent ensur ».

Le sang de France!... Parole singulière et nouvelle. Xul autre, que je sache, ne l'avait dit avant elle. Dans l'ardeur de son patriotisme, Jeanne s'est fait comme une France de toutes pièces, présente, visible et vivante. A ses yeux, la France a son cœur, ses veines, son sang. Chaque Français, pour elle, se confond avec la France même. Qui blesse un des fils, blesse la mère; un des membres, le corps; et le sang qui coule n'est le sang ni de celui-ei, ni de celui-là; c'est « le sang de France ».

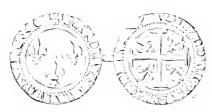
Il est clair que tant que les hommes seront les hommes, les luttes d'opinions et de sentiments seront inévitables. La verité, du reste, et la justice ont des droits imprescriptibles, que chacun de nous a le devoir de défendre dans la mesure de son action.

Mais il faut ne détruire que le mal, n'attaquer que l'erreur ou l'injustice, et même quand nous combattons nos frères, les aimer encore. Ils sont les fils de la patric; ils sont « le sang de France ». Ny touchons qu'avec miséricorde et respect.

Puis-je, tout en me hâtant, mettre en lumière un dernier trait de l'amour de Jeanne pour la France? Elle l'a aimée dans l'avenir.

Nous nous recherchons nous-mêmes en toutes choses. Il arrive de là que l'égoïsme se fait place même dans les sentiments qui semblent le moins propres à se concilier avec lui.

Le patriotisme n'échappe point à cette règle, et il n'est que trop souvent infesté du vice de l'amour-propre. Nous nous aimons nous-mêmes quand nous croyons aimer notre patrie, et nous ne songeons que trop à nous tout en semblant songer à nos concitovens et à notre peuple.



MONNAIL DE CHARLES VII

C'est pour cela que l'honneur et surtout le bien-ètre de notre nation ne nous importent guère qu'autant qu'ils sont de notre temps; nous avons pour ces mêmes objets une beaucoup moindre sollicitude quand il s'agit du passé ou de l'avenir de la France. De ses maux anciens nous prenons facilement notre

parti, et nous ne nous mettons que peu en peine de ceux qui peuvent l'attendre dans les siècles suivants; quant à ceux qu'elle éprouve dans le present et dont le contre-eoup nous atteint plus ou moins, ils sont l'objet de nos perpétuelles et quelquefois amères doléances.

L'histoire que nous lisons nous importe peu; quant à celle que nous vivons, c'est tout autre chose.

S'il en est ainsi des épreuves de la patrie, il n'en va guére autrement de ses gloires et de sa prospérité.

Celles du passé nous donnent quelque orgueil, celles du présent nous exaltent; mais qui done s'inquiete de celles de l'avenir? Qui done surtont est prêt à pâtir volontiers de son temps, pourvu que la France recueille plus tard le fruit de nos présents labeurs?

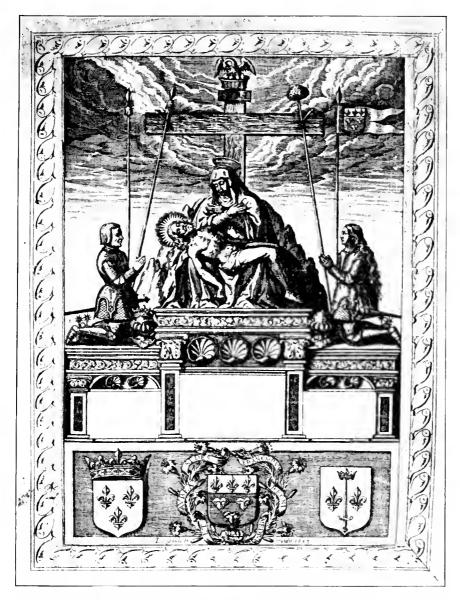
Nous ne disons point avec le sage et désintèresse vieillard de la Fable :

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.

Nous sommes de l'école des jouvenceaux :

Passe encor de bâtir, mais planter a cet âge!

Et que serions-nous pourtant nons-mêmes si nons n'avions recueilli du passé ce qu'il nous a légué, si nons ne bénéficiions pas des labeurs de nos pères, de leurs luttes pour l'indépendance de la patrie? Quelle France



PORTRAIT LE BEPRESENTATION DE VRAI SIMILLACRE QUE LE TELLANÍ SUB LE PONT D'ORTÍANS (1+)8). D'après Le gravire de l'envari Galleire (613).

aurions-nous s'ils ne l'avaient sauvée par leur héroisme qu'ils ont paye souvent de leur sang?

Noublions donc pas le passé de la France : le présent est l'œuvre de ce passé : mais saluons aussi l'avenir : il sera la nôtre.

Ainsi pensait Jeanne d'Are. Ayant tout sacrifié pour son pays, il ne lui importait pas que son effort aboutit de son vivant à un plein résultat. Elle ne songeait qu'à l'avenir : « Je ne durerai qu'un an, disait-elle fréquemment, pas beaucoup plus; il faut penser à bien besogner pendant cette année ».

On insiste cruellement à Rouen pour lui faire constater qu'elle est captive, que sa mission n'a pas abouti. Elle relève fièrement la tête et se console en disant : « Avant qu'il soit sept ans, les Anglais laisseront un plus grand gage qu'ils n'ont fait devant Orléans. Ils perdront tout en France ».

Cette assurance lui suffit et les souffrances lui sont peu de chose au prix de cet espoir. Dès lors qu'elle demeure captive, qu'importe même qu'elle meure : « les Anglais seront boutés hors de France avant sept ans. Au Roi sera rendu son royaume », « et tout le royaume », ajoute-t-elle.

Jeanne a su vivre dans l'avenir et, dans cette pensée, tout accepter pour son pays. C'est une vertu fort belle et trop rare pour ne pas la citer en exemple aux fils de la France.

Le devoir du patriotisme n'est point sans cela rempli comme il le doit être. Nous nous devons à la France, non seulement en toute notre vie, mais encore, dirai-je, en toute la sienne.

Quand la femme qui est notre mère était encore enfant, adolescente ou jeune fille, elle n'était point encore notre mère, mais elle devait l'être un jour. Voilà pourquoi ces jeunes années de sa vie sont sacrées pour nous à l'égal de ses années présentes, et si quelqu'un insultait en elle ce passé déjà lointain, cette injure nous toucherait aussi douloureusement que si l'on insultait à son âge présent.

Nous pouvons mourir avant elle : mais cet avenir qui lui-reste à vivre-est également sacré pour nous, et nous ne permettrions pas qu'on y insullât plus qu'à son passé.

C'est qu'en ces âges divers elle est et doit rester notre mère.

Aimons ainsi la France, et servons-la conformément à cet amour. Qui n'aime pas ainsi sa patric ne l'aime pas véritablement.

Ces réflexions s'imposaient à nous. Elles nous donnent l'intelligence de la grande œuvre de Jeanne d'Arc, en nous rappelant les forces admirables de foi, de génie et de patriotisme qui l'animaient.

Elles nous feront mieux comprendre la suite de sa vie, la longue et noble patience de ses malheurs et de sa captivité, l'héroïsme de sa mort.

Le jour même du sacre. Jeanne, au lieu de s'alanguir dans le triomphe, sans délai songeait au lendemain et se préparait à poursuivre son action.

Pour le dire en passant, ce serait pent-être une suffisante réponse à faire à ceux qui prétendent que la Pucelle, après le sacre du Roi à Reims, estimait sa mission terminée.

Elle écrivit done au duc de Bourgogne la lettre suivante :

- « Au Duc de Bourgogne.
 - « † Jhésus, Maria †.
- « Haut et redonté seigneur due de Bourgogne, Jehanne la Pucelle vous requiert de par le Roi du Ciel, son droiturier et souverain Seigneur, que le roi de France et vous fassiez bonne paix et ferme, qui dure longuement.
- « Pardonnez l'un à l'autre de bon cœur, entière-



JEANNE D'ARC D'après la gravure de J. Le Clere le Jeune, xym' siècle.

ment, ainsi que doivent faire loyaux chrétiens, et s'il vons plaît à guerroyer, si allez sur les Sarrasins.

- « Prince de Bourgogne, je vous prie, supplie et requiers tant lumblement que requérir vous puis, que ne guerroyez plus au saint royaume et faites retraire incontinent et brièvement vos gens qui sont en aucunes places et forteresses dudit saint royaume et de la part du gentil Roi de France; il est prêt de faire paix avec vous, sauve son honneur.
- « Et vous fasse à savoir de par le Roi du Ciel, mon droiturier et souverain Seigneur, pour votre bien et pour votre honneur et sur votre vie, que vous n'y gagnerez point bataille à l'encontre de loyaux Français et que tous ceux qui guerroient audit saint royaume, guerroient contre le Roi Jhesus, Roi du Ciel et de tout le Monde, mon droiturier et souverain Seigneur.
- « Et vous prie et requiers à jointes mains que ne faites nulle bataille ni ne guerroyez contre nous, vous ni vos gens et sujets; et croyez sûrement que,

quelque nombre de gens qu'amènerez contre nous, ce sera grande pitié de la grande bataille et du sang qui y sera répandu de ceux qui viendront contre nous.

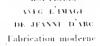
- « Et il y a trois semaines que je vous avais écrit et envoyé bonnes lettres par un héraut que vous fussiez au sacre du Roi qui, aujourd'hui dimanche xvu° jour du présent mois de juillet, se fait en la cité de Reims; dout je n'ai cu point de réponse, ni n'ouïs oncques nouvelles dudit héraut.
- " A Dieu vous recommande et soit garde de vous, s'il lui plait; et prie Dieu qu'il y mette bonne paix.
 - « Écrit audit lieu de Reims, ledit xvn° jour de juillet¹.

« Jehanne. »

Cette lettre est bien de Jeanne : on l'y retrouve avec sa finesse de bon aloi, la générosité de son œur, la douceur de sa

nature et sa piété native. Ce n'est plus aux Anglais qu'elle parle, c'est à un prince de la famille royale, c'est « au sang de France ». Aussi insiste-

t-elle avec une humble douceur. Elle le » prie, supplie »; elle le fait » à jointes mains ». Cette humilité ne lui coûte pas : c'est pour la France qu'elle l'accepte. Mais pres



de cette humilité quelle justice screine et indépendante!

Il y a torts réciproques entre le Roi et le due;

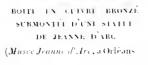
elle les convic l'un et l'autre à l'indulgence : « Pardonnez l'un à l'autre de bon cœur, entièrement.

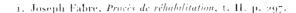
ainsi que doivent faire lovaux chrétiens ».

Ce n'est pas à combattre entre Français qu'il faut dépenser sa bravoure et verser son sang; si donc l'ardeur guerrière le dévore, qu'il aille sur les Sarrasins.

Aussi bien, s'il n'écoute les conseils et les prières de Jeanne, « mal lui en prendra au corps et à l'âme », comme elle disait aux juges de Rouen. Si on le convie à la paix, ce n'est pas qu'on redoute la guerre avec lui.

« Vous n'y gagnerez point bataille, et quelque nombre de gens qu'amènerez contre nous, ils n'y gagneront rien. »





Elle lui a jadis envoyé lettres et héraut pour le convier au sacre; d'une touche délicate elle fait sentir au duc sa discourtoisie, comme l'eût fait une grande dame, princesse du sang : « Il y a trois semaines j'envoyai bonnes lettres et héraut..., dont je n'ai eu point de réponse, ni n'ouïs oncques depuis nouvelles du dit héraut ».

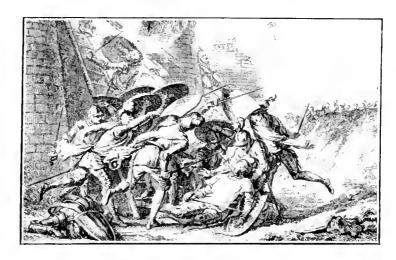
Cette lettre est un modèle de diplomatie noble et avisée.

Toutefois, si Jeanne acceptait qu'on négociât, elle insistait aussi pour qu'on agit. Le Roi avait passé quatre jours à Reims; il avait accompli à l'abbaye de Saint-Marcoul les cérémonies dont avaient la coutume les rois nouvellement

couronnés; il vint à Vailly-sur-Aisne.

Là les villes de Soissons et de Laon lui envoyèrent une délégation chargée de lui remettre les clefs de leurs villes.

Il se rendit à Soissons le 23, et recut l'obéissance des villes de Château-Thierry, Provins, Coulommiers et Crécy-en-Brie.



D'après une gravure de Mourat le Jeune (77).

Ces soumissions successives avaient une réelle importance et montraient clairement combien Jeanne avait été sagement inspirée d'insister pour que le Dauphin fût sacre sans rétard.

Mais une autre pensée l'occupait plus vivement : elle voulait arracher Paris au joug de l'étranger.

Dès le début, elle avait suivi ce dessein, et le 22 mars, dans sa lettre aux Anglais, elle écrivait : « Je suis cy venue de par Dieu le Roi du Ciel, corps pour corps, pour vous bouter hors de toute France ».

Quand, le (juillet, elle écrit aux habitants de Troyes, elle leur dit : « Jehanne la Pucelle... vous mande et fait savoir de par le Roi du Ciel que vous fassiez vraie obéissance au gentil Roi de France, qui sera bientôt à Reims et à Paris... »

C'était du reste chose bien naturelle, et le royaume ne pouvait être répute rendu au Roi par le seul fait du sacre : avec la couronne, il fallait la capitale. Malheureusement, ici encore les courtisans se mettaient secretement en travers des desseins de Jeanne. Eux aussi avaient écrit au duc de Bourgogne. Celui-ci les leurrait par quelques vagnes espérances et tâchait, pour mieux vainere, de traîner en longueur.

Au lieu done de se diriger vigoureusement vers Paris, on semblait vouloir regagner la Loire. Le 29 juillet on vint à Château-Thierry, qui fut pris en moins d'un jour. Le 1^{er} août on gagna Montmirail, et le 2 on fut à Provins.

A ce moment, les nouvelles qu'on avait du duc de Bedford faillirent opérer une diversion conforme au vœu de Jeanne d'Are. En effet, le 25 juillet, le due avait amene à Paris 5000 hommes : c'etaient des gens d'armes que le cardinal de Winchester avait recrutés pour la croisade et auxquels on promettait des indulgences égales pour leur campagne contre la Pucelle.

Les Anglais, qui excellent, comme on le sait, dans la plaisanterie légère, avaient à cette occasion fabriqué un étendard que l'on portait au milieu des rangs, ou l'on voyait une quenouille avec ces mots : Or vienne la belle! C'était promettre à Jeanne le plaisir, qu'elle avait désiré plus d'une fois, de retourner « filer » chez sou père.

Dans les premiers jours d'août, le due avait dirigé cette troupe, encore fortifiée d'autres contingents, vers Melun, en passant par Corbeil.

Le Dauphin, averti de ce mouvement, fit sortir son armée de Provins, et la conduisit jusqu'à La Motte-de-Nangis. Mais là on cut beau chercher les bataillons anglais, on ne les put trouver. On supposa que Bedford avait repris le chemin de Paris, et le Dauphin, fidele aux conseils de la cour, s'empressa de reprendre le chemin de la Loire.

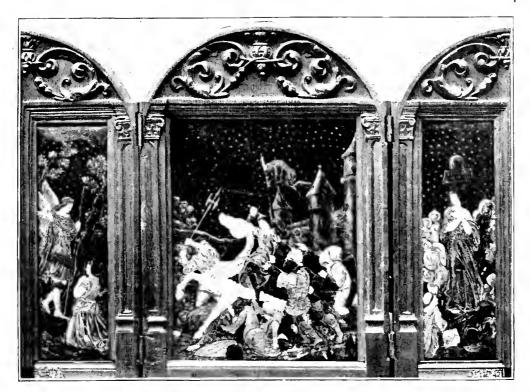
Un nouvel incident vint toutefois contrarier encore une fois ce plan de campagne.

Les habitants de Bray ayant promis obéissance à Charles VII, il quitta La Motte-de-Nangis pour se diriger vers cette ville et v passer la Seine.

Mais, sur ces entrefaites, une troupe anglaise etait venue peudant la nuit s'établir à Bray; comme on comptait n'y trouver que des amis, les Anglais purent surprendre l'avant-garde royale et lui infliger un échec. Il fallut renoncer à passer la Seine.

Ce dernier parti était, du reste, appuyé par plusieurs seigneurs de grande importance, tels que le duc de Bar, René d'Anjou, le duc d'Alençon, les comtes de Vendôme et de Laval. Jeanne d'Arc applaudit à leurs dispositions et put de nouveau mettre en avant le plan qu'elle poursuivait.

Les choses tournant ainsi vers un meilleur état, elle s'empressa d'en éerire



LES EPISODES DE LA VIE DE JEANNE D'ARG. Triptyque en émail du XV $^{\circ}$ siècle. Collection de M. Lancey d'Arc.

aux habitants de Reims, lesquels n'étaient pas sans quelque inquiétude pour avoir appris que le Dauphin négociait avec le due de Bourgogne.

Voici la lettre de Jeanne; on y reconnaîtra son style alerte et personnel :

- « Aux loyauly Français habitant la ville de Reims.
- « Mes chers et bons amys les bons et loyaulx Français de la cité de Reims, Jehanne la Pucelle vous fait savoir de ses nouvelles, et vous prie et vous requiert que vous ne fassiez nul doute en la bonne querelle qu'elle mêne pour le sang royal; et je vous promets et vous certifie que je ne vous abandonnerai point tant que je vivrai.
- « Et est vrai que le Roi a fait trève au due de Bourgogne quinze jours durant, pour, ainsi qu'il doit, lui rendre la cite de Paris, paisiblement au chief de quinze jours.
- « Cependant, ne vous donnez nulle merveille si je n'y entre si brievement, combien que des trèves qui ainsi sont faites je ne sois point contente et ne sais si je les tiendrai; mais si je les tiens, ce sera seulement pour garder

^{1.} An bout.



JEANNE LA PUCILLE RESEAURATRICE DE LA GAULE D'après une gravine du debut du XVIII siècle

Phonneur du Roi. Combien aussi ils ne refuseront point le sang royal, car je tiendrai et maintiendrai ensemble l'armée du Roi pour être toute prête au chief desdits quinze jours, s'ils ne font la paix.

« Pour ce, mes très chers et parfaits amis, je vous prie que vous ne vous en donniez pas malaise tant que je vivrai; mais vous requiers que vous fassiez bon guet et gardiez la bonne cite du Roi; et me faites savoir s'il n'y a muls triteurs qui vous veulent grever et, au plus brief que je pourrai, je les en citerai et me faites savoir de vos nouvelles.

« A Dieu vous commant²

qui soit garde de vons. Fait ce vendredi, cinquieme jour d'août, emprès un logis sur champ au chemin de Paris⁵. — « JEHANNE. »

On était loin d'avoir, au camp de Charles VII, la garantie que le due de Bourgogne satisfit aux esperances qu'il avait fait un moment concevoir; mais, à tonte occurrence, il importait de se rapprocher de Paris pour le cas ou il le rendrait.

On se dirigea done de nouveau vers Provins. On fut a Coulommiers le 7 août, le 10 à la Ferte-Wilon, et le 11 à Crespy-en-Valois.

- « Quand le Roi vint a Crespy, dit Dunois, le peuple accourait au-devant de lui, transporte de joie et criant : « Noél! » La Pucelle chevauchait alors entre l'archevêque de Reims et moi. Elle se prit à dire : « Voiei un bou « peuple. Je n'en ai pas vu nulle part ailleurs qui montrât tant de joie de « l'arrivee d'un si noble Roi. Et plût à Dieu que je fusse assez heureuse, quand « je finirai mes jours, pour être inhumee sur cette terre! »
 - 1. Pressureurs.
 - 2. Recommande.
 - 3. Citee au Procès de rehabilitation, Joseph Fabre, t. II. p. 298

- « A ces mots, l'archevêque lui dit : « O Jeanne, en quel lieu avez-vous « espoir de mourir? »
- « Où il plaira à Dieu, répondit-elle. Je ne suis sûre, ni du temps, ni « du lieu; et je n'en sais pas plus que vous. Mais je vondrais bien qu'il plût « à Dieu, mon créateur, que maintenant je me retirasse, laissant là les armes,
- « et que j'allasse servir mon« père et ma mère, en gardant
- « leurs brebis avec ma sœur
- « et mes frères, qui seraient
- « bien aises de me voir. »

Voici donc cette Jeanne d'Are qu'on a voulu nous montrer éblouie par les honneurs et la gloire après Orféaus et Reims.



C'est à Crespy que le Roi recut du due de Bedford une lettre injuriense, ou celui-ei lui proposait de terminer le différend entre son maître et Charles VII par une conference où viendrait aussi Jeanne, qu'il insultait, la traitant de « femme desordonnée et diffamée ». Il s'en prenait aussi au frère Riehard, qu'il appelait « apostat et séditieux ». Pour le cas ou



A LA MÉMOIRE DE JIANNE LA PUCLUIT Frontispice gravé par LÉONARD GAULTIER en 1619, tiré du recueil de Charles de Lis, Paris, 1698.

la conférence n'agréerait, il demandait que le Roi acceptât la bataille, afin d'épargner au pauvre peuple les malheurs de la guerre et lui rendre la paix « que tous rois et princes chretiens doivent querir et demander ».

Il n'y avait qu'une reponse à faire, c'était de combattre. Déjà le duc de Bedford s'était approché et se trouvait à Vitry, à peu de distance. Il mettait toutefois une condition à la bataille : c'est qu'on viendrait l'attaquer dans ses lignes. C'est une exigence à laquelle les chefs français ne crurent pas devoir se rendre.

Bedford se retira donc du côté de Paris, mais ce fut pour bientôt revenir. Il prit ses positions près de Senlis, non loin de l'abbaye de Notre-Dame-de-la-Victoire.

Les Français s'établirent à Montépilloy, ear il se faisait tard.

Le lendemain, ils se préparèrent au combat, puis on marcha bravement sur les Anglais. Mais ceux-ei, enfermés dans leur camp fortifié, et protégés par une rivière et des haies épaisses, attendirent qu'on les y foreât.

La Pucelle vint plusieurs fois les provoquer, et frappa même de son étendard leur retranchement; mais ils ne répondirent qu'à peine. On les provoqua de nouveau, toujours en vain; ce ne fut que tard qu'ils se décidèrent à sortir pour repousser les assaillants, et il y eut une mèlée où les soldats de camps divers se distinguaient avec peine.

Pris d'un beau courage, La Trémoîlle se mêla à la lutte et s'élanca sur son cheval la lance au poing. Sa monture tomba, et peu s'en fallut que le premier ministre n'y succombât.

Le soir, le Roi regagna Crespy; d'Alencon et Jeanne d'Are couchèrent sur le champ de bataille, et le lendemain, pour essayer d'attirer l'ennemi, se replièrent sur Montépilloy. Mais les Anglais, au lien de les poursuivre, battirent en retraite. Jeanne revint à Crespy près du Roi.

Cependant le monvement de soumission se poursuivait. A Compiègne et à Beauvais on avait accueilli avec enthousiasme ceux qu'il y avait envoyés. A Beauvais, un *Te Deum* avait été chanté.

En cette ville, l'évêque Pierre Cauchon se declarait déjà contre les Franeais et voyait avec grand deplaisir les manifestations en faveur du roi de France. Il lui fallut quitter Beauvais.

D'autres villes se soumettaient à leur tour; telles Choisy, Pont-Sainte-Maxence, Creil, Gournay et Chantilly. Beaucoup d'autres étaient prêtes à le faire.

Le due de Bourgogne n'avait pas rendu Paris; il essayait de nouvel de nouvelles négociations et, entre autres, de convenir d'une trève à laquelle les Anglais auraient pris part.

Au milieu de toutes ces longueurs, Jeanne était loin d'être satisfaite. Sans donte elle se réjouissait de la soumission de ces villes, mais elle cût de beaucoup préféré la seule soumission de Paris.

L'inertie du Dauphin entravait son vouloir. Elle eut alors recours à un

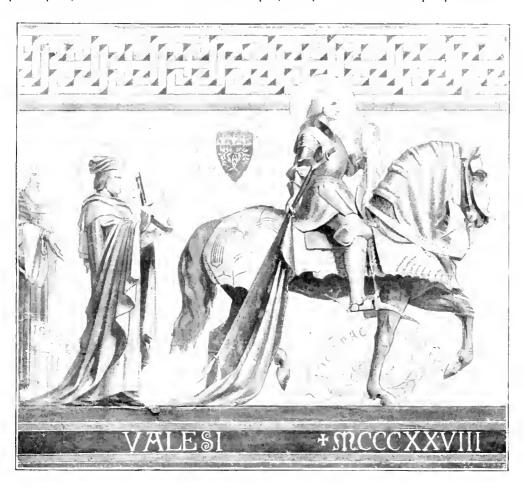


O hearlen XII ron de France D'aprovantableau de l'Ocole Française Music du Souvre

= +			•	

moyen qui déjà lui avait réussi pour amener le voyage de Reims, et résolut de partir pour les environs de Paris avec une armée.

Elle fit venir inopinément le due d'Alençon et lui dit : « Mon-beau due, faites appareiller vos gens et œux des autres; je veux aller voir Paris de plus près que je ne l'ai vu ». C'est à Compiègne qu'elle tenait ce propos au due



JEANNE DARG.
D'après une esquisse de M. LAMERIE, pour une peutitire nuivale (1855)

d'Alençon. C'est de cette ville qu'elle partit avec lui le 23 août. Ils emmenaient avec eux une petite armec. Ils passèrent par Senlis et recueillirent au passage quelques contingents. Le 26, c'était un vendredi, ils s'arrêtérent à Saint-Denis.

Le Roi ne les avait pas suivis. Il n'avait pas ose s'opposer an depart de Jeanne, mais il est visible que la nouvelle entreprise était loin de lui plaire.

Jeanne, qui de son regard attentif et perspieace avait bien étudie le prince.



depuis cinq mois bientôt, comprit qu'il fallait lui forcer la main. Elle le fit; mais Charles VII dut voir cela d'un œil maussade.

Il lui était malaisé cependant de demeurer à Compiègne inactif et simple témoin, pendant que la Pucelle, qui hier lui rendait la couronne, entreprenait aujourd'hui de lui recouvrer la capitale de son royaume.

Il se résigna donc à partir, mais « à grand regret », nous dit un historien bien renseigné. Son premier effortne le conduisit que jusqu'à Senlis. Là, sans doute, de nouvelles hésitations le firent

demeurer. « Il semblait, dit le même historien, qu'il fût conseillé au contraire du vouloir de la Pucelle, du due d'Alencon et de ceux de leur compagnie. »

Ce n'était que trop vrai, et quelques seigneurs, non des moins influents, s'efforçaient de l'éloigner de Jeanne.

Le moment cependant était des plus propices : Bedford, effrayé des progrès de l'armée du Roi, et ignorant les divisions dont la cour et le baut commandement de l'armée étaient le théâtre, s'était pris à craindre. Il redoutait le soulèvement de la Normandie, et comme cette province était pour l'Angleterre la clef ou plutôt la porte de la France, il se demandait s'il n'était pas plus urgent de s'assurer de cette porte que de rester à Paris, dont la possession ne scrait que de peu d'avantage du jour où la Normandie aurait seconé le joug anglais.

Il laissa donc la garde de Paris à Louis de Luxembourg, évêque de Thérouanne, et à Radley, chevalier auglais. Un nombre assez considérable de gens d'armes bourguignons s'y trouvaient, sous la conduite de l'Isle-Adam'.

Ce fut d'abord un tournoi de diplomatie populaire entre le duc d'Alencon

^{1.} Est-il exact que 2000 Anglais defendirent Paris avec eux? Plusieurs auteurs l'ont enseigné, mais le point est au moins discutable, « C'est d'après le seul temoignage original du cardinal de Montrenil, si mal informe pour tout ce qui regarde le parti bourguignon, dit M. Germain Lefèvic-l'ontalis, que l'on fait generalement figurer à la defense de Paris deux mille Anglais, Jean Chartier n'a fait que le copier, Le Journal d'un Bourgeois de Paris dit qu'il ne s'en trouvait pas plus de 40 à 50. D'après l'arceval de Lagny et surtout les Chromques des Cordeliers, l'aris n'aurait ete gardé que par des Bourguignons, que le Journal evalue à 700. En tout cas, depuis le 13 avril. l'autorité à l'aris n'appar-

et les mandataires du duc de Bedford. Le premier avait dans Paris quelques intelligences, les seconds y dominaient par la force et par le fait acquis.

Évidemment le peuple parisien, en grande majorité, entretenait de vives sympathies pour le Roi et son parti. Mais il en est toujours ainsi en pareilles conjonctures : la foule nourrit secrètement des sentiments généreux et qui pourraient devenir efficaces; l'occasion et les moyens de les traduire au dehors lui font défaut. C'est une loi des sociétés que les hommes notoires et élevés en situation ont besoin du nombre pour mettre en œuvre leurs desseins; mais le peuple de son côté, si vives et si violentes même que soient les passions qui l'animent et le poussent, a besoin de chefs pour qu'elles aboutissent à quelque effet autre que le désordre.



On a laissé en trop grand oubli, dans l'epopee de Jeanne d'Arc, cet épisode du siège de Paris. Il fut peut-être, de tous ses faits de guerre,

le plus palpitant pour elle.

Il avait importé évidemment de délivrer Orléans et de faire sacrer le Roi, mais quelle urgence n'y avait-il pas de rendre à ce Roi la capitale de son royaume occupée par l'étranger. Le pays ne pouvait, sans cela, reprendre quelque apparence d'unité.

Ce sont ces considérations qui avaient inspiré à Jeanne le désir d'entrer à Paris, et qui l'avaient amenée, en présence des lenteurs et des incertitudes de Charles, à prendre sur elle-

tenait qu'an due de Bourgogne, qui en avait été fait gouverneur par lettres de Henri VI. datées de ce jour. (G. Lefèvre-Pontalis. Un détail du siège de Paris par Jeanne d'Arc. Extrait de la Bibliothèque de l'École des Chartes, t. XLVI, 1885.)



PLAQUE IN PAIRNGE AVEG LE PORTRAIT DE JEANNE D'ARG Fabrication moderne, (Musée Jeanne d'Arc, a Orléans.)

même la responsabilité de l'entreprise et à commencer la campagne en dehors même de l'assentiment de ce prince qui ne savait ni agir par lui ni laisser aux autres toute liberté de le sauver.

Ce fut pendant quelques jours, entre les deux partis, comme un duel ouvert, sans merei, un corps-à-corps emouvant, dont Paris et, avec Paris, la France étaient l'enjeu.

C'est du reste depuis de longs siècles le sort de cette cité, tête et cœur de la nation, que de decider des destinces du pays par les siennes propres.



SUITE PRINTIPAL DE L'ANCHA MONUMENT LLEVE SER LE PONT D'ORITANS D'après la gravure de Arrais, dessin de Diot.

Le due - d' Mencon commenca par répandre à profusion dans Paris des proclamations destinces à gagner le peuple à la canse du Roi. Il invita en même temps les celievins à ouvrir au prince les portes de la ville. La mesure n'etait pas d'une habileté consommee. Ces magistrats, du moment qu'ils etaient en l'onctions, accordaient evidemment leurs sympathies au parti des Anglais. Cenx-ci, antrement, ne les eussent pas laisses en charge.

Il eut fallu se contenter de travailler l'esprit

du peuple avec autant de secret qu'il était possible, reveiller la fibre du patriotisme et de la haine de l'étranger, toujours si vive et si puissante en France, et, le terrain étant ainsi prépare, attaquer les remparts dans un assant vigoureux. Jeanne l'eût conduit et sa vue seule eût gagne les Parisiens.

On ne fit point ainsi. L'eveil était donne par l'arrivée de l'armée royale à Saint-Denis; l'appel adresse par d'Alencon aux échevins, alors meme qu'ils eussent en quelque pente à favoriser son entrée dans Paris, les obligeait à se prononcer chaleureusement pour le parti contraire, sous peine de tomber en suspicion. Or les passions étaient telles à cette heure, qu'il en cut éte pour

cux non pas sculement du pouvoir ou de la liberté, mais encore de la vie.

Pour obliger davantage tous ceux qui à quelque degré avaient autorité et exerçaient quelque fonction, on fit renouveler le serment de fidélité au régent.

En même temps, dans les divers quartiers de la ville on fortifiait les remparts et les portes. Des pièces d'artillerie furent portées sur ces boulevards, et l'on prit, en un mot, toutes les mesures qui convenaient à la défense d'une ville à cette époque.

Comme on craignait encore toutefois quelque retour populaire



JEANNI D'ARU CHIT VICTORILLA DI L'ARMIT FRANÇAISE
D'après une gravure anglaise de Marsanage.

en faveur de Charles VII et des assiègeants, on répandit le bruit que les gens d'armes français avaient reen de leurs chefs l'avis que Paris leur serait abandonné en pillage et qu'ils auraient libre droit de vie ou de mort sur tous les habitants.

C'était faux, il est clair, et insensé; mais quelles erreurs n'entrent pas dans l'esprit d'un peuple affolé!

L'ouverture des hostilités ne pouvait tarder, et ne tarda pas en effet.

Des escarmouches eurent lieu pendant plusieurs jours, de divers côtés, sous les remparts et dans les environs de Paris.

On sait que cette ville était en ce temps infiniment moins étendue qu'elle ne l'est maintenant. L'emplacement occupe aujourd'hui par l'eglise Saint-Roch était en dehors des murs, et celui qu'occupe la Madeleine confinait à la maison de campagne des évêques de Paris; d'où le nom de rue de la Ville-l'Évêque resté à l'une des rues voisines.

Les premières escarmouelles curent lieu surtout entre la porte Saint-Denis d'alors et le quartier de la Chapelle. De temps immémorial, un chemin conduisait directement de Saint-Denis à Paris : les troupes françaises le suivirent naturellement pour venir sous cette dernière ville.

Jeanne assistait à ces escarmouches, étudiant hommes et choses, cherchant

à se faire une juste idée du terrain et des remparts, afin de voir de quel côté il conviendrait le mieux de diriger l'assaut.

Elle ne négligeait pas non plus d'etudier, dans la mesure où elle le pouvait faire, l'état d'esprit des Parisiens. Il lui importait de les connaître pour le cas où le siège aurait une heureuse issue, et cette connaissance pouvait lui être d'une non moins grande utilite pour la conduite du siège même.



JI ANNI, D'ARG D'après une alliche de de l'Eurre, Appartenant à M.M. Astro et Conx.,

Que n'avons-nous plus de détails touchant cette circonstance de la vie de Jeanne! Que de pensées, que de sentiments devaient se presser en elle! Des hauteurs de la Chapelle elle pouvait au-dessus des murs apercevoir les principaux monuments de Paris.

Notre-Dame dominait au loin, temple vénerable, sanctuaire dès longtemps consacré par la foi et le patriotisme parisiens, et près duquel, — fût-ce le Temple élevé par un de nos rois à l'honneur de Sainte-Geneviève ou la coupole des Invalides, — tout autre sanctuaire, à Paris, doit sans conteste prendre et garder la seconde place.

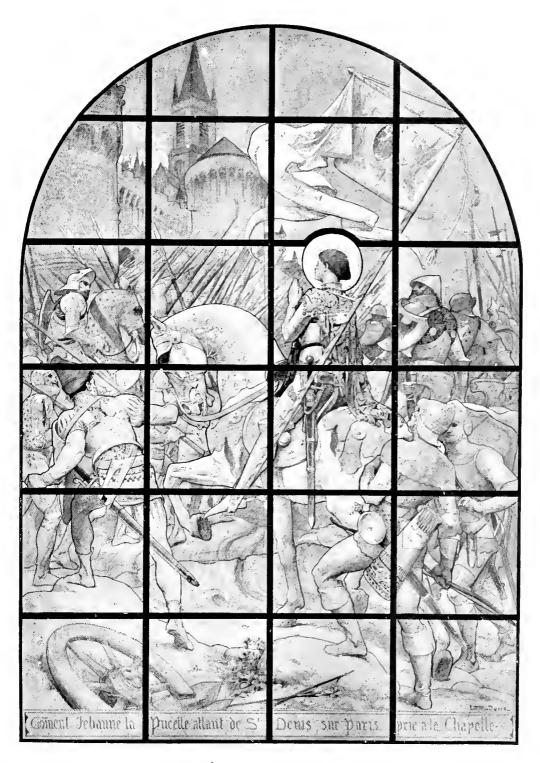
Jeanne en pouvait contempler les deux tours, sœurs unies en Notre-Dame, comme l'amour de la France et celui de Dieu l'étaient dans l'âme de l'héroine.

C'est là que la France était venue maintes fois implorer Dieu dans ses malheurs, ou le remercier de ses victoires. C'etait par excellence le temple des Te Deum nationaux, et combien devait être beau sans doute celui que la Pucelle chantait déjà dans son cœur et que demain Paris, « s'il devait plaire à

Dieu », chanterait pour sa délivrance et son retour au Roi.

C'est là que, vingt-sept ans plus tard, sous les voûtes de la vieille basilique, Jeanne devait être, par les juges du procès de réhabilitation, vengée du jugement de Rouen, comme c'est là encore, espérons-le, qu'un jour, toute la France, représentée par tous les pouvoirs et par les plus nobles de ses fils, viendra inaugurer cette fête nationale de Jeanne d'Are en laquelle, pour un jour au moins chaque année, les partis feront trève et les passions silence.

Je me suis souvent arrêté devant le panorama que Jeanne avait considéré,



JEANNE D'ARC A LA CHAPILITE, SOUS PARIS D'après le cauton de Lionie Royer, Vitral excenté par Championielle, a Paris,

			5)

demandant ingénument à ces pierres de nos monuments religieux et civils ce qu'elle leur avait dit.

J'imagine qu'elle considérait la grande cité comme une sorte de terre promise où il lui tenait au cœur d'entrer et surtout de conduire le Roi. Dés ce temps Paris avait en France ce prestige singulier qui attire et séduit. Cette ville était loin d'être ce qu'elle est aujourd'hui. La France, surtout en ces temps de guerre civile, n'avait pas la cohésion qu'elle a maintenant et Paris était par suite un centre moins marqué.

Mais depuis plusieurs siècles déjà il était le point culminant du pays, la



 $\label{eq:partition} {\tt Paris}.$ D'après le bas-relief de Vieux Dubray, (Muyée Jeanne d' tre, a Orleans.

tête et le cœur de la nation. La fierté française devait souffrir etrangement de le voir aux mains des Anglais; et si comme point stratégique Orléans avait une importance considérable, encore celle-ci était-elle peu de chose auprès de celle de Paris.

Les vrais Francais avaient donc dù souvent gemir en le voyant aux mains des Anglais; ces doléances s'étaient étendues dans toutes les provinces, et il est à supposer que le soir à Domremy, au coin du foyer paternel, Jeanne enfant avait entendu de bien tristes paroles touchant Paris, la grande cite. Entre autres deuils, celui-là avait dù compter pour une grande part dans la « pitié du royaume de France » dont elle s'attristait si douloureusement.

Elle cut aussi trouve dans ce peuple parisien un accueil si chalcureux! Les grandes causes l'emeuvent si fortement; il excelle tant à les mettre en honneur, à les grandir par son accueil! C'est là mieux encore qu'à Reims et à Crespy

que Jeanne cut pu dire : « Voici un bon peuple. Je n'en ai vu mille part ailleurs qui montrât tant de joie. Et plut à Dieu que je fusse assez heureuse, quand je finirai mes jours, pour être inhumee en cette terre! »

Paris n'a pas l'honneur de garder cette chère et sainte depouiffe. Et pourtant sa « terre » garde quelque chose de Jeanne d'Arc. L'héroîne fut blessee, comme nous fe verrons bientôt, au bord du fossé, près de la porte Saint-Honoré. Rien ne se perd dans le monde, et là encore ou le sang de Jeanne a coulé, non loin du lieu ou s'eleve sa statue, œuvre du sculpteur Frémiet, quelque chose peut-être de ce sang demeure.

Je ne passe jamais en cet endroit sans saluer, avec l'image de la guerrière, le sang qu'elle a verse pour notre patrie. Ce sang-là, c'est bien « le sang de France », le plus noble et le plus pur.

Paris se doit a lui-même de s'en souvenir.



Charles VII se tenait toujours à Senlis, et si opportun qu'il pût paraître a Jeanne et a d'Aleneon de livrer assaut, la chose ne se pouvait accomplir sans l'autorisation du Roi.

On multipliait les messages, mais il n'y repondait pas.

Le due d'Alencon resolut alors de se rendre pres de lui et partit pour Senlis. C'était à la date du 1^{et} septembre. Sa demarche n'aboutit pas à bien. Le Roi l'écouta sans protester, mais demanda le temps de plus longues reflexions. Il fallut bien le lui accorder.

D'Alencon revint à Saint-Denis, ou Jeanne l'attendait, non sans anxiété. Leur entretien dut être singulièrement pénible, Également vaillants, ces deux cœurs si profondement devoués au bien de la France gémissaient sur l'inaction d'un prince qui les arrétait sur le chemin de la lutte et de la victoire, aux portes d'une ville telle que Paris. Leurs pensees erraient tristement entre les deux cités, et, dans une revolte aussi legitime que genereuse, ils se demandaient à qui leur rancœur devait aller plus fortement, ou de l'étranger qui tenait Paris sous l'oppression, ou du Roi qui, à quelques lieues de là, demeurait oisif et leur defendait d'agir pour en chasser l'oppresseur.

On ne s'est pas assez arrêté à ce fait de la vie de Jeanne, nous l'avons déja dit, et à la rude épreuve qu'elle en dut ressentir.

Paris s'honorerait en réveillant ce souvenir. Jeanne n'a pas sculement teint le sol parisien du sang de ses veines; les larmes sont comme le sang de l'âme, surtout ces larmes cachées qui ne tombent pas des yeux, et dont le cœur seul est le témoin. Jeanne devant Paris, entravée par le Roi et impuissante de par lui, a dù pleurer ainsi. — Que Paris se souvienne des larmes de la Pucelle!

Le 5 septembre, sans doute sur les instances de Jeanne, d'Alencon retourna auprès du Roi : pour cette fois, il insista de telle facon que Charles VII consentit à venir « diner à Saint-Denis » le 7 septembre.

L'enthousiasme populaire salua son arrivée. Il semblait que ee triste prince fût à son armée le seul ennemi qu'on redoutât de ne pouvoir vainere. Les autres compteraient pour rien, du moment où l'on triompherait de sa résistance.



JANNE DIVANT ORLÉANS Gravure originale publice dans l'Histoire du siège d'Orléans de Tripault (1621). Collection de M. Lanéry d'Arc.)

« Jeanne mettra le Roi dans Paris, disait-ou dans les rangs de l'armée, si à lui ne tient. »

Malheureusement il en devait « tenir à lui » .

De la part d'hommes tels que Charles VII, les retours sont fréquents. Les résolutions qu'ils prennent sont moins le fait d'une volonte formelle que celui d'une impression passagère. Le retour est aussi prompt que le fut la concession qu'ils ont faite et parfois même ils mettent quelque gloire ou du moins quelque vanité à répudier le lendemain l'autorite qu'ils ont subie la veille. Il importait donc de profiter du moment favorable et d'engager l'action sans retard.

Le due d'Alencon préceda le Roi à Saint-Denis. Comme il rapportait l'assurance de l'arrivée de celui-ci, la troupe qui s'y trouvait gagna la Chapelle le 6 septembre. Le quartier de la Chapelle est aujourd'hui compris dans Paris et l'un des plus populeux de la capitale. A cette époque, il n'y avait là qu'un village, situe à peu prés à mi-chemin entre Saint-Denis et Paris; il était fortifié. Une église y avait été crigée.

En voici l'origine. Sainte Geneviève, qui avait une grande dévotion pour saint Denis, faisait de fréquents pélerinages à son tombeau. Comme elle habitait la Cité, dans une des rues comprises entre Notre-Dame et le bras septentrional de la Seine, elle s'arrêtait, à l'aller et au retour, au sommet de la côte assez longue qui conduit au quartier dont nous parlons. Au retour elle en faisait autant.

Les voyageurs s'y arrêtaient aussi généralement pour y prendre repos ou accorder quelque répit à leur monture. Geneviève y priaît; c'était son repos.

Existait-il déjà à cette place un oratoire eleve par la devotion des pèlerins, ou Geneviève elle-même le fit-elle construire pour les besoins de sa piété?... Nous ne savons. Toujours est-il que cet oratoire demeura après la mort de la sainte et qu'une chapelle y fut bâtie plus tard.

On l'appela la chapelle Sainte-Geneviève, et plus tard Saint-Denis-de-la-Chapelle-Sainte-Geneviève. Une paroisse s'y forma au cours du temps, et aujourd'hui elle est, par le nombre des paroissiens, l'une des plus considérables de la ville.

C'est la que Jeanne d'Are vint prier pendant ces jours du siège de Paris et surtout pendant la muit du 8 au 9 septembre; elle y communia sans doute, selon sa coutume.

Le curé de cette paroisse a cu, depuis quelques années, la religieuse et patriotique pensée d'y réveiller la mémoire de Jeanne d'Are, et une fête annuelle y a lieu, le jour de la Nativité de la Vierge, au milieu d'un concours considérable.

De toutes nos eglises parisiennes, celle de Saint-Denis-la-Chapelle est la seule qui ait été honorce de la présence de Jeanne d'Arc.

Le souvenir de sainte Genevieve s'y rattachant aussi, on peut, par cette double considération, voir en ce modeste temple un des sanctuaires les plus vénérables pour ceux qui ont le culte des grands souvenirs français et chrétiens.

C'est là que sainte Geneviève, la libératrice de Paris-devant Attila, et l'une des fondatrices de l'unité française, venait dans la solitude et la prière puiser un courage au-dessus de son sexe.

C'est en ces mêmes lieux que Jeanne d'Are vint prier à son tour, impatiente de porter à l'Anglais un dernier coup qui mit fin à l'invasion étrangère, en rendant Paris à la France. Ces deux femmes héroiques se donnent la main sous ces voûtes.

Aussi bien, puisque à cette occasion nous avons rapproche l'un de l'autre ces deux noms si purs et si vénérables, ajoutons que ce rapprochement n'est pas le seul qu'on puisse établir entre Geneviève et Jeanne, soit par similitude, soit par antifhèse. Il peut être opportun de le rappeler brièvement.

Sainte Geneviève est née en 404. Mille ans après, presque année pour année, Jeanne naissait, en 1412.

C'est le 3 janvier que Geneviève mourut; c'est le 6 janvier que naquit Jeanne.

L'une et l'autre ont grandement servi la France. L'une a protégé le berecau national : c'est Geneviève; l'autre a ramené notre nation des portes de la ruine dernière, et l'a fait se relever de la couche funèbre ou elle se mourait.

Jeanne d'Arc a « bouté hors de France » l'envahisseur; Geneviève a sauvé Paris et la France naissante de la perte dont Attila les menagait.



JEANNE DEVANT L'ACELL.
D'après une gravure du XVIII siecle. Bibl. nat

L'une a été la conseillère du roi Clovis, l'autre le soutien da roi Charles VII.

L'une et l'autre ont fortifie leur action et nourri leur patriotisme par une foi vive, une piéte ferme autant qu'ingenue et une haute vertu.

L'une et l'autre ont établi, par leur exemple, quelle action considérable une simple femme peut exercer sur les destinces de son pays, quels services signalés elle peut rendre à ses concitovens. Genevieve n'a point paru sur les champs de bataille, mais elle a dans sa demeure, au baptistère de Notre-Dame et dans la Cité, montré un courage supérieur à celui de nombre de capitaines. Quand les hommes voulaient abandonner Paris et fuir, elle a exhorte les femmes à tenir ferme et à se montrer courageuses à la place des hommes, dont l'énergie avait défailli. Ceux-ci, furieux de sa resistance, voulurent la jeter à la Seine, comme on voulait jeter Jeanne d'Are dans la Meuse, parce qu'elle se proposait de sauver son pays.

Jeanne, du reste, même sous l'armure et dans le tumulte de la guerre,

n'a pas eté moins douce que Geneviève. Ni l'une ni l'autre, malgré l'importance et l'éclat de leur action publique, ne sont un instant sorties des mœurs de leur seve. Elles sont le parfait modèle des femmes françaises.

Jeanne a été l'objet de l'envie et de la haine; Geneviève a ete calomnice, et elle eût succombe sous les coups de ses adversaires si un evêque, saint Germain d'Auxerre, ne l'eût justifiée et sauvée, Hélas! il n'en fut plus ainsi pour Jeanne, et tandis que Geneviève reconnaissante avait baisé les mains de saint Germain d'Auxerre, Jeanne dut dire a Cauchon; « Évêque, je meurs par vous ».

tandis

D'ance me mange

1A TIBERALBICE DE LA FRANCE
D'après une gravure
reproduisant une medalle en bronze
du XVIII steele.

L'antithese rapproche, et celle-ci n'est pas la seule qu'on puisse établir entre ces deux filles de la France.

Jeanne d'Are est morte à dix-neuf ans et quatre mois: Geneviève a véen soixante-dix ans de plus : elle est morte à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. L'une et l'autre toutefois étaient nées aux champs, l'une à Nauterre, l'autre à Domremy. Le peuple s'est pressé autour de l'une et de l'autre au moment de leur mort : la foule entoura d'hommages et d'honneurs la couche de Geneviève mourante et lui fit des funerailles royales; au contraire, ce même peuple, autour du bûcher de Rouen, fut le témoin inerte de l'iniquite qui se

consommait : pas une voix ne s'éleva de cette multitude, où pourtant battait plus d'un bon eœur, et Jeanne, qui nous avait tous sauvés, mourut abandonnée de tous, comme meurent les criminels.

Sainte Geneviève eut un tombeau glorieux; on l'inhuma dans l'église Saint-Pierre et Saint-Paul. Plus tard, Clovis et la reine Clotilde réclamèrent l'honneur d'être inhumés à ses côtés. Et, comme si e'eût été trop peu que la majesté royale s'inclinât et voulût s'effacer dans l'ombre de cette fille du peuple devenue si grande, on changea le vocable de cette même église, et la foule, qui s'entend souvent à décerner les titres durables, l'appela l'église Sainte-Geneviève. On en conserve les restes dans l'enceinte du lycée Henri IV.

Jeanne, elle, n'ent pour tombeau que les flots de la Seine, où ses cendres furent jetées le soir du 30 mai.



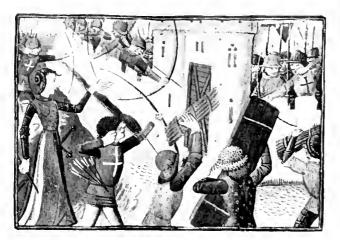
JEANNE D'ARG.
D'après la statuette d'Em. Fremet.

Mais remarquons cette singularité des choses humaines. Geneviève avait été glorieusement inhumée en 493. Treize cents ans plus tard, an pour an et presque jour pour jour, sa dépouille était, en pleine Terreur, ravie à son tombeau séculaire, publiquement brûlée, et ses cendres jetces par une tourbe en délire dans les eaux de ce même fleuve qui déjà avait recu les cendres de Jeanne d'Are.

Comme si ces deux grandes femmes, âmes sœurs dans le double culte de la religion et de la patrie et déjà unies dans le sein de Dieu, avaient voulu que leurs cendres enssent un même sepulere, et que le même fleuve les recueillit pour les porter ensuite à l'Ocean, ce tombeau singulier, seul assez vaste pour de telles dépouilles.

Elles ont dù frémir et comme se ranimer en se rencontrant, ces cendres héroiques et virginales!

Et, dernier rapprochement, quand, il y a un siècle, des fils de la France égarés ont, par cet outrage fait à la depouille de la Patronne de Paris, rapproché dans l'épreuve Geneviève de Jeanne d'Are, aujourd'hui voici que les fils de



COMMENT LA PUCLITE EL LES TRANÇAIS MINRENT AU SIÈGE DE PARIS

D'après la ministure
du manuscrit des Vigiles de Charles VIII (187).

cette même France, par l'éclat qu'ils répandent sur la mémoire de la vierge de Vancouleurs et le culte passionné qu'ils lui vouent, rappellent, en cette renaissance de l'héroine trop longtemps oubliée, les gloires dont le peuple d'où nous sommes issus entoura la mort et les funérailles de la vierge de Nanterre.

On ne me blàmera point, j'espere, de cette digression. En cet ouvrage destiné à tous les bons Français, il m'aura été permis de rapprocher l'une de l'autre ces deux femmes qui honorent également notre nation et qui l'ont egalement servie.

Il y avait particulière opportunité a le faire en nos jours, ou peut-être le nom et le culte de Genevieve semblent tomber en un oubli relatif auquel la fidelité de notre tradition eliretienne ne les avait pas accoutumes. Le peuple s'en souvient encore, mais tous ne font pas comme lui.

C'est servir son pays que de lui rappeler ses gloires; c'est fortifier le sentiment religieux d'une nation que de ne laisser point déperir au milien d'elle ses devotions séculaires.

Le jour même de l'arrivee du Roi à Saint-Denis, 7 septembre, un engagement sérieux eut lieu entre les gens d'armes français et la garnison parisienne. L'assaut toutefois ne fut point donné, et les Parisiens, qui le croyaient imminent, se firent un succès de ce qu'il n'eut pas lieu.

La terreur qu'ils avaient de la Pueelle était du reste fort grande. La garnison anglaise n'en avait pas une moindre, et il suffit pour s'en faire une idée de lire les ordonnances et decrets par lesquels le gouvernement anglais s'efforcait, mais souvent en vain, d'amener les recrues à passer le detroit pour aller combattre en France.

M. Germain Lefèvre-Pontalis a public sur cet objet des pages fort interessantes et d'une sure crudition¹, « L'armée de secours, dit-il, refusait de prendre

^{1.} La panque anglaise en 1429. Paris, E. Bouillon, 67, rue de Richelien, in-8, 20 pages.

la mer et se trouvait en pleine dissolution. Officiers et soldats, émus à la pensée du péril surhumain qu'ils allaient courir sur la terre française, s'étaient dispersés dans les dépendances de Londres et dans les faubourgs des ports échelonnés sur les bords de la Tamise.

« Ordre est expédié aux vicomtes de Londres et aux autorités de Rochester de faire proclamer à cri-public que tous les retardataires, sous peine d'emprisonnement, sans distinction de grade ou de condition, aient à se rendre sur

Theure dans les ports de Sandwich et de Douvres.

.... « Une terreur inexplicable pèse malgré tout sur ces troupes endurcies à tous les risques, fortes contre toutes surprises.... »

Une pièce, récemment découverte par M. Siméon Luce nous montre qu'au milieu d'août 1429, entre le sacre de Reims et l'attaque de Paris, des bandes de déserteurs parcouraient le Cotentin, cherchant, entre autres ports, à gagner Cherbourg, pour s'y embarquer et fuir la terre de France. « Le 18 août, — trois semaines avant le siège de Paris, — le lieutenant général du bailliage reçoit deux man-



JEANNE EN PRIÈRE D'après le tableau d'Ann Jean. Musée d'Orléans.

dements du conseil royal de Normandie.... Le second ordonne d'empécher tous Anglais, Gallois ou autres gens d'armes de s'embarquer pour repasser la Manche. »

Tel était assurément l'état d'esprit de nombre des soldats composant la garnison de Paris. Il est facile dès lors de comprendre combien aisément Jeanne en cût eu raison, si on l'eût laissée agir librement.

Il en fut, hélas! comme on le verra, tout autrement, et la Pucelle, ici comme partout ailleurs, vit ses meilleurs desseins et ses plus sages résolutions mis en échee par l'indolence du Roi et les sourdes machinations des conseillers trop dignes de lui qui l'entouraient. Jeanne devait en pâtir, mais la France encore plus qu'elle peut-être.



L'assaut [toutefois fut tenté le lendemain. C'était la fête de la Nativité. A



JEANNI D'ARG DANS L'ATTICHI D'après l'affiche de Grasser poin le théatre de la Renaissance, (Mulherbe et C°, éditeurs à Paris).

Rouen, les juges de Jeanne lui firent grief d'avoir combattu pendant ee jour; mais Jeanne ne s'en défendit point, estimant avec son Maître que si l'on peut sauver son âme le jour du Sabbat, il est bien permis de sauver Paris un jour de fête.

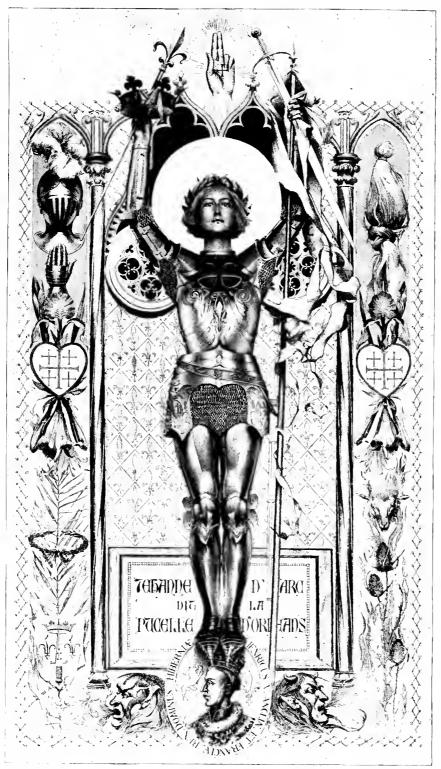
Les chefs, comme elle le dit plus tard, ne songeaient qu'à « faire une escarmouche ou une vaillance d'armes »; elle y « alla à leur requête », mais, ajoute-t-elle, « e'était bien mon intention d'aller outre et de passer les fossés ».

Ainsi done, même avec d'Alencon, Gaucourt et les autres, Jeanne était obligée de dissimuler son dessein et n'osait avouer son désir d'engager une action décisive.

On partit de la Chapelle à lunit heures du matin. L'armée se divisa en deux corps. Rais,

Gaucourt et la Pucelle commandaient le corps d'attaque; ils se dirigérent vers la porte Saint-Honoré¹. Le duc d'Alencon et le comte de Clermont, comme corps de réserve, s'établirent près d'une sorte de mamelon, appelé

1. Cette porte etait situee près de l'entrée de l'avenue de l'Opera, non loin du Théatre-Frauçais.



Copyright, 1893] [Par Harper frères

JEANNE D'ARG DITE LA PUGELLE D'ORLÉANS D'après la composition de Dunost, extrate du Harper's Magazine,

depuis butte des Moulins ou butte Saint-Roch. Ils pouvaient de là surveiller la porte Saint-Denis.

Dès leur arrivée, Jeanne et ses compagnons s'emparèrent du boule vard qui protégeait la porte Saint-Honoré. Mallieureusement, le second fossé était rempli d'eau; il fallut entreprendre de le combler de fagots et d'autres matériaux. Jeanne conduisait les travaux avec une intrépide activité.

Vers le soir, comme de la hampe de son étendard elle sondait le fond du fossé et donnait l'ordre



JEHANNE LA PUCLEIT
Gravure sur bois tirée de la Mer des hystoires, 1491.

(Bibliothèque nationale.

de le combler, un trait d'arbalète l'atteignit à la cuisse. Malgré sa blessure, Jeanne continua de diriger l'action, et le succès semblait devoir couronner ses efforts.

En effet, une panique considérable regnait dans Paris. Nombre d'habitants, venus d'abord au sommet des remparts pour assister à l'assant, regagnaient précipitamment leurs demeures et s'y enfermaient. La vue de Jeanne les avait terrifiés.

Mais l'assant durait depuis midi; il se faisait tard, et des chefs, jugeant que les troupes étaient lasses et voyant du reste Jeanne blessée, ordonnèrent d'arrêter le combat.

Jeanne protesta avec vehémence contre cette retraite, insista pour qu'on continuât l'assaut, assurant que la victoire le couronnerait; on ne l'écouta pas. Elle resta avec quelques hommes; il fallut que d'Alencon et Gaucourt vinssent l'entraîner de force; ils la firent monter à cheval et regagnérent la Chapelle. Tout le long du chemin, elle ne cessa de protester contre ce qu'on l'obligeait de faire, déclarant que la place cût été prise si on l'eût laissée libre d'agir.

Quoique blessee, Jeanne passa une partie de la nuit en prière dans la

petite église de la Chapelle. Heures bien douloureuses pour elle et qui durent laisser en son âme une amère impression! Paris lui échappait par la résolution irréfléchie des capitaines et le fait de la mollesse du Roi, à qui ceux-ci sans donte avaient voulu être agréables.

C'est particulièrement le souvenir de cette veille que Jeanne passa dans la prière et l'angoisse, qui a comme consacré ce sanctuaire pour tous ceux qui ont le culte de la mémoire de la vénérable héroïne.

Là, comme dans la crypte de Vaucouleurs, elle eut sa veillée de larmes.

Quoi qu'il en soit, le lendemain dès le matin elle était prête à recommencer le combat et à réparer la faute commise la veille par ses compagnons d'armes. Elle pria le due d'Alencon de faire sonner la charge et monta à cheval, déclarant que Paris serait pris avant qu'elle rentrât à la Chapelle.

D'Alençon et les principaux chefs partageaient ses espérances : ils ne pouvaient douter d'ailleurs que nombre de Parisiens ne supportassent avec peine le joug anglais et ne se déclarassent pour le Roi de France dès le premier succès des Français. On le vit bien quand, au moment où l'on s'avancait sur la ville, le baron de Montmorency en sortit avec nombre de gentilshommes et d'hommes d'armes.

On partit donc allégrement. Mais, au moment même où l'on approchait des murs, le duc René d'Anjou et le comte de Clermont survinrent, et au nom du roi invitérent la Pucelle à se rendre à Saint-Denis; en même temps, le duc d'Alencon et les autres chefs recevaient ordre de rebrousser chemin avec Jeanne.

Ils se retirérent la mort dans l'âme, et il ne fallut rien moins à Jeanne que le grand respect qu'elle portait à l'autorité royale, et dont elle tenait à donner toujours l'exemple, pour qu'elle ne se révoltat pas contre l'ordre reen.

Combien tristement elle dut cheminer sur la route de la Chapelle, sous les regards des assiégés qui raillaient les Français comme des fuyards, suivie de l'armée, honteuse de ce qu'on lui faisait accomplir et peut-être en voulant à Jeanne des espérances maintenant décues qu'elle leur avait fait concevoir. Les malheureux sont facilement injustes.

Cependant le due conservait encore quelque espoir et sans doute s'efforcait de le communiquer à la Pucelle. Peut-être fallait-il attribuer la décision du Roi à la crainte qu'il avait de voir une defaite complète succéder à l'échee de la veille. Peut-être, une fois quelques renforts amenés, il autoriserait un nouvel assaut.

D'Alencon avait aussi les jours précédents fait jeter un pont sur la Seine

à Saint-Denis. Il se flattait de pouvoir, grâce à ce travail, faire l'assaut de Paris par un autre côté et surprendre avec succès les Parisiens, qui ne comptaient pas sur cette attaque⁴.

On arriva à Saint-Denis en tenant ces propos. D'Alençon communiqua son plan au Roi. Celui-ci ne dit point sa pensée et garda le silence.

Peut-ètre cette réserve permettait-elle encore quelque espoir. Cette illusion dura peu, car dans la nuit, — c'était celle du vendredi au samedi, — le pont construit par d'Alençon fut détruit sur les

Pour cette fois, le doute n'était plus possible.

ordres du Roi.

Charles resta quelques jours encore à Saint-Denis. Il y tint quelques conseils, dans lesquels assurément plusieurs des courtisans le fouèrent de sa résolution. Il confia au comte de Clermont le gouvernement des villes et pays soumis depuis le sacre et laissa celui de Saint-Denis au comte de Vendôme et à l'amiral de Culan. Ceux-ci devaient surveiller Paris, mais n'étaient pas en force pour le menacer.

Le 13 septembre, il vint à Saint-Denis. Quand Jeanne sut que tontes sollicitations étaient inutiles et que la décevante résolution



LA MERGI DIS GM LES D'après un medallon en prere dure, «Collection Haldut du Lys.)

de se retirer du côté de la Loire était irrévocable chez le Roi, elle se rendit à l'abbaye de Saint-Denis et dans l'abbatiale déposa son armure sur l'autel de la Vierge, non loin des reliques du saint patron. On l'interrogea à Rouen sur les motifs qui l'avaient fait agir.

« Quelles armes offrites-vous en l'église de Saint-Denis en France? — Un mien blane harnois entier, tel qu'il convient à un homme d'armes, avec une épée que je gagnai devant Paris. — A quelle fin offrites-vous ces armes? — Par dévotion, comme c'est accoutumé parmi les hommes d'armes, quand ils sont blessés. Ayant été blessée devant Paris, j'offris ces armes à saint Denis

^{1.} De recentes recherches ont établi que l'espoir de d'Alencon était fondé. Voir un détail du siège de Paris par Jeanne d'Arc. G. Lefèvre-Pontalis, Biblioth, de l'école des Chartres, 2. XLVI, 1885.

parce que c'est le cri de France. — Ne l'avez-vous pas fait pour que ces armes fussent adorées? — Non. »

Il fallait l'astnec et la malveillance des juges de Jeanne pour supposer en elle ce motif inspiré par l'orgueil. Mais avec plus de justice on peut estimer qu'elle agit par d'autres raisons que celle de dévotion et de fidélité à « la coutume des hommes d'armes quand ils ont été blessés ».

Jeanne n'avait que trop lieu de perdre conrage. Depuis le sacre, le Roi l'entravait sans cesse en ses meilleurs desseins. Ce n'était qu'à force de constance qu'elle l'amenait de temps à autre à se ranger à son propre avis. Venu à Saint-Denis à contre-cœur, il l'avait arrètée au moment où les espérances de succès paraissaient fondées, et aujourd'hui, taciturne, inerte et presque maussade, il se dirigeait vers la Loire, pour rechercher un repos indigne d'un prince pour lequel Dieu et son envoyce avaient tant fait.

En vérité, qui n'eût perdu à la fois patience et courage, qui n'eût pas abandonné un Roi aussi indigne de la couronne qu'on lui avait rendue et du dévouement qu'on lui montrait!

Ces pensées se pressent dans l'âme quand on entre dans la basilique de Saint-Denis avec le souvenir de Jeanne d'Arc. Ces voûtes, elle les a vues; ces pierres, elle les a touchées; ces dalles, peut-être son pied les a foulées!

C'est à cette place qu'elle se prosterna avant de déposer son « barnois tout blane », c'est là qu'elle se tint à genoux, longuement sans doute et en larmes, après le sacrifice consommé.



Quel drame étrange et precipite que celui de cette vie de Jeanne d'Are! En sept mois à peine, que de choses diverses, que de contrastes, que de heurts! Domremy qu'elle abandonne, Vaucouleurs ou elle lutte, et puis Chinon ou elle salue le Dauphin, Poitiers ou elle triomphe des docteurs, Tours où on l'arme, Blois ou elle voit l'armée pour la première fois, voilà le prélude. Puis Orléans, et Jargeau, et Patay, et Reims. C'est la triomphante épopée. Le ciel commence de s'assombrir, les victoires sont moins rapides; la lutte languit, le Roi écoute moins docilement la Pucelle, et Paris survient, puis Saint-Denis, et le ealvaire commence pour finir au bucher de Rouen!

On a pensé que Charles VII n'avait arrêté les opérations de Jeanne d'Are sous Paris que dans l'espoir que le duc de Bourgogne lui livrerait cette ville, à la suite des négociations alors entamées avec lui. Celui-ci lui eut bientôt fait comprendre quel fond il fallait faire sur ses promesses.

Muni du sauf-conduit que le Roi lui avait accordé, il vint à Paris. Chemin faisant, il ne put cacher qu'il travaillait contre les intérêts du faible monarque. Bedford le nomma lieutenant général du royaume pour le compte du roi d'Angleterre, ne gardant pour lui-mème que le gouvernement de la Normandie.

Cela n'avait pas empêelié La Trémoille et le comte de Clermont d'aller au pasage lui rendre l'houmage de leurs sentiments.



JIANNI AU STÉGL DE PAGES Gravure d'Arranva Bosse, d'après Vignos, pour la Proville on la France delivres, poeme de Chypelaxis

Ainsi les choses devenaient de plus en plus claires : les adversaires de Jeanne à la cour se revélaient nettement comme ceux du Roi et de la France même.

Il en est généralement ainsi. Ceux qui combattent l'homme de bien ne le combattent pas pour lui-même; ils ne s'en prennent, au fond, qu'aux principes de justice et de verite dont il est le serviteur fidele.

Leur haine des lors ne s'arrête bientôt plus à la scule personne de celui qu'ils ont attaqué, et tous ceux qui alentour defendent le même principe, essuient de leur part la même inimitie. C'est le bien qui est en cause, beaucoup plus que l'homme de bien.

Il est bon que les choses soient ainsi; tôt ou tard, le méchant est reconnu pour ce qu'il est, et l'honnète homme recueille l'estime dont il était digne.

La foule l'avait tout d'abord meconnu, et c'est son ennemi qui passait

pour être le défenseur de la vertu. Les rôles se modifient; la justice trouve enfin son heure, et les choses sont remises en leur place.

Malheurensement, un long temps parfois s'écoule avant qu'il en advienne ainsi. Jeanne d'Arc l'éprouva et justice ne lui fut pas rendue sur l'heure.

Ne nous en plaignons pas trop. La vraie gloire est durable comme les chènes; c'est pour cela que, comme eux, elle croît lentement. De nos jours, on voit chez tous je ne sais quelle soif de gloire et quelle impatience d'immortalité. En cette hâte, et pour la contenter, les uns emploient le bronze et les autres le livre : un homme notoire ne peut plus mourir sans que, dans l'année qui suit sa mort, on ne lui consacre une biographie, si même on ne lui élève un monument. Parfois on l'honore de l'une et de l'autre.

Bossuet mournt en 1704; près de cinquante ans s'écoulerent avant qu'on eut écrit sa première Vic. Encore était-elle brève. Que dire de Jeanne d'Are?

Tont pesé, c'est là une bonne ecole de mesure et de sagesse. On dira que si nous attendons cinquante ans pour cerire la vie de nos « grands hommes » on leur élever un monument, il est nombre d'entre eux qui n'auront pas cette bonne fortune.

C'est peut-être, au tond, ce qu'il faut désirer. La postérité sait reconnaître tôt ou tard ceux qui sont dignes de son souvenir; mais, de grâce, laissons a cette noble justicière qui s'appelle l'Histoire, le délai d'entendre la cause et de méditer sa sentence avant de l'édieter.



JIANN IN ARMERE DE COMBAL Statuette en bronze, (Music Jeanne d'Arc, a Orleans,

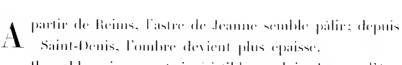


JEANNE FAITE PRISONNIERE A COMPILGAL D'après la peinture murale executée par l'exerveu au Panthéon.

\ 11

SAINT-DENIS ET COMPIÈGNE

DÉCOURAGEMENT DE QUELQUES CHEFS LES ARMES DE JEANNE D'ARC



Il semble qu'une pente irrésistible conduise Jeanne d'Arc vers la catastrophe derniere où se devaient abimer, non sa gloire, mais sa jeunesse et sa vie même.

Serait-ce, comme on l'a dit tant de fois, que la mission de Jeanne se bornàt à faire sacrer le Dauphin après avoir délivré Orleans?

On a trop developpé ce lieu commun, aussi banal qu'il est injurieux pour Jeanne d'Are.

Chose etrange, ce sont presque toujours des admirateurs de la Pucelle qui tentent de mettre en honneur cette thèse. C'est entendre bien misérablement la vie de Jeanne, bien mal entendre



JIANNI B'ARC Statuette du xviir sicele, (Coll. Haldat du Lys.)

aussi la loi suprême qui domine la vie de l'homme, mal entendre enfin l'action de Dieu dans le monde.

Depuis quand une vie est-elle grande sans labeurs, sans épreuves, et depuis quand aussi la souffrance n'assure-t-elle pas à ce que nous sommes « ce je ne



D'ARMIS CHIVALCHANT AU MITHU DES HOMMES D'ARMIS. D'Après une lithographie d'E. Grasser, L'emean, editem à Paris.

sais quoi d'achevé que les malheurs ajontent aux grandes vertus»?

Depuis quand enfin l'épreuve est-elle, chez un homme, la marque de l'abandon de Dieu, et de quel principe part - on pour etablir que Dieu s'était rétiré de Jeanne et qu'elle n'était plus son envoyée, par ce seul fait que ses triomplies sont devenus d'abord moins rapides et moins surprenants, et que la défaite advint enfin pour elle, ainsi que la captivité?

N'ecrivait-on pas naguere que Jeanne avait ete vaillante et victorieuse tant qu'elle avait été un outil dans la main de Dieu; qu'elle s'affaiblit et se condamne à la defaite, du jour ou elle devient un agent?

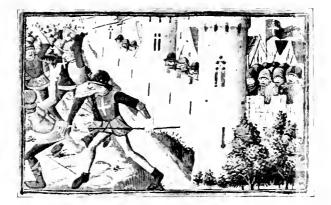
Quoi! voilà toute notre herome! C'est cet outil que vous célebrez en vos hymnes, cet etre passif et inconscient, que vous voulez offrir en modèle a notre race si « agissante » et si fière!



Su Cour de Tustice D'après la minuture de Tean Touquet Bubliethèque de Munich



Que veut-on servir ici, la raison ou la foi? Comment n'entend-on pas qu'on les blesse l'une et l'autre! Car si la raison a parfois grandi l'homme jusqu'à le porter à croire qu'il peut vivre et agir sans Dieu, il faut qu'on sache que la foi ne nous permet pas de penser que la vie de l'homme se fasse sans lui. Le génie, qui certes vient de



COMMENT LES TRANÇAIS LEVERENT 14. STÈGE DE COMPLICAL D'après une miniature des Vigiles de Charles VII (43%).

Dieu, cependant ne pent briller sans le travail de l'homme qui le possède. Un homme n'est pas un héros sans son propre effort et sa propre vaillance; la grâce même « ne fait pas tout en nous sans nous ».

Et c'est à notre temps si jaloux de la grandeur de l'homme, et qui n'entend qu'à peine même les dogmes les plus adoucis touchant le besoin que nous avons de Dieu, qu'on croit pouvoir opportunément proposer de telles doctrines, c'est à son culte qu'on offre une Jeanne d'Are ainsi faite!

En vérité, la patience devient une rude vertu devant de tels enseignements, quand on a dans les veines un sang chrétien, jaloux de la grandeur de nos dogmes, et un « sang de France » jaloux de la grandeur de Jeanne.

La Pucelle entendait tout autrement les choses et, si elle disait nettement : « N'était la grâce de Dieu, je ne pourais rien faire », et « Je n'ai rien fait que du commandement de Dieu », elle ajoutait avec non moins de netteté : « Aide-toi, Dieu t'aidera », « Besognons, Dieu besognera », « Les soldats batailleront, Dieu leur donnera la victoire ».

Qu'est-ee donc que « s'aider », qu'est-ee que « besogner » et « batailler », sinon agir ?

Que le Dauphin, après le sacre, ait estime qu'il avait recueilli de l'action de Jeanne ce qu'il en pouvait recevoir de meilleur, on se l'explique, quand on songe à sa mollesse et à son incapacité. Mais Jeanne n'est pas venue seulement pour le Dauphin : à nous aussi Dieu l'a donnée.

Pour notre bien elle a fait autre chose que « bouter l'étranger hors de France » : elle nous a offert à nous Français l'exemple d'une vie vraiment grande.

Que serait Jeanne pour nous aujourd'hui si son epopee se fût terminee à



» TIRAL VOIR MIS BOXS AMIS DE COMPILGAL ». Statue d'1 : Leroux, ergée sur la place de l'Hotel de Ville de Compagne.

Reims? La pourrions-nous proposer en modèle aux femmes francaises? Serait-elle pour nousmèmes une image vivante de foi, de patriotisme, d'inébranlable constance, de noble dignité devant l'injustice et de fierté sereine devant la baine?

Qui nous profite le plus anjourd'hui, qui l'honore et la grandit davantage devant notre géneration, d'Orléans ou de Rouen, de ses victoires ou de ses douleurs?...

Non. C'est à partir de Reims et de Paris qu'elle devient admirable, c'est depuis lors qu'elle est vraiment notre sœur.

parce qu'au lieu de forcer seulement notre admiration par des luttes epiques et des triomphes guerriers auxquels nous ne pouvons songer pour nous, elle souffre comme nous souffrons, rencontre l'homme mechant comme nous le rencontrons, gemit et pleure comme nous gemissons et pleurons.

La mission de Jeanne ne s'est pas plus terminee au sacre que celle du Christ au jour de Rameaux, C'est du Calvaire que nous est venu le salut, non du Thabor.

Désinteressons donc la gloire de l'hérome d'une theorie pen honorable pour elle, pnisqu'elle fait de Jeanne d'Are, a partir des fêtes de Reims, une sorte de déclassée, sortie de sa voie providentielle et persistant à continuer d'agir sons l'empire de je ne sais quel sentiment personnel, dont il faudrait au moins nous dire la nature et le mobile.

Désinteressons aussi la religion d'une interprétation de la vie de Jeanne d'Are où sa doctrine n'a point de part, et d'une sorte de compromission où il ne convient pas que l'engagent ceux de nos orateurs sacrés qui ont soutenu cette these.

Les hommes sont sévères pour l'insuccès. Si les victoires de Jeanne cussent, après Reims, continué d'être aussi rapides et aussi éclatantes, personne



TOUR DE JEANNE D'ARE A COMPILGNE Dessin d'après nature de Rouder.

n'eût songé à prétendre que sa mission se terminait au sacre. Mais le succès d'une entreprise n'en établit pas plus la légitimite que l'échee auquel elle aboutit n'en est la négation.

En maintes occasions, Jeanne d'Are a declaré qu'elle était envoyée, non sculement pour délivrer Orleans et faire sacrer le Dauphin, mais encore pour lui rendre Paris et « purger tout le royaume » de la presence des Anglais.

C'est le but qu'elle se croyait tracé et qu'elle a du reste, même apres sa mort, tant contribue a atteindre.

C'est pour cela qu'en depit de ses goûts et de ses desirs personnels, et quoiqu'elle déclarât le bonheur qu'elle aurait à « retourner pres de son père et de sa mère, pour faire le ménage et garder les moutons avec ses frères », elle est restée. C'est qu'elle était convaineue qu'il lui fallait continuer la lutte.

Elle l'a continuée, même après que ses voix lui curent révélé à Melun « qu'elle scrait prise avant la Saint-Jean ».

Si Jeanne cut estimé que sa mission se terminat à Reims, tenons pour certain qu'en cela, comme en toutes circonstances, elle cut agi conformément à sa conviction et que nulle force au monde ne l'eut arrêtée.

Elle est restée à l'armée, parce qu'elle eroyait devoir le faire et le voulait.

Qui du reste songeait à l'y contraindre? La plupart de ceux qui l'entouraient n'eussent-ils pas favorise son dessein de partir plutôt que de l'entraver?

Est-ce le Roi, ou La Trémoille, est-ce Regnault de Chartres ou Clermont, qui l'eussent retenue?

Aussi bien, à supposer que Jeanne se fût retirée après le sacre, les choses y eussent-elles gagné ou perdu?

Quand on voit comment elles tournent malgré sa présence et le succès partiel de ses armes, on peut se demander ce qu'il fût advenu de son départ.

Lorsque les villes des bords de l'Oise se rendaient sans comp férir, ne fallait-il pas l'attribuer au prestige de Jeanne? Quand Paris était sur le point de se rendre, quand les recrues anglaises refusaient de passer le détroit, n'était-ce pas encore par le fait de sa personne?

Sur quel dessein judicieux de l'hérome et, à plus forte raison, de la Providence, peut-on dés lors fonder cette opinion que la mission de Jeanne devait se terminer à Reims, et que la Pucelle devait, à cette date, quitter l'armée?

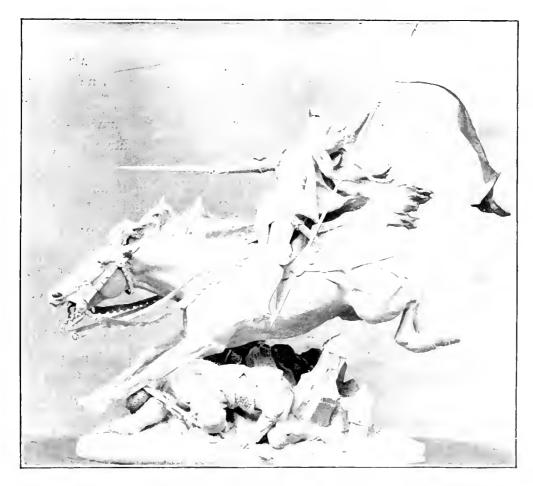


Les faits se réduisent à ceci : le sacre accompli, on comprit si bien l'importance qu'un tel événement devait avoir en France, qu'on perdit quelque chose de l'activité première. L'homme est ainsi fait que l'obstacle l'excite et que le succès l'endort.

Jeanne seule ne subit point cette loi du cœur de l'homme. Et nous l'avons vue le jour même du sacre poursuivre l'œuvre commencée et écrire au duc de Bourgogne.

Quant au Roi, à la plupart des courtisans et à plusieurs chefs, il en était d'eux tout autrement. Le Roi avait recouvré la couronne; à leur avis, il n'y avait pas lieu de se presser pour recouvrer le royaume.

Qu'on n'oublie pas en outre l'envie des seigneurs à l'endroit de Jeanne d'Are, celle qu'ils nourrissaient tout bas contre d'Alencon. La crainte qu'ils



JIANNI MOTORIITSE. D'après une statue de Bottliat, érigée à Chinon.

avaient que Jeanne et le due, continuant d'unir leur action, n'en vinssent à prendre dans le royaume et aux yeux du Roi une importance capable de ruiner la leur.

Qu'on ajonte cufin à cela la sécurité qu'ils concevaient en voyant d'une part nombre de villes françaises apporter d'elles-mèmes au Roi le témoignage de leur soumission, et de l'autre les Anglais trahir la terreur dont Jeanne les pénétrait.

On aura ainsi la clef d'un mystère, beaucoup plus simple d'ailleurs qu'il ne le semble, et dont l'obscurité est bien moins le fait des choses elles-mèmes que celui d'écrivains qui cédent trop facilement au penchant de modifier de bonne foi les evénements pour etayer leurs théories, au lieu de suivre les événements mèmes pour les raconter tels qu'ils sont, et les commenter tout uniment.

L'astre de Jeanne semblait pâlir. Cependant il devait encore en plusieurs faits de guerre jeter un éclat qui rappelait celui des premiers jours.

Il était facile de prévoir que la retraite du Roi à Gien entraînerait le découragement des chefs de l'armée et la défection d'un certain nombre des villes qui s'étaient ralliées à la eause de Charles VII.

Le due d'Alencon, dégoûté, se retira en sa vieomté de Beaumont, près de sa femme dont le vœu était ainsi accompli; la plupart des autres chefs regagnèrent leur seigneurie.

L'absence de d'Alencon ne fut cependant pas de longue durée. Jeanne était restée à peu près seule près du Roi, et combien triste! Le due, stimulé sans doute par la constance de la Pucelle, revint à la cour et proposa d'aller à la tête des hommes d'armes qu'il avait réunis, reconquérir la Normandie en passant par le Maine et les bords de la Bretagne. Il y mettait une clause toutelois : c'est que la Pucelle l'accompagnerait; il pensait sagement qu'à cette condition était attaché le succès de l'expédition.

C'était précisément la seule qu'on ne voulût pas accepter. Le Roi eût laissé faire, mais l'archevêque de Reims et La Trémoille, toujours assidus quand il fallait combattre Jeanne et le due, ne voulurent à aneun prix consentir à ce qu'ils unissent leur action. Ces deux mauvais génies de la France n'avaient que trop d'influence sur l'esprit de Charles VII et ils l'amenèrent facilement à leur avis.



Pendant ce temps, les gens d'armes laissés par le Roi à Saint-Denis venaient d'en être chassés par les Anglais, qui s'étaient aussitôt emparés de la ville. Ils la livrérent au pillage et enlevérent de l'abbatiale l'armure, le « blane harnois » que Jeanne y avait déposé.

Le pillage s'etendit à toute la contrée, qu'il s'agit des villes ou des campagnes, et les habitants se convainquirent, hélas! trop justement, du péril qu'il y avait à quitter les Anglais pour s'attacher à Charles VII. On devine quel fut l'effet de ces incidents sur les villes qui ponvaient songer encore à se rallier au Roi de France.

Quelques chefs, tels que le comte de Vendôme et le maréchal de Boussac. « tentaient bien cà et là quelque vaillance »: mais ces actions isolées, outre qu'elles irritaient l'ennemi plus qu'elles ne l'inquiétaient réellement, faisaient perdre beaucoup de monde aux Français.



JEANNE S'APPRETANT POUR LE COMBAT D'après le tableau de G. W. Jox. Appartenant à Mg1 J. Kenyon.

De là à la débaudade il n'y avait qu'un pas; aussi nombre de gens de guerre désertaient-ils.

Quoique le Roi fût du côté de la Loire, le pays était loin d'être tout à lui. Quelques villes demeuraient fidèles au parti anglais.

On finit par s'en inquièter et, comme Jeanne ne cessait de réclamer la permission d'aller combattre, on crut bon de donner pâture à son impatience en

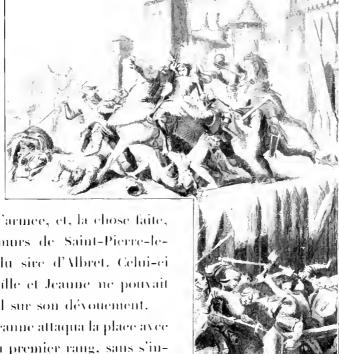
l'envoyant faire le siège de Saint-Pierre-le-Moustier et de la Charité.

Jeanne eût mieux aimé autre chose; Paris lui tenait toujours au cœur. Cependant elle préférait encore cette campagne à l'inaction. Elle partit done pour

Bourges afin d'y grouper l'armee, et, la chose faite, elle se rendit sous les murs de Saint-Pierre-le-Monstier en compagnie du sire d'Albret. Celui-ci était le frère de la Trémoille et Jeanne ne pouvait faire que bien peu de fond sur son dévouement.

Selon son habitude, Jeanne attaqua la place avec véhémence, combattant au premier rang, sans s'inquiéter de savoir si on la suivait ou non.

Son écuyer, d'Aulon, s'en apereut et, malgre une blessure qui le retenait, se rendit près d'elle au pied des murailles. Il arriva au galop de son cheval et lui demanda ce qu'elle faisait. Jeanne ôta



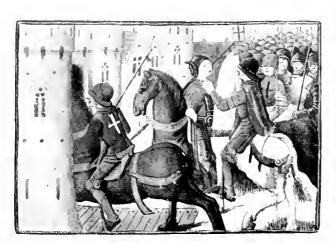
JEANNE D'ARC PAITE PRISONMÈRE
A COMPTÈGNE
D'après le dessin de Prilippoteaux,

son easque et lui répondit. Mais citons plutôt le texte de la déposition écrite faite par d'Aulon au procès de réhabilitation.

- « Dit (Jean d'Aulon) que certain temps après le retour du sacre du Roi, fut advisé par son conseil qu'il était très nécessaire de recouvrer la ville de la Chérité (la Charité), que tenaient lesdits ennemis, mais qu'il fallait avant prendre la ville de Saint-Pierre-le-Moustier, que pareillement tenaient iceulx ennemis.
 - « Dit que, pour ce faire et assembler gens, alla ladiete Pucclle en la ville

de Bourges, en laquelle elle fist son assemblée; et de là avec certaine quantité de gens d'armes, desquieulx Monseigneur d'Elbret estait le chef, allerent assiéger ladiete ville de Saint-Pierre-le-Moustier.

« Et dit que, après ce que ladiete Pucelle et ses dietes gens eurent tenu le siège devant ladiete ville, il fut ordonné alors de donner l'assaut à cette ville. Et ainsi fut fait. Et de la prendre firent tout leur devoir ceux qui là étaient; mais obstant le grand nombre de gens d'armes estant en ladiete ville, la grande force d'icelle, et aussi la grande résistance que ceux du dedans faisaient, furent contraints et forcès lesdiets François de battre en retraite,



COMMENT LA PICLITA ILL PRISE DEVANT COMPILGAL
Municture des Vigiles de Charles VII. Bibl. nat.,

pour les causes dessus dietes.

e Et à celle heure, il qui parle, lequel était blessé d'un traiet parmi le tallon, tellement que sans potences (béquilles) ne se pouvait soutenir ni aller, vit que ladiete Pucelle était demeuree très petitement accompagnée de ses gens d'armes, ni d'autres; et doubtant il, qui parle, que inconvénient ne s'en ensuivit, monta sur un cheval et incontinent tira vers elle, lui

demanda ce qu'elle faisait la ainsi scule et pourquoi elle ne se retrailait comme les autres avaient fait.

- « Laquelle, après ce qu'elle ot (cut) osté sa salade (son casque) de dessus sa teste, lui respondit qu'elle n'était pas seule et que encore avait elle en sa compaignie cinquante mille de ses gens et que d'îlee ne se partirait jusques à ce qu'elle cût prinse ladiete ville.
- « Et dit il, qui parle, que à cette heure, quelque chose qu'elle dit, n'avait pas avec elle plus de quatre ou cinq mille hommes.
 - « Et ce scait il certainement et plusieurs autres qui pareillement la virent.
- « Pour laquelle cause lui diet derechief qu'elle s'en allât d'îlec et se retirât comme les aultres faisaient. Et adone luy dist qu'il lui fiet apporter des fagots et claies pour faire un pont sur les fossés de ladiete ville, afin qu'ils y peussent mieux approchier.
 - « Et en luy disant ces paroles, s'écria à haute voix et diet : « Aux fagots et

aux elaies tout le monde, afin de faire le pont. Lequel incontinent après fut faiet et dressé.

« De quelle chose iceluy desposant fut tout esmerveillé; car incontinent ladicte ville fut prinse d'assault sans y trouver pour lors trop grant résistance¹. »

Le siège de la Charité fut sans délai commencé; mais la place était fort importante, et il fallait pour mener la chose à bonne fin un matériel considérable et beaucoup d'argent.

Jeanne adressa un appel à plusieurs villes : Bourges lui répondit, Orléans aussi; mais la cour ne fit rien, et il fallut lever le siège. Ce fut pour la Pucelle le sujet d'un grave déplaisir.



JEANNE D'ARC FAITE PRISONNÉRI Reproduction d'une gravure sur bois d'après un dessin de Patt. Delaroctie. Hist, des dues de Bourgogne, par M. de Barante, Didier et C^o, éditeur s.)

Ces choses se passaient à la fin de novembre 1429. Le Roi eut sans donte quelque confusion du peu de secours qu'il prétait à Jeanne, quand elle, au contraire, n'hésitait à rien sacrifier pour lui. Il la combla donc d'honneurs. Elle fut annoblie, ainsi que sa famille.

Par un privilège assez rare, il fut statué que cette noblesse serait hereditaire pour les descendants de la famille de Jeanne, non seulement par les hommes, mais par les femmes.

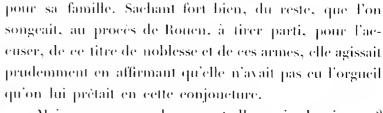
On composa à Jeanne et à sa famille un blason. Il était à fond d'azur avec une épée surmontée de la couronne de France et flanquée de deux fleurs de lys. De ce détail, les freres de Jeanne d'Arc prirent le nom de « du Lys ».

Mais Jeanne préféra garder son nom avec sa bannière et ne fit pas usage de ce blason.

De ce qu'elle n'en usa pas, plusieurs écrivains ont infère qu'il n'est point juste de considérer ce blason comme celui de Jeanne d'Are. Ils fortifient cette remarque de la réponse que fit Jeanne à ses juges, à savoir « qu'elle n'avait pas eu de blason ».

Elle disait vrai, puisque par modestie elle n'avait pas accepté de faire usage personnel de celui que le Roi lui avait constitué, tout en l'acceptant

r. Cite par W. Joseph Fabre, Proces de rehabilitation, t. 1, p. 246.



Mais ces armes en demeurent-elles moins les siennes? Elles sont les armes de Jeanne d'Arc, parce que c'est à elle avant tout autre qu'elles ont été oetroyées par le Roi.

Et à qui l'eussent-elles donc été, si ce n'eût été à elle? Les détails mêmes de ce blason ne sont-ils pas comme le résumé de la mission de Jeanne d'Arc, et n'est-ce pas son épéc qui a été le soutien de la couronne de

France et de la royanté dont les lys sont l'em-

blème? Est-ce à ses frères qu'on cût donné ces armes? à quel titre les eussent-ils méritées?

Il ne faut pas vouloir subtiliser en semblables matières.

Il est peut-ètre inopportun aussi quand, aujourd'hui, les armes de Jeanne d'Arc, amsi concues, ont



JEANNE D'ARG. D'après une statue en juerre restaurée

et conservee a Domremy,

Ces armes plaisent par leur composition, leurs détails et leurs nuances mêmes. Croit-on qu'on fera facilement accepter à tous la colombe avec la devise : De par le Roy du Ciel.

Jeanne d'Are a apporté à la France la source de la paix qu'elle goûta plus tard; de nos jours, elle réapparaît au milieu de nous comme une pacificatrice. Rien n'est plus vrai, mais il n'en demeure pas moins que le peuple aime à voir en elle surtout la guerrière qui a sauvé la France : et voilà pourquoi cette épée soutenant la couronne lui plait.

Ces raisons suffiraient pour conserver le blason connu de Jeanne d'Arc, lors même que la critique historique aurait pour cela quelque léger sacrifice à faire. Mais il n'y en a aucun à lui demander ici, et le blason en question est bien celui de Jeanne, parce que c'est à Jeanne avant tout autre qu'il a été donné par Charles VII, parce que, d'autre part, il est le résumé de sa sublime



« JAI BAILL MA TOLA ACTRI QU'A VOUS, BEFONDEL JEANNE, EL ME DE TEL DE TEL MORSEBURNE »
D'après le fableau de M. Domone.

mission, parce qu'enfin sa famille ne l'a possédé que par Jeanne et comme un heritage de la Pucelle.

Ces honneurs furent l'aits à Jeanne « en considération des lonables et utiles services qu'elle avait rendus au royaume et lui devait rendre encore ».

La Pucelle cut préféré à tout cela une bonne armée, des subsides et



APRÈS LA JOURNÉE DE COMPTÉGNE, JUANNE PRISONNÉERI D'après le tableau de Patrois.

quelque laborieuse campagne à mener contre Paris on la Normandie. Son ennui n'en fut donc pas amoindri.

Avant de poursuivre le récit des actions de Jeanne, on peut citer opportunément iei une partie du témoignage que Marguerite la Thouroulde rendit au procès de réhabilitation. Il contient plusieurs détails sur le séjour de Jeanne à Bourges avant le siège de Saint-Pierre-le-Monstier, sur sa vertu, sa piété et divers de ses goûts.

Marguerite la Thonroulde, veuve de feu maître René de Bouligny, de son vivant conseiller du Roi dans le gouvernement des finances, avait comm Jeanne à Bourges. C'est chez elle que la Pucelle demeura pendant trois semaines.

- « J'ai vu, dit-elle, Jeanne sculement à l'époque où le Roi revint de Reims après son sacre. Il se rendit à Bourges où était la Reine, et moi avec elle. Le Roi approchant de la ville, la Reine alla au-devant de lui jusqu'à Selles-en-Berry, et je l'y accompagnai.
- « Pendant que la Reine allait à la rencontre du Roi, Jeanne prit les devants et vint saluer la Reine¹. On la conduisit à Bourges et, par ordre de Monseigneur d'Albret, elle fut logée chez moi, malgré le dire de mon marr, qui m'avait annoncé quelques jours avant qu'elle devait loger chez un certain Jean Duchesne.
- « Jeanne resta dans notre logis l'espace de trois semaines; elle y couchait, buvait et mangeait. Presque toutes les muits, je conchais avec elle. Jamais je ne vis, ni ne pus soupconner en elle rien de mauvais. Elle se gouvernait en honnète femme et bonne catholique. Elle se confessait très souvent, aimait à assister à la messe et maintes fois me demanda de l'accompagner à matines, où j'allai et la conduisis à plusieurs reprises sur ses instances. »

Marguerite et Jeanne aimaient à deviser ensemble, et Jeanne lui racontait nombre de circonstances de sa vie.

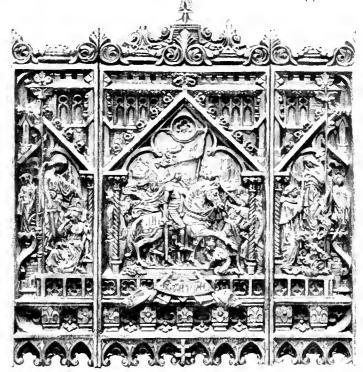
- « Il nous arrivait frequentment de causer ensemble, poursuit Marguerite. Je lui disais : « Si vous ne craignez point d'aller aux assauts, c'est « que vous savez bien que vous ne serez pas tuée. Je ne suis pas plus « sûre que les autres gens de guerre », me répondait-elle.
- « Quelquefois Jeanne me racontait comme elle avait été examinée par les eleres et qu'elle leur avait fait cette réponse ; « Il y a és livres de Notre-Seigneur « plus que és vôtres ».
- ... « Jeanne avait fort en horreur le jeu de dés. Elle était bien simple et ignorante. A mon regard, elle ne savait absolument rien hors le fait de guerre?.
- « L'ai souvenance que maintes femmes venaient à mon logis quand Jeanne y demeurait. Elles lui apportaient des patenôtres (chapelets) et autres objets de piété pour les faire toucher, Jeanne riait et disait : « Touchez-les vous-mêmes, « Ils seront aussi bons par votre toucher que par le mien ».
- « Jeanne était très large en aumônes et bien volontiers elle subvenait aux pauvres et aux indigents. « J'ai éte envoyée, disait-elle, pour la consolation des « pauvres et des indigents ».
- 1. Nous avons dejà fait ressortir la hanté controisie de Jeanne envers les princesses et les dames.
- 2. Danne de qualité, la temme de Rene de Bouligny avait pris pour ignorance ce qui chez Jeanne n'etait que defaut d'instruction. Tons les actes de Jeanne et ses paroles dénotent en elle une connaissance naturelle des objets les plus divers.

... « D'après ce que je sais d'elle, tout était innocence dans son fait, hormis le fait d'armes. Elle montait à cheval et maniait la lance comme cût fait le meilleur chevalier. L'armée en était dans l'admiration!, »

Jeanne allait maintenant connaître d'autres loisirs. Il lui fallait suivre le roi à Bourges, puis à Sully-sur-Loire. Cette inaction la fatiguait, et quand elle songeait à l'emploi qu'elle cût pu faire de son temps à la tête de l'armée, son ennui s'aggravait

encore. Quelquefois elle se rendait à Orléans. Cette ville lui était toujours chère; elle y retrouvait de bons et fidèles amis et un peuple dont l'accueil la consolait en quelque mesure de ses épreuves.

C'est à cette même époque qu'une femme, nommée Catherine de la Rochelle et se disant inspirée par des visions, vint la trouver. Laissons Jeanne nous raconter cet incident avec sa verve accoutumée. Elle est à Rouen.



« JUHANNI LA PLICELLE », TRIPTAQUE MODERNI LA METAL $(Mnsec\ Jennie\ d^*.Ire,\ a\ Orléans.)$

- « N'avez-vous point vu ou connu Catherine de la Rochelle? lui demande-t-on.
 - Oui, à Jargeau et à Montfaucon en Berry.
- Ne vous a-t-elle pas montré une dame vêtue de blane qu'elle disait lui apparaître de temps en temps ?
 - Non.
 - Que vous a dit cette Catherine?
 - --- Elle me dit qu'une dame blanche vêtue de drap d'or venait à elle, lui

^{1.} Joseph Fabre, Procès de réhabilitation, t. 1. p. 291 et suiv.

disant d'aller par les bonnes villes et que le Roi aurait à lui donner des hérauts ou des trompettes pour faire erier : « Qui a or, argent ou trésor « caché, qu'il l'apporte immédiatement! » — Elle ajoutait que qui en aurait de caché et qui ne l'apporterait pas serait bien reconnu par elle et qu'elle saurait bien retrouver lesdits trésors, avec lesquels seraient payes ses hommes d'armes.

« A quoi je répondis : « Retournez près de votre » mari, faire votre ménage et nourrir vos enfants ».

« Pour plus de certitude, je parlai de cela à mes saintes. Elles me dirent : « Dans le fait de cette Cathe-« rine, il n'y a que folie, et c'est tout néant ».

- Técrivis à mon Roi pour qu'il sût à quoi s'en tenir, et quand je vins à lui, je lui dis :
 Dans le fait de cette Catherine, il n'y a que
 folie et c'est tout néant ». Toutefois frère Richard voulait que Catherine fût mise en œuvre. De tout cela il s'ensuivit que ledit frère Richard et ladite Catherine furent mal contents de moi.
 - Parlâtes-vous avec Catherine de la Rochelle du fait d'aller à la Charitésur-Loire?
 - Elle me disait : « Je ne vous « conseille pas d'y aller, il fait trop « froid ». Et elle ajoutait qu'elle n'irait point. Elle voulait aussi se rendre vers le duc de Bourgogne pour faire paix. Et moi je lui dis : « Il me semble qu'on « n'y trouvera point de paix, sinon par « le bout de la lance ».
 - --- Ne vous étes-vous point enquise

de cette dame blanche dont parlait Catherine?

Je demandais à Catherine si cette dame blanche qui lui apparaissait venait toutes les nuits, et, pour ce verifier, je voulus coucher avec elle dans le même lit. L'y couchai et veillai jusqu'à minuit et ne vis rien, puis m'endormis. Quand vint le matin, je demandai à Catherine si cette dame blanche était venue. « Oui, me repondit-elle, mais vous dormiez, et je ne pus vous éveiller ».



JEANNE D'ARC D'après la statue d'EMILE CHAPROLSSE, érigée boulevaid Saint-Marcel, Paris,



11 SERMENT DES AMAZONES ERANÇAISES AC PRED DE LA STATEL DE JEANNE D'ART D'après que gravire anonyme en confeurs de 1815

- La dame blanche ne viendra-t-elle pas demain? lui demandai-je.
- Elle reviendra », me répondit Catherine.
- » Pour ce, je dormis de jour, afin de pouvoir veiller la nuit suivante. Et cette nuit-là je conchai avec Catherine, et toute la nuit je restai les yeux ouverts. Mais je ne vis rien, encore que de moment en moment je demandasse à Catherine : « Ne viendra-t-elle point? » A quoi elle répondait : « Oui, « tantôt ¹ ».

On a vu qu'une trève avait été conclue avec le due de Bourgogne; elle devait expirer à Noël, elle fut prolongee jusqu'à Pàques.

Charles VII lui avait cede Compiègne en garantie, mais les habitants de cette cité, — si chère à Jeanne d'Are, — refusèrent de ratifier cette convention. Pont-Sainte-Maxence remplaca Compiègne en ce marché.

Par malheur les Anglais n'étaient pas liés par cette trève, et les Bourguignons n'étaient que trop habiles à se glisser dans leurs rangs pour combattre avec eux.

^{1.} Joseph Fabre, Procés de condamnation, p. 121.

Parmi toutes les autres, la ville de Reims semblait plus manifestement menacce. Les Anglais et les Bourguignons ne lui pardonnaient pas le sacre du Roi et l'accueil qu'elle lui avait fait à cette occasion. La Pucelle écrivit aux habitants de cette ville une nouvelle lettre à la date du 16 mars de l'année 1430.

Jeanne faisait de son mieux bonne figure en écrivant ainsi. Mais son



© BISOGNONS, DITT BISOGNIRA © D'après la statuette en bronze de l'urmier. More editeur, Paris

déplaisir était grand et l'état des affaires de France était loin de lui agréer. L'inaction à laquelle elle était réduite la fatiguait; aussi se résolut-elle à se rendre près de ceux qui combattaient. On le faisait en Normandie, mais la campagne de Picardie et de l'He-de-France était plus active.

Les mécontents étaient nombreux à Paris; Bedford et le due de Bourgogne y étaient peu populaires. Jeanne le savait et ne désespérait pas de leur reprendre un jour la grande ville. En toute occurrence, elle entendait ne rester pas plus longtemps inactive.

Elle ne parla à personne de sa résolution, et partit sans prendre congé du Roi.

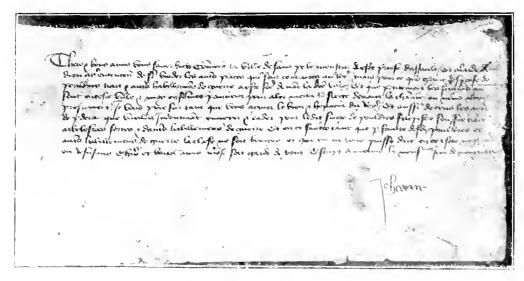
Elle se rendit à Lagny-sur-Marne, à quelques lieues de Paris. Les défenseurs de cette place guerroyaient contre les Anglais de la garnison parisienne.

C'est vers cette même epoque que, retournec à Melun, elle apprit de ses voix qu'elle serait prise avant la Saint-Jean; elles le lui répétaient souvent, dit-elle plus tard.

Jeanne crut-elle que cette captivité ne serait que passagere?... On ne sait. Toujours est-il qu'elle ne changea rien à son dessein de

combattre et ne s'en montra nullement affectée.

C'est à Lagny que se passa l'affaire relative au brigand Frauquet d'Arras. Les Anglais étaient venus en pillage sous la conduite de cet homme. Jeanne, informée de la chose, partit avec quelques hommes d'armes et leur fit de nombreux prisonniers, parmi lesquels se trouvait Frauquet. Comme on l'a vu plus haut par le témoignage de Jeanne elle-même, la Pucelle avait d'abord songé à



LETTRE DE JEANNE D'ARC ALX HABITANTS DE RION (9 NOVEMBRE 1 [29]).

(Conservée à la Bibliothèque de Rion).

en faire l'échange contre un Parisien auquel elle portait interêt. Mais, cefui-ci étant mort, elle consentit, sur les instances du bailli de Senlis, à le livrer à la justice.

Jeanne allait bientôt porter son effort sur un autre point. Nous avons vu que Charles VII avait un instant songé à remettre Compiègne en garantie au duc de Bourgogne et que les habitants de cette ville s'étaient opposés énergiquement à l'accomplissement de ce contrat. Le duc, tout en acceptant une autre ville, désirait vivement Compiègne. Il songea donc à la prendre.

Il se mit en campagne le 17 avril 1430, et detruisit, chemin faisant, Gournay. Il assiégea ensuite Choisy-sur-Aisne.

Jeanne d'Are, arrivée le 13 mai à Compiègne, y tint conseil. Il fut convenu qu'avec Naintrailles et plusieurs autres capitaines elle essayerait de dégager Choisy. Ils y eussent réussi, mais une trahison du gouverneur de

1. « A MIS CHERS IT BONS AMIS LIS GLAS D'ÉGLISE, BOURGEOIS ET HABITANTS
DE LA VILLE DE RION.

« Chers et bons amis, vons savez bien comment la ville de Saint-Pierre-le-Monstier a ete prise d'assaut; et, avec l'aide de Dieu, ai intention de faire vider les autres places qui sont contraires au roi; mais pour ce que grande depense de pondres, traits et autres habillements de guerre a ete faite devant ladite ville, et que petitement les seigneurs qui sont en cette ville et moi en sommes pourvus pour aller mettre le siège devant la Charite où nous allons presentement, je vous prie, sur tant que vous aimez le bien et l'honneur du roi, et aussi de tous les autres de par decà, que veuilliez incontinent envoyer et aider pour ledit siège, de poudres, salpêtre, souffre, traits, arbalètes fortes et autres habillements de guerre; la chose ne soit longue et qu'on ne vous puisse dire en ce être negligents ou refusaus. — Chers et bons amis, notre Sire soit garde de vous, Ecrit à Moulins, le 1x jour de novembre, «

Soissons, cependant au service du comte de Clermont, déronta leurs plans; Choisy fut pris et rasé.

Cet exploit terminé, le duc de Bourgogne devait naturellement se porter sur Compiègne; il le fit sans retard; sans retard aussi Jeanne d'Are y revint.

Le 23 mai, le due, avec le comte d'Arundel, s'établit devant cette place forte. Jeanne, qui allait en divers endroits pour réchausser le zèle des défenseurs du Roi, se trouvait alors à Crespy.

Aussitöt qu'elle fut avertie que Compiègne était investi, elle s'y rendit. Au milieu de la nuit, elle avait rénni quelques centaines d'hommes d'armes et, sans s'inquiéter des remarques qu'on lui faisait sur le petit nombre de ses compagnons : « Nous sommes assez, dit-elle, j'irai voir mes bons amis de Compiègne ». Et de fait, elle était entree dans la place le 24 mai, au matin.

« La ville de Compiègne, dit M. Wallon, placee sur la rive gauche de l'Oise, domine la rivière et la vallee qui s'étend de l'autre côté en une prairie basse et humide, large d'un quart de lieue, avant d'atteindre à l'escarpement du bord de Picardie. La ville y communique par un pont et une chaussée qui se prolonge an-dessus de la prairie, jusqu'an versant de la colline. La place etait done forte par elle-même, et son boulevard faisant tête de pont lui assurait le libre accès de l'autre bord. Les emmenis qui l'assiégeaient étaient bien loin de l'avoir investie. Ils ne tenaient que la rive de l'Oise opposée à la ville; le due de Bourgogne était à Coudun-sur-l'Aronde, au nord, à une lieue de Compiègne; Jean de Luxembourg, un peu plus près, à Clairoix, au confluent de l'Aronde et de l'Oise, au nord-est; et Baudon de Noyelle, avec un corps détache, à Margny, à l'issue de la chaussee devant la place; à l'ouest. Mongommery et les Anglais s'étaient logés à Venette[†], »

A peine arrivée depuis quelques heures, Jeanne resolut de commencer l'action. Son plan consistait a attaquer les Bourguignons à Margny, à les surprendre par la rapidité de l'attaque, à les rejeter sur Clairoix, pour se porter ensuite avec la même rapidite sur Venette, ou se tenaient les Anglais. Ce dessein n'était pas sans périls, mais il avait aussi de reels avantages.

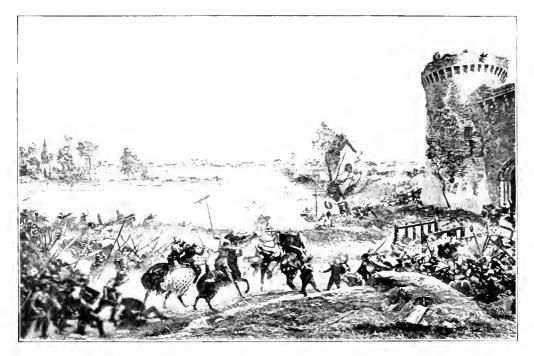
Les choses afferent au debut selon les désirs de la Pucelle; mais bientôt elles s'embrouillerent. Par suite d'un mouvement des Anglais, l'arrière des troupes de Jeanne craignit de se trouver cerné; une débandade s'ensuivit; il fallut, bon gre mal gre, reculer apres eux; Jeanne s'y refusait,

^{1.} Wallon, Jeanne d'Arc, édit, in-12, p. 220,

mais l'ennemi, encouragé par cette apparence de défaite, finit par la presser.

Guillaume de Flavy, qui défendait Compiègne, fut pris d'affolement, craignit que les Anglais n'entrassent dans la ville, et comme Jeanne approchait du rempart, il ordonna de lever la herse.

Jeanne, entourée de quelques hommes fidèles, se défendit avec intrépidité : « Rendez-vous à moi et baillez la foi », lui dit un soldat. « J'ar



« INTOURIL DE QUITQUES HOMMES LIDÍTIS, JEANNE SE DÉFENDIT AVIG INTRÉPIDITÉ. » Tableau de Carrier-Builluse extrait de la Wission patitotique de Jeanne d'Are. Imprimertes rénuits

juré et baillé ma foi à autre qu'à vous, dit-elle, et je lui en tiendrai mon serment.

Mais bientot elle fut saisie par ses vêtements, jetec à bas de son cheval, et faite prisonnière par un archer du bâtard de Wandonne, un des chevaliers de Jean de Luxembourg. Pierre d'Arc, son frère, son ecuyer d'Aulon et Poton de Xaintrailles furent pris avec elle.

Comme les voix le lui avaient predit, Jeanne etait prisonnière.

A cut-il trahison? On l'a pense, et plusieurs cerivains se sont efforces de l'établir. Il est certain que le rôle de Guillaume de Flavy, gouverneur de Compiègne, est difficile à justifier. Il y a lieu de se demander comment, sachant que Jeanne combattait, ignorant du moins si elle était rentrée dans la place, et peut-être la voyant lutter au bord du fossé, il a pu ordonner de lever la herse et de fermer les portes de la ville.

Cependant rien ne pouvait faire redouter une trahison de sa part; il continua de défendre vaillamment la place dont il avait la charge. Jeanne ne l'accusa jamais pendant sa captivité ou son jugement, et le grand amour qu'elle garda pour ceux de Compiègne, la tentative d'évasion qu'elle fit pour aller les secourir, se concilieraient difficilement en elle avec la pensée qu'elle aurait été trahie par Guillaume de Flavy, car il gouvernait encore Compiègne à l'époque on elle voulait aller sauver ceux de cette ville.



HEBAH IN ÎMAL DECREI D'UN PORTRALI DE JIANNE D'ARC (Musce Jeanne d'Arc, a Orléans).

Assez de trahisons évidentes s'imposent à nous dans le cours de la vie de Jeanne; laissons de côté celles dont nous n'avons pas les preuves, pour l'honneur de notre pays et pour notre consolation.

On lit, il est vrai, dans le Miroir des femmes certueuses, ouvrage publié au commencement du xvi siècle, qu'un jour Jeanne, ayant assisté à la messe en l'eglise de Saint-Jacques de Compiègne, se retira près d'un pilier de cette église et que, voyant là quelques braves gens et une troupe d'enfants, elle leur dit : « Mes enfants et mes chers amis, je vous signifie que l'on m'a vendue et trahie et que de brief serai livrée à la mort. Si vous

supplie que vous priiez Diea pour moi, car jamais je n'aurai plus de puis-sance de faire service au Roi ni au royaume de France ».

Le propos est touchant et bien digne de Jeanne d'Arc. Mais quand l'a-t-elle tenu? Évidemment ce ne peut-être au matin du jour on elle fut prise, puisque, arrivée à l'aurore, elle combattit presque aussitôt; ce n'était pas le lendemain, puisqu'elle ne rentra pas à Compiègne. Sans doute c'était lors de l'un de ses autres voyages a Compiègne. Mais à quelles gens et à quel fait Jeanne reportait-elle sa pensee en parlant ainsi?... Nous ne savons. Tant de trahisons, nous l'avons dit, l'entravaient, qu'il n'y avait embarras pour elle que dans le choix à faire.

A supposer toutefois qu'il n'y ait pas eu trahison formelle de la part de

Flavy, homme du reste à qui plus d'un crime a été imputé, il n'en demeure pas moins que sa conduite fut au moins fort équivoque. La vie et la liberté de la Pucelle avaient une telle importance, que même la prise de Compiègne n'était pas comparable au désastre qui devait s'ensuivre de sa captivité.

Quelle soirée dut être pour Jeanne celle du 24 mai! On l'em-



COMMENT ITS ANGLAIS LE BOURGUIGNONS EMMENTRENT CAPTULE
TA PUCLELE A MARGNY
Gravure sur hois des Argiles de Charles VII.

mena au camp de Margny, dont nous avons parlé. Cette place était à tres peu de distance de Compiègne. Jeanne pouvait de là voir les remparts de la ville. Pendant qu'on l'entrainait, recut-elle au moins des hommes d'armes qui se tenaient au haut des murs quelques marques de regret, quelques signes d'adieu?...

Nous n'avons sur toute cette fin de journee, comme sur celles qui suivirent, aucun détail. Du moins avons-nous cette ressource de nous recucillir, d'évoquer cette scène où Jeanne est emmenée par ceux qui l'ont prise, traversant les rangs emmenis au milieu des hourras des Anglais et des Bourguignous, soulagés enfin de la terreur qu'elle feur inspirait.

N'en doutons pas, elle fut sercine et fière, elle passa au milieu d'eux comme il convenait à la Pucelle qui les avait si fort fait trembler, et il y eut dans son regard comme en toute sa personne quelque chose qui leur inspira non sculement le respect, mais la crainte.

Dès qu'il cut appris la prise de Jeanne, le due de Bourgogne, dont la conduite fut en toutes ces conjonctures si misérable, arriva en hâte.

Sa place n'etait pas là.

Jeanne l'avait toujours traite avec égards; les fettres qu'elle lui avait adressées respiraient le respect, parce qu'il était prince du sang.

Et le voiei qui vient, sans pudeur, consommer sa trahison envers la

France et contempler, vaincue et captive, celle qui a tout fait pour la sauver.

Il était homme, elle était femme, cette condition seule cût dû suffire pour le rappeler à la générosité et au respect. Mais Jeanne était aussi Française, on plutôt elle était comme l'incarnation vivante de la Françe; lui, avant d'être due de Bourgogne, était fils de la Françe, prince du sang français. Que venait-il faire et, déjà coupable d'avoir combattu contre son pays et donné la main à l'étranger, que n'avait-il du moins la pudeur de se tenir au loin et de n'insulter point par sa présence à l'infortune de l'héroïne, qui aujourd'hui gémissait enchaînée et demain devait mourir pour cette France que lui trahissait?

Il fallait donc qu'il fût dit qu'en ce drame du martyre de Jeanne, ainsi que dans la passion du Christ, tout ce que les hommes réputent grand viendrait se confondre en une commune honte.

C'est comme un universel déchaînement de toutes les passions basses et haineuses; mais c'est aussi une précipitation vers un même abime de toutes les grandeurs et de toutes les puissances qui se mettent au service de ces mêmes passions, contre cette enfant de dix-neuf ans. En cet abime toutes choses se mêlent, couronnes de rois et de dues, mitres de prelats et easques de guerriers, bonnets de docteurs et capuces de moines; seigneurs, manants, gens de robe et gens d'epec, tous viennent a cette eurée d'injustice, de haine et d'oppression.

Mais la vérite et la justice, pour marcher lentement, n'en arrivent pas moins. La posterite et l'histoire ont fait leur œuvre; elles glorifient Jeanne et honnissent ceux qui l'ont opprimec.



MEDALETE TRAPPET POUR L'INAUGURATION DE LA STATUS ERIGIE LA L'HONNETR DE JEANNE A ORIGANS EN 1802.



LA PECILLE OU LA FRANCE DELIVEUR.
Gravure d'Abraham Bosse, d'après Vignon, extraite de la Proville on la France déliverée.

$V \coprod V$

DE BEAULIEU A DIEPPE

LES DOULOUREUSES ÉTAPES DE LA CAPTIVITE DE JEANNE LA PUCELLE

p : bâtard de Wandonne qui s'était empare de Jeanne d'Are La à Compiègne faisait partie des gens d'armes de Jean de Laxembourg; Jeanne appartenait donc à celui-ei.

L'infortunée prisonnière ayant passé quelques jours au camp de Margny, Jean de Luxembourg la fit conduire en son château de Beaulieu; elle y serait, pensait-il à bon droit,

plus en sûrete que sous Compiègne.

Il y avait, en effet, lieu de craindre que, dans une sortie imprévue et vigoureuse, la garnison de la ville ne fit irruption dans le camp où l'on gardait Jeanne et ne tentât de la délivrer.

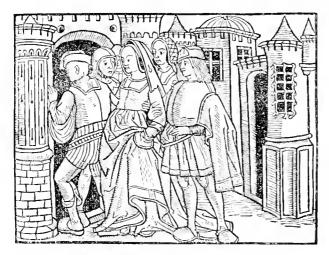
Or Jean de Luxembourg était trop avise pour ne pas apprécier justement la valeur de sa captive.

Quelle que fût l'inertie de Charles VII et son indifférence, il était à supposer qu'il com-

prendrait combien lui importait la liberté de Jeanne. On devait s'attendre par suite à quelque démarche de sa part en faveur de la Pucelle, à quelque offre d'argent considérable faite par lui pour la rançon de la prisonnière.



o ot servi-je et sorr.' »
 Statue de l'ossi, érigée au Crotox.



COMMENT ITS ANGLYIS AMENTRENT LA PUCLIFIE A BEALTIFE.

Gravure sur bois extraite des Vigiles de Charles VII. Musée Carnavalet.

Mais la captivité de Jeanne d'Arc n'importait pas moins au parti anglais. Le duc de Bedford ne pouvait donc tarder à proposer l'achat de la Pucelle.

Des deux acheteurs, le plus offrant certainement aurait gain de cause; mais avant tout Jean de Luxembourg devait mettre en sûreté un depôt d'aussi grand prix.

Telles étaient sans doute

les considerations qui le portérent à faire sans retard conduire Jeanne à son château de Beaulieu.

Ces sollicitudes étaient vaines. L'Angleterre songeait à s'assurer de la personne de Jeanne d'Arc, et Bedford avisait sans doute dés cette heure à s'en debarrasser pour jamais, par la captivité d'abord et par la mort ensuite.

Mais Charles VII ne montrait aucune velléité de défivrer la pauvre Pucelle.

Spectacle profondément triste, mais qu'il faut cependant avoir le courage de considérer, ne fût-ce que pour mieux connaître toutes les misères qui peuvent trouver place même dans le cœur de ceux que leur naissance et leur condition sembleraient devoir en préserver.



La Trémoîlle favorisait ces dispositions du prince, mais ne laissait point toutefois éclater au dehors la secrète joie qu'il en ressentait.

Regnault de Chartres eut moins de retenue, ou plutôt moins de pudeur. Il ne put garder pour lui l'expression du plaisir que lui causait la captivité de Jeanne d'Arc, et écrivit à ce sujet « à ses diocésains » une lettre qui suffirait pour ternir à jamais sa mémoire et lui assurer près de Cauchon une place, hélas! trop peu disentable.

Dans cette lettre il annonce aux Rémois la prise de la Pucelle, il y voit un châtiment envoyé de Dieu à Jeanne et bien mérité, puisqu'elle « ne voulait croire conseil, mais faisait tout à son plaisir ». A son avis, la France avait grandement souffert de l'ingérence de la Pucelle dans les affaires publiques, mais un réconfort lui venait « dans la personne d'un jeune berger, gardeur de brebis dans les montagnes de Géve udan, en l'évêché de Mende, lequel disait ne plus ne moins ce que avait fait la Pucelle, et qu'il avait commandement



JEANNE D'ARG ET DUNOIS SOUS PARIS. D'après une peinture du XVIV siècle. Collection de M. Haldat du Lys.)

d'aller avec les gens du Roi et que sans faute les Anglais et les Bourguignons seraient déconfits ».

Pour que rien ne manquât à son épître, il ajoutait : « Sur ce que on lui dit que les Anglais avaient fait mourir Jeanne la Pucelle, le pastour repondit que tant plus il leur en mescherrait et que Dieu avait souffert prendre Jeanne, pour ce qu'elle s'était constituée en orgueil, et pour les riches habits qu'elle avait pris et qu'elle n'avait pas fait ce que Dieu lui avait commande, mais avait fait sa volonte! ».

Cet aventurier était un berger visionnaire né aux environs de Mende; il

prétendait représenter trait pour trait saint François d'Assise et montrer des stigmates à ses pieds et à ses mains.

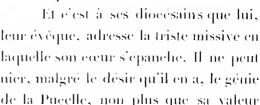
Nous sayons d'un autre côté, par l'auteur du Journal d'un Bourgeois de Paris, qu'au mois d'août 1/31 les Anglais capturèrent devant Beauvais « un méchant, nommé Guillaume le Berger, qui faisait les gens idolàtres de lui, et chevauchait de côté et montrait, de fois en autres, ses mains et ses pieds et son côté, et étaient tachés de sang comme saint Francois¹. »

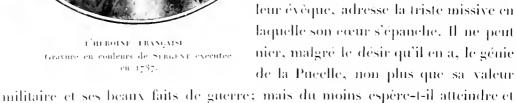
> Chartres en était arrivé à préconiser. Où n'en vient pas un homme quand il ouvre son âme aux

Tel ctait le triste héros que Regnault de

la haine à l'égard du juste. Jeanne est captive depuis quelques jours à peine : ennemi caché mais sans merci de l'infortunée, Regnault de Chartres ne peut retenir l'expression de la joie qu'il ressent de son malheur. Il faut qu'il la manifeste sans retard et dans un acte public.

basses passions de l'envie et de





gâter toutes ces choses dans leur source même en l'accusant d'orgueil et d'esprit de hauteur. « Elle ne voulait croire conseil, mais faisait tout à son plaisir. » C'est l'éternel grief des incapables et des envieux qu'on ne consulte point.

Regnault se pose en défenseur de la vertu et couvre le vice de sa jalousie du vêtement de l'humilité dont il revendique les droits.

L'historien doit à sa mission de flétrir un tel-désordre moral et de marquer de la note qui convient quiconque oublie à ce point les devoirs de

^{1.} Journal d'un Bourgeois de Paris. Edit. Trutey. p. 272.

l'homme privé, les obligations plus hautes de l'homme public, et celles plus sacrées encore que lui impose le caractère de pontife.

Saint Jean Chrysostome fait cette remarque que quand la femme, cet être timide, doux et dévoué, vient à se perdre, elle va dans la voie du mal et du crime beaucoup plus loin que l'homme et surpasse en cruauté les animaux les plus sauvages.

Il semble qu'il en soit ainsi du prêtre. Quand la haine ou l'envie prennent en son âme la place de la charité, qui est le plus pressant de ses devoirs, ces froides passions revêtent en lui je ne sais quoi d'amer, d'irréductible et de profond que l'homme du monde ne connaît pas.

Dans la passion du Christ, Caíphe est le grand scélerat. Dans le long martyre de Jeanne d'Arc, Regnault de Chartres et Cauchon sont les deux grands coupables.

Qu'on ne blàme pas la sincérite de cet aveu, douloureux pour celui qui l'écrit à cette place.

Il importe que, par une sentence à la fois sans reticences comme sans merci, nous nous degagions, nous évèques et prêtres, de ce voisinage infamant pour nous et que nul au monde ne juge ces hommes plus justement que nous-mêmes.



a fors MIS DIIS LA LATS SONT LN LA MAIN DE DIEL » D'après la statue de G. CLERE.

Tenter d'atténuer leur crime ou de le voiler par le silence, serait armer contre nous nos adversaires et sembler etablir, entre ces prélats indignes et nous, quelque solidarité.

Au contraire, par la loyanté de notre jugement, désarmons ceux qui tentent de se faire du crime de ces hommes une force contre nous; rendons d'avance faible et vain ce qu'ils pourraient dire, en disant nous-mêmes avec une force suprême et une droiture sans faux-fuyants notre indignation comme notre mépris pour les bourreaux de Jeanne.

Évêques et Français, ils n'ont eté ni la France ni l'Église; mais ils ont ete de l'une et de l'autre. A titre de chrétiens et de Français, nous nous devons de les honnir et de les « bouter », comme disait Jeanne, hors des rangs ou nous voulons servir, en un culte egal, la patrie et la religion.

Reims réservait à Jeanne d'Are un juste et glorieux retour et naguere ses citoyens, unis aux pouvoirs civils et religieux, elevaient à Jeanne un monument,

gage de leur culte pieux et l'une des plus belles œuvres consacrees à la Pucelle par la sculpture française.



Pendant que Charles VII abandonnait Jeanne et que ses ministres la traitaient de cette facon, les Anglais s'employaient activement à s'assurer de la prisonnière. Jean de Luxembourg avait repoussé leurs premières ouvertures, sans doute dans l'espérance d'obtenir du roi de France une rancon plus élevée. Mais ce premier échec ne les avait pas décourages.

Déjà l'Université de Paris avait pris pour son compte la chose en main. Dès le 25 mai, on y avait connu la prise de la Pucelle; et le 26, sans plus tarder, le vicaire général de l'Inquisition écrivait au due de Bourgogne pour le prier de lui livrer Jeanne d'Arc, comme herétique. Quelques jours après, l'Universite entière joignait sa requête à celle de l'inquisiteur.

Bientôt l'evêque de Beauvais, Pierre Cauchon, entrait en scene et se faisait l'interprête des vœux de l'Universite à cet endroit. Ancien recteur de ce corps considerable, il etait devenu conservateur de ses privileges.

Chasse de Beauvais par les habitants de cette ville au moment où ils s'étaient déclares pour le parti du Roi de France, il avait abandonné son evéché et s'était retiré à Rouen. Le siège archiepiscopal de ce diocèse était vaeant; Cauchon l'ambitionnait, et comme il devait l'obtenir du roi d'Angleterre, il se mit sans delai au service du parti anglais, dans l'espoir d'obtenir ce siège.

Vers la mi-juillet, après s'être concerte avec l'Universite de Paris, il vint an camp établi sous Compiègne et reclama du duc de Bourgogne qu'il lui livrât la Pucelle, la cause de celle-ci etant du ressort de sa juridiction. Jeanne avait eté prise en effet dans le diocèse de Beauvais, et bien qu'ayant quitté sa ville épiscopale et cessé d'administrer cette église. Cauchon entendait dans les présentes conjonctures se reclamer de son titre pour user du droit de juger la prisonnière de Jean de Luxembourg.

Il fut facile de comprendre que, tout en parlant en son propre nom, Cauchon n'était que le mandataire, non avoue mais reel, de l'Angleterre. On le vit bien quand il offrit pour la rancon de Jeanne 10000 francs d'or. Selon la coutume de France, le Roi avait le droit, pour cette somme, de se faire remettre tout prisonnier quel que fût son rang. Présentement le roi d'Angleterre, agissant comme roi de France, reclamait, par l'entremise de l'evêque de Beauvais, l'usage de ce privilège.



Tecenne d'Arc L'après la Matac de Premiet, Croper place des Byramates à Paris

		4.	

L'offre fut alléchante pour Jean de Luxembourg. Il était d'illustre souche, et sa famille avait donné des rois à la Hongrie, des empereurs à l'Allemagne. Mais pauvre, il dépendait entièrement du duc de Bourgogue, et devait être tenté par l'offre de la somme considérable qui lui était offerte.

L'intervention du Roi de France, à supposer qu'il eût offert une somme

egale ou supérieure, eût put le faire hésiter, Mais Charles VII ne bougea pas.

Cauchon obtint donc gain de cause et quitta radicux Jean de Luxembourg pour venir annoncer à ceux dont il était l'envoyé le succès de sa misérable négociation.

Il avait éte décidé que la Normandie serait imposée pour subvenir au paiement de la somme convenue. Yous avons le texte de la réquisition relative à cet objet.

Jeanne dans sa prison ent-elle connaissance de ces divers incidents? Ent-



PORTE DE L'EXÉCHE DE BEAUVAIS OU HABIFATE CAUCHON D'après une photographie.

elle l'amertume de lire la lettre écrite par Regnault de Chartres, et d'apprendre le marché conclu pour sa perte par Cauchou? Nous ne savons. Elle demeura quelque temps dans la prison du château de Beaulieu. Elle ne se resignait pas, du reste, à la captivité. Les saintes la lui avaient prédite, mais elle ignorait sans doute qu'elle dût être definitive. Aussi essaya-t-elle de s'evader. Il s'en fallut de peu qu'elle ne réussit et ne s'échappât à travers les planches de clòture de

sa prison. Déjà elle était sortie de la tour et s'apprétait à y enfermer ses gardiens, quand le portier l'apereut et la reprit.

Quelle fut au juste la durée du séjour de Jeanne d'Are à Beaulieu? Il semble assez difficile de l'affirmer. Quelques historiens prétendent qu'elle y demeura quatre mois, d'autres réduisent à deux mois le temps qu'elle passa dans ce château.

Les premiers s'appuient sur un passage de Perceval de Cagny, dont voici les termes :

Messire Jean de Luxembourg la fit venir en son logis trois ou quatre jours, et après il demeura au siège devant Compiègne, et fit mener la Pucelle en un château appele Beaulieu en Vermandois. Et là elle fut detenue prisonnière l'espace de quatre mois ou environ.

"La Pucelle etant en prison audit château de Beaulieu, celui qui etait son maître d'hôtel avant sa prise et qui la servait en sa prison, lui dit :

"Cette pauvre ville de Compiegne que vous avez
"tant aimée, sera cette fois remise aux mains
"des ennemis de la France ". Et Jeanne lui répondit : "Cela ne sera pas, car toutes les
"places que le Roi du Ciel a réduites et mises
"en l'obéissance du gentil Roy Charles par
"mon moyen, ne seront point reprises par
"ses ennemis, en tant qu'il fera diligence
"pour les garder ".

Comme on l'a fait judicieusement ressortir du texte même de ce passage, Perceval de Cagny a sans donte confondu les deux châteaux

de Beaufieu et de Beaurevoir ou Jeanne fut successivement prisonnière. En effet, l'incident relatif à Compiègne s'est passé à Beaurevoir, tandis que Perceval le raconte comme s'étant passé à Beaufieu!.

Jeanne était a Arras avant la fin de septembre 1730. Prise le 24 mai, elle a done passé un peu plus de quatre mois à Beaulieu. En tenant donc compte du renseignement donne par Perceval de Cagny, il y aurait lieu de supposer



« H TULVIA PENL. II. SERV VI^{*}HONNEUR » D'après la statue de CARAVANIZ Barbedienne éditeur, a Parts.

1. Voir a ce sujet l'interessante etude de M. l'abbé Debout, Jeanne d'Arc prisonnière à Arras, imprimerie de la Societe du l'as-de-Calais, in-re, jo pages.

qu'elle passa une semaine ou deux à Beaulieu et cusuite quatre mois à Beaurevoir.

Le château de Beaulieu où Jeanne fut enfermée par Jean-de Luxembourg a



TTPLE DE LA FRANCE.
D'après la penture de Dirette, avit siècle Collection de M. de Haldat du Lys.)

été detruit; à peine en demeure-t-il quelques restes informes, un bout de fossé et deux épaulements. Une maison a été construite, probablement au siècle dernier, sur l'emplacement de la tour. Il reste encore une partie des anciennes



« CTIVIT UNI BONNE IPEL DE GUERRI, PROPRI A DONNIR DI BONNIS BUILLS » D'après un tableau anonyme, «Musée d'Octéans».

caves où l'on voit l'ouverture condamnée d'un passage souterrain qui conduisait, dit-on, au château de Nesle⁴.

La tradition du séjour de Jeanne d'Are en ces lieux est restée très vivante dans la population. Il est à souhaiter que quelque jour un monument, fût-il modeste, s'élève sur l'ime de ces ruines, et rappelle le lieu de la première captivité de la libératrice.

Jean de Luxembourg s'était effrayé de la tentative d'évasion qu'avait faite Jeanne. Il crut done sage de l'éloigner

davantage du théâtre de la guerre et l'envoya en son château de Beaurevoir, non loin de Cambrai.

Pendant que Jeanne éprouvait ces traitements de la part des grands, qu'ils fussent du parti d'Angleterre ou de celui de la France, le peuple lui montrait un dévouement touchant et fidèle.

La nouvelle de sa captivité avait etc bientôt répandue dans les provinces, et les petites gens, qui l'avaient aimée, la pleuraient et priaient pour sa delivrance. On nous a conserve le texte des oraisons qui, en certains jours, se récitaient à la messe.

^{1.} Nous devons ces renseignements a l'obligeance de M. l'abbe Barthelemy, curé de Beaulicu.

La captivité de Jeanne n'était pas etroite à Beaurevoir comme elle le devait être plus tard. Nous savons que la femme et la tante de Jean de Luxembourg aflaient visiter la prisonnière. Sans donte elles se plurent à atténuer pour elle, dans la mesure qui leur fut possible, les souffrances de la prison.

Désireuses de la sauver, elles l'exhortèrent à quitter son habit d'homme; mais Jeanne ne put se rendre à leur prière.

Les visites des dame et demoiselle de Luxembourg furent pour Jeanne un adoneissement à sa captivité. Celle-ci, du reste, espérait toujours que la liberté

ne tarderait pas pour elle, et selon le dieton qui lui était famifier: « Aide-toi, Dieu t'aidera », elle étudiait attentivement les moyens dont elle pouvait disposer pour échapper à sa prison.

Le sire de Luxembourg ne l'ignorait pas : aussi l'avait-il fait enfermer dans une tour très élevée. Jeanne n'en songeait pas moins à l'évasion, si périllense fûtelle.

La seule pensée d'être livrée aux Anglais lui faisait horreur. Aussi, quoique ses voix, ainsi qu'elle le declara plus tard au procès, insistassent



O JOHERS OF ARMES A SAINT-DEMIS, PARCE QUE CISE IT ORI DE TRANCE O D'après le tubleau de Mon de Chathelon. Musee de Compiègne,

près d'elle pour la détourner de toute pensée d'évasion, y songeait-elle sans cesse.

Un jour son chef d'hôtel, Jean d'Aulon, qui l'avait suivie dans sa captivité, lui dit que ceux de Compiègne allaient être massacrés et que leur ville serait détruite : « Comment Dieu, s'écria-t-elle, laisserait-il mourir ces bonnes gens de Compiègne qui ont été et sont si lovaux à leur Seigneur ».

La nuit suivante, affolée par cette pensée en même temps que par la crainte d'être remise aux Anglais, elle se précipita de la partie de la tour qu'elle habitait, en passant par une fenêtre cependant fort élevée au-dessus du sol. Elle



MILIAGI DE RIATRIMORE LA MONTMENT LEIVÉ EN L'HONNEUR DE JIANNE D'ARC D'après une photographie,

tomba et demeura sans mouvement. On la crut morte; elle avait perdu la mémoire et l'on cut peine à lui faire comprendre où elle se trouvait.

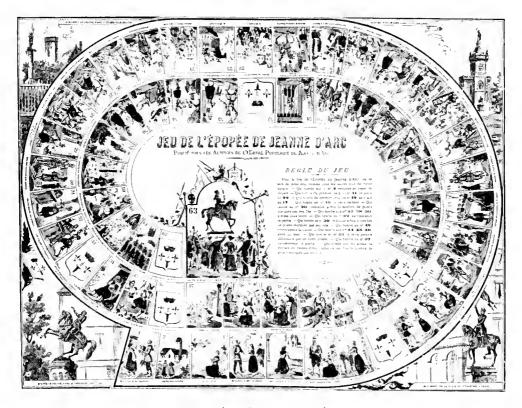
Pendant plusieurs jours Jeanne fut malade. On la soigna : il importait de ne pas perdre un trésor de tel prix. Elle se réta-

blit. Sainte Catherine la consola et lui promit que Compiegne serait délivré. En effet, le siège fut levé le 26 octobre.

Cette nouvelle tentative d'évasion effraya davantage encore le sire de Luxembourg. Aussi, malgré les instances de sa femme et de sa fille, livra-t-il Jeanne aux Anglais.

Elle ne leur fut point toutefois remise dés cette epoque, mais conduite de Beaurevoir à Arras. Cela dut se faire vers la fin de septembre 1 730. Jeanne passait ainsi des mains de Jean de Luxembourg a celles du duc de Bourgogne, lequel ne devait la livrer aux Anglais que plus tard.

Mais, comme il donnait lui-même désormais garantie à l'endroit de la prisonnière, les Anglais pouvaient être tranquilles. Il ne lui déplaisait pas sans doute, au lendemain de son cehec sous Compiègne, de prendre sur Jeanne une sorte de revanche. Au moins estimait-il ne pouvoir négliger cette occasion



JUI DE L'EPOPÉE DE JEANNE D'ARC Publié par l'OFuvre populaire de Jeanne d'Ave (1897). Roppart, éditeur.

d'accroître les obligations du roi d'Angleterre envers lui, en mettant la main dans une certaine mesure au marché qui livrait Jeanne à ses ennemis.

Il poursuivait ainsi le triste rôle auquel il était depuis trop longtemps fidèle et qui, aux yeux de l'histoire, jette sur sa personne une note honteuse dont son souvenir ne se lavera jamais.

On ne sait pas au juste où la Pucelle fut emprisonnée à Arras. Quelques auteurs prétendent qu'elle fut jetée dans la prison du Châtelain, où on lui fit subir des interrogatoires⁴.

Quoique sa captivité fût plus étroite encore qu'à Beaurevoir, cependant on lui laissait quelque liberté relative. Elle put ainsi écrire aux habitants de Tournai et leur demander quelques subsides. Ceux-ci étaient fort devoués à la cause du Roi et plusieurs fois pendant sa campagne elle leur avait écrit.

C'est à Arras qu'elle reçut la visite d'un gentilhomme, Jehan de Pressy, qui l'exhorta, dit-elle, à quitter ses habits d'homme.

^{1.} Voir sur ce sujet, Jeanne d' tre à Arras, par M. l'abbe Debout, Laroche, Arras, 1801.

Elle y fut aussi visitée par un Écossais, qui lui fit voir son portrait.

Il est difficile de dire au juste de combien de temps fut le séjonr de Jeanne à Arras. On croit toutefois qu'elle quitta cette ville vers la mi-novembre, pour être conduite au Crotoy en passant par Drugy. Elle aurait donc séjonrné à Arras pendant deux mois.

Les habitants de cette ville n'ont pas onblié les liens douloureux qui unissent à leur cité le souvenir de Jeanne. Des fêtes commémoratives y ont eu lieu plusieurs fois, non sans éclat. On n'y a point toutefois élevé à l'hérome le monument qui lui serait si bien dû.

Jeanne ne fit que passer par Drugy. « Elle y passa la nuit », dit le «hroniqueur Jean de la Chapelle!,

Nons n'avons pas plus de renseignements sur le séjour de Jeanne d'Are an Crotoy que sur celui qu'elle fit à Beaurevoir ou à Arras. C'est chose fâcheuse. En toute cette voie douloureuse qui mêne notre vénérable héroïne de Compiègne à Bouen, il serait bon de la suivre, d'assister à cet intime entretien qu'elle avait avec elle-même au souvenir de son passe.

Pourquoi les murs de sa prison ne sont-ils plus, et que ne pouvons-nous aller vénérer ces pierres témoins de ses longues journées solitaires et de ses nuits sans sommeil!



Le souvenir de Jeanne et de ses épreuves domine la plage coquette et calme du Crotoy. La bourgade s'avance en promontoire dominant la mer. Le port est situé à l'embouchure de la Somme. Un bras de mer d'environ une liene de largeur le separe de l'autre rive, sur laquelle on découvre, coquettement campé, Saint-Valéry-sur-Somme.

L'horizon s'étend avec une grâce infinie au nord jusqu'aux côtes de Normandie, au midi en une chaîne de collines longues et adoucies jusqu'au fond de l'anse, en laissant voir au loin les hauteurs qui dominent Abbeville.

Sur la rive même, au milieu d'un bouquet d'arbres, la municipalite et e les habitants, avec le concours du gouvernement français, ont clevé un monument à l'héroine qui fut éaptive en leurs murs.

Le piédestal est en pierre du pays: la statue, un peu plus grande que nature, est en bronze. Jeanne y est assise, enchaînée. Son regard triste et

^{1.} Voir Quicherat, t. V. p. 360 à 363,

profond sonde l'horizon, et semble déjà dire à Rouen, caché là-bas, derrière les collines bleues, ce qu'elle disait à la veille de sa mort : « O Rouen, seras-tu ma dernière demeure? »

Perdue en ce coin de pays retiré, cette statue est peu connue et par suite

peu renommée. Les images qui en ont été faites sont d'ailleurs médiocres. Elle est digne cependant de figurer aux premiers rangs parmi les œuvres d'art consacrées à Jeanne d'Arc⁴.

L'expression de physionomic est fort saisissante; elle d'une beauté égale, vue de face ou de côté. On ne saurait mieux rendre la douleur de l'infortunée victime, retenue là pendant plusieurs mois, en une captivite relativement douce toutefois, puisque les dames d'Abbeville purent soualler vent visiter



TOUR SAINT-LUCIEN A BEAUVAIS?

Jeanne, et qu'on lui accordait la permission d'entendre la messe.

Jeanne dut bientôt quitter ces lieux et ce ne fut pas sans angoisse. On la livra définitivement aux Anglais. A la place même ou la statue s'élève, on la fit monter dans une barque avec les fers aux mains. Singulier jeu de la fortune, on la débarqua à Saint-Valéry, en face, precisément à l'endroit d'ou, quatre

^{1.} Cette statue est l'œuvre du statuaire Fosse, originaire des environs d'Annens.

^{2.} Une tradition locale pretend que Jeanne d'Arc aurait habité cette tour pendant une nuit; à ce titre nous en donnons la vue, sans nous prononcer sur sa valeur.

cents ans plus tôt, était parti Guillaume le Conquérant avec quarante voiles pour la conquête de cette terre anglaise qui aujourd'hui semblait prendre une cruelle revanche en arrachant au sol français sa fleur la plus belle et la plus touchante, déjà flétrie par la souffrance et la captivité.

Quiconque a le culte de la mémoire de Jeanne d'Arc doit vénérer ces nieux; ils comptent parmi ceux que la présence de l'héroine a consacrés.

Un historien nous dit que lorsque les dames d'Abbeville venaient au Crotoy visiter Jeanne, elle les « baisait amiablement » et en les quittant leur disait : « A Dieu! »

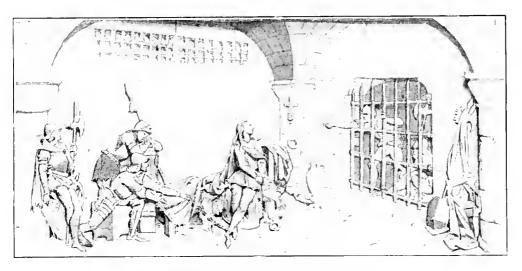
De Saint-Valéry, Jeanne fut conduite à cheval et sous bonne garde à Eu; elle ne fit qu'y passer et fut dirigée sur Dieppe.

En chemin elle faillit périr et quelques Anglais voulurent la noyer. Ils estimaient n'avoir nulle sécurité tant que la Pucelle serait encore en vic. Mais il ne suffisait pas pour leur vengeance de la tuer, il fallait souiller sa mémoire en la mettant à mort comme une criminelle.

Jeanne quitta done Dieppe saine et sauve et arriva à Rouen. C'est là qu'elle devait mourir.



JIANNE D'ARC Medaille de Domand (1894).



JEANNE INSCLIÉE DANS SA PRISON A ROLEN D'après un dessin de VITAL-DEBRAY. Musée Jeanne d'Arc, a Orléans.)

IX

ROUEN

JEANNE EN PRISON — SON PROCÈS

via ce lea tan ha

JUNNI B'ARC DEVNY SIS JUGS D'après la miniature d'un manuscrit latin de la fin du XV sicele.

L'avoi erai-in? L'aimerais terminer ici cette étude de la vie de Jeanne d'Arc et laisser dans l'ombre ce dernier et douloureux épisode dans lequel viennent s'abimer tant de jeunesse, tant de grâce, tant de génie et une si haute vertu.

Ce long et inique procès qu'elle va subir, cette dure prison où on l'enferme et d'où elle ue sort que pour aller devant ce tribunal indigne de la juger, cette lente agonie, les révoltes généreuses et fières de la victime, les lâches et menteuses menées des bourreaux, cet

évèque, ces docteurs, prêtres et moines, ces soixante hommes tous revêtus d'un caractère sacré qu'ils oublient et, seule devant eux tous, cette enfant de dix-neuf ans défendant pied à pied la justice de sa cause, son honneur et sa vie; ses fières paroles d'une part, ses lamentations douces et tristes de l'autre, son horreur du bûcher, son effroi de la mort, son affolement devant la torture, sa défaillance passagère, puis son relèvement, son supplice et ses dernières paroles, tout cela me navre.

L'en ai vingt fois interrompu le récit quand j'en faisais la lecture, n'ayant pas le courage d'aller jusqu'au bout, tant mon cœur défaillait en suivant l'angélique et noble victime en cette voie douloureuse.

Comment écrirai-je ce que je n'ai pas même pu lire quand d'autres l'avaient écrit ?...

Qu'on ne m'accuse pas ici de feinte et d'habilete. Qu'on n'estime pas que



COMMENT TES ANGLAIS FIRENT PERIR LA PUCLEIA

40 après une miniature tiree des Vigiles de Chadles VIII.

je me voudrais dérober à la rude et triste tache de juger comme ils le méritent les hommes qui ont si odieusement condamne Jeanne.

Ceux qui ont lu les pages qui précèdent cellesci, m'accorderont ce témoignage que je n'ai point reculé devant le devoir de l'historien, quand pour le remplir il m'a fallu marquer d'une juste infamie ceux

que j'eusse en tant de joie à saluer comme des hommes de bien.

Mais je voudrais, je le confesse, que l'on effacat de l'histoire de notre pays cette page de déshonneur. Je voudrais qu'entre tous les bons Français — il y en a tant! — il fût convenu qu'un voile de silence et d'oubli couvrira désormais ce drame, plus que sanglant puisqu'il est ignoble.

Ce sont des gens d'Église, — il est vrai et je voudrais l'ignorer, — qui ont trempé presque seuls, sous la pression de l'Anglais, dans cet attentat. Mais ces gens d'Église étaient aussi gens de France.

l'aimerais que nul ne l'oubliàt parmi nous, qu'on ne se fit pas contre la religion une force de ce qui déshonore la patrie, et que, dans une trève durable, il fût entendu que, sous les yeux de cette mère qui est la France, nous ne nous jetterons plus à la face, par haine de parti, des injures et des sarcasmes qui l'atteignent elle-même dans la mesure où elles atteignent chacun de ceux qui les subissent.

An moins, puisque le silence n'est pas possible, contentons-nous de pareourir rapidement cette triste carrière et de résumer les événements dans la mesure exacte où il le faut faire pour que l'histoire trouve son compte.

Parmi les témoins cités au procès de réhabilitation, en 1756, figure Guillaume Manchon, qui avait été le greffier principal au procès de Rouen. Né en 1395, il avait trente-six ans à l'époque de la mort de la Pucelle; il en avait done soixante-deux lors de la réhabilitation.

Sa déposition est remplie de détails du plus haut intérêt et respire une sincérité qu'atténue à peine le



II DERNIER JOER DE JEANNE D'ARC. D'après une lithographie de Celestin Nantetii, pour le titre d'un morecau de musique. J' Richand, éditeur...

secret et naturel désir de n'accabler point sans merei des juges qu'il condamne évidemment, mais dont il fut l'interprète obligé et le collaborateur plus ou moins résigné.

A Rouen, du reste, quoique souvent effrayé des violences de Cauchon, il n'avait pas dissimulé les sympathies qu'il éprouvait pour la vietime de l'évêque de Beauvais. Il leur donna un libre cours quand, vingt-six ans plus tard, il fut appelé à témoigner à l'endroit de la Pucelle et de ses juges.

Nous citerons quelques passages importants de sa deposition; ils ont une éloquence simple et persuasive.

« Je n'ai connu, dit-il, ni le père ui la mère de Jeanne, ni aucun de ses parents. Elle-mème, je ne l'ai connue qu'à l'epoque ou elle fut amenée à Bouen.

« On disait qu'elle avait été prise dans le diocèse de Beauvais. Pierre

Cauchon en tira prétexte pour se la faire livrer. Il écrivit tant au roi d'Angleterre et au duc de Bourgogne, qu'enfin il l'obtint en échange d'une rente annuelle de trois cents livres et d'une somme de mille écus donnée au nom du roi d'Angleterre à l'homme d'armes du duc de Bourgogne qui avait fait Jeanne prisonnière.

« Monseigneur de Beauvais et les maîtres qu'on fit venir de Paris, et les Anglais, à l'instance desquels fut mené tout le procès, procédèrent par haine. Ils ne pardonnaient pas à Jeanne d'avoir combattu le parti anglais et, en la frappant, ils voulaient atteindre le Roi de France.

« Je ne veux pas dire que tous ceux qui ont jugé Jeanne aient obéi à des sentiments de haine. Là-dessus je m'en rapporte à leur conscience....

« Si Jeanne fut conduite à Rouen et non à Paris, c'est que le roi d'Angleterre et ses principaux conseillers étaient alors à Rouen.

« On m'obligea à prendre part au procès comme greffier. Je le fis bien malgré moi. Mais je n'aurais pas osé résister à un ordre des seigneurs du conseil royal.

« C'étaient les Anglais qui poursuivaient le procès et il eut lieu à leurs frais. Ce n'est pas à dire que l'évêque de Beauvais ou le promoteur aient cédé à une pression de la part des Anglais. Ils s'acquittèrent de leur besogne bien

volontairement. Je n'en dirai pas autant des assesseurs et des autres conseillers. Ils n'auraient pas osé faire de l'opposition; et il n'y en avait pas un qui ne fût en erainte. »



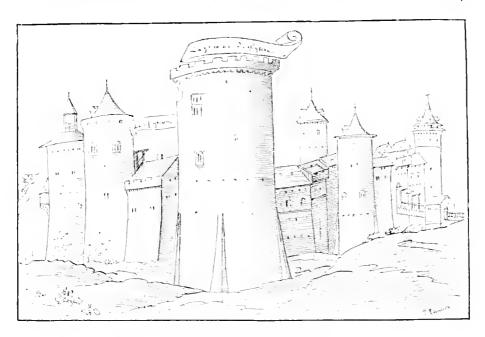
Manchon ne récrimine point avec véhémence, il ne met dans son récit nulle amertume; mais il n'en fait pas moins la part d'un chacun. Il avoue sa propre crainte, la couardise de la plupart des assesseurs, la pression exercée par les Anglais sur cux, et la haine doublée de cupidité et d'ambition que dès le premier jour Cauchon apporte en la cause.

Laissons-le parler encore; il y a profit à l'entendre. « Au commencement du procès, continue-t-il, eut lieu une réunion où étaient le seigneur évêque de Beauvais, l'abbé de Fécamp, maître Nicolas Loyseleur et plusieurs autres, dans une maison près du château. L'y fus mandé et l'évêque me dit :



« Il vous faut bien servir le roi. Nous avons l'intention de faire un beau « procès contre cette Jeanne⁴. Avisez un autre greffier qui vous assiste ». — Je nommai Boisguillaume et il me fut adjoint.

« Ayant été ainsi greffier au procès, j'ai bien connu Jeanne. A ce qu'il me semblait, elle était très simple, et cependant dans ses réponses il y avait maintes fois beaucoup de sagesse à côté de pas mal de simplicité. A mon avis, il était impossible que, dans une cause si difficile, elle suffit ellemème à se défendre contre de si grands docteurs, si elle n'eût été inspirée.



ANCHA CHATLAL DE ROUEN. D'après un manuscrit conservé a la mairie de Rouen.

.... « Chaeun craignait de déplaire à l'évêque et aux Anglais. Ainsi, apres le commencement du procès, maître Jean Lohier, notable elere normand, vint à Rouen. L'évêque de Beauvais le manda et l'invita à dire son opinion sur le procès de Jeanne. Quelle réponse fit-il à l'évêque? Je l'ignore, n'ayant pas été présent. Mais le lendemain je rencontrai maître Lohier et je lui demandai : « Avez-vous vu le procès? — Je l'ai vu, me répondit-il. Comme je l'ai dit à « l'évèque, ce procès ne vaut rien. Impossible de le sontenir, pour plusieurs « raisons ». (lei Manchon développe longuement ces raisons, d'après les paroles de Lohier.) Lohier, reprend-il, ajonta : « Vons voyez comme ils procedent. Ils

^{1.} Contrà istam Johannam.

- « la prendront, s'ils peuvent, par ses paroles. Ils tireront avantage des asser-
- « tions où elle dit : « Je suis certaine », au sujet des apparitions. Mais si elle
- « disait : « il me semble », m'est avis qu'il n'est homme qui la pût con-
- « damner. Je m'apercois bien qu'ils agissent plus par haine que par tout autre
- « sentiment. Ils ont l'intention de faire mourir Jeanne. Aussi ne me tiendrai-je
- « plus ici. Je ne veux plus v être. Ce que je dis déplait. »
 - « De fait, Mgr de Beauvais était fort indigné contre ledit Lohier. Néan-



PROCES DE JEANNE D'ARC D'après une lithographie de Chassiliat, 1820.

moins il l'avait presse de demeurer pour voir la conduite du procès; à quoi Lohier répondit qu'il ne demeurerait point.... « Voilà Lohier, disait Cauchon, « qui nous veut bailler belles interlocutions en notre procès. Il veut tout « calomnier et dit que le procès ne vaut rien...; on voit bien de quel pied il « cloche. Par saint Jean! nous n'en ferons rien; mais continuerons notre « procès comme il est commencé. »

« Ce jour même, Lohier quitta Rouen. Il n'aurait plus osé rester en cette ville, sous l'autorité des Anglais. »

Ces témoignages rendus par Manchon donnent un vivant tableau de ce qui se passa à Rouen au début du procès.

Cauchon en est l'àme, les Anglais sont derrière lui et donnent à sa haine la puissance d'intimidation qu'il n'eût pas eue sans eux. Quelques hommes, amis et confidents de Cauchon, sortis de Beauvais avec lui, secondent ses machinations; les autres, pris de peur à l'endroit de leur séenrité, ou fuient loin de Rouen, ou se soumettent làchement à ce qu'on exige d'eux.

Perpétuelle histoire de l'humanité, où les grandes iniquités sont toujours l'œuvre de quelques seélérats qui osent et des faibles qui tremblent et les suivent.



TOLK OF THE INTERMIT JEANNE D'ARC A ROLES (ÉTAF ACHTEL)
D'après une photographie.

Chaque fois que,

pendant le procès, l'un des juges essaya de défendre Jeanne ou même de réclamer en sa faveur quelque légitime modification à la procédure, Cauchon s'emporta.

Il alla parfois jusqu'à les menacer de mort ou de prison.

L'Anglais Stafford était la pour seconder l'évêque de Beauvais, et un jour, au témoignage de Manchon, il poursuivit, l'epec nue, jusque dans la chapelle, un des docteurs, coupable d'avoir parlé de Jeanne avec quelque intérêt.

Assurément de tels incidents ne justifient pas le crime de ceux qui ont condamné Jeanne d'Are, mais il est juste de reconnaître qu'ils atténuent la lourde responsabilité qui leur incombe et expliquent leur conduite s'ils ne l'excusent pas dans quelque mesure.

Écoutons encore Guillaume Manchon, son témoignage nous instruit. « Parmi les docteurs les plus affectés contre Jeanne, dit-il, j'ai remarqué Beaupère, Midi et Jacques de Touraine. L'ajouterai Loiseleur. Maître Nicolas Loiseleur était un familier de l'évêque de Beauvais et tenait extrèmement le parti des Anglais. Il se fit passer auprès de Jeanne comme étant de son pays et ainsi trouva moyen d'avoir familiarité et conversation avec elle.

- « Mon confrère Boisguillaume et moi nous fûmes avisés de la chose par le seigneur de Warwick, l'évêque de Beauvais et Maître Loiseleur. Ils nous disaient : « Cette Jeanne dit merveilles sur des apparitions. Pour savoir plus à plein la vérité de la bouche, nous nous sommes avisés de ceci : Maître Nicolas feindra qu'il est Lorrain et du parti de Jeanne; il entrera dans la prison en habit laïque; les gardes se retireront, on les laissera seuls. »
- « Il y avait dans la chambre voisine une ouverture faite exprès où on nous fit placer, mon confrère et moi, pour entendre ce que dirait Jeanne.... L'évêque et le comte nous dirent d'enregistrer les réponses faites par Jeanne; mais je répondis que cela ne devait pas se faire et qu'il n'était pas honnête d'enregistrer ainsi le procès....
- « Jeanne avait grande confiance en Loiseleur, si bien que plusieurs fois il l'ouit en confession. Il n'était pas permis à Jeanne de se confesser à personne qu'à lui. »

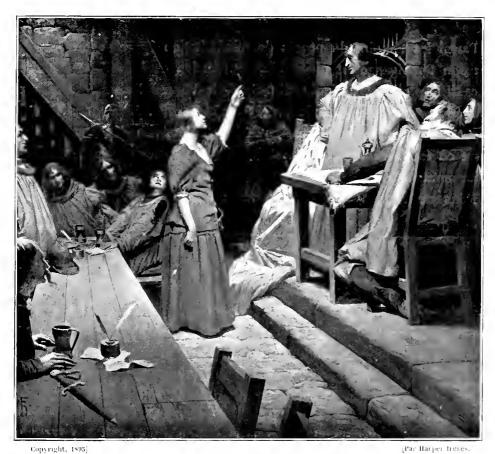
Il semble difficile d'imaginer une trame plus honteuse que celle de ces trois hommes contre leur infortunée captive.

- « Bien des fois, en écrivant le procès, j'eus à subir les réprimandes de l'évêque de Beauvais et de divers maîtres. Ils voulaient me forcer à écrire selon leur imagination et contrairement à ce que Jeanne avait en tête de dire; et quand il y avait quelque chose qui ne leur plaisait point, ils défendaient de l'écrire, en disant que cela ne servait point au procès.
- « Pendant les einq ou six premiers jours notamment, comme je consignais par cerit les réponses de Jeanne sans rien omettre de ce qui l'excusait, les juges voulurent à plusieurs reprises me contraindre à modifier ma rédaction. Ils me disaient en latin d'employer d'autres termes, de façon à changer le sens des paroles et à rédiger autre chose que ce que j'entendais. Mais je n'écrivis jamais que selon mon entendement et ma conscience. »

Voilà donc dans quelles conditions fut commence et conduit cet inique procès. On voit par là d'avance ce que vaudra la sentence.

Manchon nous donne aussi quelques détails sur les conditions de la captivité de Jeanne d'Arc. Ils sont douloureux.

« Un jour, dit-il, l'évêque de Beauvais et le comte de Warwick et moi, nous entrâmes dans la prison où était Jeanne, et nous la trouvâmes les deux pieds dans les fers. Il paraît, d'après ce que j'ouïs dire alors, que la mit



INTERROGATOIRE DE JIANNE.
D'après le tableau de Dumont publié dans le Harper's Magazine.

elle était attachée par une chaîne de fer qui lui ceignait le corps; mais je ne l'ai pas vue attachée ainsi. Il n'y avait dans la prison ni lit, ni objet de literie, mais quatre ou cinq misérables individus, qui étaient ses gardiens. »

Voici encore quelques details sur la conduite du procès : « On fatignait Jeanne par des interrogations multiples et diverses. Presque chaque jour avaient lieu le matin des interrogatoires qui se prolongeaient trois on quatre heures, et, maintes fois, de ce qu'avait dit Jeanne le matin, on extravait la

matière de questions difficiles et subtiles qui servaient à l'interroger encore l'après-dinée pendant deux on trois heures.

« On ne cessait de changer de snjet et de passer d'une question à une autre. En dépit de ces va-et-vient, Jeanne répondait prudemment. Elle avait une très grande mémoire, « Je vous ai déjà répondu là-dessus », disait-elle bien souvent; et elle ajoutait, voulant parler de moi : « Je m'en rapporte au « elere ¹ ».

Parmi les témoins du procès de réhabilitation figure encore Jean Massieu: son témoignage est plein d'intérêt. Ancien euré de l'une des dépendances de l'église paroissiale de Saint-Cande-le-Vieux à Rouen, il avait rempli les fonctions d'huissier dans le procès de la Pucelle. Il la vit et l'entretint souvent et ne négligea nulle occasion de lui montrer son dévouement dans la mesure où la chose lui était possible: il ne la quitta sur le bûcher qu'au dernier moment.

Nous ne citerons pas longuement son témoignage, lequel concorde toujours avec celui de Guil-

laume Manchon.

Citons toutefois le passage suivant où nous est raconté l'un des incidents les plus émouvants de la captivité de Jeanne.

« Une fois, comme je la conduisais devant les juges, Jeanne me demanda s'il n'y avait pas sur le chemin quelque église ou chapelle dans laquelle fut le corps de Notre-Geigneur Jésus-Christ. Je lui répondis oui et lui montrai une chapelle située au-dessous du château, près de notre chemin.

« Alors Jeanne me requit très instamment de la



CAPHALIÉ DE JEANNE D'ARC D'après le tableau de Ducis (1824).

^{1.} J. Fabre, Procés de réhabilitation, 1. H. passim.

ROUEN, 329

faire passer devant la chapelle pour qu'elle y pût saluer Dieu et prier. J'y consentis volontiers et la laissai s'agenouiller en face de la chapelle. Inclinée à terre, Jeanne fit dévotement son oraison. Le fait étant arrivé aux oreilles de Mgr de Beauvais, il en fut mécontent et m'ordonna de ne plus tolérer à l'avenir de telles oraisons.

« De son côté, le promoteur Bénédicte m'adressa maintes réprimandes :

« Truand, me disait-il, « qui te fait si hardi de lais-« ser approcher de l'église, « sans permission, ectte mi-» sérable excommuniée? Je « te ferai mettre en telle tour « que tu ne verras ni lune ni « soleil d'ici à un mois, si tu



INTERROGATORE DE JEANNE PAR L'EVEQUE CAUCHON D'après une can-forte de Bina, extraite de Jeanne d'Arc, par Micheller, Hachette et Cⁿ éditeurs.

« le fais encore. » « Pourtant je n'obéis point à cette menace. Le dit promoteur, s'en étant apereu, se mit par plusieurs fois devant la porte de la chapelle, entre Jeanne et moi, pour empêcher qu'elle ne fit ses oraisons devant la dite chapelle. »

Quelle seène! Jeanne, abandonnée des hommes, cherche en Dieu son secours. Elle demande s'il y a « sur le chemin » quelque église ou chapelle. On l'y conduit furtivement; elle ne peut y entrer. Pourtant elle veut « saluer Dien et le prier ». Elle tombe à genoux devant la porte fermée du temple et, ne pouvant aller jusqu'au sanctuaire, elle baise le seuil; « inclinée à terre, elle fait dévotement son oraison ».

Deux hommes s'en indigneut : c'est l'evèque de Beauvais et Benédiete, le promoteur. Ils menacent Massieu pour avoir octroyé à l'infortunée cette consolation, et, cachant leur inavouable haine sous le manteau de la foi et du respect pour le lieu saint, ils reprenneut et menacent de prison ce « truand qui, sans

licence, laisse approcher de l'église cette femme perdue, excommuniée ».

Massicu persiste courageusement, et c'est le promoteur qui viendra, sur le seuil du temple, se placer entre Dieu et Jeanne, entre celui que les Pharisiens conduisirent au Calvaire et celle que Cauchon et Bénédiete veulent mener au bûcher.

Quel abime est-ce donc que l'homme et en quels bas-fonds ne faut-il pas descendre pour connaître sa misère!



C'est le mardi 20 février 1431 que Cauchon cita Jeanne à comparaître. Il y avait deux ans, presque à parcille date, que Jeanne était partie de Vau-couleurs pour aller vers le Dauphin (23 février 1429).

Le lendemain 21 février, l'évêque lui dit : « Jeanne, iei présente, nous évêque, désirant, en ce procès, remplir le devoir de notre office pour la conservation et l'exaltation de la foi catholique, avec la bénigne assistance de Notre-Seigneur Jésus-Christ dont ceci est l'affaire, nous vons requérons charitablement de vouloir bien, pour que ce procès marche vite et pour que votre conscience soit déchargée, dire pleine et entière vérité, sans subterfuges et sans detours, sur toutes les questions qui vont vous être adressées touchant la foi ».

Jeanne lui répondit : « Je ne sais sur quoi vous voulez m'interroger. Tout aussi bien pouvez-vous me demander telles choses que je ne vous dirais pas ».

Sur les instances qui lui sont faites, Jeanne jure de dire la vérité sur les choses qui lui seront demandées et qu'elle saura « concernant les matières de la foi ».

Cauchon l'interroge alors sur son nom, son pays, sa famille et lui demande ce qu'elle sait : « J'ai appris de ma mère Notre Père, répondit Jeanne, Je cous salue, Marie, et Je crois en Dieu. Je n'ai appris ma créance d'autre que de ma mère.

- --- Dites *Notre Père*, lui enjoint Cauchon.
- Je ne vous le divai qu'en confession », répond Jeanne.

Cauchon insiste. Jeanne résiste et se refuse. Dès ce jour, le juge peut entendre à qui il a affaire.

En terminant cette première seance, Cauchon enjoint à John Gris, John Berwoit et à William Talbot de garder Jeanne. Il défend que qui que ce soit communique avec elle. Ils le prometteut avec serment.

Le jeudi 22 février ent lieu une nouvelle séance. Quarante-sept assesseurs entouraient l'évêque de Beauvais. Le vieaire de l'inquisiteur, Jean Lemaître, peu soucieux de prendre part à un procès où il soupçonnait une telle absence de droiture, avait cherché à se dérober. Cauchon fit allusion à ses scrupules, fondés sur ce que Lemaître n'avait juridiction que pour le



JEANNE INSCRIPTE PAR SES GEOLIERS
D'après une peinture anonyme du commencement du siècle. Musée Jeanne d' Ire, a Orleans.)

diocese de Rouen et que lui Cauchon agissait comme évêque de Beauvais. Aussi bien le vicaire n'en jugeait pas moins opportune la continuation du procès; on le continuerait donc sans desemparer.

L'évêque de Beauvais dit alors : « Qu'on fasse comparaître Jeanne ».

Les juges, desireux de surprendre l'accusée en quelques-unes de ses paroles, étendaient autant que possible le domaine du procès. Ils souhaitaient donc que Jeanne s'engageàt par serment à répondre à leurs questions, quelles qu'elles fussent.

C'est ce à quoi Jeanne ne voulait point s'engager. Il y ent, au commen-

cement de la séance, un nouvel incident à ce sujet entre elle et Cauchon; mais la Pucelle tint bon.

Maître Jean Beaupère, « professeur insigne de théologie », fut charge d'interroger Jeanne.

Les questions portèrent d'abord sur les occupations auxquelles l'accusée s'était appliquée pendant son jeune âge. « L'ai appris à coudre le linge et à filer, répondit-elle; pour filer et coudre, je ne crains femme de Rouen. »

Elle ajouta : « Quand j'étais chez mon père, je vaquais aux soins du menage. — Vous confessiez-vous? — Oui, à notre curé. »

On en vient alors à la question des voix; c'est là qu'on attendait Jeanne. Celle-ei, sans hésitation ni réticences, répond nettement.

C'est à treize ans qu'elle entendit la voix pour la première fois; une clarté accompagnait la voix.

- « Quel enseignement yous donnait la voix?
- Elle m'a enseigné à me bien conduire, et à fréquenter l'église, répond Jeanne; c'est elle qui m'a dit qu'il était nécessaire que je vinsse en France, »

Puis vient le recit de son départ de Donnremy, de son passage à Burey et de son voyage à Vaucouleurs. Jeanne parle ensuite de son vêtement d'homme, pris par le seul ordre de ses voix, de son depart pour Chinon et de son arrivée à la cour.

" Que demandiez-vous à votre voix? — Je ne lui ai jamais demandé autre récompense finale que le salut de mon âme. "

La séance se termine par quelques mots sur le siège de Paris.

Le 24 février, soixante-quatre assesseurs entourent Cauchon. Dès le début un nouvel incident s'élève touchant le serment. Cauchon l'exige, Jeanne le refuse. « Vous devez la vérité à votre juge, » s'écrie-t-il.

Jeanne relève le front et fiérement lui répond : « Prenez bien garde à ce que vous dites, que vous êtes mon juge : vous prenez une grande charge. — Vous voulez donc être condamnée, riposte Cauchon, à demi écrasé par cette apostrophe, à demi menacant aussi pour se donner de l'assurance. — Tout le clergé de Rouen et de Paris, répliqua Jeanne, ne saurait me condamner s'il ne l'a en droit. »

Cauchon insiste de nouveau pour obtenir le serment de Jeanne : « Je dirai volontiers ce que je sais, et encore pas tout », réplique l'héroique enfant. Elle promet enfin de dire « ce qu'elle sait touchant le proces ».

Maître Beaupere est chargé d'interroger Jeanne. Il lui parle de ses voix.



n issue a j'aim milla molbir que de blacquere ce qui popu-sembler n'a faif faird, d Bapres que aquarelle de F. Dimone, Paddo e dans le Harpey's Magazine,

« Je les ai entendues hier encore », répond-elle. Suivent vingt questions de Beaupère sur les plus menus détails : Quel était le vêtement de saint Michel? la voix parlait-elle dans la éliambre ou à côté? a-t-elle éveillé Jeanne en lui touchant le bras?... etc.

Jeanne dédaigne de répondre à ces questions, à la fois puériles et sournoises.

« Expliquez-nous mieux ce que la voix vous dit quand vous fûtes éveillée. — La voix m'a dit : Réponds hardiment; Dieu t'aidera », riposte vaillamment la Pucelle.

Canchon fait sans donte quelque signe d'étonnement ou de colère en l'entendant. « Vous, évêque, reprend Jeanne en se tournant de son



JIANNE GOLGHIF DANS SA PRISON
Dessin de Benglaille, (Collection de Mais Marjolin Scheffer,)

côté, vous dites que vous êtes mon juge; prenez garde à ce que vous faites; ear, en vérité, je suis envoyée de la part de Dieu, et vous vous mettez en grand danger. »

On insiste pour l'obliger de repondre : « Croyez-vous qu'il déplaise à Dieu qu'on dise la vérité?

- Les voix, répond fermement Jeanne, m'ont dit de dire certaines choses au Roi et de vous les taire. Cette nuit même, la voix m'a dit beaucoup de choses pour le bien du Roi. » Et reprenant sa gaiete naturelle : « Je voudrais qu'elles fussent dés maintenant sues de lui, dusse-je ne pas boire de vin d'ici Pâques. Il en serait plus aise à diner », ajoute-t-elle avec un cordial sourire qui déroute l'assemblee.
- « La voix à laquelle vous demandez conseil a-t-elle une voix et des yeux? poursuit le juge. Vous n'anrez pas encore cela de moi, riposte Jeanne; c'est

un dieton parmi les enfants de mon pays qu'en est parfois pendu pour avoir dit la vérité. »

On lui tend un piège : « Savez-vous être en la grâce de Dieu? » — Toujours alerte et avisée, Jeanne répond : « Si je n'y suis, Dieu m'y mette, et si j'y suis, Dieu m'y garde. Je serais la plus dolente du monde si je savais ne pas être en la grâce de Dieu. Mais si j'etais en peché, je crois que la voix ne viendrait pas à moi ».

On lui parle des Bourguignons, ennemis de la France, qui se trouvaient sous Domremy quand elle était enfant. « Je n'ai connu à Domremy qu'un seul Bourguignon, repond-elle bravement. L'aurais voulu qu'il cût la tête coupée, si toutefois, ajouta-t-elle ingénument, tel cût été le plaisir de Dieu. »

On l'interroge ensuite sur l'*arbre des Fèes* qui se trouvait au Bois Chenu et sous lequel les enfants de Domremy affaient danser. On comptait bien sur ce détail fonder une accusation de superstition. « C'était un bel arbre, repond Jeanne, un hêtre; on l'appelait le *bean mai*; j'y affais m'ebattre avec les autres, j'y faisais des guirlandes pour l'image de la Sainte Vierge. J'ignore si on y voyait ou non des fees. »

« Vous méliez-vous aux divertissements de vos compagnes? — A partir du moment ou je sus que je devais venir en France, répond gravement Jeanne, je me donnai peu aux jeux et aux promenades et le moins que je pus. Je ne sais même si, depuis l'âge de raison, j'ai danse au pied de l'arbre. Je puis bien y avoir dansé quelquefois avec les enfants; mais j'y ai plus chanté que dansé. »

Une nouvelle séance a lieu le mardi 27 février. C'est encore Jean Beaupère, un des pires ennemis de Jeanne, qui l'interroge.

« Comment vous étes-vous portée depuis samedi dernier? » demandet-il à Jeanne. Celle-ei, qui n'ignore pas les sentiments de Beaupère, lui répondnon sans ironie : « Vous voyez bien comment je me suis portée. Je me suis portée le mieux que j'ai pu ».

Presque tout l'interrogatoire porte sur la question des voix. Ce n'était pas sans dessein qu'on le ramenait à cet objet.

Après nombre de demandes oiseuses par l'apparence et souvent perlides par l'intention : « Croyez-moi si vous voulez », répond Jeanne.

« Aviez-vous congé de Dieu pour venir en France? — L'aimerais mieux être tirce à quatre chevaux que d'être venue en France sans congé de Dieu, répond Jeanne; tout ce que j'ai fait, c'est par le commandement de Dieu. »



La Turge et Confant Tisus, enleureix de Taint Michel et de Teanne d'Arc Cableau Vely du M'Auche Musice de Vermelles

		÷.
		324 1

L'examen porte ensuite sur les diverses épées qu'a portées Jeanne : celle de Vaucouleurs, celle de sainte Catherine et celle de Lagny, « bonne, dit-elle, à donner de bonnes buffes et de bons torchous.

— Et qu'aimiez-vous mieux, de votre bannière ou de votre épée? — J'aimais beaucoup plus, voire quarante fois plus ma bannière que mon épée. Je n'ai jamais tué personne. »

Dans le cinquième interrogatoire public, lequel cut lieu le 1er mars, on



JIANNE PRISONNIÈRE A ROUIN, MENGLI PAR 11 GOMIL WARWICK D'après le tableau de Rivoir, (319). Musée de Rouen.

interrogea Jeanne sur la lettre qu'elle avait cerite au comte d'Armagnae touchant le vrai pape. On lui reprocha amérement sa lettre écrite au duc de Bedford et on s'enquit touchant ses lettres adressées aux Anglais et ses sentiments envers eux.

- « Avant qu'il soit sept ans, dit-elle, les Anglais laisseront un plus grand gage qu'ils n'ont fait devant Orleans. Ils perdront tout en France.
 - Comment savez-vous cela?
 - Je le sais bien, par une révélation qui m'a éte faite et que cela arri-



D'ARRE DIVANT L'ÉMAQUE CALCHON
D'ARRE DI MESSIN d'ALPHONSE DE NEIVHAL.
(Extrait de l'Histoire de France racontre à mes petits-enfants,
por Guizot, Hachette et Cw., éditeurs.)

vera avant sept ans. Je serais fort chagrine que cela tardàt autant. Je le sais aussi sûrement que je vous sais là devant moi. »

Les interrogateurs retombent ensuite dans les pitoyables arguties dont ils avaient coutume : « Vos voix sont-elles hommes ou femmes, out-elles des cheveux, sont-ils longs et pendants, ont-ils des bras, des anneaux aux oreilles? etc.

— A ce mot d'anneaux, Jeanne se tourne vivement vers Cauchon : « Yous, évèque de Beauvais, vous en avez un à moi, rendez-lemoi.... Mon père et ma mère m'en ont donné un autre.... Celui que vous avez, vous évèque, e'est mon frère qui me l'a donné; je vous charge de le donner à l'église ».

Toutes ces misérables questions tendaient à accuser Jeanne d'avoir fait toucher ses anneaux aux gens du peuple sous prétexte de les guérir.

On la raille sur son espoir de délivrance : « Ceux qui veulent m'ôter de ce moude pourront bien s'en aller avant moi », riposte Jeanne.

- « En quelle figure était saint Michel? continue le juge.
- De ses vêtements je ne sais rien.
- Était-il nu?
- Peusez-vous que Dieu n'ait pas de quoi le vêtir?
- -- Avait-il des cheveux?
- Pourquoi lui auraient-ils été coupés?
- Tenait-il une balance?
- Je n'en sais rien.

Jeanne comprenait bien qu'on tramait le dessein d'abuser contre effe des réponses qu'elle aurait faites à ces questions; aussi évitait-elle d'y répondre, avec une vivacité et une liberté d'esprit qu'on ne peut s'empédier d'admirer.

On insiste : « Plutôt que de vous dire tout ce que je sais, j'aimerais mieux que vous me fissiez couper le cou ».

C'est dans ce même interrogatoire qu'on la querelle à l'endroit de l'atta-



JIANNE DARG VIERGI LI MARTYRE Converture du Calendrier national de 1897, par M. Conder

chement que lui montraient les gens du peuple : « Ne connaissiez-vous point les sentiments de ceux de votre parti quand ils vous baisaient les pieds, les mains et les vêtements?

— Beaucoup me voyaient volontiers, répond Jeanne avec humilité et bonté. Cependant ils me baisaient les mains le moins que je pouvais. Mais venaient les pauvres gens à moi parce que je ne leur faisais point de déplaisir et plutôt les supportais à mon pouvoir. »

On fondait un sceret espoir de la compromettre au sujet de l'enfant pour lequel elle avait pric à Lagny : le peuple estimait en effet qu'il y avait eu miraele de sa part. Elle répondit sans réticences : « C'était un enfant de trois jours. Il fut apporté devant l'image de Notre-Dame de Lagny et on me dit que les jeunes filles de la ville étaient devant cette image et que j'y voulusse bien aller prier Dieu et la Sainte Vierge de rendre la vie à l'enfant. Il bàilla trois fois et puis fut baptisé, et aussitôt il mourut et on l'enterra en terre sainte. Or il y avait trois jours, comme on disait, que la vie n'était apparue en cet enfant; et il était noir comme ma cotte. Mais quand il bàilla, la couleur commença à lui revenir. Et moi j'étais avec les jeunes filles à genoux et en prières devant Notre-Dame.

- Ne fut-il pas dit par la ville que c'était vous qui aviez fait faire cette résurrection?
 - Je ne m'en enquis point. »
 - Là se terminérent les premiers interrogatoires publics.

Le 10 mars eut lieu un interrogatoire secret; il se tint dans la prison. C'est Jean de La Fontaine, vicaire de l'inquisiteur, qui posa les questions à Jeanne. Le second eut lieu le 12 mars au matin, le troisième dans l'après-midi du même jour.

On y revint sur les objets déjà traités dans les interrogatoires publies. Il en fut de même pendant les jours suivants, ±3, ±4 et ±5 mars.

En chacun de ces jours Jeanne subit deux interrogatoires fort longs.

C'est le 15 mars qu'on lui parla de nouveau de ses tentatives d'évasion. Ses réponses sont admirables de sens et de netteté.

Elle se refuse à promettre de ne plus s'échapper.

- « Jamais je ne fus en prison que je ne m'en échappasse très volontiers, dit-elle.
 - Présentement, partiriez-vous si vous voviez un point de sortie?
- Si je voyais la porte ouverte, répond-elle, je m'en irais, et ce me serait le congé de Notre-Seigneur.
 - Crovez-vous?
- Je le crois fermement. Si je voyais la porte ouverte et que mes gardes et les autres Anglais n'y dussent résister, je reconnaîtrais la mon congé et que Dien m'envoie secours. Mais sans congé je ne m'en irais pas, à moins que je ne fisse une entreprise pour savoir si Notre-Seigneur en serait content, selon notre proverbe de France : « Aide-toi, Dien t'aidera » ¹.

^{1.} J. Fabre, Procès de condamnation, p. 168.

Dans l'interrogatoiresuivant, samedi 17 mars, ses paroles ne sont ni moins justes, ni moins sages. Ce sont comme des fleurs cucillies sur une tige jeune et verdoyante à l'heure où elle va tomber sous la faux. Il semble que dans ces entrefiens tenus dans l'ombre du cachot avec bourreaux Jeanne, désarmée condamnée ef d'avance, ait, par une permission de Dieu, révélé fond dernier de grandenr, de sainteté et de génie que recélait - àme , - afin



JEANNE INSCHIÉE DANS SA PRISON D'après le taldeau de Parrois (1866), «Musée Jeanne d'Arc, à Orléans.

qu'elle dominat avec une hauteur suprème les misérables qu'elle avait devant elle et qui devaient la conduire à la mort.

Dans le neuvième interrogatoire on traite de son étendard :

- « Aidiez-vous plus à l'étendard, ou l'étendard à vous?
- De la victoire de l'étendard ou de Jeanne, c'était tout à Notre-Seigneur.
 - Pourquoi fut-il plus porté au sacre du Roi que les autres étendards?
 - Il avait été à la peine; c'etait bien raison qu'il fût à l'honneur. » Le 18 mars, Cauchon réunit les plus dévoués à sa cause parmi les

assesseurs et, sur un ton fort mesuré qui contrastait singulièrement avec la violence de sa haine et de ses discours ordinaires, il les pria de vouloir bien lui faire part de leur avis sur la manière dont il conviendrait de procéder ultérieurement.

Toujours autoritaire cependant, dans la mesure même où il se montrait modeste, il « donna ses ordres » et déclara que, « en attendant, il serait rédigé, d'après les interrogatoires de Jeanne, certains articles qui devant les juges seraient proposés contre elle ».

Une autre réunion, plus nombreuse, eut lien le 22 mars.

Le 24 mars Cauchon se rendit dans la prison de Jeanne avec quelques assesseurs. On lut en français les procès-verbaux des séances tenues jusqu'alors et Jeanne les déclara exacts.

Le 25 mars, dans sa prison, Cauchon et son fidèle assesseur Jean d'Estivet l'exhortèrent à quitter son habit d'homme; Jeanne s'y refusa énergiquement et ou en profita pour lui refuser d'entendre la messe.

Jusqu'iei l'on s'était contenté de préparer le procès proprement dit par des interrogatoires publics ou privés; on allait maintenant le commencer offi-

ciellement.

TONIAINI ÎTIMIT A ROUAN AU COMMINGEMINE DU AME STÎCIL SUR LA PLACI OU LIS ANGLAIS ONT TAIE MOURIR LA PLOTITI (DEBUTTE EN 1754)

D'après une gravore d'Isratt Sylvestre (XVIII sicele :

Le 26 mars eut lieu chez Cauchon une réunion comprenant le vice-inquisiteur et les universitaires. On leur donna lecture des articles renfermant ce que le promoteur avait le dessein de produire contre Jeanne. On délibéra ensuite; l'évêque de Beauvais déclara clos le procès préparatoire et ouvert le procès ordinaire.

Nous retrouverons dans ce second procès les tristes conditions du premier : mêmes passions chez les juges, même noblesse chez l'accusée.

Le 27 mars, la réunion fut plus nombreuse. Nouvelle lecture des articles fut donnée et Cauchon proposa : 1° de les faire connaître



« J'EN APPIELL DE VOLS DIVANT DILL, EL GRAND JUGE » D'après le tableau de G. Alata.

à Jeanne; 2° d'exiger d'elle le serment de dire toute la vérité et de répondre à toutes les questions qu'on lui poserait; 3° de l'excommunier si elle s'y refusait.

Chaque assesseur dut donner son avis : la plupart opinèrent qu'on devait d'abord lire les articles à Jeanne, la contraindre ensuite de prêter serment, et, pour le cas où elle s'y refuserait, lui accorder un délai de trois jours avant de l'excommunier.

On fit alors venir Jeanne. Le promoteur s'offrit à jurer et jura que « ni faveur, ni rancune, ni crainte, ni haine, n'inspiraient sa poursuite ». Il cût pu jurer tout le contraire; on cût alors été dans le vrai.

Maître Thomas de Courcelles lut à Jeanne, en langue française, les articles rédigés par le promoteur et constituant l'acte d'accusation. Il faut, quelque douloureuse qu'en soit la lecture, eiter une partie de cet acte. On verra combien, en le composant, le promoteur avait vraiment, selon sa declaration, évité de servir « faveur, rancune, crainte et haine ».

Dans ee factum Jeanne est citée dans les termes suivants : Elle est « une cer-

taine femme, vulgairement dite la Pucelle, véhémentement suspecte, objet de scandale et décriée aussi notoirement que possible auprès de tous les gens graves et honnètes ». Le promoteur demande donc qu'elle « soit déclarée, à raison des faits dont suit l'énumération, sorcière, devineresse, fausse prophétesse, invocatrice et conjuratrice des malins esprits, superstitieuse, adonnée à



14 MURGI TRANÇAISI Tué de l'Almanach national de Jeanne d'Are pour 1891, par A. Cordier.

la pratique des arts magiques, mal sage en tout ce qui touche à la foi catholique, schismatique, doutant et s'écartant de l'article l'Église une, sainte et de plusieurs autres articles de notre foi; sacrilège, idolàtre, apostate, maldisante et malfaisante, blasphématrice envers Dieu et ses saints, scandaleuse, séditieuse, perturbatrice de la paix, excitatrice de la guerre, eruellement altérée de sang humain et provocatrice de son elfusion, absolument et impudemment oublieuse de la décence et des convenances de son sexe, prenant sans vergogne l'habit et l'état d'homme de guerre; pour ces causes et autres, abominable à Dieu et aux hommes, prévarieatrice des lois divines et humaines et de la discipline ceclésiastique, séductrice des princes et des peuples, usurpatrice de l'honneur et du culte divin, pour avoir permis et consenti sacrilegement et au mépris de Dieu qu'on la révérât et adorât, donnant ses mains et vêtement à baiser; herétique ou du moins vehémentement suspecte d'heresie ».

Ce requisitoire était signe de son auteur Jean d'Estivet. Il ajoutait, non sans raison, qu'il n'entendait pas s'astreindre a demontrer certains points superflus, mais qu'il s'en tiendrait à l'essentiel, e'est-à-dire à ce qui pourra et devra suffire pour atteindre *le but visé* par lui.... Voilà done sous quels traits ce prétendu juge présente à ses collègues la pure et admirable fille que la France vénère aujourd'hui, que l'humanite entière glorifiera demain.

Nous avons voulu eiter cette suite d'injures dont on l'accable, rappeler

of haber hairmy muletrein tem dere p spil resperse file genon fig firein alfeithinn from his fig in net it mift Unrandent con tente but your but alminerent of the now the brough Galrenn andemprefonder op pilliger more fied tompredbut tordo po promitano ra al al million for ponario get omjede frace . Sem of fil carer guardie ita wellom or first illud pad will will feling abaliques noo-Lugare mountained the bound from the fine some the first the sale of the sale gubukantet sembrakutest abfar infortbet sprin mitograning an Depet dum Jour spe audimizat and fruitave Caffering A we reduced Wellowger to be Just state for Supermer responde product mandenne por y santas brathamad es mutitacita martina pretate uline mund'e prodome Tqua po polim confinerit factudo abundamen it izuquamed propulation Com fram out to see to Dammatlas of Bluado Good fun! Items Topat of with Ord point bred fac file Downer will grad spec Ale Sa faced 14 1/2 pt True for Ant Kha poort for fit Descent in it in pafalo fin insont round populo of andetter refamiliet ill provitore que tome Barabay Dollary enden Johanne pulle ener falfer predicator expression dela ्रेंच दिल्ली है ने प्रेंचे में दिल्ली निर्देश के देशा की अपनी की किए के किए के किए की किए की किए की किए की किए की

TAC-SIMILI D'UNE PAGE DU PROCES DE JEANNE D'ARC Extraite d'un manuscrit latin du XV. sicele.

chaeun des opprobres dont fut couvert son front de vierge, d'hérome et de martyre. C'était le plus bref et le meilleur moyen de la venger, car il ne sera personne, parmi ceux qui firont ces lignes, qui ne fasse retomber sur les juges de l'infortunée l'ignominie dont ils ont voulu la couvrir.

Cette lecture une fois terminée, on communiqua à Jeanne les douze longs articles dans lesquels on avait resume les prétendus crimes dont on l'accusait.

Après chaque article, on lui demandait : « Jeanne, qu'avez-vous à dire? » La courageuse enfant tint tête à l'attaque avec vaillance et noblesse.

Il y eut souvent dans ses réponses une hauteur sereine et forte qui devait singulièrement frapper ses juges. Mais de tels hommes pouvaient-ils donc être convaineus? Quelques-uns, il est vrai, sous le coup des energiques accents de Jeanne et à la vue de son indignation, essayèrent de lui venir en aide; mais le regard de Cauchon les fascinait bientôt, et la terreur les ramenait au silence.

Presque à tous les artieles, Jeanne répond soit en demandant à ce qu'on se reporte à ses precedentes reponses, soit en niant énergiquement. Quant à se retracter, jamais : « J'aime plus cher mourir que de revoquer ce que j'ai fait du commandement de Dieu ».

A propos de l'article (5°, on lui demande si elle consent à quitter son habit d'homme.

- « Je ne laisserai pas encore l'habit que je porte, dit-elle, et il n'est pas en moi de dire dans combien de temps je pourrai le laisser.
 - Alors, S'écrie Cauchon, vous voulez vous priver de la messe. »

A cette parole, Jeanne se redresse et jette cette fiere apostrophe : « Si vous, mes juges, vous refusez de me faire oure la messe, il est bien au pouvoir de Notre-Seigneur de me la faire ouir quand il lui plaira, sans vous ».

On lui reproche d'avoir delaisse les travaux des femmes pour aller guerroyer : « Tout ce qui est œuvre de femme lui repugne, dit l'accusation.

— L'ai refuse et je refuse encore de quitter l'habit d'homme. Quant aux autres œuvres de femmes, il v a assez d'autres femmes pour les faire. \circ

Elle avait declaré que Dieu rendrait au Roi de France son royaume, « De quelle partie du pays parlez-vous? » lui demande l'evéque, « Je parle de tout le royaume, repond fierement Jeanne. Si le duc de Bourgogne et les autres sujets du Roi ne viennent pas en obeissance, le Roi les y fera venir par force, et quant aux Anglais, la paix qu'il y a. c'est qu'ils s'en aillent en leur pays, en Angleterre. »

On lui parle de sa lettre aux Anglais. « Si les Anglais eussent eru ma lettre, ils n'eussent fait que se montrer sages. Avant qu'il soit sept ans, ils s'apercevront bien vite de la verité de ce que je leur écrivais. »

Le 28 mars, on reprend l'interrogatoire, on revient à la charge touchant

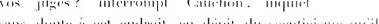
son habit d'homme. « L'habit et les armes que j'ai portés, je les ai portés par le congé de Dieu, répond Jeanne; je ne laisserai pas cet habit sans le congé de Notre-Seigneur, dût-on me trancher la tête. »

A l'occasion du 50° article on l'accuse d'invoquer les mauvais esprits. « J'appellerai mes voix à mon aide, tant que je vivrai, répond Jeanne.

- Comment les requérez-vous?
- Je réclame Notre-Seigneur et Notre-Dame qu'ils m'envoient conseil et réconfort, et puis ils me l'envoient.
- Par quelles paroles les requérezyous? »

Jeanne répond en citant cette prière si touchaute et si simple : « L'adresse ma requête en cette manière : Très doux Dien, en l'honneur de votre sainte Passion, je vous requiers, si vous m'aimez, que vous me révéliez ce que je dois répondre.... Pour ce, plaise à vous à moi l'enseigner. »

« Vos voix vous parlent-elles jamais de vos juges? interroupt Cauchon, inquiet





- L'ai souvent, par mes voix, nouvelles de vous, Monseigneur de Beauvais.
 - -- Que vous disent-elles de moi? reprend Cauchon.
- Je vous le dirai à vous, à part, » riposte Jeanne, sans donte avec un fin sourire.

L'interrogatoire fut clos. Pendant les premiers jours d'avril on fit un nouveau résumé, avec autant de bonne foi qu'on en avait mis à rédiger le premier, et on le soumit aux juges. Il scrait trop long de le citer en entier : le courage nous manquerait du reste pour reproduire ces ignominies, œuvre de la haine et du mensonge.

Le 12 avril on soumit ce résumé aux assesseurs, et chaeun d'eux opina. Nous ne les suivrons point dans cette triste besogne. Tous, sanf rares excep-



JEANNE MIRGE ET MARTARI D'après la statue de G. CIERL

tions, souscrivirent aux accusations, tout en essayant d'amoindrir la responsabilité qu'ils encouraient par là. Le grotesque ne fait pas toujours défaut; l'extrème subtilité y amène plusieurs des examinateurs. Tel le bachelier Raoul Sauvage, lequel dit à propos du 12° article : « Affirmer que Dieu aime certaines personnes, c'est bien; mais dire que sainte Catherine et sainte Marguerite ne parlent pas anglais, c'est là une assertion qui semble téméraire et blasphématoire! »

A la date du 13 mai toutes les adhésions étaient parvenues.

Le 19 avril, Jean Beaupère, Jacques de Touraine et Nicolas Midi étaient partis pour Paris. Il leur fallait soumettre la décision des juges de Rouen au contrôle de l'Université. La faculté de théologie et celle des décrets furent préposées à l'examen des conclusions et rendirent le 14 une délibération motivée.

Cette consultation fut soumise à l'approbation de l'Université et celle-ci la ratifia le 14 mai en deux lettres, adressées l'une au roi d'Angleterre, l'autre à l'évêque de Beauvais. La dernière se terminait par le souhait que fût accordée à Cauchon « une couronne inflétrissable ». Le vœu des docteurs est accompli : la « couronne » dont l'histoire a couvert le front du juge et bourreau de Jeanne d'Are est assurée de l'immortalité. Elle n'est pas de celles que l'on peut « fletrir ».

La volonté vaillante de Jeanne et sa vigueur corporelle fléchirent à la fin sous le fardeau de ses épreuves et des fatigues que lui causaient les interrogatoires laborieux et multiples. Elle tomba malade.

Cauchon estima sans doute cette condition favorable à ses secrets desseins. Il se rendit donc dans la prison de Jeanne et lui adressa une « admonition charitable » pour l'exhorter à se sommettre et à rétracter ses erreurs. Il y joignit la menace des châtiments qui l'atteindraient si elle ne venait à résipiscence.

« Je vous rends grâce, répondit Jeanne, de ce que vous me dites touchant mon salut. Il me semble, vu la maladie que j'ai, que je suis en grand danger de mort. S'il en est ainsi, que Dieu veuille faire son plaisir de moi. Je vous requiers seulement que j'aie confession et mon Sauveur aussi et que je sois mise en terre sainte. »

Sur ce que Cauchon lui oppose, à savoir qu'elle ne peut attendre ni sacrements ni terre sainte si elle ne se soumet, elle réplique : « Si mon corps meurt en prison, je m'attends que vous le fassiez mettre en terre sainte. Si vous ne l'y faites pas mettre, je m'en attends à Notre-Seigneur ».



Leanne de Fre Lagres une minutare du SV Such Collection de U Sucrejos Spel;

. 0		

Aux reproches qu'on lui adresse ensuite, elle répond simplement : « Je suis bonne elirétienne, bien baptisée et je mourrai bonne elirétienne.... L'aime Dieu, je le sers, et suis bonne elirétienne....

Le 2 mai cut lieu une admonition publique. Après une exhortation de

Cauchon, Jean de Châtillon prit la parole et admonesta Jeanne.

Celle-ei ne céda sur aucun point et se défendit avec autant de netteté que de vigueur : « Si je voyais le feu, ditelle (la pensée de ce supplice ne la quittait point), encore dirais-je ce que je vous dis et n'en ferais autre chose ».

« Ne voulezvous pas vous soumettre au pape? lui dit-on.

— Menez m'y,répond-elle, et je lui répondrai. »



D'après la peinture de Buxianin Constant, offerte à M^{ob} la duchesse d'Alengon.

On la menace du supplice : « Vous ne ferez pas ce que vous dites contre moi qu'il ne vous en prenne mal au corps et à l'âme ».

Et ainsi à tout instant sa voix claire et menacante retentissait sous la voûte de la vaste salle où on la jugeait, frappant d'épouvante et de stupeur la triste assemblée des docteurs rangés autour d'elle.

Dans sa hauteur sereine elle paraissait être le juge, ils se tenaient devant elle comme des accusés.

Rien ne pouvait donc terrasser l'energie suprême de cette enfant; elle



тг вфенгв D'après le bronze de L. Cugnot.

ne grandissait pas sculement à mesure que le procès se poursuivait, elle devenait plus forte et sa parole plus vengeresse.

Il fallut aviser à d'autres moyens. Cauchon espéra mieux de l'appareil de la torture. Cette fois encore l'énergie de Jeanne devait mettre en échec son dessein.

Le 9 mai, dans la grande cour du château de Rouen, en présence de dix assesseurs. Cauchon fit venir Jeanne et l'interpella en lui disant : « Jeanne, si sur ce qu'on vient de vous lire vous n'avouez point la vérité, vous allez être soumise à la torture. Voyez-vous les instruments qui sont là tout préparés. En face de vous les exécuteurs n'attendent que notre ordre et sont prêts à remplir leur office. On va vous torturer pour vous ramener à la vérité que vous méconnaissez et pour vous assurer ainsi le double salut de votre àme et de votre corps, que vous exposez l'un et l'autre à de si graves périls par vos inventions mensongères. »

Jeanne répond fermement : « Vraiment, si vous me deviez faire arracher les membres et faire partir l'âme hors du corps, encore ne vous dirais-je pas autre chose.... »

Cependant il est visible qu'elle a dù recueillit toute sa vaillance et faire effort contre la crainte pour parler ainsi, car elle semble redouter dès maintenant un mouvement de faiblesse et prend contre elle-même des garanties pour le cas ou elle y aurait un instant cédé.

Elle ajonte en effet aussitòt : « Et si je vons disais autre chose, après, je vons dirais toujours que vous me l'auriez fait dire par force ».

Aussi, toujours rusé, Cauchon n'insista-t-il pas et la séance fut levec.

Trois jours après, le 12 mai, une réunion de treize conseillers ent lieu dans la demeure de Cauchon. Celui-ci posa la question de savoir s'il était opportun de soumettre Jeanne à la torture. Quoique timidement, la plupart de ceux qui étaient présents furent d'avis qu'il n'y avait pas lieu d'y recourir.

Canchon se soumit, tout en ajoutant : « Pour ce qui reste à faire, nous y procéderons ultérieurement ».

Cependant l'Université de Paris avait fait parvenir aux juges les deliberations dont nous avons parlé plus haut. Une nouvelle séance eut lieu, le 19 mai, dans laquelle lecture en fut donnée aux conseillers; tous y adhérèrent. Il fut en même temps décidé qu'une « admonition charitable » serait encore adressée à Jeanne.

Maître Pierre Morice fut chargé de la lui faire entendre. Jeanne ecouta en silence cette tirade longue, larmovante et sans sincérité.

L'evêque lui demanda de se soumettre : elle s'y refusa. « La maniere que j'ai toujours tenue au procès, dit-elle, je la veux maintenir.

- Songez à quel péril vous allez vous exposer, reprit alors Cauchon.



SUPPLICE DE AUNNE D'ARG. D'après le bas-reliel de Gois. Piedestal de la statue erigée à Orleans.

- Si j'etais en jugement, repond Jeanne avec force, que je visse le feu allume et les bourrees preparces et le bourreau prêt a bouter le feu et que je fusse dans le feu, encore n'en dirais-je autre chose et je soutiendrais ce que j'ai dit au proces.
 - Jeanne, reprend l'evêque suffoque, n'avez-vous plus rien a dire?
 - -- Rien, repond sechement Jeanne.
- Nous n'avons plus qu'à procéder à la cloture des debats. « conclut Cauchon.

Quelle scène inoubliable et que d'énergie raisonnée et calme en cette heroique enfant!

Depuis quatorze jours on a menacé Jeanne de la torture, on a place devant ses veux la perspective du bucher. Rien ne l'a obranlee.

Qui donc a pretendu que la mission de Jeanne se terminait a Reims et qu'a partir du sacre elle n'est plus que l'ombre d'elle-ménie?...

Quand fut-elle plus grande qu'elle n'est maintenant? Que sont près de

cette scène les chevauchées de Blois, la victoire d'Orleans, la mèlée de Patay et le triomplie de Reims?

Non, tout cela n'est que penombre en comparaison de ce qui se passe à cette heure. Jeanne n'a jamais été plus grande, plus noble et plus vaillante : elle n'a jamais été plus elle-mème.

Par un côté des choses, Jeanne, en se montrant aussi ferme, secondait les secrets désirs de ses ennemis. Comme ils désiraient sa perte totale, il leur en cût coûté de voir leur proie se dérober par quelque concession faite à la dernière heure.

Mais, d'autre part, il leur importait grandement de la rabaisser aux yeux de la foule.

En dépit des précautions prises, quelque écho des séances du château arrivait au dehors. La ville entière s'entretenait avec passion des incidents du procès. Quelques indiscrétions étaient bien commises par l'un ou l'autre des conseillers, selon la faiblesse de l'humaine nature. Il faut remarquer enfin que, opprimés pendant les séances par la dure autorité de Cauchon et la terreur qu'il leur inspirait, quelques-uns des assesseurs devaient avoir une pente naturelle à prendre contre lui une sorte de retour en répétant les paroles séveres que Jeanne lui disait. Réveler la grandeur de la victime, c'était rabaisser dans une egale mesure le bourreau qui la poursuivait de sa haine.



FE BÜCHER Vignette du titre de l'Histoire de France d'Anquelle. Didio, éditem.



LE SUPPLICE DE JUANNE

D'après un tableau de Carrier-Belleures. Extr. de l'album La mission patriotique de Jeanne d' Irc. Impr. rénuies.

\mathcal{N}

LE SUPPLICE DE JEANNE

LE CIMETIÈRE SAINT-OUEN ET LA PLACE DU VIEUX-MARCHÈ



STALLE DE JEANNE D'ARC

varenox comprit bien qu'on ne pouvait laisser les C événements suivre leur cours et qu'il importait au premier chef d'obtenir de Jeanne une rétractation publique, à quelque prix que ce fût.

Les âmes basses et méchantes ont souvent une connaissance approfondie de la nature humaine. Les grands côtés d'un homme leur échappent, mais ils excellent à decouvrir ses faiblesses. Ce sont, à leurs veux, les bréches qu'on peut clargir et par ou l'assaut sera victorieusement livre pour le triomplie de leurs desseins pervers et de leurs menées sonterraines.

Pour cette fois, Cauchon ne s'était pas trompé et Par la prince MARIE D'ORLÉANS. Jeanne devait un instant defaillir.

On a souvent déploré cette défaillance; c'est un tort.

Quand le chène et le roseau vivent l'un près de l'autre, c'est par leur sommet qu'ils s'éloignent, c'est par les pieds qu'ils se rapprochent.

La Fontaine a fait erreur en les mettant en guerre : il cût mieux fait de les concilier l'un avec l'autre, en rappelant ce qu'il y a de commun dans leur sort. L'aquilon renverse le front altier « au Caucase pareil », il épargne la tige humble et pliante du roscau; mais quand le sol s'ébranle, chène et roscau en pâtissent également, une commune misère les rapproche.

Cette défaillance rapide de Jeanne d'Arc me touche plus que tous ses hauts faits; je ne puis pas vaincre comme elle, mais elle a défailli comme moi.

Grâce à cette défaillance, il ne sera pas permis de dire qu'elle est sortic de son sexe et qu'elle n'a pas subi en quelque mesure le fait de cette timidité qui est la marque particulière de la femme, son charme le plus touchant et peut-être, tout compté, sa plus grande force.

Ce phénomène mérite bien qu'on l'étudie. La douleur est le fond de la vie, pour l'homme comme pour la femme. Ni l'un ni l'autre ne s'y peuvent soustraire, mais il est visible qu'ils n'en portent point le fardeau de la même manière.

L'homme est généralement vaillant contre la douleur physique; la femme, en face de cette même douleur, perd son assurance. L'incendie s'allume, les caux débordent, le fer brille, le canon tonne, le bruit des batailles se fait entendre, le sang coule : l'homme à cette vue, s'il a quelque vigueur morale, se redresse, combat, resiste; le danger double ses forces : timide bier dans le calme, le voici brave dans le tumulte.

Au contraire, dans les mêmes conjonetures, la femme a peur, elle se détourne, implore, verse des farmes et cède à l'effroi.

En retour, la douleur morale la trouve plus vaillante que l'homme. A l'approche d'une épreuve menacant la famille, le père s'inquiète. Peut-ètre vaisonne-1-il plus qu'il n'est opportun. Il analyse à l'exeès, sonde l'avenir et porte d'autant plus douloureusement ce fardeau de l'inconnu qu'il l'a pesé plus minutieusement.

La femme, au contraire, la mère surtout, se montre vaillante. Elle aborde l'épreuve et l'affronte avec son cœur, et parce que ce cœur est comme infini dans ses tendresses et son dévouement, il ne craint rien.

Dès lors attendez tout de sa constance : elle ne faiblira pas taut que durera l'épreuve.

L'homme ne pleure guère; son angoisse a je ne sais quoi d'austère, sinon

d'aride. La femme pleure abondamment, mais il semble que ses larmes sont une source mystérieuse d'où ses forces renaissent sans cesse.

Singulier assemblage de tristesse et de sérénité, de larmes désolées et de sourires embellis d'espérances. Les semaines s'écouleront, les mois suecéderont aux mois, les années aux aunées, vous la retrouverez toujours chancelante et tonjours debout, toujours en pleurs et tonjours sereine, veillant nuit et jour



AVI. DI MONIMINI TRIGI A BON-SILOURS, PRIS DE ROUIN
MM. Tisch, architecte, et Barrias, sculpteur.

au chevet de l'enfant qui se meurt, jusqu'à l'heure où le Ciel le lui aura pris ou rendu.

Telle est la femme devant l'épreuve.

Jeanne, par ce point comme par tous les autres, est restee essentiellement femme.

Au cours de son jugement, nous ne l'avous pas vue faiblir même un instant; elle tient tête à ses juges, encore bien qu'elle n'ignore pas que sa vie dépend de leur sentence et qu'elle connaisse d'autre part la malice ou la coupable faiblesse de leurs dispositions. On admire la netteté avec laquelle elle discute et de quel regard sûr et prompt elle decouvre le faible de leur argumentation. A certaines heures elle devient le juge, ils sont les accusés; ses paroles noblement hautaines fustigent Cauchon, Bénédiete d'Estivet et Jean de La Fontaine, et

constamment, de la première séance à la dernière, cette enfant de dix-neuf ans domine l'assemblée des cinquante docteurs qui prétendent la juger.

Mais voici que le 24 mai un grand mouvement se fit dans Rouen. La foule se portait en masse vers le cimetière Saint-Ouen. Deux échafauds y venaient d'être dressés et l'on apprenait que Jeanne devait monter sur l'un, tandis que l'évêque de Beauvais et le cardinal évêque de Winchester, avec les assesseurs, occuperaient l'autre. Les évêques de Thérouanne, de Noyon et de Norwich devaient compléter la réunion.

Maître Guillaume Érard, « homme de grande éloquence », devait sermonner Jeanne et l'exhorter à retracter ses faits et dires.

Les sentiments de l'homme, nobles ou bons, s'accroissent par le voisinage de ses semblables, l'individu se voit comme emporté par la foule là où il ne songeait pas à aller, il cesse d'être fui-même et devient une part de ce tout le monde dont sont faites les multitudes et dont l'égarement aveugle a si fréquemment été la cause des crimes qui déshonorent les peuples et tracent dans leur histoire des pages déshonorées que rien n'effacera plus au cours des siècles.

Jeanne, en sortant de prison, fut conduite au cimetière Saint-Ouen. Les cris de la foule l'effrayèrent. Ajoutons à cela que les Anglais, qui n'estimaient rien pouvoir tant qu'elle serait en vie, demandaient sa mort à grands cris. Cette comparution de Jeanne d'Are leur faisait redouter de sa part quelque faiblesse qui la rendrait digne de pitié, amenerait peut-être un retour favorable de la part de la foule et leur arracherait des mains leur victime.

Dès que Jeanne apparut, en effet, ces sentiments opposés se firent bientôt jour. Les querelles s'allumérent entre ceux qui cédaient à la pitié et ceux qui demeuraient fidèles à la haine.

On vit mieux encore quelles passions opposées se partageaient la foule quand Jeanne commenca de fléchir. A ce moment, les cris devinrent plus furieux. Un Anglais cria à Cauchon: « Tu nous trabis. — Tu mens », riposta l'évêque de Beauvais. Quelques instants après, on entendit Cauchon s'écrier: « Je viens d'être insulté. Je ne procéderai pas plus avant, jusqu'à ce qu'il m'ait été fait amende honorable ».

Bientôt des pierres volérent de tous côtés; les blessés gémissaient et l'on se demandait jusqu'ou le désastre allait s'étendre.

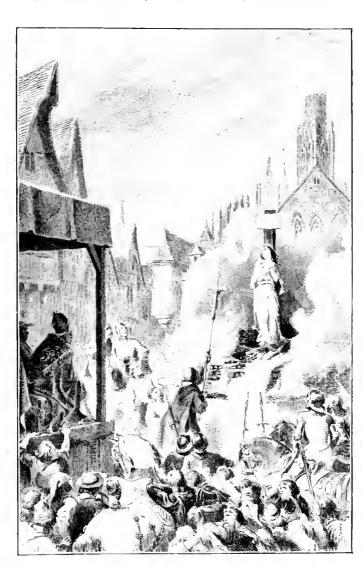
La fraveur de Jeanne s'accrut à cette vue.

Ici ce n'était plus l'ennemi qu'il fallait braver, l'Anglais qu'il fallait mettre en déroute. L'etendard de Jeanne n'était plus en sa main, la charrette des condamnés remplaçait son coursier de bataille; seule devant ces milliers d'hommes et sans un seul qui la défendit, elle aussi, comme elle l'avait dit de ses parents au jour du départ de Domremy, elle aussi « perdit le sens ».

Nicolas Loiseleur, en qui la pauvre enfant croyait encore, malgré ses multiples trahisons, était allé la prendre en sa prison. L'huissier Massieu l'accompagnait, essayant à la dérobée de faire entendre à l'infortunce quelques paroles d'espoir et de réconfort.

Loiseleur ne cessait de pousser Jeanne à l'abjuration, lui disant qu'elle devait se soumettre à l'Église et qu'elle serait brûlée si elle se refusait à signer la cédule de rétractation qu'on lui présenterait bientôt.

Massieu, de son côté, l'exhortait dans le même sens et avec bonne foi. Il le rapporta plus tard au procès de réhabilitation.



Papres un dessin de Puntippotexex.

(Extrait de l'Histoire de France, editee par l'Angal.)

« Jeanne deman-

dait conseil, dit-il; Érard m'avait dit : « Conseillez-la pour cette abjuration ». D'abord je m'étais excusé; puis je dis à Jeanne : « Comprenez bien que si « vous allez à l'encontre d'aucuns desdits articles, vous serez brûlee ».

A cette menace d'être brûlée, la pauvre cufant se lamentait et gémissait amèrement.

« Je vous conseille, reprenait Massieu, de vous en rapporter à l'Église universelle si vous devez abjurer ces articles ou non. »

Cependant Guillaume Érard avait commencé son discours; il fut très dur pour Jeanne, ne lui ménagea pas les outrages et d'une voix tonnante acheva de terrasser son courage déjà ébranlé.

Quand Érard eut fini de parler, Cauchon se leva. Un grand silence se fit; les juges comprenaient bien que la lutte terrible ouverte depuis plusieurs mois entre eux et Jeanne arrivait à la crise suprème. Le peuple le sentait aussi.

L'évêque de Beauvais parla froidement à Jeanne, résuma les accusations portées contre elle, entassa l'une sur l'autre les épithètes d'orgueilleuse, menteuse, séductrice, devineresse, blasphématrice, cruelle et apostate. Ce fut comme un torrent de honte et de boue qui convrit la panyre martyre.

Le peuple applandissait et quelques-uns reprenaient à haute voix, pour les accentuer, les outrages à elle lances par l'évêque.

En terminant, Cauchon, de plus en plus foudroyant, dit à Jeanne :

« Nous t'abandonnons au bras séculier, priant ce même pouvoir que, tout en t'imposant la mort et la mutilation des membres, il veuille bien à ton égard modérer son jugement et, si de vrais signes de repentir apparaissent en toi, que te soit administré le sacrement de penitence. »

A ce moment, Guillaume Érard reprit avec force, s'adressant à Jeanne : « Signe, on tu seras brûlée aujourd'hni même ».

Cependant le bourreau se tenait là avec sa charrette, prêt sur un signe à s'emparer de Jeanne. Loiseleur ne

ecssait de la pousser à signer. Massieu, resté près d'elle, l'y exhortait de son côté.

Jeanne, affolée, céda alors : « Je veux, dit-elle, tenir tout ce que l'Église ordonne et tout ce que vous, juges, voudrez dire et sentencier. Du tout, j'obéirai à votre sentence et volonté ».

On lui présenta sans retard la cédule de rétractation et elle la signa.



THE BUCHER
Statue de CORDONNIER.
(Musee du Luxembourg.

Le greffier Manchon, dans la déposition qu'il fit vingt-cinq ans plus tard, dit « qu'à ce moment Jeanne somiait ».

En effet, un rire étrange courut sur ses lévres. Sans doute ce fut comme un éclair de vertige et de folie passagère. Ses forces avaient défailli, et ni sa raison ni son cœur navré n'avaient pu porter fermement cette dernière épreuve.

Je ne sais, mais ce rire m'est plus douloureux à évoquer que ne le sera le spectacle de sa mort même sur le bûcher.

Demain la force lui sera revenue avec la possession d'elle-mème. Redevenue vaillante, elle monrra comme elle a vécu, donce et forte; elle se lamentera, mais elle tiendra ferme et, plus grande que ses ennemis, elle sera plus constante que leur malice mème.

Mais aujourd'hui sa panyre àme, que, en ec sourire, je vois passer comme un corps de vierge martyre à la dérive d'un fleuve, ballotté et ondoyant, cette ruine momentaire de tout ce qu'elle



» II INCLINANT LA TÎTE, TELE TAPURA » D'après Max Brondal, estamoque de M. Laghenal.

a été, cette mort, en un mot, de Jeanne vivante, me navre au delà de toute amertume. Je voudrais me détourner, ne plus entendre. Je voudrais surtout me taire et ne plus écrire.

O France, pays genereux et bon, que ce sonvenir ne sorte pas de ta mémoire, et n'oublie jamais l'agonie de celle qui a tant pâti pour te sauver!



Le trouble qu'avait ressenti Jeanne au cimetière Saint-Ouen et la défaillance passagère qui s'en était suivie, avaient été tout de sentiment et presque affaire des sens.

La jeune fille, à la fois sous l'empire de la timidité et de la pudeur qui sont le propre de ce sexe et de cet âge, s'était affolée devant cette foule; les cris l'avaient effarée; seule en face de ce tumulte de passions diverses mais toutes dirigées contre elle, elle avait perdu toute assurance et l'étrange rire qui avait passé sur ses traits avait bien révélé le trouble de son âme.

Elle n'avait même pas lu le texte de la rétractation qu'on lui avait fait signer¹ et l'on devait consommer l'infamic dont elle était victime en substituant à cette cédule une autre pièce plus explicite et contenant maint article qui n'était pas dans la première.

C'était du reste « à l'Église » qu'elle avait déclaré « se soumettre » et la terreur l'avait amenée à cette seule concession, qu'elle avait sur l'échafaud consenti à voir l'Église dans ces evêques et leurs assesseurs dont jusqu'alors elle avait récusé la compétence.

Elle était à peine descendue de l'échafaud qu'elle commenca de se ressaisir, « Comme on revenait du préche de Saint-Ouen après l'abjuration, dit Guillaume Manchon dans son témoignage. Loiseleur disait à la Pucelle : « Jeanne, vous « avez fait une bonne journée. S'il plait à Dieu, vous avez sauvé votre àme. — « Or cà, dit-elle, entre vous gens d'Église, menez-moi en vos prisons et que je « ne sois plus en la main des Anglais. » Sur quoi, Monseigneur de Beauvais : « Menez-la, dit-il, ou vous l'avez prise ». En conséquence, Jeanne fut ramenée au château d'ou elle était partie. »

Massieu rend le même témoignage. Deçue en son attente, Jeanne commenca de voir combien on l'avait indignement trompée.

Elle voulut cependant tenir la promesse qu'elle avait faite et déposa Thabit d'homme.

« Ce même jour, après dîner, poursuit Massieu, devant le conseil de l'église, Jeanne deposa l'habit d'homme et prit celui de femme, ainsi qu'il lui était ordonné. C'était le jeudi ou le vendredi de la Pentecôte. L'habit d'homme fut mis dans un sac, en la même chambre ou Jeanne était prisonnière. Elle demeura sous la garde de cinq Anglais. La mit, il en restait trois dans la chambre et deux dehors à la porte de la chambre. Jeanne, couchée, avait les jambes tenues par deux paires de fers et le corps enserré par la chaîne qui,

^{1. «} Elle fit une croix avec une plume que je lui donnai », dit Massieu,

traversant les pieds de son lit, tenait à une grosse pièce de bois et fermait à clef. En cet état elle ne pouvait se mouvoir de place. »

Combien douloureux dut être pour l'infortunée ee soir du 24 mai! combien sombre la muit qu'elle passa dans le eachot, senle avec ellemême!

Quels retours tristes et navrants ne fit-elle pas sur les divers incidents de ce jour! Quelle ruine non sculement de ses beaux espoirs passés, mais de sa grandeur même!

Peu à peu le calme de l'âme lui revenait, sa terreur s'était apaisée; n'entendant plus ces cris, ce tunnilte, n'avant plus autour d'elle cette foule houleuse et menacante, elle commencait à redevenir elle-même.

Elle repassa alors en sa mémoire ce qui s'était fait depuis le matin; elle analysa avec amertume ce drame rapide, ce rève malfaisant et cruel devant lequel son regard s'était voilé et sa raison avait un instant chaueelé comme dans un vertige.

Ainsi done elle avait paru reconnaître un instant que ses



D'après une photographie,

failli ». Sa vaillante et ferme résistance avait cessé, et soumise et craintive devant ces juges qu'elle avait si longtemps dominés, elle avait signé « d'une croix » le reniement de tout ee qu'elle avait dit et fait, de tout ce qu'elle avait été

voix l'avaient trompée et que, suivant son expression, « Jesus-Christ lui avait

« de par Dieu ».

Et à mesure que l'ombre du soir s'étendait autour d'elle, que la nuit s'écoulait et que toutes choses se taisaient, en ce silence si doux pour l'homme en paix et à cette heure effrayant pour elle, tout lui apparaissait en une clarté de plus en plus vive, avec une austerité plus inexorable.



TE BÉCHER D'après la statue de L. Bouixo.

Ses voix se taisaient, sans doute. Ce n'était plus l'heure où elle « accolait sainte Marguerite et sainte Catherine », ni celle où « elles fleuraient bon », encore moins celle « où elle pleurait de les voir partir et où elle eût bien voulu s'en aller avec elles ».

> Les saintes elles aussi l'abandonnaient et, dans son angoisse, elle se demandait : « Suisje digne de leur amour ou de leur haine? »

L'horreur du bûcher fut moins affreuse pour la pauvre Jeanne que celle de cette longue et sombre nuit.

Alors elle se dressait sur sa couche, seconait les fers qui lui serraient les pieds. Elle voulait clamer à tous que « c'était par force » qu'on l'avait fait agir comme elle avait fait.

Mais les fers la retenaient. « Et puis, se disait-elle, que sais-je au fond et que faut-il penser de tout ce mystère?...

« Vraiment, n'ai-je pas été le jouet de l'illusion? mes voix ne m'auraient-elles pas trompée ou plutôt ne me suis-je pas trompée moi-même en leur donnant cette réalité? On

m'avait promis le salut, et je me suis vue à deux pas du bûcher. L'avais toujours espéré la delivrance et la liberté, et ces fers qui m'attachaient et que je secoue vainement semblent en leur eliquetis railler ma douleur et mes deceptions!...»

La lutte fut affreuse et elle scule avec Dieu a pu savoir ce qu'il en était. L'imagination se perd à le vouloir entendre et il n'y a plus qu'à dire avec Bossuet : « C'est un grand abime dans lequel on ne connaît rien ».

La futte ne fut pas vaine toutefois, et bientôt Jeanne en sortit, retrouvant toute sa vigueur avec toute sa fierté.

Aussi bien ses emmemis devaient la seconder, en ce retour.

Ils l'avaient déshonorée, pensaient-ils, en l'amenant à abjurer. Elle mourvait maintenant sans grandeur; il y avait done urgence de la faire mourir. Pour y réussir, il suffisait à Cauchon d'obliger Jeanne soit à revenir sur sa rétractation, soit à reprendre l'habit d'homme. Le second moyen, étant d'ordre tout matériel, semblait par suite le plus facile; on se résolut donc à y recourir tout d'abord.

« Le dimanche suivant, qui était le jour de la Trinité, dit Jean Massieu, voici ce qui se passa. Jeanne me l'a rapporté. Le matin étant venu, Jeanne dit

aux Anglais, ses gardes : « Déferrez-moi et je me « lèverai ». Alors un de ces Anglais lui òta ses habillements de femme qu'elle avait sur elle. Ou vida le sac où était l'habit d'homme; on jeta cet habit sur son lit, en lui disant : « Lève-toi », et on serra dans le sac les habits de femme.

« Jeanne se couvrit de l'habit d'homme qu'on lui avait donné. En mème temps, elle disait : « Mes-« sieurs, vous savez que « cela m'est défendu. Sans « faute, je ne le prendrai « point ». Mais ils ne vouhurent pas lui en donner d'autre, si bien que le débat dura jusqu'à midi. A la fin Jeanne fut contrainte de prendre cet habit; et on ne lui en voulut pas donner



MORT DE JEANNE D'ARG Dessin de MM. PROUVE et CAROT, pour le Missel de Jeanne d'Are, Lelarge éditeur, Collection de M. l'abbé Lemerle.

d'autre... Après diner, divers conseillers furent mandés au château pour constater comme quoi Jeanne avait repris l'habit d'homme.... Ils disaient que les Anglais, avec haches et glaives, les avaient furieusement menacés....

« Après que Jeanne eut été vue avec l'habit d'homme, on lui rendit pour le lendemain l'habit de femme. »

Jeanne n'avait pas seulement obéi à la contrainte qu'on venait de lui imposer en reprenant l'habit d'homme. Les témoignages les plus autorisés, et

entre autres ceux d'Isambard de la Pierre et de Martin Ladvenu, qui l'assistérent en ses derniers moments, assurent qu'elle eut à souffrir les violences non seulement des misérables qui la gardaient, mais encore d'un seigneur anglais qui vint dans sa prison et tenta de lui faire subir les suprêmes outrages.

Isambard dit qu'étant entré dans la prison de Jeanne, « il la vit éplorée, le visage inondé de larmes, défigurée et outragée, en sorte qu'il en eut grande pitié ».

Guillaume Manchon confirme cette version. Il avait entendu, comme greffier, Jeanne dire que, si elle avait repris ses habits d'homme, « elle l'avait fait pour défendre sa pudeur contre ses gardiens qui voulaient y attenter ».



Aussi bien ces indignes traitements finirent de rendre à Jeanne toute son énergie, et Cauchon put le voir, quand, le lundi 28 mai, il vint la trouver dans sa prison avec ses assesseurs.

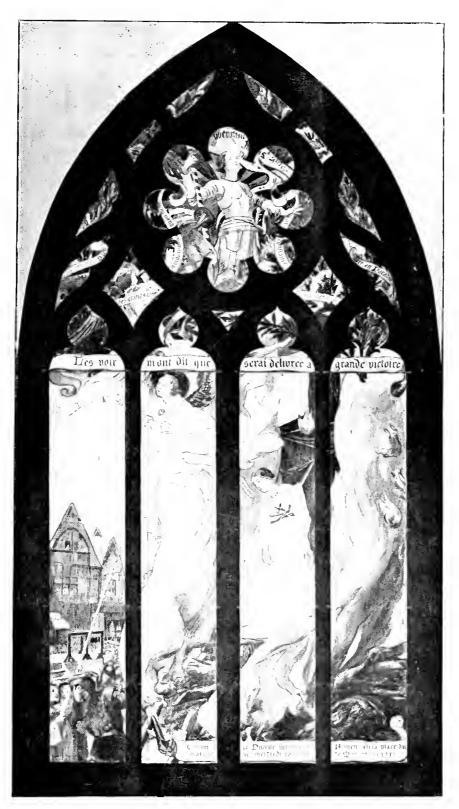
Elle déplora en termes amers « la trahison qu'elle avait consentie en faisant révocation pour sanver sa vie... : e'est seulement par peur du feu que j'ai dit ce que j'ai dit et que j'ai révoqué ce que j'ai révoqué. »

- « Du reste, ajoutait-elle, je n'ai point dit que je révocasse mes apparitions.... Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait par peur du feu; je n'ai rien révoqué que ce ne soit contre la vérité.... L'aime mieux mourir qu'endurer plus longuement la prison.
- Eh bien, reprit Cauchon, nous n'avons plus qu'à procéder ultérieurement comme de droit et de raison.

Là-dessus les juges se retirérent; et Cauchon, rencontrant le comte de Warwick qui attendait à la porte de la prison le résultat de la visite, en compagnie de nombre d'Anglais, lui cria en riant : « Farewell, farewell; faites bonne chère, c'est fait! »

Le lendemain. l'evèque de Beauvais réunit ses collègues dans la chapelle du manoir archiépiscopal. Ils se trouvèrent au nombre de quarante-deux. Il les somma de donner leur avis. Ils furent unanimes à déclarer Jeanne hérétique et relapse. L'abbé de Fécamp exprima toutefois l'avis qu'une dernière admonestation fût donnée à Jeanne : on verrait ensuite à la livrer au bras séculier.

« Il nous reste à vous remercier et à conclure, dit Cauchon. Nous concluons qu'il devra être procédé contre Jeanne comme relapse, ainsi que de droit et de raison. »



« QLE LA CROIX SOIT DIVANT MIS ALLA, JISQUES AL PAS DE LA MORT » D'après le carton d'Albert Maignan, (Collection de M. Champigueulle.)

L'iniquité était consommée. Jeanne n'avait plus qu'à mourir. Ce devait être chose faite dès le lendemain.

La vaillante enfant en avait pris son parti quand elle avait rétracté son abjuration.

Mais la mort, et surtout une mort comme celle qui l'attendait, ouvre devant l'homme un abine près duquel nul ne se tient ferme. Le Christ, en son humanité, a connu cette suprème épreuve, et son cœur, soumis à Dieu, souhaitait cependant que le calice s'éloignat de lui, s'il était possible.

Aussi ce n'est pas sans raison que Dieu a jeté, pour la plupart des hommes, un voile sur cet abime. Presque toujours l'homme j ignore autant sa mort que sa naissance. L'infortunée victime

POBLIKALL DE JUANNE D'ARC

Dessiné à la plume par le greffier du Parlement de Paris en marge d'un registre sur lequel se trouve mentionnée la levée du siège d'Orléaus, : Irchives nationales.)

des Anglais et de Cauchon devait voir la sienne en face et, plusieurs heures d'avance, en considérer l'horreur.

Le matin du jour où elle mourut, s'adressant à l'un de ceux qui se trouvaient près d'elle : « Maître Pierre, lui dit-elle avec angoisse, où serai-je ce soir? — N'avez-vous pas bonne espérance en Dieu? répondit P. Morice. — Oh oui! répondit-elle, et par la grâce de Dieu je serai au Paradis ».

Panyre Jeanne! à ce moment, son cœur se reporta sans doute vers son passé si court et si plein. En ces dernières heures, elle vit, comme en un rève, passer devant ses yeux Domremy et le Bois Chenu où « elle avait chanté », et l'église du village, puis la crypte de Vaucouleurs où elle avait tant prié et pleuré. Elle songea à la Porte de France sous laquelle elle était passée radieuse, lorsque quittant Baudricourt elle était partie pour Chinon, aux jours glorieux d'Orléans, de Patay et de Reims, aux chevauchées rapides où sa haquenée l'emportait victorieuse, aux acclamations de la foule et de l'armée entière.

Elle se rappela les beaux rèves qu'elle avait earcssés, les grands desseins qu'elle avait nourris : le Roi rentrant à Paris, la nation rendue à elle-même, l'Anglais « bouté hors de France ».

Et tout cela n'était donc plus qu'un souvenir ou une déception! d'autant plus douloureuse que son rève avait été plus grand. Et de cette dramatique épopée le dernier mot allait être dit par elle. Et ce dernier mot.... Elle se détournait alors et sans doute essayait encore d'espérer.

« Où scrai-je ce soir? où s'en va mon pauvre corps? où s'en va ma jeunesse sitôt flétrie? »

L'image du bûcher se dressait devant elle. Elle se prenait alors à gémir; elle pleurait, s'arrachait les cheveux, se lamentait et disait à Maître Ladvenu; « Hélas! hélas! peut-on me traiter si horriblement et si cruellement, qu'il faille que mon corps net et entier, qui ne fut jamais corrompu, soit aujour-d'hui consumé et réduit en cendres!... » Elle s'arrêtait, puis reprenait avec une douleur vraiment navrante : « Oh! oh! j'aimerais mieux être décapitée sept fois que d'être ainsi brûlée!... » Et se redressant avec un geste veugeur : « Oh! j'en appelle à Dieu, le grand juge, des torts et ingravances qu'on me fait! »

Elle parlait encore, lorsque Cauchon entra dans la prison, accompagné du vice-inquisiteur. Jeanne debout, lui dit d'une voix forte : « Évèque, je meurs par vous.... J'appelle de vous devant Dieu ».

Que venait faire lei Cauchon? Les choses étaient réglees, et la condamnation de Jeanne îgrévocable.

Voulut-il par cet instinct étrange qui attire malgré eux les scélérats vers leurs victimes, revoir encore et de plus près l'infortunée qui allait mourir par son fait? Était-ce impudeur et venait-il comme Judas au jardin des Olives? Fut-ce cruauté?

Il semble bien qu'il vint surtout pour essayer de ramener Jeanne à une nouvelle rétractation, laquelle ne l'eût pas sauvée de la mort, mais l'eût à nouveau déshonorée.

Il est assez malaisé de savoir au juste ce qui se passa entre sa victime et lui. Le procès-verbal qu'il produisit dix jours après la mort de Jeanne n'est revêtu d'aucun caractère d'authenticité.

« Je reconnais que mes voix m'ont décue », aurait dit Jeanne. L'a-t-elle dit? Nous ne savons: mais si elle l'a dit, qu'en conclure? Qu'elle a nié la réalité de ces voix? Ce ne pouvait être sa pensée, puisque avant et après cette scène elle a declaré à dix reprises cette realité.



Le Supplier de Seanne d'Étre par l'Empreu Senture murale du Santheon

	j.	
		right.

Le fait est que jusqu'au dernier jour Jeanne d'Arc a espéré sa délivrance. Son œur réclamait cet espoir, et Dieu le lui avait laissé. Quand ses voix lui disaient : « Ne te chaille de ton martyre », elle croyait qu'elles lui parlaient de sa prison.

Placée, à la fin de ce long tourment, devant une mort inévitable, il lui fallut renoncer à toute espérance. La lutte dut être ellroyable. Elle ent la sincérité de le recomaître.

En essayant de conclure de ses paroles qu'elle avait à nouveau renié ses voix. Cauchon a trahi Jeanne en même temps que la vérité.

Il était dit que cet homme conduirait jusqu'au bout la haine et le mensonge. Que sa mémoire demeure sous ce fardeau qu'il a assumé!

Il nous reste à donner le récit du supplice de Jeanne.

Nous demandons qu'on nous épargne cette tàche douloureuse, en nous permettant de laisser parler, dans l'émotion et la sincérité de leurs souvenirs, ceux qui ont assisté à ce triste spectacle.

Aussi bien que dirions-nous qui pût valoir ce qu'ils diront?

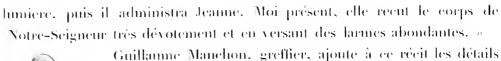


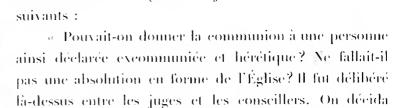
FA GRANDI MARTARE.
D'après la statue de Kley

Le récit que nous trouvons dans la déposition de l'huissier Massieu, semble être le plus complet; nous le citerons donc en entier.

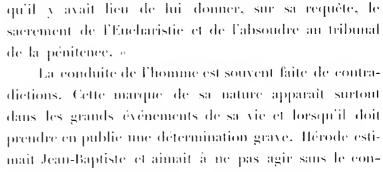
Après vingt-einq ans écoulés, l'émotion ressentie au supplice de Jeanne par cet homme timide, mais bon, persiste encore et se manifeste dans ses paroles :

- « Le mereredi cut lien l'exécution. Dès le matin, après avoir ouï deux fois Jeanne en confession, frère Martin Ladvenu m'envoya trouver l'évêque de Beauvais pour l'informer qu'elle avait confessé et demandait la communion. L'évêque réunit à ce sujet quelques docteurs. D'après leur delibération il me répondit : « Vous direz à frère Martin de lui donner la communion et « tout ce qu'elle demandera ». Je revins au château et avisai frère Martin.
- « Certain clerc, messire Pierre, apporta à Jeanne le corps de Notre-Seigneur: mais il le lui apporta bien irrevérencieusement, sur une patène enveloppée dans du linge dont on couvre le calice, sans lumière, sans cortège, sans surplis et sans étole.
 - « Cela mécontenta frère Martin. Il renvova querir une étole et de la





sacrement de l'Eucharistie et de l'absoudre au tribunal





JEANNE TRIOMPHANII D'après la statue d'Hercuir.

sulter : en même temps il le tenait en prison. Pilate confesse la parfaite vertu de Jésus-Christ, et du même coup déclare qu'il le va « amender » en le faisant flageller.

Cauchon et ses assesseurs déclarent Jeanne hérétique et relapse : ce qui ne les empèche pas de l'admettre à la communion; Cauchon ajoute même que, avec l'Encharistic, il fant lui accorder « tout ce qu'elle demandera ». C'est le plus clair aveu de l'innocence de Jeanne d'Arc.

En vérité, c'est à dire comme Pascal : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme! Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction!... Dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers! qui démèlera cet embrouillement?...' »

Retournons au récit de Jean Massieu :

- « Jeanne, dit-il, fut menée au Vieux-Marché. Frère Martin et moi, nous la conduisimes. Il y avait un cortège de plus de huit cents hommes de guerre, portant haches et glaives.
- « Sur le chemin, Jeanne faisait de si piteuses lamentations, que frère Martin et moi nous ne pouvions nous empécher de pleurer.
- « Au Vieux-Marché, Jeanne ouit le sermon de maître Nicolas Midi bien paisiblement. Le sermon fini, maître Midi dit à Jeanne : « Jeanne, va en

r. Pascal. Pensees, t. l. p. 114.

« paix. L'Église ne peut plus rien pour le défendre et te livre au bras séculier ».

« A ces mots, Jeanne, s'étant agenouillée, fit à Dieu les plus dévotes oraisons. Elle ent une merveilleuse constance, montrant apparences evidentes et grands signes de contrition, pénitence et ferveur de foi, tant par ses piteuses et dévotes lamentations que par ses invocations de la benoîte Tri-

nité, de la benoîte glorieuse Vierge Marie et de tous les benoîts saints du Paradis, parmi lesquels elle en nommait expressément plusieurs.

- « Au milieu de ses lamentations, dévotions et attestations de vraic foi, elle demandait merci très humblement à toutes manières de gens, de quelque eondition ou état qu'ils fussent, tant de l'antre parti que du sien, en requérant qu'ils voulussent bien prier pour elle et en leur pardonnant le mal qu'ils lui avaient fait.
- « Elle continua ainsi un très long espace de temps, comme une denuiheure, et persévéra jusqu'à la fin.
- « Ce que voyant, les juges assistants et même plusieurs Anglais furent provoqués à grandes larmes, et de fait très amèrement en pleurèrent.
- « Plusieurs des Anglais présents reconnaissaient et confessaient le nom de Dieu au spectacle d'une si notable lin. Ils étaient joyeux d'y avoir assisté, disant que c'avait été une bonne femme. »



JIANNE D'ARG.
D'après le tableau de Simon Vouer Avir siècle :
Musce d'Orléans.

L'émotion fut vraiment universelle.

Frère Isambard de la Pierre l'assure à son tour, dans les termes suivants :

« Elle disait des paroles si piteuses, dévotes et chrétiennes, que tous ceux qui la regardaient, en grande multitude, pleuraient à chaudes larmes. Le cardinal d'Angleterre et plusieurs autres Anglais furent contraints de pleurer et d'avoir compassion. Lui-même l'évêque de Beauvais versa des pleurs. »

Ce « lui-même » est tout un monde!

- « Quand Jeanne fut délaissée par l'Église, j'étais encore avec elle, dit Isambard de La Pierre. Elle demanda avec grande dévotion à avoir une croix. Un Anglais en fit une petite avec le bout d'un bâton et la lui donna.
- « Jeanne la recut dévotement et la baisa avec tendresse en faisant piteuses lamentations et oraisons à Dieu notre Rédempteur qui avait souffert en la croix pour notre rédemption, de laquelle croix elle avait le signe et la représentation.
- « Elle mit cette croix en son sein, entre sa chair et ses vêtements. En outre elle me demanda humblement de lui faire avoir la croix de l'église, afin qu'elle la pût voir continuellement jusqu'à sa mort. »

Un autre témoin eite les paroles mêmes de Jeanne : « Je vous prie aller me chercher la croix de l'église voisine, pour la tenir élevée devant mes yeux, jusques au pas de la mort, afin que la croix ou Dieu pendit soit dans ma vie continuellement devant mes veux ».

- « Je fis tant, poursuit Massieu, que le clere de la paroisse Saint-Sauveur la lui apporta. Quand on la lui ent apportée, Jeanne l'embrassa bien étroitement et longuement en pleurant, et elle la serra dans ses mains jusqu'à ce que son corps fût lie à l'attache.
- « Pendant que Jeanne faisait ses devotions et piteuses lamentations, les soldats anglais et plusieurs de leurs capitaines nous harcelaient, ayant bâte qu'elle fût laissée en leurs mains pour plutôt la faire mourir. »

La sentence une fois prononcee par Canchon, Jeanne demeura « environ une demi-heure » sur l'estrade où elle avait été placée.

Il sembla que les séculiers n'osassent pas s'emparer d'elle. La loi voulait que le bailli prononcât la condamnation. Cette formalité ne fut pas remplie; dix des témoins l'attestent.

- « A la suite de la sentence du juge ceclésiastique, qui l'abandonnait au bras séculier, atteste Isambard de la Pierre, Jeanne fut conduite au bailli l'a present, et celui-ci, sans autre deliberation ou sentence, faisant signe de la main, dit : « Menez, menez! » Et c'est ainsi que Jeanne fut menée au bûcher ou elle fut brûlée. »
- « Je réconfortais Jeanne sur l'échafaud selon mon entendement, dit Massieu, quand ils me dirent : « Comment, prêtre, nous ferez-vous diner « ici? »
- « Et incontinent, sans aucune forme ni signe de jugement, ils l'envoyèrent au feu, en disant au maître de l'œuvre : « Fais ton office ».
 - « Accompagnée de frere Martin, Jeanne fut menée et attachée; et jusqu'au



LA EBANCE CHRÉTIENNE. — JÍSES ET LA VIERGE INTOERÉS DE L'ANGE DE LA EBANCE,

DE SAINTE GENEVIÉVE ET DE JEANNE D'ARC

Mosaque exécutee au Panthéon, d'après le tableau de Hebert.

dernier moment, elle continua ses lamentations dévotes envers Dieu, saint Michel, sainte Catherine et tous les saints.

« A la fin, reprend Guillaume Manchon, inclinant la tête et rendant l'esprit, Jeanne prononça encore avec force le nom de Jésus. »

Un autre témoin, le cure Jean Riquier, dit que Jeanne ne cessa, pendant son supplice, de prononcer d'une voix très forte le nom de « Jésus ».

« Quand Jeanne vit mettre le feu au bûcher, elle se mit à erier d'une voix forte : « Jesus! » et toujours, jusqu'à ce qu'elle trépassa, elle eria : « Jésus! »

Quel drame en ces quelques mots dits si simplement par Jean Riquier! On croit entendre ce cri de Jeanne, sa voix de jeune vierge, rendue plus percante par l'effroi et aussi par la ferveur, appelant à son secours le seul ami, l'unique consolateur qui demeure à l'âme croyante quand tous les autres font défaut!

« Elle ne voulut jamais revoquer ses révélations et 'persista jusqu'à la dernière lieure », ajoute un autre temoin.

Combien de temps dura le supplice de Jeanne? Nous ne savons. Les

Anglais avaient exige qu'on bâtit très haut l'échafaud de plâtre qui formait la base du bûcher, afin que la victime fût vue de toute la foule. Le supplice de l'infortunée en fut plus cruel : elle fut moins vite suffoquée.

C'est le bourreau lui-même qui, épouvanté de ce qu'il venait de faire, a rendu ce temoignage quelques heures après la mort de Jeanne d'Are :

« Jamais, dit-il, l'exécution de nul ne m'a donné tant de crainte que l'exécution de cette pucelle, d'abord à cause de son renom et du grand bruit fait autour d'elle, puis à cause de la cruelle manière dont elle a été liée et attachée. »

« De fait, ajoute Isambard de la Pierre, les Anglais avaient fait faire un haut echafand de plâtre et, au rapport du dit exécuteur, « il ne la pouvait bonne- « ment ni facilement expedier! », ayant peine à atteindre jusqu'à elle. De tout cela il était fort marri et il avait grande compassion de la cruelle manière dont on faisait mourir Jeanne. «

Jean Riquier nous a dit que Jeanne ne cessa pas de prononcer d'une voix

forte le nom de Jésus, jusqu'à ce qu'elle expirat.

In autre témoin, l'appariteur Leparmentier, ajoute : « Au milien du feu, elle éria plus de six fois : « Jesus! » Ce fut surtout en rendant le dernier soupir qu'elle cria d'une voix forte : « Jésus! » Si bien qu'elle put être entendue de tous les assistants. Presque tous pleuraient, pris de pitié. »

Jeanne n'aurait done poussé ce cri que six fois environ. On voudrait, s'appuyant sur ce temoignage, penser que le supplice de l'infortunée ne dura que peu d'instants.

1. Il ne la pouvait espédier », c'est bien dans sa crudité le mot d'un bourreau familiarise avec sa funèbre besogne.



JIANNE LA PUCÈLLE D'après la gravure de Leonard Gaultier (1612).

Dieu l'ait voulu! L'agonie qui avait precédé celle du bûcher avait été si longue et si cruelle!

Frère Isambard de la Pierre ajoute ce détail saisissant : « Ce même bourreau m'affirma que, nonobstant l'huile, le soufre et le charbon qu'il avait appliqués contre les entrailles et le cœur de Jeanne, il n'avait pu arriver a consumer et à réduire en cendre ni les entrailles ni le cœur. Il eu était tout

étonné, comme d'un miracle évident ».

Il ne s'agit donc point ici d'une simple tradition plus ou moins entachée de légende, mais d'un témoignage rendu par le bourrean lui-mème.

Plusieurs autres témoins y font allusion, entre autres l'Invissier Massieu :

- « J'ai ouï dire par Jean Fleury, clerc et greffier du bailli, qu'au rapport du bourreau, le corps étant consumé et réduit en cendres, le cœur de Jeanne était resté intact et plein de sang ».
- « A ce qu'il me semble, dit l'archidiacre Marguerie, après la mort de Jeanne, ses cendres, par ordre du cardinal d'Angleterre, furent réunies et jetées dans la Seine.»



L'INEMPLE DE LA PECTETE ENHARDIT ELS NOBELS COLURS DE ERANCE

Olivre de Manias in Livasco XV siècle.

Massieu lui l'affirma :

« Le bourreau eut fordre de recucillir les cendres de Jeanne et tout ce qui restait d'elle et de le jeter en Seine. C'est ce qu'il fit.

Terminons ce douloureux récit par le témoignage suivant :

« Presque tout le peuple murmurait qu'il était fait à Jeanne grande injure et grande injustice. J'entendis particulièrement des paroles expressives de Maître Jean Tessard, scerétaire du roi d'Angleterre. Il revenait de la place où Jeanne venait d'être brûlée; je le vis triste, dolent et gémissant. Il se lamentait sur ce qui avait été fait et deplorait le spectaele dont il avait été témoin au lieu du supplice. « Nous sommes tous perdus, disait-il, car c'est

une bonne sainte personne qu'on a brûlée. Je crois son âme dans la main de Dieu et je crois damnés tous ceux qui ont adhéré à sa condamnation.

« Je suis certain, ajoute le greffier Boisguillaume, que les juges et leurs complices encoururent une grande note d'infamie de la part du peuple. Quand Jeanne fut brûlée, le peuple montrait les auteurs de sa mort et en avait horreur. »

Ainsi, les flammes où périt Jeanne d'Are n'étaient pas encore éteintes, que déjà l'histoire et la postérité commencaient de lui rendre justice; elles prononcaient le premier mot de l'immortel plaidoyer dont notre temps présent écrit une si belle page et que les siècles à venir achèveront, tant au nom de la religion qu'au nom de la patrie.

Du même coup, les juges et les bourreaux étaient marqués d'un signe qui ne s'effacera plus : « le peuple les montrait et en avait horreur. »

Unissons-nous au « peuple » dans ce juste jugement qu'il a porté sur eux. Ne recherchons, pour essayer de les défendre, ni les distinctions ingénieuses, ni les vaines subtilités. Laissons-les tels que les a faits la mort de leur victime. « Je meurs par vous », leur disait-elle. Que « par elle » vive et demeure la lourde et juste sentence dont le mot vengeur les a frappés. Nous servirons ainsi la foi, le patriotisme et cette justice immanente par laquelle Dicu habite au milieu de nous et qui a dans notre âme une naturelle et vivace racine.

Mais puisqu'ils étaient Francais et que tous nous avons, fils de la France, à rongir de leur mémoire, je demande qu'un jour prochain leurs noms soient rayés de l'histoire de la Patrie et que l'oubli couvre de son voile ce qu'ils furent et ce qu'ils ont fait.

Oui, oublions-les! Souvenons-nous de Jeanne seulement, de sa vie et de sa mort.

De sa vie, pour bien entendre à quelles sources l'Héroine en a puisé la frante vertu, la noblesse et la fécondité; pour imiter, chaeun dans notre sphère, non pas tant l'éclat qui la marque et pour lequel la plupart d'entre nous ne sont pas faits, que le courage. l'inébranlable constance et la parfaite abnégation dont elle fut jalouse jusques au bûcher. Souvenons-nous en, pour aimer la Patric et nos concitoyens de la manière dont elle a aimé et servi la France et ses frères. Que son exemple soit l'école de notre patriotisme.

Souvenons-nous de sa mort, pour la pleurer, comme une des plus grandes iniquités dont l'univers ait été le témoin. Que l'ardeur de notre culte national

et la grandeur de notre amour pour cette sublime enfant dépassent la haine de ceux qui l'ont fait mourir!

Que le souvenir de cette iniquité demeure devant nos yeux, pour nous mettre en garde contre l'entraînement des passions mauvaises, semblable à ces signaux qui dans les montagnes marquent les abimes qu'il faut éviter, ou à ceux qui dans l'Océan indiquent les écueils et rappellent les naufrages fameux. Que les grands surtout entendent cette lecon!

Souvenons-nous, non seulement avec une immense pitié pour la victime, mais avec une sorte de remords; car tous nous avons eu quelque ancêtre au pied du bù-



D'après une cau-forte de Biby, extraite de Jeanne d'Arc, par Michelle L. Hachette et Co., editenes.

cher de Jeanne. Rois, seigneurs, chefs d'armee, evêques et prêtres, magistrats, gens de lettres et de sciences, peuple et hourgeoisie, tous nous avons à déplorer cette tache nationale, car tous parmi nos peres ont laisse mourir celle qui nous a sauvés.

Confondons-nous en de communs regrets, au lieu de nous jeter mutuellement au visage, comme une injure, le nom de notre commune victime.

Mais soyons fiers aussi au souvenir des grandeurs de Jeanne, de sa haute vertu, de sa piéte, de son grand courage, de son genie et de sa bonté.

Devant son image et à l'évocation de son souvenir, soyons unis et faisons trève aux querelles qui nous divisent.

Que, sous son regard doux et fort, nos luttes sociales, religieuses ou politiques s'apaisent au moins pour un jour chaque année, puis que peu à peu cette paix s'etende et que nos blessures se ferment, par le fait de cette fille pieuse, vaillante et douce, qui « ne vit jamais couler le sang de France sans que les cheveux lui dressassent sur la tête ». Que cette sœur aînée de la grande famille française réunisse les frères qui l'aiment et qu'appartenant à tous, elle pacifie tout le monde.

Quand on lui demanda pourquoi elle avait déposé son armure sur l'autel de saint Denis après le siège de Paris : « Par dévotion, dit-elle, comme c'est accoutumé parmi les hommes d'armes quand ils sont blessés,... parce que c'est le Cri de France ».

Que sou nom nous soit comme un cri de raffiement, si l'ennemi revenait; mais qu'il soit surtout pour nous comme un appel de concorde et de pacification.

Que devant l'etranger dans la guerre, qu'entre nous dans la paix, le nom de Jeanne soit désormais le « Cri de France ».



« CI TOLJOURS, JISQU'Y (I QI'TIII TRISPASSA, TITU, CRIY), « JISUS! » D'après la médaille de Roix.

TABLES

Des Matières et des Grayures.

GRAVURES HORS TEXTE

Jeanne d'Arc. (D'après la statue de Paul Dubois, érigée sur le parvis Notre-Dame à Reims)	1SP1CF
Jeanne écoutant ses voix dans le jardin de son père. D'après le tableau de	
Bastien Lepage. Musée de New York)	20
Jeanne entend ses voix. D'après le tableau de LF. Benouville. <i>Musée de Reims</i>)	.(8
Jeanne à Domremy, (D'après le marbre d'Henri Chapu. $\textit{Musée du Luxembourg}$.	80
Jeanne entend les voix du Ciel, (D'après un carton d'E. Grasset, Collection de	
M. Gaudin $)$	108
La vocation de Jeanne. (D'après le groupe en marbre d'Antonin Mercié)	1 36
L'attaque du château des Tournelles. D'après le carton d'Albert Maignan. Collection de M. Champigneulle)	152
Entrée triomphale de Jeanne à Orléans. D'après le tableau de JJ. Scherrer. Musée d'Orléans)	168
La délivrance d'Orléans. (D'après le tableau d'Aman Jean. Musée d'Orléans	188
Jeanne d'Arc au sacre de Charles VII. (Tableau de JD. Ingres. Musée du Louere)	230
Charles VII, roi de France. D'après un tableau de l'école française. Musée du Louere)	248
La Cour de Justice. (D'après la miniature de Jean Fouquet. Bibliothèque de Munich)	276
Jeanne d'Arc. (D'après la statue de Frémiet, érigée place des Pyramides à Paris .	368
La Vierge et l'Enfant Jésus, entourés de saint Michel et de Jeanne d'Arc. Tableau- votif du xy ^e siècle. <i>Musée de l'ersailles</i> \(\)	336
Jeanne d'Arc. (D'après une miniature du xy ^e siècle. Collection de M. Georges Spetz),	348
Le supplice de Jeanne d'Arc. Par E. Lenenven, Peinture murale du Panthéon	368

		140	d

GRAVURES DANS LE TEXTE

AVANT-PROPOS

Jeanne victorieuse. D'après la statue de Frémiet, érigée a Nancy	11 111 111
Lys)	11
,	
1	
DOMREMY	
LES PARENTS DE JEANNE ET SA MAISON \rightarrow SON ENFANCE \rightarrow SES VOIX	
Les voix de Jeanne. D'après le tableau de Pierre Lagarde ¹	1
« Jeanne parlait à Dien ». D'après un dessin de Dubois-Ménant	3
Jeannette anx champs. (D'après le tableau de M ^{me} Demont-Breton	- í - 6
Jehannette, (D'après un médaillon de Pécou)	5
	1.1
« L'archange saint Michel l'entretint de la grande pitié du royaume de France ».	13
	1)
Jeanne d'Arc par Michelet	16
Jeanne d'Arc et ses saints. Médaille de Dropsy, d'après le groupe d'Allar	18

Jeanne filant à côté de son père, (D'après une gravure des Vigiles de Charles VII de	
1493. Musée Carnavalett	2
Chambre de Jeanne d'Are à Domremy, état actuel, (D'après une photographie)	2
Chambre dans la maison de Jeanne d'Arc. état actuel. (D'après une photographie	2
Les saints de Jeanne lui ordonnent de seconrir la France. (Groupe d'Allar à Domremy .	2
« La voix me disait : « Va en France, » et je ne ponyais plus durcr où j'étais. » (D'après la peinture murale du Panthéon par E. Lenepven)	2
Jeanue à Domremy, (D'après une statuette de Frémiet	9
Jeanne entendant ses voix. (Dessin de Prouvé et Carot pour le missel de Jeanne d'Arc .	98
Jeanne au Bois Chenn. (D'après un dessin de Vital-Dubray. Musée Jeanne d'Arc. à Orléans).	91
Les voix. D'après le tableau d'Adrien Bonnefoy)	- 4:
« La France perdue par une femme sera regagnée par une Vierge forraine, » (D'après -	
le tableau de HP. Delanoy,	31
L'inspiration. D'après le tableau de Ducis. 1825	3
Jeanne d'Arc écontant ses voix, [D'après la statue d'A, Etex dans l'église d'Orsay	3
Domremy. D'après la médaille d'O. Roty)	36

11

VAUCOULEURS

PREMIER VOYAGE DE JEANNE - JEANNE ET BAUDRICOURT SECOND VOYAGE - DUBAND LANART

La Pucelle chassant les Anglais. D'après une gravure de Cochin. Bibliothèque natio-
nale)
Jeanne entend ses voix. D'après la statue d'André Allar. Basilique de Dourcony
« Il faut que f'aille, et j'irai, » D'après la statuette d'André Massoulle
La voix me disait : « Va en France ». (D'après le tableau de Jacques Wagrez)
Le départ de Vaucouleurs. D'après la peinture murale du Panthéon, par Lenepveu 4
Jeanne d'Arc. D'après la statue de F. Boginot
Va an secours du roi de France, tu lui rendras son royaume, » (D'après le tableau d'Engène Thirion
Château de Vancouleurs, état actuel. D'après une photographie
La Pucelle. (D'après une miniature d'un manuscrit du xxr siècle)
Le songe. D'après une lithographie de Chasselat. 1820)
Les voix. (D'après un bas-relief de Foyatier. Musée d Orléans)
Jeanne écontant ses voix. D'après la statue de G. Clère. Musée de Châteaudun) 50
La jeune pastoure. (D'après le tableau de Berteaux)
Les vainqueurs des Auglais : Jeanne d'Arc, Dugnay-Tronin et Tourville. D'après une gravure de Berthet, xym ^e siècle
Jeanne d'Arc. (D'après la statue en marbre de F. Rude. Musée du Louere)
Crypte du château de Vaucouleurs, (D'après une photographie)
Jeanne à Notre-Dame de Bermont. D'après la statue de Loiseau-Bailly 5-
La libératrice de la France. (D'après une esquisse d'Auguste Préault. Musée Jeaune d'Ave. à Orléans)
Jeanne à Domremy. D'après un dessin d'Alphonse de Neuville

TABLE DES GRAVURES.	385
La Pucelle venant au seconrs de la France. D'après la gravure d'Abraham Bosse) La libératrice de la France. D'après le tableau de Jean Benner	61 62
Maison où Jeanne logeait à Vaucouleurs. D'après une photographie)	63
Le départ de Vaucouleurs, (D'après un carton de M. Lorin)	65
Chapelle Sainte-Libaire, près de Vaucouleurs, état actuel	66
Jeanne d'Arc. (D'après le médaillon d'Henri Chapu,	67
offert an Musée Jeaune d'Arc par l'anteur)	- Gg
La Vierge des Gaules. (D'après un bas-relief de Saglier	71
Jeanne d'Arc. (Statuette en bois peint du xyr siècle. Collection Arthès)	-72
Porte de France à Vauconleurs. D'après un photographie'	73 2
Malatestay	75
Départ de Vancouleurs, le 23 février 1429. D'après le tableau de Scherrer Adieux de Jeanne d'Arc au capitaine de Bandricourt à Vancouleurs. D'après le tableau	77
de Millin Duperreux, 1817	81
Jeanne d'Arc. (D'après une copie de la peinture attribuée au roi René	82
graphie]	83
dance nationale par Émile Chatronsse, 1872	85
Jeanne d'Are. D'après le buste de Pécou'	86
Jeanne d'Arc se rendant auprès de Charles VII. D'après le carton de A. Grellet	87
La Pucelle, D'après une médaille. <i>Bibliothèque nationale</i> ,	88
TH CHINON ET POITIERS	
ARRIVÉE A CHINON — LES ENNEMIS DE JEANNE ET SES AMIS LES PREMIERS JUGES DE JEANNE	
Jeanne aux pieds du roi à Chinon. D'après le dessin de Vital-Duhray. Musée Jeanne	
d Arc, à Orléans	89
Jeanne d'Arc. Buste d'A. Le Véel	89
nationale) . , ,	90
Vue du château de Chinon. (D'après une photographie	91
glio, qui en fit don à la ville d'Orléans, Musée Jeanne d'Arc	93
Ruines du château de Chinon où Jeanne fut reçue par le Dauphin, le 8 mars 1429.	95
D'après une gravure du xyn ^e siècle. <i>Bibliothèque nationale</i>	97
par Martial d'Auvergne, Musée Carnavalet	98
de Cabasson	99

« Faites don de votre royaume an Roi des Cieux, et il fera pour vous ce qu'il a fait pour vos ancètres. « D'après la lithographie de Chasselat, 1819
Charles VII entouré de Jeanne d'Are et de sa cour. D'après une miniature des Vigiles de Jean Chartier, xv° siècle. Bibliothèque de l'Avenal
de Jean Chartier, XXº siècle, Bibliothèque de l'Arsenal
Jeanne d'Arc. [D'après la gravure d'André Thévet. 1584]. 105 Secan de Dunois. 106 Dunois, dit le bâtard d'Orléans. (D'après une miniature d'un manuscrit français datant de 1450, Bibliothèque nationale 107 Dunois, le bâtard d'Orléans. D'après une statue en pierre peinte du xve siècle, conservée dans la chapelle du château de Châteaudun 108 Lahire et Naintrailles. D'après la miniature d'un manuscrit du xve siècle, Bibliothèque nationale 110 Secan de Lahire 110 Lahire et Naintrailles à la tête de leurs gens d'armes. (D'après une miniature d'un manuscrit français. Bibliothèque nationale 111 Jeanne est présentée au roi. D'après une miniature d'un manuscrit français. Bibliothèque nationale 111 Monnaie du dauphin Charles VII. 113 Monnaie du dauphin Charles VII. 114 Jeanne d'Arc, célèbre héroine française. D après la gravure de J. Aoyez, 1787 115 Secan de La Trémoille. 116 Jeanne d'Arc est interrogée par les docteurs et seigneurs à Poitiers. D'après une aqua-
Scean de Dunois
Dunois, dit le bâtard d'Orléans. D'après une miniature d'un manuscrit français datant de 1450, Bibliothèque nationale
de 1/50. Bibliothèque nationale
Dunois, le bâtard d'Orléans. D'après une statue en pierre peinte du xve siècle, conservée dans la chapelle du château de Châteaudun
dans la chapelle du château de Châteaudun
nationale
nationale
Lahire et Naintrailles à la tête de leurs gens d'armes. (D'après une miniature d'un manuscrit français. Bibliothèque nationale
manuscrit français. Bibliothèque nationale
Jeanne est présentée au roi. D'après une miniature d'un manuscrit trançais. Bibliothèque nationale
nationale
Monnaie du dauphin Charles VII
Jeanne d'Arc, célèbre héroine française. D'après la gravure de J. Voyez, 1787
Scean de La Trémoîlle
Jeanne d'Arc est interrogée par les docteurs et seigneurs à Poitiers. D'après une aqua-
refle de P. Dumoiu
Jeanne devant les docteurs à Poitiers. D'après le dessin de Bida extrait de Jeanne
d'Arc. par Michelet
Charles VII et la Pucelle. D'après le dessin de CN. Gochin. gravé par Prévost) 121
Jeanne d'Arc. D'après un dessin de Raffet, gravé par Ronsonette
« La gentille Pucelle » D'après la gravure de Gauchert
nationale
Jeanne d'Arc
Jeanne d'Arc du Lis, Pucelle d'Orléans. D'après le tableau de Caumout, xvr siècle.
Hôtel de Ville de Rouen
La Pucelle. D'après un émail du xvr siècle. Collection de M. Jarry d'Orléans) 131
Jeanne d'Arc. (D'après le médaillon d'A. Le Véel,
11
TOURS ET BLOIS
TOURS — LA MAISON MILITAIRE DE JEANNE D'ARC BLOIS — RÉFORME DE L'ARMÉE
Charles VII remettant à Jeanne d'Arc l'épée pour combattre. D'après le bas-relief de
Gois 1802
La vierge armée. D'après une gravure sur bois du début du siècle _j
L'ange de France. D'après une miniature peinte sur parchemin : initiale d'un antipho- naire du xy° siècle. Collection de M. G. Spetz\(\frac{1}{2}\)

TABLE DES GRAVURES.	387
Fac-similé de l'extrait du folio cixin du « Livre tanné » de Cahors	135
Develle)	137
« L'avais une bannière dont le champ était semé de lis. » D'après le tableau d'A. Grellett,	138
Jeanne d'Arc. D'après le tablean de Pinta. Collection de M. Prieurs	139
nº 5524	1 4θ
dans le Harper's Magazine)	1 / 1
L'envoyée de Dieu. D'après un médaillon d'E. Dropsy	145
Les armes de Jeanne d'Arc. Revers d'un médaillon d'E. Dropsy Jeanne d'Arc fleur de la chevalerie. D'après un dessin à la sanguine de Vignon.	1 <u>1</u> 6
xvu ^e siècle, Bibliothèque nationale ,	147
Jeanne d'Arc. D'après la statue de M^{me} la duchesse d'Tzès Jeanne armée chevalier par le roi. Gravure tirée des Vigiles de Charles VII. <i>Biblio</i> -	1 [8
thèque nationale;	149
l'abside de l'église Notre-Dame-des-Champs à Paris	101
Actions de grâces! Statue en marbre polychrome d'Allouard	152
gravure en couleurs de Roger d'après Sergent. <i>Bibliothèque nationale</i> Jeanne pacificatrice, ¡D'après la statue de Champigneulle pour le monument de Ber-	153
mont ,	1) ;
nale)	155 156
V	
ORLÉANS ET REIMS	
DÉLIVRANCE D'ORLÉANS — SUR LA ROUTE DE REIMS LE SACRE DI ROUCHARLES VII	
La ville d'Orléans de 1428 à 1429. D'après une reconstitution faite par M. Lisch.	
architecte du Gouvernement	157
La Vierge lorraine. D'après une gravure de Chadowieki	57
Charles VII », daté de 1484, Bibliothèque nationale	159
Appartient à la Société des Fonderies du Val d'Osne	160
Magazinv, , , , , , , , , , , , , , , , , , ,	161
Les enceintes de la ville d'Orléans. D'après un aucien plan	163
nutionale)	164

« Ayez bon cœur, et vous aurez la bastille sous bref délai. » (Bas-relief de Foyatier. Musée Jeanne d'Arc, à Orléans
L'armée du roi assiège la ville d'Orléans. (D'après la miniature d'un manuscrit français
du xvº siècle)
Jeanne au combat. (D'après un bas-relief exécuté par Gois en 1804; actuellement à
Orléans
Jeanne d'Arc au siège d'Orléans. Gravure d'Abraham Bosse, d'après Viguon, pour la Pucelle de Chapelain'
En nom Dieu, retirez-vous, ou je vous chasserai. » (D'après un dessin de Valentini) 16
« Quand le vent poussera les bannières vers la bastille, elle sera à vous. » D'après une
peinture murale exécutée par Lenepveu au Panthéon
Jean de Brie, 1636. Bibliothèque nationale)
Médailles frappées en l'honneur de Jeanne d'Arc. Extraites du recueil de Jean de Brie.
Bibliothèque nationale
Jeanne combattant, Gravure de Duplessis-Bertaux d'après La Fite)
Le siège d'Orléans. (D'après le tableau de Borel, gravé par Marchaud, 1789)
Jeanne blessée sous Orléans. D'après un dessin d'A. de Yenville publié dans l'Histoire de
France de Guizot)
Jeanne d'Arc. (D'après une statue de Beylard)
Jeanne blessée à Orléans. D'après une lithographie de Chasselat, 1819
Entrée triomphante de l'armée royale à Orléans. (D'après un dessin de Philippoteaux) 186
Après la victoire, Jeanne rendant grâces à Dien. D'après le bas-relief de Foyatier, Musée
Jeanne d'Are, à Orleans
Cathédrale d'Orléans. (D'apres une photographie)
Entrée de Jeanne d'Arc à Orléans. D'après le dessin de MM. Trouvé et Carot pour le
missel de Jeanne d'Arc. Collection de M. Labbé Lemerle
Décapitation de Franquet d'Arras. D'après un dessin à la plume tiré des Chroniques de
Monstrelet, manuscrit exècuté à Gènes en 1510, Bibliothèque nationale
L'entrée à Orléans. D'après la peinture murale du Panthéon, par Lenepveu
Jeanne victorieuse. D'après la statue de Le Véel
Jeanne acclamée par les habitants de Châteaudini. D'après le tableau de Lechevallier-
Chevignard. Musée de Châteandun
Gerson, défenseur de la Pucelle. Panneau en bas-relief du xy siècle. Collection de
M^{gr} Le Nordez
Souvenir de la fête commémorative donnée en Thonneur de Jeanne d'Arc à Orléans.
Copie de la bannière exécutée au xvr siècle
Souvenir de la tête commémorative donnée en I honneur de Jeanne d'Arc a Orléans.
Copie de la bannière exécutée au xvr siècle, Revers
Jeanne d'Arc. D'après la statue de Foyatier érigée place du Martroi, a Orléans 19
Maison du commencement du xyr siècle, rue du Tabourg, a Orléans 19
Jeanne d'Arc. Statuc de Gois érigée en 1802. à Orléans
Attaque de Jargeau. Miniature d'un manuscrit trançais « Les Vigiles de Charles VII »,
1484
Bataille de Patay. Bas-rehel de Foyatier. Musée Jeanne d'Arc, à Orléans) 200 Attaque du pont de Jargeau et Jeanne à l'église Notre-Dame-de-Cléry. D'après le vitrail
de Léon Ottin à l'église Notre-Dame-de-Cléry
·

TABLE DES GRAVURES.	389
Jeanne d'Arc combattant. D'après un croquis d'Auguste Préault, Musée Jeanne d'Arc), Bataille de Patay, 18 juin 1428. D'après une gravure tirée des Mémorables journées de	202
France: Paris, 1647. B bliothèque nationale	203
Jeanne à la bataille de Jargeau. Bas-relief de Foyatier, Musée Jeanne d'Ave, a Orléans. Prisonniers amenés à Jeanne d'Ave après la bataille de Patay. Bas-relief de Foyatier.	204
Musée Jeanne d'Arc, à Orléans	207
Bataille de Patay. 18 juin 1728. (Dessin à la plume tiré des Chroniques de Monstrelet). Après la victoire. (Statue de Paul Anbert).	200
La Pucelle conseille au roi de persévérer à faire le siège de Troyes. Miniature du manuscrit des Vigiles de Charles VII, 1484.	206 20 5
Comment ceux de Troyes se rendirent au roi. Miniature du manuscrit des Vigiles de Charles VII, 1484. Bibliothèque nationale	207
Reddition de Châlous-sur-Marne. Miniature du manuscrit des Vigiles de Charles VII .	208
Arrivée à Reims. Gravure de Poinssart. Bibliothèque nationale	209
Jeanne au sacre de Charles VII à Reims. D'après une cau-torte de Bida	210
Cathédrale de Reims, D'après une photographie	911
Bibliothèque nationale	212
Jeanne d'Arc au sacre du roy à Reims. (D'après le dessin de MM. Prouve et Carot	213
Charles VII regoit de l'archevêque de Reims l'onction et la conronne. D'après le tableau de Dumont)	214
Jeanne d'Arc au sacre, (D'après la statue d'Emile Latont	917
Jeanne conduisant le roi à Reims. D'après l'esquisse d'Ary Scheffer	218
Sacre de Charles VII, 17 juillet 1429. D'apres la peinture murale du Panthéon, par	
Lenepveu)	219
Couronnement du roi à Reims. D'après la miniature d'un manuscrit français du xvº siècle. Bibliothèque nationale	291
Jeanne d'Arc au sacre. D'après la statue de Saint-Marceaux	992
Le sacre. D'après le carton de Lionel Royer)	223
Médaillon en vermeil du xv. siècle. (Musee Jeanne d'Arc, à Orléans)	224
V I	
DEVANT PARIS	
GÉNIE ET PATRIOTISME EN JEANNE D'ARC	
A SAINT-DENIS SOUS PARIS	
Le siège de Paris. (Tableau de Carrier-Belleuse)	22)
Jeanne pleurant à la vue des blessés. (Statue de la princesse Marie d'Orléans	225
Jeanne dictant une lettre à son aumônier. D'après le dessin de Bida (, , , , , , , , ,). Sonnette avec manche représentant une statue de Jeanne d'Arc. Musée Jeanne d'Arc. à	297
Orléans:	228
Groupe en bronze de M. le comte G. du Passage	231
1	2 / 1

Venaient à moi très volontiers les pauvres gens, pour ce que je ne leur faisais point déplaisir, » (D'après une aquarelle de Boutet de Monvel, extraite de l'album Jeanne	233
$dArc^{1}$	234
Jeanne allant au combat. (Bas-relief de Foyatier, Musée Jeanne d'Arc, à Orléaus)	237
Flacon avec l'image de la Pucelle. (Fabrication moderne)	2),
Charles VII, roi de Bourges. D'après la miniature d'un manuscrit français des Vigilez de Charles VII daté de 1484, Bibliothèque nationale).	236
La Pucelle priant. D'après une gravure anonyme du xyn ^e siècle, <i>Bibliothèque nationale</i> .	935
Monnaie de Charles VII	238
Portrait et représentation du vrai simulacre qui fut élevé sur le pout d'Orléans, 1458.	
D'après la gravure de Léonard Gaultier, 1613	239
Jeanne d'Arc. D'après la gravure de J. Le Clère le Jeune, xyn ^e siècle	2/1
Bouteille avec l'image de Jeaune d'Arc. Fabrication moderne	2/2
Boite en cuivre bronzé surmontée d'une statue de Jeanne d'Arc. Musée Jeanne d'Arc. à Orléans	2/3
Jeanne blessée au siège de Paris. D'après une gravure de Moreau le Jeune, 1771	943
Les épisodes de la vie de Jeanne d'Arc. Triptyque en émail du xvi siècle. Collection de M. Lancry d'Arc	9 ()
Jeanne la Pucelle restauratrice de la Gaule. D'après une gravure du debut du	′ 1 ,
Avante la Pricelle restauratrice de la Game. D'après une gravure un debut du	946
A la mémoire de Jeanne la Pucelle. Frontispice gravé par Léonard Gaultier en 1612,	710
tiré du recueil de Charles de Lis, Paris, 1628	217
Jeanne d'Arc. D'après une esquisse de M. Lameire pour une peinture murale, 1855.	- 249 - 249
Jeanne d'Arc comparée à Judith. D'après une miniature tirée du <i>Champion des Dames</i> .	2.4()
manuscrit exécuté à Arras en 1770 :	250
Plaque en faïence avec le portrait de Jeanne d'Arc. Fabrication moderne. Musée	2. 7.
Jeanne d'Arc, à Orléans	251
Sujet principal de l'ancien monument élevé sur le pont d'Orléans. D'après la gravure	
de Allais, dessin de Diot	252
Jeanne d'Arc chef victorieux de l'armée française. D'après une gravure anglaise de	
Marschall	2)]
Jeanne d'Arc. D'après une affiche de de Feurre. Appartenant à MM. Astre et Coux	254
Jeanne d'Arc à la Chapelle, sous Paris. D'après le carton de Lionel Royer, vitrail	
exécuté par Champigneulle, à Paris	9 î .
Jeanne blessée sous Paris. D'après le bas-reliet de Vital Dubray. Musée Jeanne d'Arc, à	_
Orléans	257
Jeanne devant Orléans. Gravure originale publiée dans l' <i>Histoire du siège d'Orléans</i> , de	
Tripoult, 1621. Collection de M. Lanery d'Arc	ار د از د
Jeanne devant l'antel. D'après une gravure du xvue siècle. Bibliothèque nationale	961
La libératrice de la France. D'après une gravure reproduisant une médaille en bronze	
du xyn ^e siècle	96s
Jeanne d'Arc. D'après la statuette d'Ém. Frémiet	э(i')
Comment la Pucelle et les Français vinrent au siège de Paris. D'après la miniature du manuscrit des Vigiles de Charles VII. 1484	26
Jeanne en prière. D'après le tableau d'Aman Jean. Musée d'Orléaus	26
Jeanne d'Arc dans l'affiche. D'après l'affiche de Grasset pour le théâtre de la Renais-	
sance	266
Jeanne d'Arc dite la Pucelle d'Orléans. D'après la composition de Dumont	96
Jehanne la Pucelle. Gravure sur bois tirée de la Mer des hystoires, 1491. Bibliothèque	
nationale	26

TABLE DES GRAVURES.	391
La vierge des Gaules. D'après un médaillon en pierre dure, Collection Haldat du Lys., Jeanne au siège de Paris. Gravure d'Abraham Bosse, d'après Vignon, pour la Pucelle	271
on la France délierée, poème de Chapelain	273 274
VII	
SAINT-DENIS ET COMPIÈGNE	
DÉCOURAGEMENT DE QUELQUES CHEFS LES ARMES DE JEANNE D'ARC	
Jeanne faite prisonnière à Compiègne. D'après la peinture murale exécutée par Lenep-	
veu au Panthéon	275 275
d'E. Grasset	276 277
« J'irai voir mes bons amis de Compiègne. » Statue d'E. Leroux, érigée sur la place de l'Hôtel de Ville de Compiègne	278
Tour de Jeanne d'Arc à Compiègne. Dessin d'après nature de Boudier Jeanne victorieuse, D'après une statue de Roulleau, érigée à Chinon Jeanne s'apprètant pour le combat. D'après le tableau de G. W. Joy. Appartenant à	279 281
Mgr J. Kenyon	283 285
Bibliothèque nationale	286
de Paul Delaroche. <i>Histoire des dues de Bourgogne</i> , par M. de Barante Jeanne d'Arc. D'après une statue en pierre restaurée et conservée à Domremy	288 288
(D'après le tableau de M. Dumont	$\frac{289}{291}$
Jeanne la Pucelle, triptyque moderne en métal. Musée Jeanne d'Arc. à Orléans	293
Paris	204
gravure anonyme en couleurs de 1815	295 296
bibliothèque de Riom	297

Comment les Anglais et Bourguignons emmenèrent captive la Pucelle à Margny. [Gravure sur bois des Vigiles de Charles VII]. Medaille frappée pour l'inauguration de la statue érigée en l'houneur de Jeanne à Orléans en 1802.	301 302
VIII	
DE BEAULIEU A DIEPPE	
LES DOULOUREISES ÉTAPES DE LA CAPTIVITÉ DE JEANNE LA PUCELLE	
La Pucelle ou la France délivrée. Gravure d'Abraham Bosse, d'après Vignon, extraite de la Pucelle ou la France délivrée. « Où serai-je ce soir? » Statue de Fossé, érigée au Crotoy. Comment les Anglais amenèrent la Pucelle à Beaulien. Gravure sur bois extraite des Vigiles de Charles VII. Musée Carnavalet Jeanne d'Arc et Dunois sous Paris. D'après une peinture du xvu siècle. Collection de M. Haldat du Lys. L'héroîne française. Gravure en couleurs de Sergent exécutée en 1787. Tous mes dits et faits sont en la main de Dien. » D'après la statue de G. Clère. Porte de l'évèché de Beauvais où habitait Cauchon. D'après une plotographie. Il fut à la peine, il sera à l'honneur. » D'après la statue de Caravaniez. L'épée de la France. D'après la peinture de Dernet, xvu siècle. Collection de M. Haldat du Lys. « C'était une bonne épée de guerre, propre à donner de bonnes buffes. D'après un tableau anonyme. Musée d'Orléans L'offris ces armes à Saint-Denis, parce que c'est le cri de France. » D'après le tableau de M ^{me} de Chatillon. Musée de Comptiègne. Village de Beaurevoir et monument élevé en l'honneur de Jeanne d'Arc. (D'après une photographie. Jeune d'Arc. Médaille de Domard, 1823).	303 304 305 306 307 309 311 312 313 314 315 317 318
113	
ROUEN	
JEANNE EN PRISON — SON PROCÈS	
Jeanne insultée dans sa prison à Rouen. D'après un dessin de Vital-Dubray. Musée Jeanne d'Arc. à Orléans	319

T	١	RI	1	₹.	13	ì	ES	C:	R	١	١	-1	R	F	4	

-39.)
------	---

Le dernier jour de Jeanne d'Are. D'après une lithographie de Gélestin Nantenil pour le fitre d'un morreau de musique. Leanne prisonnière. D'après la statue de Barrias, érigée à Ronen. Ancien château de Rouen. (D'après un manuscrit conservé à la mairie de Rouen. Procès de Jeanne d'Are. (D'après une lithographie de Chasselat. 1820. Tour où fut entermée Jeanne d'Are à Rouen rétat actuel. D'après une photographie. Interrogatoire de Jeanne d'Are. D'après le tableau de Dumont. Captivité de Jeanne d'Are. D'après le tableau de Ducis. 1824. Interrogatoire de Jeanne par l'évêque Canchon. (D'après une can-forte de Bida, extraite de Jeanne d'Are par Michelet. Jeanne insultée par ses geòliers. D'après une peinture anonyme du commencement du siècle. (Musée Jeanne d'Are, a Orléaus). L'aime mienx mourir que de révoquer ce que Notre-Seigneur m'a fait faire. D'après une apparelle de F. Dumont. Jeanne conchée dans sa prison. Dessin de Benouville. Collection de Mon Marjolin Scheffer. Jeanne prisonnière a Bouen, menacée par le comte Warwick. D'après le tableau de Révoil. (S19. Musée de Rouen. Jeanne d'Are devant l'évêque Cauchon. D'après un dessin d'Alphonse de Neuville. Extrait de l'Histoire de France rucontée à mes petits-enfants, par Guizot. Jeanne d'Are vierge et martyre. Converture du calendrier national de 1897, par M. Cordier. Jeanne d'Are vierge et martyre. Converture du calendrier national de 1897, par M. Cordier. Jeanne insultée dans sa prison. (D'après le tableau de Patrois, 1866, Musée Jeanne d'Are. à Orlèans. Fontaine élevée à Rouen au commencement du xvi siècle sur la place où les Anglais ont fait mourir la Pucelle adétruite en 1754. D'après une gravure d'Israèl Sylvestre vour siècle). Jeanne française. (Tiré de l'Almanach national de Jeanne d'Are. (Sq.), par A. Gordier. Fae-ssimilé d'une page du procès de Jeanne d'Are. Extraite d'un manuscrit latin du xvi siècle. Jeanne vierge et martyre. D'après la statue de G. Clère. Jeanne vierge te martyre. D'après la peinture de Benjanèn Constant.	Comment les Auglais firent périr la Pucelle. D'après une miniature tirée des Vigiles de Charles VII
leanne prisonnière. D'après la statue de Barrias, érigée à Rouen. Ancien château de Rouen. D'après un manuscrit conservé à la mairie de Rouen. Procés de Jeanne d'Arc. D'après un manuscrit conservé à la mairie de Rouen. Procés de Jeanne d'Arc. D'après le tableau de Dumont Captivité de Jeanne d'Arc. D'après le tableau de Dumont Captivité de Jeanne d'Arc. D'après le tableau de Dumont Captivité de Jeanne d'Arc. D'après le tableau de Dumont Captivité de Jeanne d'Arc. D'après le tableau de Dumont Captivité de Jeanne d'Arc. D'après le tableau de Dumont Leanne d'Arc par Michelet Leanne insultée par ses géolièrs. D'après une peinture anonyme du commencement du siècle. (Musée Jeanne d'Arc. a Orlèans). L'aime mieux mourir que de révoquer ce que Notre-Seigneur m'a fait faire. « (D'après une aquarelle de F. Dumont. Leanne conchée dans sa prison. (Dessin de Benouville, Collection de M™ Margiolin Schoffer. Leanne prisonnière a Rouen, menacée par le coute Warwick. D'après le tableau de Révoil. (819). Musée de Rouen Leanne d'Arc devant l'évêque Cauchon. D'après un dessin d'Alphouse de Neuville. Extrait de l'Histoire de France racontée à mes petits-enfants, par Guizot Leanne d'Arc devant l'évêque Cauchon. D'après un dessin d'Alphouse de Neuville. Extrait de l'Histoire de France racontée à mes petits-enfants, par Guizot Leanne d'Arc vierge et martyre. Converture du calendrier national de (897) par M. Gordier Leanne insultée dans sa prison. (D'après le tableau de Patrois, 1866, Musée Jeanne d'Arc. à Orlèans Leonnaine élevée à Rouen au commencement du xvr siècle sur la place où les Auglais ont fait mourir la Pucelle (détruite en 1754). D'après une gravure d'Israël Sylvestre vvu' siècle). L'en appelle de vous devant Dien, le grand juge, « D'après le tableau de G. Many. La Vierge française, (Tiré de l'Almanach national de Jeanne d'Arc. (891) par A. Gordier. Fac-similé d'une page du procés de Jeanne d'Arc. (891) par A. Gordier. Le biacher. Vignette du titre de l'Histoire de Benjanin Constant Le biacher. Vignette du titre de l'Hist	Le dernier jour de Jeanne d'Arc. D'après une lithographie de Célestin Nantenil pour le
Ancien château de Rouen. D'après un manuscrit conservé à la mairie de Rouen. Procés de Jeanne d'Are. D'après une lithographie de Chasselat, 1820. Tour où fut entermée Jeanne. D'après le tableau de Dunout. Interrogatoire de Jeanne d'Are. D'après le tableau de Dunout. Captivité de Jeanne d'Are. D'après le tableau de Dunout. Captivité de Jeanne par l'évêque Cauchon. D'après une cau-forte de Bida, extraite de Jeanne d'Are par Michelet. Jeanne insultée par ses geoliers. D'après une peinture anonyme du commencement du siècle. Musée Jeanne d'Are, a Orléans). L'aime miex mourir que de révoquer ce que Notre-Seigneur m'a fait faire. « D'après une aquarelle de F. Dumont. Jeanne conchée dans sa prison. Dessin de Benouville. Collection de Mee Murjolin Scloffer. Jeanne prisonnière a Rouen, menacée par le comte Warwick. D'après le tableau de Révoil, 1849. Musée de Rouen. Jeanne d'Are devant l'évêque Cauchon. D'après un dessin d'Alphouse de Neuville. Extrait de l'Histoire de Fennee racantier à mes petits-enfants, par Guizot. Jeanne d'Are vierge et martyre. Converture du calendrier national de 1895, par M. Gordier. Jeanne d'Are vierge et martyre. Converture du calendrier national de 1895, par M. Gordier. Jeanne d'Are vierge et martyre. D'après le tableau de Patrois, 1866, Musée Jeanne d'Are. à Orlèans. Fontaine élevée à Rouen an commencement du xvr siècle sur la place où les Anglais ont fait mourir la Pucelle (détruite en 1754). D'après une gravure d'Israël Sylvestre xvr siècle). J'en appelle de vons devant Dien, le grand juge, « D'après le tableau de G. Alaux. La Vierge française, l'Iiré de l'Almanach national de Jeanne d'Are. 1894, par A. Gordier. Fearsimilé d'une page du procès de Jeanne d'Are. Extraite d'un manuscrit latin du xv siècle! Le Supplie de Jeanne d'Are. D'après la statue de G. Glère Jeanne vierge et martyre. D'après la beinture de Benjanin Constant Le biècher. D'après le brouze de L. Cugnot. Supplice de Jeanne d'Are. D'après la beinture de Benjanin Constant Le Biècher. D'après le four de l'	
Procés de Jeaune d'Arc. (D'après une lithographie de Chasselat, 1820) Four où fut enfermée Jeanne d'Arc à Rouen têtat actuel. D'après une photographie interrogatoire de Jeanne d'Arc. (D'après le tableau de Dumont Captivité de Jeanne d'Arc. (D'après le tableau de Dumont Captivité de Jeanne d'Arc. (D'après le tableau de Dumont Captivité de Jeanne d'Arc. (D'après une peinture aneuyme du commencement du siècle. (Musée Jeanne michte) L'aime mieux mourir que de révoquer ce que Notre-Seigneur m'a fait faire. (D'après une aquarelle de F. Dumont. Jeanne conchée dans sa prison. (Dessin de Benouville, Collection de Mes Murjolin Schoffer). Jeanne prisonnière a Rouen, menacée par le comte Warwick. D'après le tableau de Révoit, 1849. Musée de Rouen. Jeanne d'Arc devant l'évêque Cauchon. D'après un dessin d'Alphouse de Neuville. Extrait de l'Histoire de Fennce rocentie à mes petitis-enfants, par Guizot. Jeanne d'Arc vierge et martyre. Converture du calendrier national de 1857, par M. Gordier. Jeanne d'Arc vierge et martyre. Converture du calendrier national de 1857, par M. Gordier. Jeanne d'Arc vierge de machyre. Converture du calendrier national de 1857, par M. Gordier. Jeanne d'Arc vierge de machyre. Converture du calendrier national de 1857, par M. Gordier. Jeanne d'Arc vierge de machyre. D'après le tableau de Patrois, 1866. Musée Jeanne d'Arc. à Orlèans. Fontaine élevée à Rouen au commencement du vive siècle sur la place où les Anglais out fait mourir la Pucelle (détruite en 1754). D'après une gravure d'Israèl Selvestre vive siècle). Jeanne vierge française, (Tiré de l'Almanach national de Jeanne d'Arc. 1891, par A. Gordier. Fac-similé d'une page du procès de Jeanne d'Arc. Extraite d'un manuserit latin du xy siècle. Le Dieler. D'après la peinture de Benjandu Constant Le bucher. D'après la peinture de Benjandu Constant Le bucher. D'après le bronze de L. Cugnot Supplice de Jeanne d'Arc. D'après la statue de G. Clère. Jeanne d'arc. N'après le bronze de L. Cugnot A Cordier. A grava de la statue érigée à	
Tour où fut entermée Jeanne d'Arc à Rouen sétat actuel. D'après une photographie Interrogatoire de Jeanne. D'après le tableau de Dunout. Captivité de Jeanne d'Arc, D'après le tableau de Ducis, 1854. Interrogatoire de Jeanne par l'évêque Cauchon, D'après une cau-forte de Bida, extraite de Jeanne d'Arc par Michelet. Jeanne insultée par ses geoliers. D'après une peinture anonyme du commencement du siècle. (Musée Jeanne d'Arc, a Orléans). L'aime mieux mourir que de révoquer ce que Notre-Seigneur m'a fait faire, « D'après une aquarelle de F. Dumont. Jeanne conchée daus sa prison. Dessin de Benouville, Collection de Mes Murjolin Schoffer. Jeanne prisonnière a Rouen, menacée par le comte Warwick. D'après le tableau de Révoil, 1819, Musée de Rouen. Jeanne d'Arc devant l'évêque Cauchon. D'après un dessin d'Alphouse de Neuville. Extrait de l'Histoire de Fenuce vacantée à mes petitse-ofputs, par Guizot. Jeanne d'Arc vierge et martyre. Converture du calendrier national de 1897, par M. Gordier. Jeanne insultée dans sa prison. (D'après le tableau de Patrois, 1866, Musée Jeanne d'Arc. Jeanne insultée dans sa prison. (D'après le tableau de Patrois, 1866, Musée Jeanne d'Arc. Jeanne insultée dans sa prison. (D'après le tableau de Patrois (1866, Musée Jeanne d'Arc. Jeanne insultée dans sa prison. (D'après le tableau de Patrois (1866, Musée Jeanne d'Arc. Jeanne insultée dans sa prison. (D'après le tableau de G. Many. La Vierge française. (Tiré de l'Almanach national de Jeanne d'Arc. (Sy), par A. Gordier. Fac-similé d'une page du procès de Jeanne d'Arc. Extraite d'un manuscrit latin du xy siècle su papelle de vous devant Dien, le grand juge, « D'après le tableau de G. Many. La Vierge française. (Tiré de l'Almanach national de Jeanne d'Arc. (Sy), par A. Gordier. Fac-similé d'une page du procès de Jeanne d'Arc. Extraite d'un manuscrit latin du xy siècle su d'une page de la Cupane de Le Cupane. Le buècher. Vignette du titre de l'Histoire de France d'Anquetil. (Se).	·
Interrogatoire de Jeanne d'Arc. D'après le tableau de Dumont Capitivité de Jeanne d'Arc. D'après le tableau de Ducis. 1894. Interrogatoire de Jeanne par l'évêque Canchon. D'après une cau-forte de Bida, extraite de Jeanne d'Arc par Michelet. Jeanne insultée par ses geôliers. D'après une peinture anonyme du commencement du siècle. Musée Jeanne d'Arc. a Orléans). L'aine mieux mourir que de révoquer ce que Notre-Seigneur m'a tait faire. « D'après une aquarelle de F. Dumont. Jeanne conchée dans sa prison. Dessin de Benouville. Collection de Mourdin Schoffer. Jeanne prisonnière a Rouen. menacée par le comte Warwick. D'après le tableau de Révoil. 1819. Musée de Rouen Jeanne d'Arc devant l'évêque Cauchon. D'après un dessin d'Aphonse de Neuville. Extrait de l'Histoire de France racontée à mes petits-enfants, par Guizot. Jeanne d'Arc vierge et martyre. Converture du calendrier national de 1897. par M. Cordier Jeanne insultée dans sa prison. D'après le tableau de Patrois. 1866. Musée Jeanne d'Arc. Jeanne insultée dans sa prison. D'après le tableau de Patrois. 1866. Musée Jeanne d'Arc. Jeanne insultée dans sa prison. D'après le tableau de Patrois. 1866. Musée Jeanne d'Arc. Jeanne d'Arc vierge et martyre. D'après le tableau de Jeanne d'Arc. Jeanne d'arc à Rouen au commencement du var siècle sur la place où les Anglais out fait mourir la Pucelle détruite en 1754. D'après une gravure d'Israèl Sylvestre vari siècle). Jeanne desse à Rouen au considerant de Jeanne d'Arc. 1891, par A. Cordier. Fac-similé d'une page du procès de Jeanne d'Arc. Extraite d'un manuscrit latin du var siècle. Jeanne d'arc et martyre. D'après la statue de G. Clère Jeanne d'arc et martyre. D'après la place de Benjanin Constant Le bicher. D'après le bronze de L. Cugnot Supplice de Jeanne d'Arc. D'après le bas-reliet de Gois. Pièdestal de la statue érigée à Orlèans Le Bicher. Vignette du titre de l'Histoire de France d'Anquetil. 1823 LE CIMETTÉRE SAINT-OUEN ET LA PLACE DU VIEUN-MARCHE	
Captivité de Jeanne d'Arc. D'après le tableau de Ducis. (894). Interrogatoire de Jeanne par l'évêque Cauchon. D'après une can-forte de Bida, extraite de Jeanne d'Arc par Michelet. Jeanne insultée par ses gédiers. D'après une peinture anonyme du commencement du siècle. (Musée Jeanne d'Arc. a Orléans). L'aine mieux mourir que de révoquer ce que Notre-Seigneur m'a fait faire. « D'après une aquarelle de F. Dumont. Jeanne conchée dans sa prison. Dessin de Benouville. Collection de Mes Marjolin Scheffer. Jeanne prisonnière a Rouen, menacée par le counte Warwick. D'après le tableau de Rèvoil. (849). Musée de Rouen. Jeanne d'Arc devant l'évêque Cauchon. D'après un dessin d'Aphonse de Neuville. Extrait de l'Histoire de France racontée à mes petits-enfants, par Guizot Jeanne d'Arc vierge et martyre. Gouverture du calendrier national de 1897, par M. Gordier. Jeanne insultée dans sa prison. (D'après le tableau de Patrois. 1866, Musée Jeanne d'Arc. à Orléans. Fontaine élevée à Romen au commencement du xve siècle sur la place où les Anglais out Iait mourir la Pucelle (déruite en 1754). D'après une gravme d'Israël Sylvestre vyre siècle). « L'en appelle de vous devant Dien, le grand juge. « D'après le tableau de G. Maux. La Vierge française. (Tiré de l'Almanach national de Jeanne d'Arc. 1891, par V. Gordier. Fae-similé d'une page du procès de Jeanne d'Arc. Extraite d'un manuscrit latin du xve siècle : Jeanne dans sa prison. D'après la statue de G. Clère : Jeanne d'arc paprès le broize de L. Cugnot : Supplice de Jeanne d'Arc. D'après le bas-reliet de Gois. Pièdestal de la statue érigée à Orléans : Le bûcher. Vignette du titre de l'Histoire de France d'Anquetil, 1823 LE SUPPLICE DE JEANNE	
Interrogatoire de Jeanne par l'évêque Canchon. D'après une cau-forte de Bida, extraite de Jeanne d'Are par Michelet. Jeanne insultée par ses gediers. D'après une peinture anonyme du commencement du siècle. Musée Jeanne d'Are, a Orléans). L'aime mieux mourir que de révoquer ce que Notre-Seigneur m'a fait faire. « D'après une aquarelle de F. Dumont. Jeanne conchée dans sa prison. Dessin de Benouville, Collection de Mon Marjolin Schoffer. Jeanne prisonnière a Rouen, menacée par le counte Warwick. D'après le tableau de Révoil, 1819. Musée de Rouen. Jeanne d'Are devant l'évêque Canchon. D'après un dessin d'Aphonse de Neuville. Extrait de l'Histoire de France racontée à mes petits-enfants, par Guizot. Jeanne d'Are vierge et martyre. Converture du calendrier national de 1897. par M. Gordier. Jeanne insultée dans sa prison. (D'après le tableau de Patrois, 1866, Musée Jeanne d'Are, à Orléans. Fontaine élevée à Rouen au commencement du xor siècle sur la place où les Anglais out fait mourir la Pucelle (détruite en 1754). D'après une gravure d'Israël Sylvestre xor siècle). J'en appelle de vous devant Dien, le grand juge, « D'après le tableau de G. Maux. La Vierge française. (Tiré de l'Almanach national de Jeanne d'Are, 1891, par A. Gordier. Fac-similé d'une page du procès de Jeanne d'Are. Extraite d'un manuscrit latin du xor siècle). Jeanne vierge et martyre. D'après la statue de G. Clère. Jeanne dans sa prison. D'après la peinture de Benjanein Constant de bicher. D'après le bronze de L. Cugnot. Supplice de Jeanne d'Are. D'après la battue de France d'Anquetil, 1823. LE SUPPLICE DE JEANNE LE CIMETTÉRE SAINT-OUEN ET LA PLAGE DU VIEUX-MARCHE	Cantivité de Jeanne d'Arc. (Dancès le tableau de Ducis. 1894
Jeanne insultée par ses geòliers. D'après une peinture anonyme du commencement du siècle, Musée Jeanne d'Acc, a Orléans). J'aime mieux mourir que de révoquer ce que Notre-Seigneur m'a fait faire, ∞ D'après une aquarelle de F. Dumont. Jeanne conchée dans sa prison. Dessin de Benouville. Collection de M™ Murjolin Scheffer. Jeanne prisonnière a Rouen, menacée par le comte Warwick. D'après le tableau de Révoil, (819, Musée de Rouen. Jeanne d'Are devant l'évêque Cauchon. D'après un dessin d'Alphonse de Neuville. Extrait de l'Histoire de France rucontée à mes petits-enfants, par Guizot. Jeanne d'Are vierge et martyre. Converture du calendrier national de 1897, par M. Cordier. Jeanne insultée dans sa prison. (D'après le tableau de Patrois, 1866, Musée Jeanne d'Are, à Orléans. Fontaine élevée à Rouen au commencement du xva siècle sur la place où les Anglais ont fait mourir la Pucelle µdétruite en 1754. D'après une gravure d'Israël Sylvestre xva siècle). « J'en appelle de vous devant Dien, le grand juge, ∞ D'après le tableau de G. Alaux. La Vierge française, l'firé de l'Almanach national de Jeanne d'Are. (89), par A. Cordier. Fac-similé d'une page du procès de Jeanne d'Are. Extraite d'un manuscrit latin du xv siècle!. Jeanne vierge et martyre. D'après la statue de G. Clère Jeanne d'Are. D'après le bronze de L. Cugnot. Supplice de Jeanne d'Are. D'après la peinture de Benjancin Constant Le bûcher. D'après le bronze de L. Cugnot. Supplice de Jeanne d'Are. D'après le bas-reliet de Gois, Piédestal de la statue érigée à Orléans Le Bûcher. Vignette du titre de l'Histoire de France d'Anquetil. (823	Interrogatoire de Jeanne par l'évêque Cauchon, ¡D'après une eau-forte de Bida, extraite
J'aime mieny mourir que de révoquer ce que Notre-Seigneur m'a fait faire, ε (D'après une aquarelle de F. Dumont. Jeanne conchée dans sa prison. Dessin de Benouville, Collection de M ^{ma} Marjolin Scheffer. Jeanne prisonnière a Rouen, menacée par le comte Warwick. D'après le tableau de Révoil, 1819. Musée de Rouen Jeanne d'Arc devant l'évêque Cauchon. D'après un dessin d'Alphonse de Neuville. Extrait de l'Histoire de France racontée à mes petits-enfants, par Guizot. Jeanne d'Arc vierge et martyre, Couverture du calendrier national de 1897, par M. Cordier. Jeanne insultée dans sa prison. (D'après le tableau de Patrois, 1866, Musée Jeanne d'Arc. à Orlèaus. Fontaine élevée à Rouen an commencement du xva siècle sur la place où les Anglais out fait monrir la Pucelle (détruite en 1754). D'après une gravure d'Israël Sylvestre xva siècle). « L'en appelle de vous devant Dien, le grand juge, « D'après le tableau de G. Alaux. La Vierge française, (Tiré de l'Almanach national de Jeanne d'Arc, 1891, par A. Cordier. Face-sinéllé d'une page du procès de Jeanne d'Arc, Extraite d'un manuscrit latin du xv siècle). Jeanne vierge et martyre. D'après la statue de G. Clère. Jeanne vierge et martyre. D'après la peinture de Benjamin Constant Le Dûcher. D'après le bronze de L. Cugnot. Supplice de Jeanne d'Arc. D'après le bas-reliet de Gois. Piédestal de la Statue érigée à Orlèaus. Le Bûcher. Vignette du titre de l'Histoire de France d'Anquetil, 1823.	Jeanne insultée par ses geòliers. D'après une peinture anonyme du commencement du
Jeanne conchée dans sa prison. Dessin de Benouville, Collection de M** Marjolin Scheffer. Jeanne prisonnière a Rouen, menacée par le comte Warwick. D'après le tableau de Révoil, 1819. Musée de Rouen Jeanne d'Are devant l'évêque Cauchon. D'après un dessin d'Alphonse de Neuville. Extrait de l'Histoire de France racontée à mes petits-enfants, par Guizot. Jeanne d'Are vierge et martyre, Couverture du calendrier national de 1897, par M. Cordier. Jeanne insultée dans sa prison. (D'après le tableau de Patrois, 1866, Musée Jeanne d'Are. à Orlèaus. Fontaine élevée à Rouen au commencement du xvr siècle sur la place où les Anglais out fait mourir la Pucelle (détruite en 1754). D'après une gravure d'Israèl Sylvestre xvn siècle). « L'en appelle de vous devant Dien, le grand juge. « D'après le tableau de G. Alauv. La Vierge française. (Tiré de l'Almanach national de Jeanne d'Are. 1891, par A. Cordier. Face-similé d'une page du procès de Jeanne d'Are. Extraite d'un manuscrit latin du xv siècle). Jeanne vierge et martyre. D'après la statue de G. Clère Jeanne dans sa prison. D'après la peinture de Benjamin Constant Le bûcher. D'après le bronze de L. Cugnot Supplice de Jeanne d'Are. D'après le bas-reliet de Gois, Piédestal de la statue érigée à Orlèans Le bûcher. Vignette du titre de l'Histoire de France d'Anquetil, 1823 LE SUPPLICE DE JEANNE	Faime mieux mourir que de révoquer ce que Notre-Seigneur m'a tait faire. » D'après
Jeanne prisonnière a Rouen, menacée par le comte Warwick. D'après le tableau de Révoil, 1819. Musée de Rouen. Jeanne d'Are devant l'évêque Cauchon. D'après un dessin d'Alphonse de Neuville. Extrait de l'Histoire de France racontée à mes petits-enfants, par Guizot. Jeanne d'Are vierge et martyre. Converture du calendrier national de 1897. par M. Cordier. Acordier. Jeanne insultée dans sa prison. (D'après le tableau de Patrois. 1866. Musée Jeanne d'Are. à Orléans. Fontaine élevée à Rouen au commencement du xve siècle sur la place où les Anglais ont fait mourir la Pucelle (détruite en 1754). D'après une gravure d'Israël Sylvestre xve siècle). J'en appelle de vous devant Dien, le grand juge. D'après le tableau de G. Alaux. La Vierge française, Tiré de l'Almanach national de Jeanne d'Are. (1891. par A. Gordier). Fac-similé d'une page du procès de Jeanne d'Are. Extraite d'un manuscrit latin du xve siècle). Jeanne vierge et martyre. D'après la statue de G. Clère. Jeanne dans sa prison. D'après la peinture de Benjamin Constant Le bûcher. D'après le bronze de L. Cugnot. Supplice de Jeanne d'Are. D'après le bas-reliet de Gois. Pièdestal de la statue érigée à Orléans. Le bûcher. Vignette du titre de l'Histoire de France d'Anquetil. (823)	Jeanne conchée dans sa prison, Dessin de Benonville, Collection de Mine Marjolin
Jeanne d'Arc devant l'évêque Cauchon. D'après un dessin d'Alphonse de Neuville. Extrait de l'Histoire de France racontée à mes petits-enfants, par Guizot. Jeanne d'Arc vierge et martyre. Couverture du calendrier national de 4897, par M. Cordier. Jeanne insultée dans sa prison. (D'après le tableau de Patrois. 1866. Musée Jeanne d'Arc. à Orléans. Fontaine élevée à Rouen an commencement du xyr siècle sur la place où les Anglais ont fait mourir la Pucelle (détruite en 1754). D'après une gravure d'Israël Sylvestre xyr siècle). J'en appelle de vous devant Dien, le grand juge, « D'après le tableau de G. Vlaux. La Vierge française, (Tiré de l'Almanach national de Jeanne d'Arc. 1891, par A. Cordier. Fac-similé d'une page du procès de Jeanne d'Arc. Extraite d'un manuscrit latin du xyr siècle). Jeanne vierge et martyre. D'après la statue de G. Clère. Jeanne vierge et martyre. D'après la statue de G. Clère. Jeanne dans sa prison. D'après la peinture de Benjanin Constant Le Dicher. D'après le bronze de L. Cugnot. Supplice de Jeanne d'Arc. D'après le bas-reliet de Gois. Piédestal de la statue érigée à Orléans. Le Dûcher. Vignette du titre de l'Histoire de France d'Anquetil. 1823. LE SUPPLICE DE JEANNE LE CIMETTÈRE SAINT-OUEN ET LA PLACE DU VIEUX-MARCHE	Jeanne prisonnière a Rouen, menacée par le comte Warwick. D'après le tableau de
deanne d'Arc vierge et martyre. Converture du calendrier national de 1897, par M. Cordier. deanne insultée dans sa prison. (D'après le tableau de Patrois, 1866, Musée Jeanne d'Arc, à Orléans. Fontaine élevée à Rouen an commencement du xvi siècle sur la place où les Anglais ont fait mourir la Pucelle (détruite en 1754). D'après une gravure d'Israël Sylvestre xvu siècle). « J'en appelle de vous devant Dien, le grand juge, « D'après le tableau de G. Alaux. La Vierge française, (Tiré de l'Almanach national de Jeanne d'Arc, 1891, par A. Cordier. Fac-similé d'une page du procès de Jeanne d'Arc, Extraite d'un manuscrit latin du xv siècle). Jeanne vierge et martyre. D'après la statue de G. Clère. Jeanne dans sa prison. D'après la peinture de Benjamin Constant Le bûcher. D'après le bronze de L. Cugnot. Supplice de Jeanne d'Arc, D'après le bas-reliet de Gois, Piédestal de la statue érigée à Orléans. Le bûcher. Vignette du titre de l'Histoire de France d'Anquetil. (823)	Jeanne d'Arc devant l'évêque Cauchon. D'après un dessin d'Alphonse de Neuville.
deanne insultée dans sa prison. (D'après le tableau de Patrois. 1866. Mosée Jeanne d'Arc. à Orléaus	Jeanne d'Arc vierge et martyre. Converture du calendrier national de 1897, par
fait mourir la Pucelle (détruite en 1754. D'après une gravure d'Israël Sylvestre xvur siècle). « L'en appelle de vous devant Dien, le grand juge, « D'après le tableau de G. Alaux. La Vierge française, (Tiré de l'Almanach national de Jeanne d'Arc. (891. par A. Cordier. Fae-similé d'une page du procès de Jeanne d'Arc. Extraite d'un manuscrit latin du xv siècle). Jeanne vierge et martyre. D'après la statue de G. Clère	Jeanne insultée dans sa prison. (D'après le tableau de Patrois, 1866, Musée Jeanne d'Arc.
La Vierge française, (Tiré de l'Almanach national de Jeanne d'Arc. 1891, par A. Cordier. Fae-similé d'une page du procès de Jeanne d'Arc. Extraite d'un manuscrit latin du xv° siècle). teanne vierge et martyre. D'après la statue de G. Clère	, ·
Fac-similé d'une page du procès de Jeanne d'Arc. Extraite d'un manuscrit latin du xyc siècle). Jeanne vierge et martyre. D'après la statue de G. Clère. Jeanne dans sa prison. D'après la peinture de Benjamin Constant Le bûcher. D'après le bronze de L. Cugnot. Supplice de Jeanne d'Arc. D'après le bas-reliet de Gois. Piédestal de la statue érigée à Orlèans. Le bûcher. Vignette du titre de l'Histoire de France d'Anquetil, 1823	« J'en appelle de vons devant Dien, le grand juge, » D'après le tableau de G. Alaux. 👑
LE SUPPLICE DE JEANNE LE CIMETTIÈRE SAINT-OUEN ET LA PLACE DU VIEUN-WARCHE	Fac-similé d'une page du procès de Jeanne d'Arc. Extraite d'un manuscrit latin du
Le Dûcher. D'après la peinture de Benjamin Constant Le bûcher. D'après le bronze de L. Cugnot Supplice de Jeanne d'Arc. D'après le bas-reliet de Gois. Piédestal de la statue érigée à Orléans Le bûcher. Vignette du titre de l' <i>Histoire de France</i> d'Anquetil, 1823 LE SUPPLICE DE JEANNE LE CIMETIÈRE SAINT-OUEN ET LA PLACE DU VIEUN-WARCHE	
Le bûcher. D'après le bronze de L. Cugnot	
Supplice de Jeanne d'Arc. D'après le bas-reliet de Gois. Piédestal de la statue érigée à Orléans	
LE SUPPLICE DE JEANNE LE CIMETIÈRE SAINT-OUEN ET LA PLACE DU VIEUN-WARCHE	Supplice de Jeanne d'Arc. D'après le bas-reliet de Gois. Piédestal de la statue érigée
LE SUPPLICE DE JEANNE LE CIMETIÈRE SAINT-OUEN ET LA PLACE DU VIEUN-WARCHE	
LE SUPPLICE DE JEANNE LE CIMETIÈRE SAINT-OUEN ET LA PLACE DU VIEUN-WARCHE	\
LE CIMETIÈRE SAINT-OUEN ET LA PLACE DU VIEUX-MARCHE	

394	TABLE DES GRAVURES.
	nent érigé a Bon-Secours, près de Rouen. MM, Lisch, architecte, et
	ptenr
	d'une voix forte : Jésus! D'après un dessin de Philippoteaux
· ·	ète, elle expira. D'après Max Blondat, céramique de M. Lachenal
	à Rouen en 1756 sur l'emplacement de l'ancienne fontaine du xy° siècle.
	photographie
	près la statue de F. Bogino
Mort de Jeanne	d'Arc. Dessin de MM. Prouvé et Carot, pour le Missel de Jeanne d'Arc. M. Labbé Lemerle
Que la croix s	soit devant mes yeux, jusques au pas de la mort. « D'après le carton guan. Collection de M. Champigneulle
Portrait de Jean marge d'un :	ne d'Arc. Dessiné à la plume par le greffier du Parlement de Paris en registre sur lequel se trouve mentionnée la levée du siège d'Orléans.
	cre. Dapres la statue de Kley
	inte. D'après la statue d'Hercule
Jeanne d'Arc. 1	Daprès le tableau de Simon Vouet, xvnº siècle. Musée d Octéans
Geneviève e	tienne, Jésus et la Vierge entourés de l'Ange de la France, de sainte 1 de Jeanne d'Arc. Mosaique exécutee au Pauthéon, d'après le tablean
	le. D'après la gravure de Léonard Gaultier, 1612
•	a Pucelle enhardit les nobles cœurs de France. Œuvre de Martin le
	iecle , , , , , , , , , , , , , , , , , , ,
par Michelet	leanne d'Arc. D'après une eau-forte de Bida, extraité de <i>Jeanne d'Arc</i>
« Et toujours, ju	isqu'à ce qu'elle trespassa, elle crià : « Jésus! ». D'après la médaille de
Roty	

TABLE DES MATIÈRES

1. —	Domiclay. Les parents de Jeanne et sa maison. Son enfance. Ses voix	
П	Valcoullers, Premier voyage de Jeanne, Jeanne et Bandricourt, Second voyage, Durand Laxart	3
111	Chinox et Portues. Arrivée à Chinon. Les ennemis de Jeanne et ses amis. Les premiers juges de Jeanne	8
Ν. –	Tours et Blois. Tours. La maison militaire de Jeanne d'Arc. Blois. Réforme de l'armée	13
١. —	Ordáns, et Rums. Délivrance d'Orléans. Sur la route de Reims, Le sacre du roi Charles VII.	ιĎ
VI. —	Divier Paus. Génie et patriotisme en Jeanne d'Arc. A Saint-Denis sons Paris	22
VII	Saint-Drins et Commant. Découragement de quelques chefs. Les armes de Jeanne d'Arc	27
УШ	Di Beather à Durge. Les douloureuses étapes de la captivité de Jeanne la Pucelle	30
IX.	Roux. Jeanne en prison. Sou procès.	31
Δ.	LE SUPPLICE DE JEANNE. Le cimetière Saint-Ouen et la place du Vieux-Marché.	35
Gravere	S HORS TIXTI	38
C		20

PARIS

IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE

9. RIT DL FLITRES, 9

	•		
30			
•			







